A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

2208 Bibl. Mont

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MERCURE
DE
FRANCE,
LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

TOME CINQUIEME.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.
AN IX.

Digitized by Google

Bayerische
Staatsbibliothek
München

Digitized by Google

(N.° XXV.) 1.er Messidor An 9.

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

Au Comte de LIVOURNE. *

Lorsque chez le peuple de Mars,
Les Rois, alliés de sa gloire,
Venaient au palais des Césars
Admirer la pompe des Arts
Et l'audace de la Victoire;
On dit, qu'à leurs hôtes tremblants,
Ces fameux vainqueurs de la terre
N'offraient que des plaisirs sanglants,
Tristes images de la guerre.
De farouches gladiateurs,
Au sein d'une paix inhumaine,
Les amusaient de leurs fureurs,
Et même, en tombant sur l'arène,
Devaient montrer au spectateur
L'orgueil d'une fermeté vaine,
Et la grace dans la douleur.

* Ces vers étaient cachés dans une couronne de fleurs, présentée au comte de Livourne, pendant la fête que lui donna le Ministre de l'intérieur, le 23 prairial. (*Voyez l'article Paris.*)

Digitized by Google

Loin de nous ces fêtes coupables,
Les Français sont plus généreux;
Et quand la Paix règne sur eux,
C'est au milieu des Arts aimables.
A ces spectacles menaçants,
Qui charmaient l'antique Italie,
Nous préférons les jeux charmants
De Terpsychore et de Thalie;
Nous adorons tous les talents.
Par eux, par leurs attraits touchants,
La gloire même est embellie.
Vous les voyez autour de vous
Multiplier leurs doux prodiges;
Pour vous arrêter parmi nous,
Nous n'avons pas d'autres prestiges;
Mais tous les Arts suivront vos pas.
Charmés de vous avoir pour maître,
Ramenez-les dans ces climats,
Où l'Arno les a vu renaître,
Où les Médicis adorés,
Des Muses relevaient les temples.
Des biens que vous y trouverez,
Les plus féconds sont leurs exemples.
Un jour vous les égalerez.
Eh! vous en faut-il d'autre gage
Que ces augures fortunés?
Ce beau jour vous offre l'image
De ceux qui vous sont destinés.
Partout où le bon goût respire,
Où les Arts parent la grandeur,
Où les lois dictent le bonheur,
On se croira sous votre empire.
La France, fière des vertus
Que vous portez à l'Etrurie,
Veut qu'à ces peuples éperdus,
Vous rendiez cette paix chérie,

Digitized by Google

Dont les charmes étaient perdus.
Elle vous charge de ses dettes
Et du sort qui leur fut promis.
Le bonheur des peuples soumis
Immortalise les conquêtes.
Soyez le prix de nos succès;
Mais faites-en chérir l'histoire,
Et que les Toscans satisfaits
Puissent unir dans leur mémoire
Nos triomphes et vos bienfaits;
Ils aiment les arts et la gloire,
Ils seront amis des Français.

ESMÉNARD.

VERS pour mettre au bas du portrait du général BRUNE.

A ses rares vertus l'Ita*lien* rend hommage;
Les Français sur ses pas sont toujours triomphants;
Le Batave sensible honore son courage;
Et l'Europe étonnée admire ses talents.

Par le C. LIBERAL, *sous-lieutenant des grenadiers de la* 80.me *demi-brigade.*

ENIGME.

J'AI le bras vigoureux, la jambe fort agile,
Mon embonpoint ne me nuit pas;
Je ralentis, ou je presse le pas,
Et n'en fais jamais d'inutile.
Si vous doutiez de ma sincérité,
En m'entendant moi-même exalter ma puissance,
Interrogez ceux de ma connaissance;
Ils sont assez nombreux, soit dit sans vanité;
Et, quoiqu'en répondant ils gardent le silence,

Digitized by Google

Ce muet témoignage est plein de vérité;
Il convaincrait le plus sceptique.
Mais c'est assez sur mon physique,
Parlons de ma moralité;
En voici le portrait fidelle.
Mon cœur est dur comme un rocher;
J'arrive sans que l'on m'appelle;
On me trouve sans me chercher.

Par un abonné.

LOGOGRIPHE.

Qu'on me laisse un instant ma tête et mes six pieds,
J'accroche ce qui reste, en retranchant ma tête;
Ce reste s'endurcit, si l'on coupe un des pieds
Et court dans la musique en reprenant ma tête.
Sans elle un saint paraît en élaguant deux pieds.
Qu'on m'ôte encor un pied; si l'on me rend la tête,
Je sers aux bateliers. Sans reprendre mes pieds,
J'épouvante sur mer dès que je perds la tête.
Que dirai-je de plus? Mon tout n'a que sept pieds,
Encore suis-je obligé d'y comprendre ma tête.

Par une abonnée.

Mots de l'Enigme et du Logogriphe insérés dans le dernier Numéro.

Le mot du logogriphe est *félicité*, où l'on trouve: *été, if, cité, fi, fil, ici, tic, ciel, lit.*

Le mot de l'énigme, est *énigme.*

Digitized by Google

Epitre à Jacques Delille; par Pierre Daru. Paris, chez *Charles Pougens*, quai Voltaire, n.° 10.

Si l'auteur de cette épître avait ambitionné cette vogue éphémère que donnent presque toujours les ouvrages de parti; s'il n'avait pas eu la modestie, ou si l'on veut, le noble orgueil de préférer un succès d'estime; il aurait pu produire beaucoup plus d'effet avec la moitié du talent qu'il a déployé. Quand on adresse des vœux et des conseils à un poète, aveugle comme Homère, errant et malheureux comme lui, il faut, pour le persuader et l'attendrir, lui parler une langue qui flatte son oreille et faire des vers presque aussi doux que les siens; or, je ne connais pas d'entreprise plus difficile, de talent plus rare, et de mérite plus mal récompensé. Mais quand on a l'esprit de caresser, par de fades éloges, la vanité de tous ceux qui se disputent le sceptre de la littérature, ou le courage d'outrager, par de plates satires, la morale religieuse, le bon goût et la vérité, l'on n'a pas besoin de se tourmenter pour donner à son style, de l'harmonie, de l'élégance et de la précision. L'on est sûr, d'avance, de tous ces journaux, où la délation est honorée comme une vertu républicaine, et la calomnie comme une œuvre patriotique; on respire, à son aise, cet encens si pur et si flatteur, et l'on arrive *incognito* à sa troisième édition. Pour avoir dédaigné ce rare avantage, le C. *Daru* aura sans doute le chagrin de n'être lu que par les gens de goût, et de n'être estimé que par les gens de bien.

Il commence son épître en rappelant à Delille

Digitized by Google

le succès glorieux dont il jouit autrefois dans sa patrie ; succès qui pouvait irriter l'envie quand il faisait la fortune du poète ; mais qui doit désarmer la haine, depuis qu'il ne fait plus que parer son malheur. Le souvenir de ses beaux jours devrait en effet suffire à Delille, pour le ramener parmi ses concitoyens qui lui décernèrent ses premiers triomphes, et qui, comme l'observe très-bien le C. *Daru*, voudraient encore couronner sa vieillesse et ses derniers travaux.

Toi qui nous fais aimer, par tes accords touchants,
L'étude, les beaux vers, les vertus et les champs ;
Toi qui vis tout un peuple, ivre de son Orphée,
Suivre en foule ta voix et parer ton trophée ;
Infidelle aux honneurs qui t'attendaient encor,
Tu fuis devant ta gloire, et vas au fond du Nord,
De rois en rois, errant où ton chagrin t'exile,
Porter la lyre d'or que te légua Virgile.

Tu fuis devant ta gloire, me paraît une fort belle expression ; mais le vers suivant contient un reproche qui n'est pas aussi juste. Il s'en faut de beaucoup qne l'abbé Delille erre *de rois en rois*. Sorti de France à une époque où les images ensanglantées, qui le poursuivaient partout, accablaient son cœur et sa raison, il se retira d'abord en Suisse, et l'on sait qu'il y vécut plus de deux ans, trop heureux d'être également ignoré des *rois* et des tyrans populaires. Les événements politiques, qu'il n'a jamais connus que par la terreur dont ils l'ont frappé, l'engagèrent à chercher un autre asile. Il s'arrêta successivement à Francfort, à Brunswick, à Hambourg ; deux de ces villes sont républicaines ; l'autre est gouvernée par un

Digitized by Google

prince, élève du grand Frédéric, qui apprit, à son école, que la liberté de cultiver les lettres et les beaux-arts est la plus douce récompense de la victoire. Enfin, Delille a passé en Angleterre, se flattant d'y trouver de nombreux souscripteurs pour une nouvelle édition de ses ouvrages, devenue nécessaire à son existence; et j'ai lieu de croire qu'il n'y voit guère le roi, ni les personnes en crédit à la cour; voilà l'exacte vérité : sans doute, elle est indifférente pour ceux qui, dans l'épître du C. *Daru*, ne cherchent que le mérite de la poésie; mais le témoignage d'un écrivain qui honore son talent par son caractère, mérite au moins d'être discuté, et c'est à lui surtout que j'adresse ces observations : il me suffit d'avoir lu ses vers pour être assuré qu'il aime Delille; il ne peut point partager l'insensibilité de ces froids raisonneurs qui, sous prétexte que Delille se refuse au vœu de sa patrie et de ses amis, prennent le parti de nier son malheur au lieu de le plaindre, comme si à son âge et dans sa position, l'erreur dans laquelle il s'obstine, n'était pas la première de toutes les infortunes. Le C. *Daru* doit en être d'autant plus persuadé, qu'il sent avec plus d'énergie et qu'il peint avec plus de charme, le bonheur de vivre et d'être honoré dans son pays. Il ne fallait donc pas, pour y rappeler Delille, l'accuser d'aller *de rois en rois* solliciter, pour ainsi dire, le malheur d'en être exilé.

Un autre reproche, dicté, d'ailleurs, par un sentiment bien naturel, est celui qu'il adresse aux faux amis du poète, qui, dans un recueil apocryphe de ses pièces fugitives, ont prétendu qu'il allait voir bombarder Huningue, et qu'il s'exerçait, pendant ce spectacle horrible, à faire des

Digitized by Google

vers sur les effets de l'artillerie, pour son poème de l'*Imagination*.—L'auteur de l'*Ecole des pères*, le C. *Pièyre*, qui, par la moralité profonde de cet ouvrage, a donné la mesure de la sienne, voulait engager le C. *Daru* à supprimer, de son épître, tout ce qui rappelle cette anecdote. Il explique, dans une note fort détaillée, les motifs qui l'en ont empêché, et je pense qu'il a eu raison. Le fait serait odieux, s'il était vrai; l'irréflexion ne l'excuserait pas. Heureusement, il est à peu près impossible. Delille est aveugle, et certainement ne suivait pas en l'air

Ces comètes d'airain qui renversaient nos villes.

Je sais même qu'à cette époque, il travaillait à son poème sur *les trois règnes de la nature*, et point du tout à celui de *l'Imagination*. Si, depuis, dans le silence de l'étude, en cherchant les effets toujours douteux de l'harmonie imitative, presque étrangère aux vers français, il s'est rappelé le bruit terrible de la bombe et du canon, qu'il avait trop entendu, je ne crois pas que ce soit un prétexte suffisant pour calomnier son cœur. La douceur bien connue de son caractère et de ses mœurs dément l'idée que pourrait donner de lui le récit de ses éditeurs; et le C. *Daru* a bien fait de juger Delille d'après lui-même. Je reviens à son épître.

Il n'y déguise point l'horreur de cette époque déplorable, où tant de victimes confièrent à la fuite une vie qu'il eût mieux valu, sans doute, conserver par le courage. Mais, à peine jette-t-il un coup-d'œil rapide sur ces temps désastreux, et bientôt il s'écrie :

Ces jours furent sanglants, affreux; mais, désormais,
Périsse enfin la haine au cœur de tout Français!

Digitized by Google

Périssent jusqu'aux noms de ces monstres sauvages!
Montrez-moi nos héros, nos bienfaiteurs, nos sages;
Lavoisier, méditant au fond de sa prison;
Socrate, sous les traits du juste *Lamoignon*;
Bailly, couvert de boue et souffrant sans murmure;
Sombreuil, par ses vertus, consolant la nature,
Voilà, voilà les noms que j'aime à retenir;
D'autres les apprendront aux siécles à venir:
Ma voix ne peut aller à la race future;
Il est vrai: mais du moins cette voix libre et pure,
Par un lâche discours ne caressa jamais,
Ni le crime puissant, ni les heureux forfaits;
Et peut-être elle a droit d'offrir une couronne
Au héros pauvre et juste, au proscrit qui pardonne.
Que je voudrais te voir, par leur gloire excité,
Partager avec eux ton immortalité!
C'est à toi de nous peindre, en tes vers si rapides,
Les rapides exploits de nos jeunes Alcides,
Tant de périls bravés, tant de tourments soufferts,
Et l'Arabe vaincu jusque dans ses déserts.

Il me semble que les deux vers sur l'infortuné *Bailly* et sur M.lle de *Sombreuil*, ne peignent pas, avec des traits assez caractéristiques, le sublime dévouement de l'une et l'inaltérable fermeté de l'autre. Mais, en général, ce style est ferme et vigoureux; il annonce à la fois un bon écrivain et un honnête homme. Il rappelle cette déclaration énergique que le C. *Daru* a placée dans ses notes, et qui devrait servir de loi à tous ceux qui sont condamnés au malheur de parler des ouvrages des autres.

« Je sais, dit-il, qu'en ménageant toutes les « opinions, un écrivain peut éviter quelques cri- « tiques; mais je sais aussi que la première règle,

Digitized by Google

« pour écrire avec quelque énergie, c'est d'écrire « d'après sa conscience, comme si on était seul, « sans avoir rien à craindre, rien à espérer. Je « ne connais rien de si petit qu'un homme qui, « pour avoir un ennemi de moins ou un appro- « bateur de plus, sacrifie ce qu'il croit la vérité, « ou compose avec elle. Je suis prêt à rétracter « mes erreurs, à corriger, si je puis, mes fautes, « à remercier ceux qui m'en avertiront; mais je « n'effacerai jamais une ligne de mes écrits, par « timidité. »

Ce langage doit plaire à tous ceux qui ont dans le cœur ce qu'il faut pour le sentir et pour le parler.

Le C. *Daru* cite à l'abbé Delille l'exemple de l'abbé *Sicard*, qui, après avoir échappé aux massacres de septembre, fut proscrit, le 18 fructidor, et condamné à la déportation. Quand les tyrans de son pays lui laissaient, pour unique asile, le sol dévorant de Cayenne, l'Angleterre lui offrit des honneurs, et, ce qui dut le tenter davantage, du bien à faire aux hommes. — « En cela, dit le C. « *Daru*, nos ennemis nous donnèrent un bel « exemple : le philosophe nous en a donné un « plus beau. Il pouvait, sans crime, fuir un pays « d'où il était banni, et aller consoler d'autres « malheureux, sur une terre hospitalière. Mais « il ne confondit pas les factions et la patrie; il « ne désespéra point de la justice des Français, « et il exposa sa vie pour conserver l'honneur de « leur être utile : c'est le trait d'un grand citoyen. « C'est à de tels hommes qu'on peut laisser, sans « crainte, le droit de choisir entre toutes les opi- « nions politiques. »

Je ne crois pas qu'il fût plus dangereux de laisser ce droit à Delille, qui, sans être le bien-

Digitized by Google

faiteur de l'humanité, serait encore un des plus beaux ornements de sa patrie.

Au reste, après l'autorité d'un si noble exemple, je ne connais rien de plus digne de l'y rappeler, que le tableau, tracé par le C. *Daru*, de nos progrès dans les sciences, et de l'état des beaux-arts parmi nous. Une légèreté plus qu'indiscrète, quand ce n'est pas une haine irréfléchie, raconte aux étrangers, que la saine littérature n'a plus en France ni défenseurs, ni modèles.

« Le génie est éteint chez ce *peuple* insolent ;
« Comme il vous fit la guerre, il la fait au talent ;
« Un vil *peuple* d'auteurs troublant tout le Parnasse,
« Des favoris du Dieu veut usurper la place ;
« De la langue et du goût dénaturer les lois,
« Et détrôner Racine aussi bien que les rois :
« Rien n'est juste chez eux, si ce n'est la satire,
« Et l'on n'a plus de goût que lorsqu'on les déchire. »

. . . . . .

Voici la réponse du C. *Daru*, à ces déclamations qui deviennent trop ridicules, dès qu'on accuse la littérature française de la folie de quelques individus.

Venez les démentir, ombres de ces héros
Que retracent encor de si dignes pinceaux ;
Vous que je nommerais, si ma voix, inconnue
Aux lieux que vous charmez, pouvait être entendue.
Venez, vous qui montrez, savants dans un autre art,
Les graces de Destouche ou l'esprit de Regnard ;
Et vous, qui dignement, aux fêtes de la gloire,
Enseignez aux clairons l'hymne de la Victoire ;
Vous tous, qui promenez vos doigts harmonieux
Sur le luth, ou la lyre, ou les pipeaux joyeux :

Digitized by Google

Est-ce vous qu'on a vus parmi la troupe impie,
Qui, du grand Despréaux, impuissante ennemie,
Osa lui contester, au sommet d'Hélicon,
La place d'où son œil menace encor Pradon?
Non, dans tous leurs efforts, plus ou moins fortunées,
Vos Muses ont suivi les lois qu'il a données.
Vous excitez les ris, vous arrachez des pleurs,
Sans jamais outrager ni Boileau, ni les mœurs;
Moins louables encor pour des œuvres si belles,
Que par votre respect pour nos sacrés modèles.
Elèves d'Apollon, de Xeuxis, venez tous,
Et montrez si les Arts sont éteints parmi nous.

Il s'adresse ensuite à Delille.

Viens voir, homme trompé, viens voir chez ces Vandales,
Du temple des guerriers les voûtes triomphales,
Le croissant de l'Arabe et l'aigle sans honneurs,
Inclinés vers la terre où dorment leurs vainqueurs.
.....
.....
Vois, sur nos tours, ces mâts balancés dans les airs,
Se répondre du Rhin jusqu'aux rives des mers.
Ces mâts ont leur langage, et messagers fidelles,
Pour porter la victoire ont emprunté ses ailes.

Enfin le C. *Daru* décrit le Muséum central des Arts, où tant de chef-d'œuvres sont devenus les monuments immortels de nos conquêtes, et termine ainsi cette épître, qui sert elle-même de preuve à l'opinion que l'auteur défend.

Viens, Delille, regarde, et dis-moi quels palais,
A l'œil, ami des Arts, offrent de tels objets.
Dans cette vaste enceinte où le choix m'embarrasse,
Maints tableaux, pour briller, voudraient une autre place;

Digitized by Google

Je l'avoue, et partout promenant mon regard,
Je trouve rassemblés, par la main du hasard,
Miniatures, portraits, fleurs, tableaux magnifiques,
Qui rappellent un peu tes belles Géorgiques,
Où tu peins le trictrac, les Alpes, ton curé,
Ta chatte, et de Barca le désert altéré.

Mais pardonne: est-ce à moi de conseiller ta Muse?
Non, dans les traits badins où ta plume s'amuse,
Je cherche bien plutôt ce qu'il faut applaudir;
Ce secret de tout peindre et de tout ennoblir,
Ce vers imitateur qui doucement murmure,
Vif comme le ruisseau, frais comme la verdure,
Ou qui gronde tantôt comme la vaste mer,
Tantôt brille, pétille et fuit comme l'éclair.
Eh! puis-je rappeler tant de vers qu'on admire!
Pour les louer, il faut te dérober ta lyre.
D'autres l'ont pu tenter: je ne compterai pas
Ces émules heureux qui marchent sur tes pas:
Le Dieu des vers sourit à leur noble imprudence,
Qui de Delille absent veut consoler la France.

Mais non, viens et préside à leurs doctes concerts.
Instruits à ton école, ils t'en seront plus chers:
Leurs honneurs et les tiens s'en accroîtront encore.
Parmi tous ces talents, dont mon pays s'honore,
Je ne me place point, mais *j'aurai fait plus qu'eux*,
Si mes vers accueillis te rendent à nos vœux,
Et *qu'enfin*, respirant sous son laurier fertile,
La France puisse encor entendre son Virgile.

Il y a une faute évidente dans la construction de ces derniers vers; il faudrait, *et si respirant*, etc.; *la France peut encore*, etc. Au reste, je suis tenté de l'attribuer à l'imprimeur, car l'auteur est, en général, aussi correct qu'il est éner-

Digitized by Google

gique et précis. Ce sont les qualités distinctives de son style, dont l'élégance me paraît quelquefois un peu pénible. Mais il est impossible de n'y pas remarquer la justesse, la suite, l'enchaînement des idées, et de très-beaux vers en assez grand nombre. L'esprit de l'auteur est à lui ; ses expressions ne sont qu'aux bons écrivains ; et si je ne me trompe, il doit réunir au talent de la poésie, le mérite d'écrire en prose sans enflure, sans néologisme et sans affectation.

E.

VOYAGE en Grèce et en Turquie, fait par ordre de Louis XVI, et avec l'autorisation de la cour ottomane ; par C. S. SONNINI, *de plusieurs sociétés littéraires et savantes de l'Europe*, avec 1 vol. grand in-4.° contenant une très-belle carte coloriée, et des planches gravées en taille-douce. 2 vol. Paris, chez *Buisson*, rue Hautefeuille, n.° 20. An 9.

LA plupart des voyageurs dans la Grèce n'ont parlé que de ses ruines et de sa gloire antique. Leurs relations étaient lues avec intérêt ; mais on y cherchait en vain la Grèce actuelle. L'ouvrage que nous annonçons pourra suppléer à cette omission. Il nous montre la Grèce telle qu'elle est ; ce point de vue n'offre pas le moins d'utilité pour le lecteur, ni peut-être le moins de difficulté pour l'écrivain ; car il est toujours plus aisé d'imaginer que de bien voir. Il me semble même qu'en parcourant la terre des Grecs, devenue le domaine des Turcs, il faut un excellent esprit pour se défendre à la fois de ses

Digitized by Google

préventions et de ses illusions, d'un mépris chagrin, ou d'un enthousiasme indiscret. Des voyageurs très-estimables d'ailleurs, n'ont pas su éviter ces excès; témoin Savary qui s'obstinait à ne voir que des merveilles, ou bien *l'auteur des Recherches Philosophiques* *, qui assimilait les Grecs aux sauvages les plus stupides.

Le citoyen Sonnini n'est prévenu d'aucun système, et il raconte avec un ton de candeur et de simplicité, qui imite trop bien le langage de la vérité pour ne pas l'être en effet.

C'était en 1778. La guerre qui venait de se déclarer entre la France et l'Angleterre n'avait pas encore pénétré dans l'Archipel. « Les Français y continuaient leur « commerce comme au sein de la paix. Une seule « frégate de Toulon suffisait pour y conduire en su- « reté un convoi de 60 ou 80 voiles. De nombreux na- « vires partis des ports de la Provence et destinés à « vivre pendant trois années aux dépens des Turcs « n'avaient point ralenti leur cabotage. »

Cet état florissant de notre commerce dans les échelles du Levant, était dû à deux causes principales : aux priviléges presque exclusifs dont nous jouissions alors, à l'ignorance des Turcs dans l'art de la navigation.

« Il en était peu parmi eux auxquels l'usage de la « boussole fût familier. Il n'en était point qui eût quel- « que idée de la géographie. L'on se rappelle que lors « de la dernière guerre entre les Russes et les Turcs « l'on ne parvint pas à persuader aux derniers que les « flottes russes pussent venir à Constantinople par une « autre route que par la mer Noire. En vain leur désignait- « on sur la carte le chemin qui amenait les vaisseaux « de la Baltique à l'Archipel, le divan dans lequel

* M. Paws.

Digitized by Google

« siégeait le grand amiral lui-même, s'obstinait à re-
« garder la chose comme impraticable; et ce ne fut
« que lorsque la flotte ennemie arriva dans les mers de
« Turquie, que l'on crut à la possibilité de ce voyage. »

On sait comment les charpentiers et les ingénieurs français contribuèrent dans la suite à élever la marine ottomane au degré de perfection où nous la voyons aujourd'hui. L'auteur s'afflige que nous leur ayons ainsi prodigué nos leçons; il est vrai que nous n'avons pas à nous féliciter beaucoup de leur reconnaissance.

Cette générosité, avec laquelle nous nous érigions déja en instituteurs des autres nations, la manière peu intelligente et par conséquent peu lucrative avec laquelle les négocianté de Marseille trafiquaient au Levant, enfin l'imprudence de la cour qui négligeait des consuls vieillis dans les affaires, pour entretenir des agents diplomatiques dans un pays où il n'y a point de politique, préparaient sensiblement la décadence de ce commerce important, bien avant la révolution, qui acheva de le détruire. Le citoyen Sonnini insiste sur la nécessité de le relever; il entre dans les moyens d'exécution; ses vues doivent inspirer d'autant plus de confiance, lorsqu'il sera temps de les appliquer, qu'elles avaient été adoptées par le gouvernement en 1797, à l'époque de la prise des îles vénitiennes par les armées françaises. Du reste, les observations de l'auteur sont aussi variées que ses connaissances. Ce qu'il dit des accouchements des femmes grecques, des divers traitements de la peste qui n'abandonne jamais ces belles contrées, s'adresse au médecin. Le naturaliste trouvera la description de plusieurs animaux qui jusqu'à présent n'ont jamais été, ou n'ont été que très-imparfaitement décrits; enfin notre agriculture pourra s'enrichir de plusieurs remarques faites en Turquie.

Digitized by Google

Mais nous donnerions une idée incomplète de cet ouvrage, si nous ne le présentions que sous des rapports d'utilité. Il n'a pas le titre de *Voyage Pittoresque;* mais il en a souvent l'intérêt. Les rives qui inspirèrent l'Odyssée seront toujours chères à l'imagination. C'est là que l'histoire ne se compose que de traditions poétiques. Une simple description des lieux suffit pour les rappeler; et les tableaux sont d'autant plus riches, qu'ils sont plus simples.

Le lecteur suit avec plaisir le citoyen Sonnini, sur les traces de cette antiquité célèbre. Il voit la place où fut un temple enrichi par les offrandes des peuples; le bois sacré s'étendait à l'entour. Pausanias rapporte quel nombre prodigieux de statues était répandu sous ces ombres.... Aujourd'hui l'on n'y trouve plus que quelques tas de pierres, les serpents qui viennent se jouer aux rayons du soleil, et le silence. Quelquefois, dans les cabanes des habitants, vous voyez l'airain qui avait servi aux sacrifices, profané par les usages les plus vils. Sur les bords de l'île, de méchantes barques de pêcheur sont attachées à des tronçons de colonne; mais déja les ruines de tant de monuments qui existent encore dans la mémoire des hommes, sont elles-mêmes détruites, ou bien elles restent ensevelies sous la terre, d'où l'avarice jalouse des Turcs ne permet pas de les tirer.

On retrouve mieux l'ancienne Grèce dans les détails de la vie privée. Ici, les mœurs n'ont point changé, comme dans notre occident. Elles faisaient autrefois la force du gouvernement; elles sont aujourd'hui comme les derniers appuis du corps social. Les danses guerrières, les cérémonies funèbres, les enchantements, rappellent aussi plusieurs croyances antiques; ces croyances se mêlent plus ou moins à la religion qu'elles défigurent; l'ignorance et le mépris où vit le clergé grec,

Digitized by Google

ne contribuent pas peu à affermir les superstitions populaires.

Sur une hauteur, jadis consacrée au culte de quelque divinité, s'élève un monastère à demi-ruiné, habité par des *Caloyers* ou moines grecs. Ils n'osent réparer leur habitation, dans la crainte de passer pour riches, et c'est un crime irrémissible. « Ces reli-
« gieux sont fort sales et l'on peut ajouter fort laids,
« par l'habitude qu'ils ont de négliger leur extérieur,
« et de ne soigner ni leur barbe ni leurs cheveux. Leur
« culte, d'ailleurs, est sans décence, et n'approche pas
« de la dignité et de la gravité majestueuse des céré-
« monies de l'église latine, en Europe. Tout y est petit
« et mesquin; tout s'y sent de la misère et du rétré-
« cissement des esprits. — Dans toute l'étendue de la do-
« mination des Turcs, les églises grecques n'ont point
« de cloches. Les *Caloyers* se servent de bandes de fer,
« suspendues en demi-cercle, sur lesquelles ils frappent
« pour appeler à l'office. Les Turcs ont une aversion
« insurmontable pour les cloches. »

Ces Turcs sont, à chaque page, l'objet de l'indignation de notre voyageur. On dirait qu'il en est poursuivi sans cesse: c'est que partout il reconnaît leurs traces. Des terres incultes, ou couvertes de moissons avortées, des villes entières dépeuplées par la peste, des forts démantelés, des ports encombrés, etc., voilà leurs arts, leur politique. Sous de tels maîtres, les Grecs ne conservent plus que leur nom et ces traits de noblesse que la servitude n'a pu effacer. Si l'on remarque en eux une certaine aptitude aux arts, un amour vif pour l'indépendance, quelques saillies d'une éloquence naturelle, ces dispositions heureuses ne sont plus que des souvenirs inutiles, et le voyageur qui reconnaît encore la Grèce, appelle par ses vœux cette époque nouvelle, où les prédictions prononcées, depuis si longtemps

Digitized by Google

contre la puissance ottomane, seront enfin accomplies.

Ces hommes, tour-à-tour exposés aux ravages de la peste et des Turcs, éprouvent encore des fléaux plus terribles. Des commotions souterraines, des bouleversements, menacent de les engloutir avec le sol même de leur patrie. Quelquefois une portion d'une île se détache tout-à-coup, et va former une île nouvelle. D'autres fois, on voit un îlot s'élever du fond de la mer, comme il arriva au commencement du siécle dernier.

« Ce fut le 23 mars 1707, au point du jour, que l'on « aperçut les commencements de cette autre production des feux souterrains qui brûlent dans ces parages. On avait ressenti, le 18 du même mois, à « Santorin, deux petites secousses de tremblement de « terre. On n'y fit pas alors beaucoup d'attention; « mais, dans la suite, on eut lieu de croire qu'à ce « moment, l'ilot nouveau commençait à se détacher « du fonds de la mer, et à s'élever à sa surface. Quoi « qu'il en soit, des Grecs de Santorin ayant vu, de « grand matin, les premières pointes de l'île naissante, « s'imaginèrent que ce pouvaient être les restes de « quelque naufrage que la mer avait amenés là pendant « la nuit. Dans l'espérance d'être les premiers à en « profiter, ils se hâtèrent de s'y rendre; mais, dès « qu'ils eurent reconnu qu'au lieu de débris flottants, « c'étaient des rochers calcinés, ils revinrent, tout « effrayés, publiant partout ce qu'ils venaient de voir.

« La frayeur fut générale dans l'île de Santorin. L'on « y savait que ces sortes d'apparitions de nouvelles terres « avaient toujours été accompagnées de grands désastres. Néanmoins, deux ou trois jours s'étant passés, « sans qu'il arrivât rien de funeste, quelques habitants « de Santorin prirent la résolution d'aller observer sur « les lieux mêmes. Ayant mis pied à terre, la curiosité

Digitized by Google

« les fit aller de rocher en rocher. Ils trouvèrent par-
« tout une espèce de pierre blanche, qui se coupait
« comme du pain et qui en imitait si bien la figure, la
« couleur et la consistance, qu'au goût près, on l'aurait
« prise pour un véritable pain de froment. Ce qui leur
« plut et les étonna davantage, fut une quantité d'huî-
« tres fraiches, attachées aux rochers, chose fort rare
« à Santorin. Pendant que ces Grecs s'amusaient à man-
« ger ces huitres, ils sentirent tout-à-coup les rochers
« se mouvoir, et le sol trembler sous leurs pieds. La
« frayeur leur fit bientôt abandonner leur pêche, pour
« sauter dans leurs bateaux et s'éloigner à force de
« rames. Cet ébranlement était un mouvement de l'île
« qui croissait et qui, dans le moment, s'éleva à vue
« d'œil, ayant gagné, en très-peu de jours, près de
« 20 pieds de hauteur et le double environ de largeur. »

Pendant une année entière, cette île, (qui se divisa en deux portions, appelées aujourd'hui l'*île Noire* et l'*île Blanche*), croît au bruit des tonnerres souterrains, au milieu de l'appareil le plus formidable. Si le volcan paraît s'appaiser pour un temps, c'est pour éclater ensuite avec plus de fureur. Le silence de la nuit est troublé tout-à-coup par des détonations effrayantes. Les rivages des îles voisines en sont ébranlés, et leur verdure est consumée par des vapeurs infectes. Les eaux de la mer bouillonnent et changent plusieurs fois de couleur; les poissons morts flottent à leur surface. Pendant ce grand travail de la nature, on voit l'île naissante s'élever et s'abaisser successivement, tandis que, du large fourneau qui s'est ouvert dans son sein, des rochers calcinés, des flammes de diverses couleurs et des nuages de cendre s'élancent dans les airs, etc. Il faut voir, dans l'ouvrage même, la description détaillée de ce phénomène, à-la-fois si magnifique et si effroyable. Il fournira quelques conjectures sur la formation de l'Archipel.

Digitized by Google

Nous pourrions reposer nos regards sur des tableaux moins terribles. Au milieu de tant de ruines, la nature donne toujours les preuves de son ancienne fertilité. Le dictame remplit encore de ses parfums les vallées de l'ancienne Crète. C'est là, sous des forêts d'orangers, de myrtes, de lauriers-roses, que le voyageur va oublier les tyrans qui attristent et dépeuplent ces contrées. C'est là qu'Hippocrate envoyait ses malades, respirer un air chargé d'émanations salutaires. Mais il faut s'arrêter : on s'engage volontiers au milieu de ces îles riantes ; on est attiré par la beauté des rivages, par la variété des sites, par ses propres souvenirs, et l'on oublie que l'on voyage depuis longtemps.

Le public doit au C. Sonnini un voyage en Égypte, généralement estimé. Nous osons promettre à celui-ci le même succès, malgré les defauts de style que la critique pourrait y relever. Il est accompagné d'un atlas avec des gravures, et une très-belle carte de l'Archipel. G.

Histoire critique de l'établissement des Français dans les Gaules ; ouvrage inédit de M. le président Hénault, de l'Académie française et de celle des inscriptions et belles-lettres, imprimé sur le manuscrit original, écrit de sa main, 2 vol. Paris, chez *Buisson*, rue Hautefeuille, n.° 20.—An IX.

Ce titre excitera la curiosité, et peut-être aussi la défiance. Il y a toujours une sorte de défaveur attachée à un ouvrage posthume. On exige surtout que l'authenticité en soit bien constatée ; souvent le nom de l'au-

Digitized by Google

teur influe beaucoup sur le jugement que l'on porte de l'ouvrage.

Pour nous, sans décider ce premier point de critique, nous dirons seulement que si ce livre n'a été attribué au président Hénault que par une de ces supercheries trop communes, il y a de la vraisemblance dans cette supposition. La méthode, la clarté, le bonheur des rapprochements, en un mot, la composition de l'ouvrage, n'est pas indigne de l'auteur de *l'Abrégé chronologique*. Le ton de la critique, où l'agrément se mêle à l'érudition, rappelle d'ailleurs un homme d'esprit et de bonne société qui peut fort bien être le président Hénault.

Il entreprend de fixer deux points curieux des premiers âges de notre histoire. L'établissement des Français dans les Gaules; la manière dont se fit cet établissement.

L'abbé Dubos est le premier qui ait éclairci le premier point. D'après lui, l'établissement des Francs dans les Gaules peut être rapporté à trois époques.

La première est celle où ils entrèrent dans les Gaules pour n'en plus sortir, et se mêlèrent au Gaulois dont ils étaient esclaves; ce fut en 351.

La deuxième, celle où ils eurent un territoire indépendant dans les Gaules; et ce fut en 445, après la conquête de Tournai et de Cambrai, par Clodion. La troisième époque enfin, comprend tout le temps écoulé depuis Clodion jusqu'aux fils de Clovis, à qui Justinien cède la souveraineté des Gaules.

Ces trois époques sont admises par le président Hénault.

Le second point historique souffre plus de difficultés. L'abbé Dubos a prétendu, comme l'on sait, que les Français n'étaient point entrés dans les Gaules à titre de conquérants, mais en traitant de gré à gré avec les

Digitized by Google

Gaulois, devenus Romains. D'un autre côté, Boulainvilliers avait avancé que les *rois des Francs* n'étaient que de simples chefs, élus par des soldats, privés de tout pouvoir législatif et civil. L'histoire a bientôt réfuté ce dernier. Mais le critique s'attache particulièrement à combattre l'abbé Dubos, d'autant que, suivant Montesquieu, son ouvrage est *écrit avec beaucoup d'art, et que tant de recherches ne permettent pas d'imaginer que l'on n'ait rien trouvé.*

J'ai nommé Montesquieu, et le lecteur demande déja pourquoi l'on a employé deux volumes à traiter un sujet auquel il avait consacré deux chapitres. Ce grand homme, qui semble destiné à n'avoir que des imitateurs malheureux, saisissait le trait principal de chaque chose, de manière à ne rien laisser à dire, à ceux-mêmes qui ne veulent que le commenter.

Peut-être, qu'à l'époque où le président Hénault entreprit la critique de l'abbé Dubos, l'*Esprit des Lois* n'avait pas encore paru. Ce qui l'indiquerait, c'est, qu'à l'occasion des bénéfices militaires, des fiefs, et de plusieurs questions qui appartiennent à Montesquieu, celui-ci n'est pas cité une seule fois. On peut conjecturer aussi, puisque les deux auteurs étaient contemporains, que Montesquieu publiant son ouvrage, le critique se crut dispensé de publier son travail.

Quoi qu'il en soit, l'objet n'en est plus nouveau; il a même perdu de son importance, aujourd'hui que les vieilles bases de la législation sont renouvelées ou détruites; mais l'intérêt de l'histoire subsiste. Un système est un voyage dans le pays de la vérité, disait un homme d'esprit. Pour établir le sien, l'abbé Dubos s'engage dans des recherches aussi pénibles que curieuses; il consulte les monuments des Gaules, il éclaire ces âges douteux de l'antiquité que Plutarque compare aux sirtes et aux terres lointaines, à peine nommées par

Digitized by Google

les hommes. Son adversaire ne l'abandonne pas un seul instant. Il discute chaque fait, rétablit des versions infidelles, et, tout en combattant ses opinions, rend hommage à son mérite.

On ne trouve dans cette critique, ni déclamation, ni ce ton de légèreté avec lequel l'abbé Mably a traité un homme dont Montesquieu a reconnu les talents et les travaux utiles. Au reste, cette différence entre le ton de l'abbé Mably et celui du président Hénault, s'explique par la différence du temps où ils écrivaient.

Le président Hénault laisse échapper, dans cet ouvrage posthume, plusieurs jugements sur nos historiens, que l'on doit recueillir avec respect. Il accuse entre autres Mézerai de beaucoup d'inexactitude et de variation dans tout ce qu'il dit sur les premiers temps de l'histoire de France. Il lui reproche de *n'accompagner jamais ses récits d'aucune critique.* Ceux qui lisent les premiers volumes de cet historien seront tentés de le lui reprocher aussi. Du moins ils se plaindront que les détails de nos premières guerres, de nos premières mœurs, qui excitent notre intérêt, lorsque nous les entrevoyons dans les ouvrages de Montesquieu, de l'abbé Dubos, etc., ne puissent plus se fixer dans notre mémoire, une fois qu'ils sont enregistrés sous des dates chronologiques. Ne faut-il pas en accuser nos historiens plutôt que notre histoire? Et ne pourrait-on pas attribuer à ceux-ci cette espèce d'indifférence et de sécheresse que l'on croit appartenir aux premiers âges de la puissance française ?

G.

Digitized by Google

La Fille du Hameau, par M.me Regina-Maria Roche, auteur des *Enfants de l'Abbaye*, etc., etc., traduit de l'anglais, 3 vol. avec gravures; chez *Dentu*.

Le succès qu'a obtenu le roman des *Enfants de l'Abbaye*, a dû exciter une assez vive curiosité pour toutes les autres productions de son auteur. Sa plume est féconde, et tous les ouvrages qui en sortent, passent aussitôt en notre langue. Mais il faut avouer que tous ceux qu'on avait publiés jusqu'ici, à la suite de son premier roman, en étaient à une trop grande distance. Celui-ci, sans l'égaler, s'en rapproche pourtant davantage. Le mérite du premier ouvrage de M.me Roche, consistait à représenter des amants très-intéressants et très-aimables. On le retrouve dans cette nouvelle production, avec tout le charme que les peintures du même genre répandent sur le roman des *Enfants de l'Abbaye*. *La Fille du Hameau* est bien mieux qu'une héroïne de roman; c'est l'enfant de la nature, cultivée par les soins de l'amitié, et placée dans la situation la plus favorable pour ne développer en elle que les sentiments les plus purs et les goûts les plus heureux. Elle a vécu, elle a été élevée loin des villes, mais non pas dans toute la simplicité du village. Ici, le hameau est embelli par la grace et décoré par l'élégance. Le plus excellent des hommes, M. *Belmore*, tuteur de *Matilde*, dont il avait aimé infructueusement la mère, ne conserve de ce sentiment que l'intérêt le plus tendre et le plus animé pour son enfant, demeurée orpheline dès le berceau. Réduit lui-même, par des revers successifs de fortune,

Digitized by Google

à une assez grande médiocrité, jamais il ne se sépare du précieux dépôt qu'il a recueilli, et Matilde croît et s'élève auprès de lui, comme une fleur protégée par un arbre tutélaire et courbé par l'orage. Si elle n'est pas toujours exempte, sous cet abri, d'agitations et de peines, du moins elle n'y manque jamais de consolations et de secours. Elle y est préservée des séductions, ou plutôt des piéges d'un homme vicieux de la capitale. Cette circonstance n'est que passagère dans l'ouvrage. La conception principale, qui en fonde l'intérêt, et l'auteur y en a mis beaucoup, est un amour réciproque entre Matilde et un être aussi pur, aussi sensible qu'elle, et entre lesquels pourtant il s'élève un obstacle insurmontable : produit d'une combinaison que je crois nouvelle, quoique raisonnable, ce qui n'est pas aujourd'hui un mérite médiocre.

Ce nouveau personnage est introduit dans l'ouvrage, comme un misanthrope bizarre et farouche. Il habite une ruine voisine du hameau, et il y est un spectacle très-extraordinaire pour toute la contrée. Tout le monde le redoute, tout le monde le fuit, excepté le compatissant M. Belmore, qui, s'exposant à toute sa violence, affrontant son irascibilité, s'en approche pour lui être utile, y revient pour le consoler, adoucit un peu son humeur sauvage ; enfin il parvient à l'attirer chez lui. Le misanthrope, il faut le dire, est jeune, beau ; et, à travers le désordre de son esprit, la singularité de ses manières, il lui échappe une foule de traits, de discours et d'actions qui ont une amabilité et un charme irrésistibles. Matilde, sans se défier de l'intérêt qu'il lui inspire, sans soupçonner même quelle peut être la nature de cet intérêt, s'y livre avec toute l'innocence, mais aussi avec toute la vivacité de son cœur. Il faut voir, dans l'ouvrage, l'impression simultanée que pro-

Digitized by Google

duisent sur *Howard* (c'est le nom du misanthrope) les soins et la personne de Matilde ; par quels degrés il passe insensiblement de l'état de violence à un état de mélancolie ; les nouvelles bizarreries de sa conduite ; ses contradictions inexplicables, ses incertitudes, ses combats, ses desirs et sa fuite enfin d'un lieu où il a laissé, et d'où il emporte une impression ineffaçable. Le malheureux ! un engagement, incompatible avec le sentiment qu'il éprouve et qu'il inspire, l'enchaîne : il est marié, et son mariage fait sa honte et son désespoir. Il en dérobe au monde entier la connaissance, comme il voudrait se la dérober à lui-même : il ne la révèle qu'en fuyant. La femme qu'il a épousée, à son retour d'un voyage assez long dans les Indes, est la femme divorcée de son ami le plus cher ; une femme qui a été l'opprobre de cet ami, le fléau, le tourment de sa vie, que l'infortuné a terminée dans ses bras, à la suite de l'impression qu'a fait sur lui l'aspect inattendu (et ménagé avec beaucoup d'art) de cette union monstrueuse.

Cette révélation explique tout, et voilà cette combinaison de circonstances et de moyens, dont j'ai parlé et que je crois nouvelle. Si elle l'est, et je ne puis me vanter d'avoir, en fait de romans, une érudition assez vaste pour l'affirmer, on la trouvera, ce me semble, assez heureuse. Je l'appellerais même une bonne fortune, en songeant à la difficulté qu'il doit y avoir à en trouver encore dans ce genre épuisé.

C'est assez, peut-être même est-ce avoir poussé trop loin l'analyse. Après l'intérêt de la curiosité, il reste trop peu de chose à un roman pour l'en dépouiller d'avance par un extrait trop étendu. Mais je crois pouvoir promettre à ceux qui se plaisent à ces lectures, que ce qui leur reste à apprendre sur le sort de Matilde et de son amant, conserve assez d'intérêt et de charme, pour

Digitized by Google

valoir la peine qu'on recourre à l'ouvrage même. J'ajouterai seulement que, pour compliquer le problème, l'auteur, faisant céder Matilde aux sollicitations de M. Belmore, l'engage dans un mariage de raison et de convenance, et que ce n'est qu'après beaucoup d'épreuves qu'Howard et Matilde, si longtemps malheureux, mais toujours intéressants, vertueux et aimables, sont enfin unis l'un à l'autre. Disons encore, à l'avantage de ce roman, et on peut généralement le dire, à l'éloge de tous ceux des dames anglaises, que la lecture en est sans danger, et même aussi édifiante que peut l'être celle d'un roman. Ce n'est pas un mérite à dédaigner, dans un tems où les romans sont devenus à peu près la seule lecture des jeunes femmes. Aujourd'hui même, les jeunes filles ne se font pas plus de scrupule de les lire, qu'on ne paraît trouver d'inconvénient à le leur permettre. Nous verrons ce qui résultera de ces mœurs nouvelles et perfectionnées. On peut remarquer, en attendant, combien est devenue commune cette réponse, *qu'est-ce que cela fait ?* C'est tout ce qu'on oppose aux observations les plus sérieuses, et particulièrement à celles qui ont rapport à ces lectures. Il me semble, pourtant, que c'est faire trop peu d'honneur aux livres. Voltaire n'en pensait pas ainsi, quand il s'écriait, avec un enthousiasme dont je ne considère pas ici le principe : *Les livres ont tout fait !* Ces réflexions pourraient mener loin. Mais ce n'est pas sortir du sujet, que de rappeler cette considération à ceux qui se livrent à la composition des romans, et surtout aux femmes. Qu'elles daignent songer que tout leur sexe les lira ; et, si on ose le leur dire, qu'elles consentent à imiter quelque chose de la retenue des femmes anglaises. On peut les assurer qu'il n'y en a point, parmi elles, qui osassent aller, dans ce genre périlleux, au-delà des bienséances,

Digitized by Google

même rigoureuses, et se montrer trop savantes dans la peinture et le développement des passions dont elles s'approchent. Elles craindraient que la pudeur, prenant dans leur pays un accent vigoureux, ne leur criât : *N'avez-vous pas honte de savoir toutes ces choses?* Je redoute, je l'avoue, le goût qu'elles prennent parmi nous pour *les compositions fortes*, de préférence aux productions aimables qui leur siéent si bien. Elles aspirent à être *brûlantes* comme Rousseau; elles lui empruntent ses phrases, pour être plus sures de lui ressembler, et négligent la page où il leur a donné d'autres conseils, et les a si bien rappelées à la destination que la nature et la société leur ont marquée.

M.

PALMIRA, par ARMANDE R...., 4 vol. *in*-12. Prix, 6 fr. et 10 fr., franc de port. A Paris, chez *Maradan*, libraire, rue Pavée-Saint-André, n.° 16, et chez *Lenormand*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n.° 42, la porte cochère vis-à-vis l'église, au premier, sur le devant.

ENCORE un roman! et chaque jour on peut faire la même exclamation. Cependant celui-ci a le mérite d'indiquer une situation intéressante. *Palmira* est le fruit d'un amour que des événements malheureux ont empêché de devenir légitime. Elle n'a point de père aux yeux de la loi. Sa mère cherche à la dédommager de cette perte, par une sage éducation. Le moment où cette jeune infortunée apprend le secret de sa naissance, est mis en scène avec beaucoup d'intérêt, et,

Digitized by Google

dès les premières pages du premier volume, commande celui que le lecteur ne cesse de prendre au sort de *Palmira*, jusque à la fin de ses aventures.

On n'en donne point un extrait historique....Cette méthode est une véritable trahison qu'on fait à un roman qui n'est qu'un *roman;* et celui-ci n'est pas autre chose. Il faut laisser au lecteur le plaisir de lire lui-même et d'arriver à un dénouement qu'il ne connaît point encore. L'imagination d'Armande R... et sa remarquable facilité ont nui peut-être à son style; il est par fois négligé, mais l'intérêt est soutenu, et c'est beaucoup.... *Palmira*, malheureuse, errante et toujours fidelle à ses principes de vertu, ressemble un peu à *Clarisse*. Sa mère, séduite par son précepteur, rappelle le souvenir de *Julie*. On conçoit aisément qu'un officier français, chargé de l'éducation d'une demoiselle, marche sur les traces de *Saint-Preux*; c'est connu. Mais aussi ceux qui aiment la nouveauté, en trouveront dans les moyens que l'auteur a mis en usage, pour faire un espèce de Lovelace *d'un intendant ou maître d'hôtel italien*. Enfin, *Palmira* ne pouvant survivre au procédé infâme de ce scélérat, s'empoisonne et termine ainsi sa déplorable existence.

La fin de ce roman ne répand pas un jour assez lumineux sur la question que l'auteur semblait s'être proposée. Ne doit-on pas résister au préjugé qui flétrit injustement les enfants naturels? N'est-il pas affreux de rendre responsables de la faute ou de la faiblesse de ceux qui leur donnent la vie, des êtres qui n'ont pu exister qu'après cette faute ou cette faiblesse? Il était digne d'une femme sensible, de plaider cette cause; et M.me Armande a réussi à nous attendrir sur le sort de ces innocentes victimes. Pour moi, j'aurais pourtant mieux aimé voir *Palmira* mariée à son aimable cousin

Digitized by Google

M. de Mirecour, que déshonorée et réduite à un désespoir inutile, par l'audace criminelle de ce vil *intrigant*. Il me semble que ce mariage réparerait enfin les longues injures du sort qui poursuit *Palmira*, et ce dénouement plus naturel, eût été sans doute plus moral.

Cependant, il faut convenir que ses malheurs et sa résignation excitent l'intérêt le plus tendre. Ainsi, l'auteur ne s'est point écarté du but qu'il avait en vue.

A. C.

VARIÉTÉS.

L'ABBÉ de Voisenon, qui n'a jamais été ni un homme de lettres, ni un bon écrivain, a été fort longtemps ce qu'on appelle un homme à la mode. Né de condition, et reçu, à ce titre, dans la meilleure société, il l'aurait été encore à titre d'homme aimable. Il y portait cet extrême enjouement qui trouve à rire et à faire rire de tout, un ton de galanterie badine, plus en vogue alors qu'aujourd'hui; beaucoup d'insouciance et de gaieté, qui en était la suite, et le talent des quolibets, plutôt que celui des bons mots. Avec la figure d'un singe, il semblait en avoir la légèreté et la malice; et les femmes s'en amusaient comme d'un homme sans conséquence, qu'on pouvait voir en passant, sans trop s'en apercevoir, et sans que les autres s'en aperçussent. On n'examinait pas si sa manière d'être dans la société n'appartenait pas à la frivolité d'esprit et à la faiblesse de caractère; il semble que, dans le monde, on ait besoin d'agréments plus que de vertus. Les vertus servent une fois l'année, et les agrémens, tous les jours. Ceux de

Digitized by Google

l'abbé de Voisenon lui tinrent lieu de tout. Comme les gens du monde desirent assez volontiers que l'esprit qui leur plaît soit le premier des esprits, il fallut lui faire une réputation : ce qu'il avait écrit, n'en était pas trop susceptible. Deux ou trois comédies à la glace, et quelques bouffonneries libertines, telles que *le Sultan Misapouf*, et *Tant mieux pour elle*, et ses petits vers de société n'étaient pas des titres bien brillants. On imagina qu'il n'avait voulu donner au public (apparemment par modestie) que la moitié de son esprit et de son talent, et qu'il avait bien voulu en donner la plus grande partie à son ami Favart, apparemment par générosité. Cette opinion fut bientôt d'autant plus facilement accréditée que Favart, modeste et retiré, et tout simplement homme de talent, communiquait volontiers ses ouvrages à l'abbé de Voisenon, son ami, ou du moins ami de sa femme. M.me Favart se mêlait aussi d'écrire, sous le nom de son mari; en sorte que des ouvrages faits entre eux trois, on ne savait pas trop ce qui devait demeurer à chacun; mais l'on faisait toujours la meilleure part à l'abbé de Voisenon, qui ne la refusait que du ton d'un homme qui ne veut pas tout ôter à un pauvre diable d'homme de lettres, qui a besoin d'esprit pour vivre. Favart qui en avait réellement beaucoup plus que l'abbé de Voisenon, se laissait bonnement protéger par celui qui, dans le fond, lui devait sa petite réputation; et ce n'est qu'à la longue que l'on s'aperçut, en comparant les ouvrages imprimés de l'un et de l'autre, que ceux de Favart étaient tous de la même main et du même goût; qu'il y avait de la connaissance du théâtre, des pensées fines et délicates, des vers très-agréables dans les *Trois Sultanes*, dans *Annette et Lubin*, dans l'*Anglais à Bordeaux*, etc.; et qu'il n'y avait dans les ouvrages avoués de l'abbé de Voisenon, que du pa-

Digitized by Google

pillotage, des jeux de mots, du faux esprit. Favart lui-même, instruit du tort qu'on lui faisait en faveur de l'abbé, marqua son chagrin de cette injustice: l'abbé commença à s'en défendre plus sérieusement, et, ce qu'il eut de pis, c'est qu'on commença à le prendre au mot. Il vieillissait : sa gentillesse n'était plus de mode, et des torts réels lui avaient ôté sa considération. Il devait sa petite fortune à M. le duc de Choiseul : il fit sa cour au chancelier de Maupeou, et fit même une fête pour lui : tout cela réussit fort mal. L'esprit de parti ne connaît pas d'indulgence; et, ce qu'on aurait à peine remarqué dans un autre temps, fut condamné sans rémission. Un prince du sang (Monseigneur le duc d'Orléans) à qui l'abbé de Voisenon avait coutume de faire sa cour, ne voulut plus le voir. La dernière fois qu'il s'y présenta, il en fut fort mal reçu : *eh bien!* dit-il, *je ne verrai plus les princes; je n'en serai pas plus triste, ils n'en seront pas plus gais.* Il essaya pourtant de se justifier, et il alla, dans ce dessein, à une séance de l'Académie. *Il se plaignit qu'on lui prêtait bien des travers. M. l'abbé*, lui répondit M. de Saint-Lambert, *dans ce siècle-ci, on ne prête qu'aux gens riches*; et ce fut tout ce qu'il remporta de son apologie. En sortant, il alla dans une maison où on lui demanda des nouvelles.—Je n'en sais aucune, dit-il, *j'ai été à l'Académie, on ne m'a rien dit.*

Dans les dernières années, il s'avisa de la fantaisie d'être dévot, apparemment pour essayer de tout; car jamais il n'y eut dans sa tête ni persuasion, ni volonté. Il était valétudinaire; mais il n'y avait pas plus de fond à faire sur ses maladies, que sur toute autre chose de lui. Il était à la mort aujourd'hui, et demain à l'Opéra. Un jour qu'il se crut fort mal, il se confessa, et le prêtre exigea de lui qu'il jetât au feu tous ses manuscrits; il

Digitized by Google

y consentit, et les manuscrits furent incendiés. Un de ses amis vint, et lui en fit des reproches. *Ne vous fâchez pas*, dit-il, *Favart en a une copie.* Une autre fois étant dans son lit, il entendit dire qu'il fallait lui administrer les sacrements; et, en effet, on alla les chercher. Il se leva et sortit. Le bruit se répandit le lendemain qu'il avait reçu le bon Dieu. *Non*, dit-il à quelqu'un qui lui en demandait des nouvelles : *il est venu en effet chez moi, mais je n'y étais pas, et il s'est fait écrire.*

Sur la fin de sa vie, son confesseur devint une de ses sociétés les plus intimes et les plus ordinaires. Quelqu'un qui le rencontra un jour, lui demanda s'ils étaient toujours bien ensemble. *Non*, dit l'abbé, *je crois que nous sommes brouillés.—Comment? Pourquoi? — Oh! il a voulu que je fisse ôter de mon appartement un mausolée de M.me Favart; j'ai résisté, il s'est fâché; enfin il me dit qu'il fallait ou renoncer au mausolée, ou lui renvoyer un petit crucifix d'argent qu'il m'avait donné, et un petit livre de prières. Je lui ai renvoyé lettres et portraits.* Cependant le mausolée disparut, et le crucifix revint. M. l'abbé se trouva plus mal et devint plus accommodant. M.me Geoffroi, dont j'ai eu l'honneur d'entretenir V. A. I., il n'y a pas longtemps, raconte un trait de l'abbé de Voisenon, qui peint bien son caractère. Un jour qu'elle l'engageait à souper; il refusa obstinément de rester chez elle. *J'ai des affaires indispensables*, dit-il. —Des affaires! — *Vous! C'est donc un rendez-vous?* — *Peut-être.* — *Oh bien! l'abbé, vous n'irez pas, je suis trop votre amie pour le souffrir; votre santé..... Allons, vous n'irez pas.* Il hésite quelques moments. Mais, dit-il, *j'ai promis, il faut donc que j'écrive.* — Oui, *sans doute, écrivez*, et l'on apporte tout de suite ce qu'il fallait pour écrire. Il demeure quelque temps embarrassé,

Digitized by Google

comme un homme qui ne sait ce qu'il doit faire. *Eh bien ! pourquoi n'écrivez-vous pas ?* Il hésite encore ; enfin, pressé de répondre : *Ce n'est pas la peine que j'écrive*, dit-il, *je m'étais douté qu'il ne serait guère possible d'aller à ce rendez-vous, et ma lettre est écrite.* Il tire la lettre de sa poche et l'envoie. Jugez si l'on en rit.

(Extrait de la correspondance littéraire de Laharpe.)

SPECTACLES.

THÉATRE DES ARTS.

PAR un article du nouveau règlement de ce théâtre, il est accordé une représentation extraordinaire à chaque artiste qui remplit encore les premiers emplois, après trente années de service. C'est une récompense honorable et un encouragement utile. Les dispositions de cet article ont été appliquées, le 26 prairial, au C. *Lainez*, et la représentation donnée à son bénéfice a eu le plus grand éclat. On remarque, dans toutes les circonstances semblables, un empressement dont la curiosité n'est pas l'unique motif. Il est permis de rire de la confiance un peu niaise avec laquelle on applaudit si souvent aux maximes de bienfaisance qui tiennent lieu de style et d'intérêt, dans nos drames bourgeois ; mais il faut reconnaître que tout ce qui porte un caractère de justice et de bienveillance, est encore mieux senti et presque toujours secondé par le public.

On jouait *Alceste*, l'un des plus beaux ouvrages de Gluck, et deux ballets (*la Dansomanie* et *les Noces de Gamache*), auxquels le succès et la grace conservent le

Digitized by Google

prestige de la nouveauté. Aussi, depuis longtemps, n'avait-on pas vu d'assemblée plus nombreuse et plus brillante; et la réunion des artistes les plus distingués a développé, dans la même soirée, toutes les ressources du théâtre des Arts. Le chant y laisse beaucoup à desirer; quelques autres parties du spectacle pourraient être portées à un plus haut degré de perfection. Mais, tel qu'il est, je le crois encore supérieur à tous les théâtres de l'Europe; je doute même que, dans aucun temps et chez aucun peuple poli, l'on ait su combiner plus ingénieusement l'action des arts mécaniques avec la séduction des arts, du luxe et de l'esprit.

E.

THÉATRE FRANÇAIS DE LA RÉPUBLIQUE.

Le retour de M.lle *Contat* a déja ranimé la comédie, qui languissait pendant son absence et pendant la maladie opiniâtre de *Fleury*. Cette actrice célèbre a reparu dans *le Vieux Célibataire*, par le rôle de M.me *Evrard*, et dans *le Cercle*, par celui d'*Araminte*. Pour donner à cette représentation un attrait plus piquant, *Molé*, sexagénaire, n'a pas dédaigné de reprendre un rôle dont il avait fait la fortune, à l'âge de 30 ans; et, sans y mettre cette extrême légèreté qui, souvent, prête à la jeunesse le même charme qu'elle en reçoit, il a su rendre à ce personnage, dont il ne reste aucun modèle, la physionomie originale qu'il doit avoir. Il a, pour ainsi dire, *démontré* le rôle, et cette leçon ne peut manquer d'être utile aux jeunes acteurs qui sont appelés à lui succéder. Quant à M.lle *Contat*, on a retrouvé son ta-

Digitized by Google

lent, sans aucune altération, c'est-à-dire, au plus haut degré qu'on puisse atteindre dans un genre donné.

M.lle *Volnay*, qui a joué, le 27 prairial, le rôle d'*Azéma*, dans *Sémiramis*, justifie de jour en jour l'espérance que ses débuts ont fait naître. Son intelligence est toujours prompte, sa diction juste, et ses mouvements semblent avoir acquis plus de grace et de liberté. Du zèle, de l'étude, de la docilité, une confiance médiocre et raisonnée dans les applaudissements qu'on lui prodigue; avec ces moyens, elle sera bientôt à même de rendre à la Comédie Française, par ses talents, ce qu'on ne prête encore qu'à son âge et à ses heureuses dispositions.

E.

OPÉRA-BUFFA, *italien*.

Nous avions prédit que la musique des grands maîtres italiens déciderait le succès, d'abord équivoque, de ce théâtre, que de faux calculs, une précipitation irréfléchie et les ouvrages de deux compositeurs presque ignorés avaient compromis dès son ouverture. La première représentation du *Matrimonio segretto*, de *Cimarosa*, a réalisé nos espérances.

Il y a bien peu d'opéra, même en Italie, où la musique ait prodigué plus d'agréments et plus de richesses. Aussi, cet ouvrage semble avoir fixé l'étonnante mobilité des Italiens, et les caprices de ce goût dédaigneux qui leur fait rejeter, chaque année, les opéra qu'ils viennent d'applaudir, pour courir à des plaisirs semblables, produits par des compositions nouvelles. Depuis dix ans, on joue *le Mariage secret*, de *Cimarosa*, dans toutes les *saisons*, depuis Turin jusqu'à Naples,

Digitized by Google

partout et toujours avec le même succès. Les amateurs lui rendent, à Paris, la même justice. Il soutiendra les Bouffons; il leur donnera le temps de choisir et de préparer des nouveautés agréables, et ce spectacle, en excitant sur tous nos théâtres lyriques une émulation salutaire, nous fournira peut-être l'occasion de perfectionner notre Opéra-comique, et d'apprécier avec justesse les progrès que l'art du chant a faits parmi nous.

E.

ANNONCES.

SUITE des éditions stéréotypes de *Firmin Didot*, rue de Thionville. Théâtre de Voltaire, tomes 1, 2, 3, 4, 5 et 6, in-8.°

Cette partie des Œuvres de Voltaire formera douze volumes. Un ami de ce poète philosophe (le C. *Clos*) nous a confié un exemplaire de sa tragédie des Pélopides, dans laquelle l'auteur a corrigé et refait plus de deux cents vers. Le même citoyen nous a encore remis divers opuscules de Voltaire, tous inédits, dont nous ferons usage dans cette nouvelle édition. La correspondance sera augmentée de plusieurs lettres importantes, qu'on ne trouve point dans l'édition de Beaumarchais; et les divers passages que, par des motifs purement relatifs à sa sureté et à sa conservation personnelles, cet éditeur a retranchés des lettres du roi de Prusse, de Voltaire et de d'Alembert seront rétablis d'après les originaux autographes. On joindra à ce recueil la correspondance, encore inédite, de Voltaire avec Maupertuis.

L'édition que nous publions aujourd'hui, sera purgée de toutes les fautes qui déparent l'édition de Kehl.

Digitized by Google

On grave actuellement sur acier de très-jolies figures pour cette édition. Les figures du théâtre seront données en quatre livraisons. La première, composée de douze figures, paraît, et vaut 2 fr. après la lettre, et 4 fr. avant la lettre. Les autres livraisons seront chacune du même prix.

(Extrait de l'avertissement du C. *Naigeon*, de l'Institut national).

LIVRE du second âge, *ou* Instructions amusantes sur l'*Histoire naturelle des animaux et des végétaux;* par *J. B. Pujoulx.* Ouvrage orné de 96 figures, représentant quadrupèdes, oiseaux, insectes et végétaux. Seconde édition. A Paris, chez *Debray*, libraire, palais du Tribunat, n.° 235, ou à son dépôt, place du Muséum, n.° 9. An IX (1801).—Prix, 2 fr. 25 c., figures en noir; et 3 fr. figures coloriées; 75 c. pour le port. On reviendra sur cet ouvrage.

HISTOIRE du Consulat. 1 vol. in-8.°, 3 fr., et franc de port, 4 fr., *idem*, sur papier fin, 6 fr., et franc de port, 7 fr.

Cet ouvrage devient indispensable à ceux qui ont lu les *Œuvres de Mably*, *Condillac*, et de *Millot*, et complète ces diverses collections. Les *Œuvres de l'abbé Millot* viennent d'être imprimées, pour la première fois, in-8.°, avec des augmentations. L'*Histoire de France* est augmentée d'observations sur le règne de Louis XV, et continuée jusqu'à la mort de Louis XVI; et l'*Histoire d'Angleterre* est augmentée des règnes de Georges II et de Georges III. Le prix des 15 vol. in-8.° est de 60 fr. On vend séparément l'*Histoire de France* et d'*Angleterre*, 12 fr.

Ces ouvrages se trouvent chez la veuve *Durand*, li-

Digitized by Google

braire, rue de l'Hirondelle, n.° 30, entre la rue Gît-le-Cœur et le pont Saint-Michel.

VOYAGE à la côte occidentale d'Afrique, fait dans les années 1786 et 1787, contenant la description des mœurs, usages, lois, gouvernement et commerce des états du Congo, fréquentés par les Européens, et un précis de la traite des noirs, ainsi qu'elle avait lieu avant la révolution française; suivi d'un voyage au Cap-de-Bonne-Espérance, contenant la description militaire de cette colonie; par *Louis Degrand-pré*, officier de la marine française. 2 vol. in-8.°, sur papier carré fin, ornés de 11 belles gravures, cartes, et du plan de la citadelle du Cap. Prix, 10 fr. 50 cent., et 13 fr. 50 cent., franc de port par la poste. *Idem*, papier vélin, figures avant la lettre, et atlas in-4.°, 24 fr., et 27 fr., franc de port. A Paris, chez *Dentu*, imprimeur-libraire, palais du Tribunat, galeries de bois, n.° 240. On rendra compte de cet ouvrage.

COURS élémentaire de droit civil (quatrième cahier); par *G. V. Vasselin*, ancien docteur en droit de la faculté de Paris. Brochure in-8.° de 172 pages, caractère de philosophie, belle impression.

Ce Cours comprendra six cahiers, qui formeront deux volumes in-8.° de 500 pages d'impression chacun.

Les quatre premiers cahiers se vendent séparément:

Le premier,	1 fr.	80 c.,	et par la poste,	2 fr.	20 c.
Le second,	1	50	et par la poste,	1	90
Le troisième,	2		et par la poste,	2	50
Le quatrième,	2		et par la poste,	2	60

La souscription des six cahiers est de 8 fr. pour Paris, et 11 fr. par la poste.

Ceux qui ont acheté les trois premiers cahiers sépa-

Digitized by Google

rément peuvent souscrire pour les trois autres moyennant 4 fr. 50 c. pour Paris, et 6 fr. par la poste.

Le C. Vasselin continue son cours tous les jours impairs de la décade, à sept heures précises du matin, rue du Jardinet, n.° 3. L'abonnement est de 20 fr. par mois, jusqu'au 1.er vendémiaire an 10.

Cet ouvrage élémentaire ne peut qu'être accueilli par ceux qui prennent quelque intérêt à l'étude des lois. Il est, pour les jeunes gens, un guide fidelle pour se diriger dans la lecture des auteurs *ex professo*. Il offre aux avoués, aux juges, aux hommes de loi, un abrégé très-utile des principes qui leur sont familiers, mais qu'il n'est pas inutile de retrouver dans un extrait précis et exact.

On souscrit, à Paris, chez l'auteur, rue du Jardinnet, n.° 3; *J. B. Brasseur*, rue de la Harpe, n.° 477; *Rondonneau*, place du Carrousel.

La Gastronomie *ou* l'Homme des champs à table, poème didactique en 4 chants; pour servir de suite à l'*Homme des champs*; vol. in-12 de 110 pages; par *J. B. T.* Chez *Gignet et compagnie*, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfants, n.° 6. Prix, 1 fr. 25 cent., et 1 fr. 50 cent. franc de port.

Le premier chant de ce poème est un tableau historique de la cuisine des anciens. Le second, le troisième et le dernier chant, par une division naturelle, traitent du premier, du second service et du dessert.

Rozella *ou* Les Effets des romans sur l'esprit des femmes; par *M.* * * * 4 vol. in-12, fig. Prix, 7 fr. 20 cent., et 9 fr. 70 cent., franc de port. Paris, l'an 9; chez *Fuchs*, libraire, rue des Mathurins Saint-Jacques, hôtel Cluny.

Digitized by Google

LA Paix, *ou* le Traité de Lunéville, poème; suivi d'une épître en vers à Virgile, sur la bataille de Maringo, avec la traduction, en vers italiens, d'une ode au vengeur, accompagnée d'une lettre du C. *Saint-Ange*, et d'un sonnet italien avec la traduction française; par *Cubières* jeune, membre de l'Athénée de Lyon, et de plusieurs autres sociétés littéraires. A Paris, chez *Parisot*, rue du Vieux-Colombier, n.° 389, et chez les marchands de nouveautés. An 9.

HISTOIRE naturelle d'une partie d'Oiseaux nouveaux et rares de l'Amérique et des Indes; par *Fr. Le Vaillant*. Ouvrage destiné, par l'auteur, à faire partie de son *Ornithologie* d'Afrique. Première livraison. Paris, *G. Dufour*, libr., rue de Tournon, n.° 1126.

Il n'est aucun amateur de l'*Histoire naturelle*, qui ne connaisse la riche collection d'oiseaux que le C. Le Vaillant a rapportée de ses voyages. Les deux volumes qui ont paru des *Oiseaux d'Afrique*, ont obtenu un succès mérité; nous espérons que la collection que nous annonçons jouira du même avantage. Le papier vélin est tiré des meilleures fabriques de France; le texte sort des presses du C. *Didot* jeune, et les figures sont imprimées en couleur par le C. *Langlois*, avantageusement connu dans cette partie.

Cette première livraison est composée de six planches. Prix, grand *in-folio*, papier vélin, nom de Jésus, satiné, figures en couleur, auxquelles on a ajouté les figures noires, 30 fr.; grand *in*-4.° papier vélin, nom de Jésus, figures en couleur 18 fr.; papier fin, figures noires, pour faire suite à l'*Histoire naturelle de Buffon*, 6 fr.

La deuxième livraison paraîtra dans un mois. On

Digitized by Google

trouvera des prospectus de cet ouvrage chez l'éditeur.

HISTOIRE de France depuis la révolution de 1789, écrite d'après les mémoires et manuscrits contemporains, recueillis dans les dépôts civils et militaires, par le C. *Toulongeon*, ancien militaire, ex-constituant, membre de l'Institut national de France. 2 gros volumes *in*-8.°, de l'imprimerie de *Didot* jeune, accompagnés : 1.° du plan de la salle des Etats-Généraux ; 2.° du plan de la bataille de Walmy ; 3.° d'une carte militaire de la campagne de 1792, dressée au dépôt général de la guerre, et gravée par *Tardieu*, où sont indiquées les positions respectives des troupes depuis l'entrée des coalisés en France, jusqu'à l'époque de leur sortie. Papier ordinaire, 12 fr. pour Paris, et 15 fr. 50 c. franc de port ; papier vélin, 18 fr. pour Paris, et 21 fr. 50 c. franc de port.—Le même ouvrage, format *in*-4.°, 1 gros vol. avec cartes et plans. Papier ordinaire, 15 fr. pour Paris, et 19 fr. franc de port ; papier vélin, 24 fr. pour Paris, et 28 fr. franc de port. A Paris, chez *Treuttel* et *Wurtz*, libraires, quai Voltaire, n.° 2, et à Strasbourg, même maison de commerce, grande rue, n.° 15.

LE mérite des hommes, poème ; par *Angélique-Rose Gaëtan*. *in*-12, 1 fr., et 1 fr. 25 cent. par la poste. A Paris, chez Maradan, libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n.° 16.

BRUCE, *ou* le Don Quichotte de l'amitié, traduit de l'anglais, par *P. Chanin*. 3 vol. in-12, ornés de jolies figures. An IX (1801). — Prix, 5 fr., et, franc de port, 6 fr. 50 c. A Paris, chez *Lenoir*, libraire, rue de Savoie, n.° 4.

SUR le système actuel d'instruction publique, par le

Digitized by Google

C. *Dessult-Tracy*, membre du sénat conservateur et membre associé de l'Institut national; in-8.° de 80 pages. A Paris, chez la v.e *Panckouche*, imprimeur-libraire, rue de Grenelle, faubourg Germain, n.° 321, et chez les marchands de nouveautés. Prix 1 fr., et 1 fr. 50 c., franc de port.

L'idée principale de l'auteur est *qu'on ne saurait faire un bon plan d'écoles, sans commencer par faire un bon plan d'études.* En conséquence, il trace un plan d'études complet; il se présente sous la forme d'un tableau, afin qu'on puisse mieux voir les rapports de toutes ses parties, et qu'on s'aperçoive plus aisément de ses inconvénients, s'il en a. Il conclut que notre système actuel d'instruction publique est très-propre à exécuter le meilleur plan d'études; que ses bases sont excellentes, et qu'il ne faut que l'achever et le compléter, pour en obtenir les meilleurs résultats.

AVIS aux souscripteurs de l'Abrégé des hommes illustres de Plutarque, par le C. *Acher*, ancien premier commis des finances, et à présent juge du tribunal d'appel, séant à Amiens.

Le premier volume de cet ouvrage fut publié en l'an V.

Ce n'est pas, dit le C. Acher, une traduction nouvelle, ni la copie mutilée d'un ancien traducteur; je me suis appliqué à rendre l'esprit de l'original, sans le suivre pas à pas, et sans emprunter une seule phrase de ceux qui l'ont traduit. J'ai, d'ailleurs, ajouté des faits importants qui ont échappé à Plutarque, mais qui sont attestés par d'autres auteurs dignes de foi, et dont la réunion rend complete la vie de chaque personnage. Il fait, en outre, précéder plusieurs vies de quelques

Digitized by Google

détails antérieurs aux événements dont j'avais à parler, lorsque j'ai jugé que cela ferait mieux ressortir les personnages qui en sont l'objet. Au lieu de restreindre les parallèles à comparer un homme illustre avec un autre, j'y ai inséré des réflexions morales, pour faire remarquer aux élèves les vertus qu'ils doivent imiter, et les erreurs qui ont souvent terni la gloire des héros qu'ils admirent. Enfin, je me suis permis, dans mon second volume, de ne point placer les vies suivant l'ordre adopté par tous les traducteurs, et même par quelques éditeurs grecs, parce que j'ai reconnu qu'ils ne s'étaient conformés ni à l'ordre chronologique, ni à celui que *Plutarque* a suivi. J'ai retrouvé cet ordre dans la plus ancienne édition qui nous soit connue, celle imprimée à Florence, en 1517, sous le pontificat de *Léon X*. Je développe les recherches que j'ai faites à ce sujet, dans un avertissement en tête du second volume. J'y développe aussi le nouveau plan que j'ai embrassé, et qui m'a été suggéré par le désir de répondre à l'intérêt qu'a inspiré mon premier volume.

Ce second volume contient, outre l'*Avertissement* et un *coup-d'œil sur Athènes*, les vies d'*Aristide*, de *Caton le Censeur*, de *Cimon*, de *Lucullus*, de *Périclès*, de *Fabius-Maximus*, de *Nicias* et de *Crassus*, avec les comparaisons. On y a ajouté des particularités intéressantes sur quelques hommes célèbres, qui ont paru dans les mêmes temps, et notamment sur *Miltiade*, dont nous n'avons plus la vie que *Plutarque* en avait rédigée.

Le troisième volume est commencé. Il contiendra un *coup-d'œil sur Rome comparée avec Athènes*. Ce volume sera suivi de trois autres, et peut-être d'un quatrième sur les femmes illustres.

Le second volume contient 408 pages. On le trouve,

Digitized by Google

ainsi que le premier, à Paris, chez *Debray*, libraire, palais du Tribunat, n.° 235, chez *Lenormant*, imprimeur, rue des Prêtres Saint-Germain, n.° 42, et chez *Morin* et *Lenoir*, libraires, rue de Savoye, n.° 4. — A Amiens, chez *Caron l'aîné*, imprimeur, place de la Concorde. — A Beauvais, chez *Desjardins*, imprimeur dudit ouvrage, rue de l'Oise.

Il faut affranchir le port des lettres et de l'argent.

Il paraît une petite brochure composée de deux feuilles et demie d'impression, format in-8.°, intitulée : *De la colonne triomphale.* Elle se trouve chez tous les marchands de nouveautés, et au bureau du *journal des Bâtiments civils, des Monuments et des Arts.* Prix, 50 c. pour Paris, et 70 pour les départements.

L'auteur, qui est un artiste recommandable par ses talents, rapporte, à la suite de ce petit ouvrage, les opinions déja émises dans les divers journaux, par un tableau qui, d'un seul coup-d'œil, en présente l'ensemble.

TABLEAU servant à convertir exactement les *toises* courantes et parties de toises en *mètres* courants et parties de mètres, et à déterminer proportionnellement au prix des mesures anciennes de longueur, celui des mesures nouvelles, *conformément aux dispositions de l'arrêté des consuls, du* 13 *brumaire an* 9. A l'usage des administrations publiques, de tous les entrepreneurs et ouvriers en bâtiments, approuvé par le ministre de l'intérieur ; par *Etienne Bonneau.* Prix, 75 cent. pour Paris, et 80 pour les départements, franc de port. Se vend, chez l'auteur, rue Marguerite, n.° 499 ; et au bureau du *journal des Bâtiments civils, des Monuments et des Arts*, à la ci-devant Abbaye-aux-Bois, rue de Sèves, faubourg Saint-Germain.

Digitized by Google

POLITIQUE EXTÉRIEUR.

Sur l'état actuel de la Pologne.

II.me Lettre au Rédacteur.

Je continuerai, citoyen, à vous entretenir de la Pologne dans l'ordre que je me suis prescrit. Ma première lettre se bornait à vous indiquer les lignes de partage qui divisent aujourd'hui son territoire, le nombre de ses habitants, et les mœurs qui les caractérisent dans leur diverses conditions. Il fallait surtout vous faire connaître les nobles, avant d'entrer dans le détail de leurs institutions militaires. Quoiqu'il n'en reste aucune trace, je crois devoir vous les rappeler : c'est le seul moyen d'apprécier, sinon les faibles ressources que la Pologne offre actuellement à ses vainqueurs, du moins celles qu'ils pourraient y trouver un jour.

Les devoirs de soldat étaient inséparables des droits de citoyen : ceux que l'état reconnaissait exclusivement pour ses membres, étaient aussi seuls chargés du soin de le défendre ; mais ils remplissaient avec joie cette obligation glorieuse, et le titre d'hommes belliqueux ne les flattait pas moins que celui d'hommes libres. Dès leur enfance, ils se destinaient à la profession des armes, ils n'en voulaient point d'autre, et ne concevaient pas qu'il pût y avoir une noblesse différente de celle d'épée. Leur éducation consistait surtout à se rendre habiles dans les exercices militaires : le souvenir de leurs ancêtres, les préjugés, les lois, tout exaltait en eux le sentiment de leur bravoure naturelle. A peine entrés dans le monde, ils découvraient un nouveau prix à cette qualité, elle seule pouvait ouvrir la carrière de l'ambition. Il fallait s'être distingué parmi ses compagnons d'armes pour oser prétendre à leurs suffrages dans un jour d'élection. Les grands emplois civils devenaient la récompense des services rendus à

Digitized by Google

la guerre. Ainsi les sénateurs, les membres d'une diète, les palatins, les chefs de l'administration, tous étaient sortis des rangs de l'armée, tous devaient y rentrer dans un péril pressant.

On commençait ordinairement par servir un temps dans le corps de hussards, où les enfants des meilleures familles s'empressaient d'être admis, et qui formait à lui seul la majeure partie des troupes réglées de la république. Nulle cavalerie, en Europe, ne pouvait lui être comparée pour le choix des hommes, pour l'élégance et la richesse de l'équipement. Des selles magnifiquement brodées, des plaques d'or répandues sur tous les harnois, des casques d'un travail précieux, des cuirasses embellies; tel était le luxe permis aux simples cavaliers; ils montaient des chevaux tartares dont la vîtesse est admirable. Le sabre était leur arme favorite, on ne pouvait le manier avec plus d'habileté. Deux pistolets pendaient encore à leurs ceintures, et le mousquet avait remplacé les hautes lances dorées qu'ils portaient autrefois; mais à part la différence de l'armure, on croyait revoir en chacun d'eux un de ces anciens et preux chevaliers qui leur servaient de modèles.

La seconde division de la force publique, toujours subsistante, consistait dans ce qu'on appelait les *Pancernes*; c'étaient des compagnies de 200 maîtres, appartenantes aux grands seigneurs, ou même à des évêques qui, ne pouvant servir en personne, se faisaient remplacer par des lieutenants. Toute cette cavalerie de gentilshommes portait encore le nom général de *Towarisz*, qui veut dire camarades. Leurs chefs les traitaient ainsi, en leur adressant la parole. Le roi lui-même devait leur donner ce titre; ce prince avait en outre une garde personnelle de 2000 hommes, presque tous tartares ou mahométans, mais dont la fidélité était à l'épreuve. Parmi les établissements militaires de la Pologne, on ne peut oublier l'école d'artillerie fondée par son dernier souverain : il en sortit d'excellents officiers, et les artilleurs polonais passaient pour être les meilleurs, après ceux de France et de Saxe.

En joignant à ces différents corps quelques bataillons étrangers, soldés par la république, et dont elle estimait peu l'utilité, vous aurez une idée complète.

Digitized by Google

des troupes qu'elle entretenait habituellement. On les distinguait en armée de Pologne, et en armée de Lithuanie. Ces deux états, quoique réunis en un seul depuis 1569, conservaient une administration séparée; chacun d'eux avait ses grands officiers, ses ministres et ses généraux, qui tous prenaient également les ordres de la diète, et ceux du roi, en sa qualité de chef suprême de l'armée; celle-ci, dans les temps ordinaires, ne s'élevait pas en tout au delà de 18 à 20,000 hommes. On conçoit à peine qu'elle fût regardée comme suffisante pour garder, même durant la paix, d'aussi vastes frontières; mais la manière dont elle était composée doublait la confiance qu'on avait en elle. D'ailleurs, en cas de surprise, elle n'avait à supporter que le premier choc de l'ennemi. Bientôt elle pouvait être soutenue par cent mille cavaliers qui volaient à son secours de toutes les parties de l'empire. Au premier appel de la diète, ou du prince, en son absence, la noblesse entière devait s'ébranler. Elle venait former ce grand corps appelé *Pospolite*, sur qui l'état fondait sa plus ferme espérance. On eût dit une formidable armée de réserve qui, dispersée d'abord sur tous les points d'un territoire immense, s'était tout à coup rassemblée à la voix de son chef. Le roi devait la commander en personne; chaque propriétaire d'une terre noble devait s'y rendre, ou seul, ou accompagné d'un certain nombre d'hommes armés, suivant l'étendue de ses possessions. C'est là que les grands seigneurs se montraient dans tout l'appareil de leur puissance. On voyait arriver à leur suite la foule des nobles sans biens, dont ils soutenaient l'existence. Le prince Georges *Radziwil*, dont les richesses étaient prodigieuses, et dont les terres couvrent une grande partie de la Lithuanie, amenait lui seul trente mille hommes entretenus à ses frais. Il nommait leurs officiers, il réglait tous leurs mouvements, et la république laissait un de ses membres disposer, dans son sein, de cette force étonnante. De tels citoyens ne pouvaient plus être contenus. Leurs moindres rivalités nuisaient au bien du service, et leurs divisions ouvertes se changeaient en guerres civiles; alors ils cherchaient, dans la constitution même, un prétexte

Digitized by Google

à leurs fureurs ; ils se plaçaient à la tête de ces confédérations opposées qu'on avait droit de former après une diète orageuse, et proclamant à leur tour le danger de la patrie, ils empruntaient sa dernière ressource ; la *pospolite* convoquée en même temps par diverses autorités, ne savait plus à laquelle entendre, la confusion était au comble, et l'état s'épuisait toujours davantage par l'abus de sa principale force. On en vit un exemple frappant dans ces temps malheureux où *Stanislas* et *Auguste* se disputèrent la couronne en présence de Charles XII. On se rappelle quelles furent les agitations de cette noblesse incertaine entre deux rois et deux diètes, contrainte à se déchirer elle-même, et partout victime de son dévouement à la cause qu'elle avait embrassée.

Cependant il faut convenir que la haine des étrangers ralliait souvent toutes les factions, et que les Polonais durent plus d'une fois leur salut au premier élan de leur force publique. Mais en observant leur système militaire, alors même que rien n'arrêtait au dedans son entier développement, on voit mieux ressortir ses défauts parmi ses avantages, on explique comment il préparait les derniers désastres après avoir assuré les anciens triomphes.

Les Polonais combattaient à cheval, et tant qu'ils eurent à réprimer les rapides incursions des Tartares, ou à poursuivre les Cosaques dans leurs déserts, ils durent se conformer à l'usage de ces peuples vagabonds, montés eux-mêmes sur d'excellents chevaux. Quand il fallut ensuite se mesurer avec les redoutables *Spahis* de l'empire Ottoman, ils furent encore sages de leur opposer une cavalerie également nombreuse et terrible ; mais, depuis plus d'un siècle, ils avaient changé d'ennemis. Dans ces guerres nouvelles, ils rencontrèrent une infanterie pesamment armée qui les attendait de pied ferme, et leur impétuosité allait en vain se perdre contre des masses inébranlables. Cependant ils négligèrent de se créer, sur ce modèle, un genre de troupes dont l'importance était si généralement sentie ; ou s'ils en admirent, ce furent des corps étrangers et jamais en nombre suffisant. Privés de ce secours, ils durent éprouver que si, dans le cours d'une campagne régu-

Digitized by Google

lière, leur marche était plus prompte, elle était aussi plus embarrassée par la nécessité des fourrages, compliquée sans cesse avec celle des vivres; que s'ils se déployaient sans obstacles dans leurs vastes plaines, ils perdaient aussi tout leur avantage sur un terrain moins uni; que durant les siéges, ils étaient moins propres à emporter ces places-fortes dont leurs voisins avaient hérissé leurs frontières, et qu'enfin dans les batailles rangées les cavaliers étaient bons pour achever la victoire, mais non pour la commencer. On n'ignorait pas en Europe que depuis la célèbre phalange et les légions romaines, jusqu'aux vieilles bandes espagnoles, la supériorité de l'infanterie avait seule opéré les plus grands succès militaires, et souvent décidé du sort des empires. Les Polonais seuls s'obstinaient à maintenir une tactique qui leur avait si longtemps réussi contre des Barbares. Nourris d'ailleurs dans les idées chevaleresques, ils continuaient à mépriser le service à pied comme le partage des hommes obscurs, et à croire qu'un gentilhomme ne pouvait décemment se présenter au combat sans être monté sur son *palefroi*.

Cette erreur ne fut pas la seule où les entraînèrent leur respect pour les vieilles institutions et la mémoire de leurs premiers exploits. Ils honoraient leur *pospolite* comme une image fidelle du ban et de l'arrière-ban du régime féodal; mais elle avait aussi tous les inconvénients de ces milices désordonnées dont on avait partout reconnu l'abus, et que les gouvernements éclairés n'employaient plus à leur défense. Si elle suffisait autrefois pour chasser devant elle des tribus errantes qui menaçaient d'inonder son territoire, c'est qu'alors une seule victoire sauvait la patrie, dans moins d'un mois la guerre la plus sérieuse pouvait être terminée, et aussitôt, après le danger, on se hâtait de congédier la *pospolite*. L'état lui-même ne pouvait la soutenir longtemps. C'était, si j'ose dire, une pesante armure que la république revêtait au jour du combat; mais dont elle devait bientôt déposer l'insupportable fardeau.

Rien n'était d'avance préparé pour la subsistance de tant d'hommes qu'avait réunis une circonstance im-

Digitized by Google

prévue. Réduits pour l'ordinaire à vivre de pillage, ils passaient comme un fléau sur leurs propres domaines, et la Pologne n'était pas moins ravagée par ses défenseurs, qu'elle l'eût été par ses ennemis.

Nulle discipline ne pouvait être maintenue au milieu d'une noblesse accoutumée à se donner elle-même des lois. Incertains de son obéissance, ses chefs n'osaient rien entreprendre avant de la consulter. Surtout ils n'avaient pas le droit de l'entraîner au-delà des frontières sans son agrément. Toujours impatiente, elle voulait vaincre et retourner dans ses foyers. Quinze jours d'inaction suffisaient pour la dégoûter du service; alors elle se débandait à son gré, et il fallait attendre qu'elle fût de nouveau rassemblée. Conduite enfin à l'ennemi, elle montrait toujours sa bravoure; mais après une victoire, elle se donnait à peine le temps d'en profiter; après un revers, il était encore plus difficile de se rallier. Ses généraux, tirés de son sein, participaient au même caractère et ne lui donnaient pas toujours l'exemple du calme réfléchi dont elle avait besoin. On cite ce trait de l'un de ceux à qui elle accorda pourtant le plus de confiance dans les derniers temps. Attaché à la poursuite des Prussiens, il arrive sur les bords d'une grande rivière à laquelle il n'avait point songé. On lui représente la nécessité de faire jeter des pontons, pour que sa division puisse avancer; mais il répond en colère, *vous m'avez mis à votre tête pour vous mener à l'ennemi, et non pour vous aider à passer des rivières.* Il pique aussitôt son cheval et traverse à la nage. La cavalerie s'élance après lui, mais il était impossible aux fantassins de le suivre. On eut mille peines à lui faire entendre qu'il fallait enfin suspendre sa course, et ne pas abandonner, sur l'autre rive, une partie importante de ses forces. Vous jugerez par ce fait, qui en rappelle mille autres semblables, de l'imprévoyance et du courage emporté qui nuisaient souvent aux Polonais dans la conduite de leurs expéditions. Tout se réduisait pour eux à des chocs terribles, à des irruptions soudaines; mais la science des manœuvres, le choix des campements, les sages lenteurs, les combinaisons profondes qui embrassent un plan de cam-

Digitized by Google

pagne, tous ces secrets de l'art militaire leur restaient inconnus. Ils savaient se battre et non faire la guerre.

Il faut ajouter encore qu'on ne voyait point chez eux ce double et triple rang de forteresses, dont les autres états avaient eu soin de s'entourer. Plus jaloux de leur liberté intérieure que de leur sureté, ils avaient toujours craint que leurs rois n'étendissent leur autorité, en multipliant les villes fortifiées dont le gouvernement leur eût appartenu. Ils n'en comptaient que deux ou trois; et leur pays, ouvert de toutes parts et plat comme la Belgique, devenait, comme elle, un vaste champ de bataille.

Tant et de si notables désavantages marquaient enfin la décadence de cette nation inconsidérée, et quoiqu'elle n'eût rien perdu de son antique valeur, le temps de sa gloire était irrévocablement passé. Loin qu'elle pût songer à étendre ses limites, on commençait à prévoir sa défense impossible. Il s'élevait autour de ses frontières des puissances colossales qui jetaient sur ses belles provinces un œil d'envie. Leur force égalait leur ambition; leur rivalité seule pouvait encore les contenir. On avait aussi quelque ombre de respect pour cette politique moderne qui, rapprochant les états policés de l'Europe dans une sorte d'union sociale, les avait intéressés tous à la conservation de chacun. Mais une fatalité rare permit que ces deux garanties cessassent à la fois. Les puissances, d'accord, avouèrent leur dernière pensée, et l'Europe ne parut attentive qu'aux progrès de la révolution française. Dans l'extrémité du péril, les Polonais invoquèrent en vain toutes les lois divines et humaines; ils poussèrent un cri douloureux qui percera les siécles, et que les contemporains n'entendirent pas. Abandonnés à eux-mêmes, ils signalèrent encore une fois un courage héroïque et malheureux, qui ne pouvait plus désormais compenser l'avantage du nombre et d'une habileté consommée. Ils offrirent un grand spectacle; et comment ne pas arrêter un instant ses regards sur cette lutte dernière, où la liberté mourante épuisa ses prodiges, et rendit si longtemps la victoire incertaine?

Déja les étrangers avaient tout envahi, lorsqu'à la tête de 800 braves, *Madalinski* se dégage des armées

Digitized by Google

prussiennes ; il traverse, comme l'éclair, la Pologne occidentale. Tous les cœurs s'enflamment sur son passage ; la noblesse, indignée, se relève. L'intrépide *Koschiusko* les commande ; il se montre partout à la fois ; il bat les Russes à *Wraclawice* ; il chasse les Prussiens devant lui ; mais sa fortune l'abandonne en Lithuanie. Il va s'éteindre dans une captivité plus cruelle pour lui que la mort. La patrie le pleure, et pourtant ne désespere pas d'elle-même ; Varsovie soutient un siége mémorable ; elle succombe enfin, et tout se perd, sauf l'honneur.

Jamais la république ne s'était montrée plus digne d'un long avenir : la constitution avait été changée, les factions éteintes, l'esclavage aboli ; les anciennes vertus avaient brillé d'un nouvel éclat, et l'amour de la patrie redoublant avec ses malheurs, ce feu sacré n'avait pu s'éteindre dans des flots de sang. Mais le sort de la Pologne vaincue fut bientôt décidé. Trois Parques redoutables tenaient entre leurs mains le fil de ses destinées ; elles le rompirent, et l'histoire des temps modernes n'a point offert de leçon plus terrible, que celle d'une grande puissance disparue tout-à-coup de la scène politique.

Que vous dirai-je maintenant des forces d'une nation consternée et tombée, après ses transports, dans le calme d'une obéissance passive? Le premier soin des vainqueurs fut de briser tout ce qui leur avait plus longtemps résisté. On licencia tous les corps, on dispersa les restes de l'armée, et l'on se défiait encore des lions qu'on tenait enchaînés. La Pologne fournit seulement aujourd'hui quelques recrues, suivant le mode établi dans le reste des empires auxquels elle est réunie. C'est une sorte d'enrôlement forcé parmi les paysans et le bas peuple. L'Autriche et la Russie, qui se trouvaient engagées dans une guerre sanglante, ont usé de ce moyen avec plus de rigueur que la Prusse. Mais, au lieu des mécontentements toujours dangereux qu'il pouvait exciter, il n'a dû produire, dans un pays mal peuplé, qu'un nombre médiocre de mauvais soldats, pris dans une espèce d'hommes abâtardis par un long esclavage. Ils n'ont point cette activité qui fait supporter les fatigues de la guerre. Vainement on redouble les

Digitized by Google

coups de bâton pour émouvoir leur apathie ; ils succombent, ou désertent, ou ce qui est pis encore, on les voit, au milieu d'une affaire, se laisser prendre en masse avec une honteuse facilité. Les dernières campagnes d'Italie en ont offert plus d'une preuve. L'exemple et la présence des nobles contiendraient mieux ce vil troupeau ; mais ils dédaignent de s'y mêler. Leur courage n'est pas mis encore à la disposition des puissances ; c'est un trésor qu'ils ont sauvé dans le naufrage de la liberté, et livrés, comme tous les malheureux, aux rêves de l'espérance, ils pensent peut-être se tenir en réserve pour des temps meilleurs. Ceux qui ont encore des richesses, gardent une attitude fière au milieu de leurs possessions ; retirés de la scène du monde, ils restent, autant qu'ils le peuvent, étrangers à leurs nouveaux maîtres. Beaucoup d'autres se sont dispersés dans tous les pays de l'Europe, et paraissent disposés à tout souffrir, plutôt que d'aller prodiguer les restes de leur sang à ceux qu'ils appellent leurs ennemis. Il en est bien peu que la nécessité ou d'anciennes liaisons personnelles ayent déterminés à prendre du service.

Il est donc vrai de dire que, pour le moment, les conquêtes de la Prusse, de l'Autriche et de la Russie, n'ont pas sensiblement augmenté leurs moyens militaires ; et tels sont les premiers mécomptes qu'on éprouve dans l'exercice d'une domination si récemment établie. Mais l'autorité peut chercher à captiver par des bienfaits ceux qu'elle a subjugués par la force ; elle doit aussi recevoir la sanction du temps ; et quand les regrets amers de la génération présente auront passé avec elle, on prévoit un terme dans l'avenir où la soumission se changerait en fidélité.

Supposez encore un de ces phénomènes rares, mais possibles, et réalisés plus d'une fois dans le cours des siécles derniers. Que, parmi les souverains de la Pologne, il s'élève un prince doué de qualités étonnantes comme Frédéric, passionné pour les conquêtes comme Charles XII ; qu'il réveille, au bruit de ses exploits, cette noblesse lasse enfin de sa longue oisiveté ; qu'en l'absence de la liberté, il lui fasse entendre ces paroles magiques d'honneur et de vertu guerrière : elle se précipitera sur ses pas, elle ira partout, dans les

Digitized by Google

hasards, se rendre compagne de sa fortune et de sa gloire. Pour lui, peut-être, verrait-on se renouveler les efforts qu'avait inspirés l'amour de la patrie. L'affection des sujets ressemblerait au zèle des citoyens, et les enfants se dévoueraient à leur tour pour un maître adoré, comme les pères s'étaient autrefois dévoués pour leur république.

C'est ainsi qu'entraînés par une circonstance extraordinaire, ou gagnés par une longue suite de ménagements, les véritables Polonais viendraient se rallier d'eux mêmes à leurs gouvernements. Alors, transformés en Autrichiens, en Prussiens, en Russes, ils s'accoutumeraient à une meilleure discipline; et s'il se pouvait qu'en vieillissant sous un joug étranger, leur caractère national ne perdit rien de son énergie, les puissances n'auraient point de meilleures troupes. Mais cette perspective est aussi incertaine qu'elle est éloignée.

Il y avait une autre manière de recueillir sans délai le fruit d'une grande invasion, et l'on pouvait plus promptement s'enrichir aux dépens des provinces conquises, qu'y trouver d'ardents défenseurs. Sous ce rapport, il reste à examiner quelles étaient les finances de la Pologne, et à quelles contributions on l'a soumise.

Evalués dans notre monnaie, les revenus de l'état se montaient à 12 millions. On n'y percevait nul impôt foncier; une simple taxe sur les cheminées, et une capitation sur les juifs, rendaient environ 8 millions. Les droits exigés à l'entrée des grandes villes ou sur le cours de la Vistule, en rapportaient encore un, et trois autres étaient le produit des salines de *Vielitska*. Ces mines fameuses, qu'on exploitait depuis plus de 600 ans, paraissaient inépuisables. C'est dans leur sein que les relations de quelques voyageurs plaçaient une ville souterraine, régulièrement bâtie, des édifices resplendissants aux flambeaux comme des palais de diamants, et une colonie entière d'hommes qui n'avaient point vu la lumière du soleil. Ce sont autant de folles exagérations. Il est vrai qu'on trouve là des galeries spacieuses et de vastes enceintes, dont les parois formées de la mine même, jettent un certain éclat : on est frappé de la grandeur et de l'apparente régularité des excavations. Tout se réduit pourtant à la simple distribution qu'on

Digitized by Google

observe dans le local des établissements de ce genre. Seulement les dimensions de celui-ci sont étonnantes et aussi vastes qu'a pu les produire le travail continuel d'une multitude d'ouvriers, pendant plusieurs siécles.

Je vous ai parlé de la plus importante propriété nationale. Il y en avait encore un grand nombre d'autres; mais leurs produits ne se versaient pas dans le trésor public. On en cédait la jouissance aux citoyens les plus recommandables, comme une récompense de leurs services; les premiers dignitaires de l'état y trouvaient aussi une sorte d'émolument attaché aux grandes charges. La destination de ces domaines, appelés *starosties*, ressemblait donc parfaitement à celle des anciens bénéfices, sous nos rois de la première race, et lorsque les fiefs n'étaient pas encore devenus héréditaires. Les starosties continuaient à ne point passer des pères aux enfants; leur concession devait même être renouvelée, pendant la vie du titulaire, à chaque mutation de souverain. Le roi de Pologne avait le droit d'en disposer; c'était une de ses plus belles prérogatives. Comme il nommait encore à tous les grades militaires et à un grand nombre d'emplois civils, les Polonais se vantaient de ne lui avoir laissé que le plaisir de faire des heureux. *Il ne se passe pas d'heure dans le jour*, disaient-ils communément, *où notre prince n'aye une grace à faire et un bienfait à répandre.* Aussi, continuant à l'honorer au milieu des institutions républicaines, prétendaient-ils ne lui rendre que l'hommage libre de la reconnaissance. Ils voulaient être ses amis ou ses créatures, plutôt que ses sujets. Mais, à le voir entouré d'hommes qui le remerciaient sans cesse des faveurs obtenues, ou qui en sollicitaient de nouvelles, on l'eût pris pour un monarque absolu, et sa cour était une des plus brillantes de l'Europe, quoique son autorité constitutionnelle fût une des moins affermies.

Le prince n'était chargé que de sa dépense personnelle et de l'entretien de sa maison. Pour y subvenir, il retirait à peu près un million des biens affectés à la couronne. La république lui payait, en outre, comme à son premier fonctionnaire, une forte pension sur le trésor de l'état. On avait ensuite à solder l'armée, qui, comme vous l'avez vu, était peu nombreuse. Les autres

Digitized by Google

frais de l'administration n'étaient pas non plus considérables, parce que, dans toutes les parties du service public, les starosties suppléaient à la modicité des traitements. En somme, les dépenses n'excédaient pas les recettes; la Diète, qui se faisait rendre un compte rigoureux des unes et des autres, y portait un esprit d'économie qu'on retrouve difficilement sous les autres formes de gouvernement.

Lorsque le démembrement de 1773 fut opéré, les mines de Wielitska tombèrent au pouvoir des Autrichiens, et le roi de Prusse s'empara des péages sur la Vistule. La république, qui avait ainsi perdu le tiers de ses finances, y suppléa par divers moyens. On fit une retenue sur le produit des starosties; on augmenta l'impôt sur les cheminées, celui sur les juifs, et le déficit fut à peu près comblé. Mais, dans la dernière crise, il fallut se faire de nouvelles ressources pour soutenir des efforts extraordinaires. La noblesse et le clergé, qui jusqu'alors n'avaient rien supporté des charges de l'état, s'engagèrent à lui donner le 25.me de leurs revenus, et la plupart, ne consultant que leur patriotisme, déclarèrent une fortune bien supérieure à celle qu'ils avaient réellement. La conquête suivit de près, et le regime Prussien est parti de ces déclarations enflées, pour asseoir la nouvelle contribution foncière. On voit combien elle peut être inégale et ruineuse pour les seigneurs qui s'étaient montrés les plus généreux. En y comprenant divers droits additionnels, tels que celui mis sur la consommation des fourrages, et un autre exigé pour l'érection des nouvelles cours de justice, on peut affirmer que chaque propriétaire paye au moins le dixième de son revenu. En même temps, les ecclésiastiques ont été dépouillés de leurs biens, et je vous ai déja rendu compte de l'adresse avec laquelle on s'y était pris pour les réduire à de modiques pensions. Il a fallu moins de ménagements pour entrer en possession, d'abord des domaines royaux, et enfin de toutes les *starosties*. Après en avoir privé, sans dédommagement, les anciens titulaires, on en a fait une nouvelle distribution. Le lieutenant de police de Berlin en a obtenu une, et celle de *Mescritz*, rapportant plus de 40 mille livres de rente, est devenue la récompense d'un autre Prussien, très-

Digitized by Google

connu par le zèle qu'il a mis à servir les projets de sa cour sur la Pologne.

Tant de mesures fiscales, tant de spoliations, n'auront pas néanmoins rempli l'attente d'un gouvernement qui paraît possédé du desir de thésauriser. Il règne un tel désordre dans la perception des deniers publics, que la majeure partie en est dissipée avant d'arriver à lui. On sait, par exemple, que la régie de tous les biens du clergé, dans le palatinat de Pozen, ne rapporte guère plus de 36,000 écus net; de même, le montant total des contributions énormes, levées dans cette province qui est une des plus riches, ne va pas au-delà de 400 mille livres, tous frais déduits. C'est donc au profit des employés subalternes, que les peuples sont foulés.

Dans les portions échues en partage à l'Autriche et à la Russie, l'impôt est plus modéré, et perçu avec plus d'économie. La cour de Vienne n'a point troublé les ecclésiastiques, ni les starostes, dans leurs jouissances. Celle de Pétersbourg s'est probablement imposé la même réserve, et, suivant la méthode usitée dans son empire, elle fait contribuer les seigneurs, en proportion du nombre de leurs serfs. Cette base fixe les sauve au moins des injustices particulières; mais, s'il règne là un ordre constant et sévère dans toutes les parties de l'administration, c'est que les premiers agents de l'autorité tremblent devant elle, comme les derniers de ses sujets.

« Les armées françaises ont entièrement évacué le pays ennemi. Toutes nos troupes sont repassées sur la rive gauche du Rhin. — L'armée de l'empereur, qui était sur la Rednitz, est de, son côté, rentrée en Bohême. La Suabe, la Franconie, et généralement les pays situés entre la Bohême, les états héréditaires et le Rhin, ont été restitués aux princes de l'Empire auxquels ils appartenaient. Un régiment de cavalerie et une demi-brigade d'infanterie occupent encore le Brisgau, jusqu'à ce que les agents du duc de Modene, auxquels ce pays doit être remis, soient arrivés pour en prendre possession. Comme le duc de Modène n'a

Digitized by Google

pas encore de troupes à lui, il a été convenu qu'un régiment autrichien qui serait connu des deux puissances servirait de troupes auxiliaires au duc de Modène, sans que d'autres corps de l'armée autrichienne puissent sortir des états héréditaires pour entrer en Allemagne.

« Les fortifications des places de Dusseldorff, Ehrenbreistein, Cassel et Kehl, ont été démolies, conformément à un article du traité de Lunéville. Ces places resteront dans l'état où elles se sont trouvées au moment où les Français les ont évacuées.

« Plusieurs commandants avaient évacué la rive droite du Rhin sans dresser procès-verbal de l'état où on laissait les fortifications de ces places; le dépôt de la guerre ayant demandé ces procès-verbaux, les commandants de Dusseldorff et de quelques autres points, ont dû repasser sur la rive droite, dresser des procès-verbaux de l'état des places, et les faire signer par les syndics des villes. Cette opération a été faite en vingt-quatre heures.

« En Italie, toute la rive droite de l'Adige est occupée par l'armée française. Des contestations se sont élevées pour les points de Torbole, de Mori et de Riva; elles ont été levées de concert par les deux puissances. Ceux de ces points qui appartenaient jadis à la république de Venise, font partie de la république cisalpine; ceux qui appartenaient au Tyrol, continueront à faire partie de l'évêché de Trente.

« Quelques contestations se sont élevées entre le pape et la république cisalpine pour les limites du côté de la Romagne. Il a été décidé qu'on prendrait pour arbitre le traité de Tolentino. Ainsi les pays que le gouvernement cisalpin a fait occuper, qui ne faisaient pas partie de l'ancien territoire de la Romagne, ont dû être évacués, le pape n'ayant cédé, par le traité de Tolentino, que les légations de Ferrare, Bologne et la Romagne. La plus grande harmonie règne entre les troupes que commande le général Soult et qui occupent la presqu'île d'Otrante, et les peuples de ce pays, ainsi que le gouvernement napolitain. Quatre-vingt pièces d'artillerie doivent être en ce moment en batterie, pour défendre la superbe rade de Tarente.

Digitized by Google

« En Toscane, les présidi ont été remis à l'armée française. Nos troupes ont occupé Orbitello où elles ont trouvé une très-belle artillerie. La partie de l'Elbe qui appartenait au roi de Naples, est occupée par les Français. Porto-Langone est approvisionné convenablement. Porto-Ferrajo n'a pas encore voulu se rendre. Le conseil d'état discute les mesures à prendre pour la main-levée du séquestre dans la Belgique; cette matière importante sera incessamment décidée.

« Le traité de Lunéville a été, est et sera ponctuellement exécuté par la république. Celui de Florence, qui a terminé la guerre avec le roi de Naples a été, est et sera pareillement ponctuellement exécuté; et celui de Tolentino, qui sert aujourd'hui de base pour ce qui est relatif au pape, est également en pleine exécution. La Hollande a jugé à propos de faire des changements dans sa constitution : conformément aux principes du gouvernement français, de n'intervenir aucunement dans les affaires de ses alliés, à moins qu'ils ne le demandent, le gouvernement ne se mêle en rien, des changements que les Hollandais ont jugé à propos de faire dans leur organisation intérieure.

« L'Helvetie a dû songer aussi à se donner une organisation définitive. Son gouvernement provisoire a pensé devoir présenter au premier consul différents projets, pour avoir son opinion sur celui qui paraissait le plus convenable. Le premier consul s'est contenté de faire aux CC. Glaire et Steffler, députés de l'Helvétie, cette seule observation, que le meilleur projet de constitution de l'Helvétie serait celui qui aurait ce caractère principal, de n'être applicable qu'à elle, et dans lequel on reconnaîtrait les circonstances particulières du territoire, du climat et des mœurs de l'Helvétie, qui ne ressemble à aucun autre état européen; que, du reste, le gouvernement français ne voulait aucunement influencer leur délibérations ou diriger leurs pensées. Les autorités constituées de l'Helvétie paraissent s'être accordées sur le point de se donner une organisation définitive.

« Les autorités de la Ligurie ont discuté différentes idées de constitution sans pouvoir s'accorder. Il parait

Digitized by Google

toutefois qu'elles discutent en ce moment un projet plus conforme à leurs habitudes que ceux qui leur avaient été soumis. On doit espérer que les autorités liguriennes s'accorderont incessamment ; et ce peuple est sur le point de fixer aussi son organisation définitive.

« Le sort du Piémont n'a pas dû encore être décidé d'une manière positive ; mais l'anarchie, les brigandages et les désordres de toute espèce dont ce malheureux pays était la proie, ont dû fixer la sollicitude du gouvernement. Une organisation provisoire à peu près semblable à celle des quatre départements réunis, du temps où ils ne fesaient pas partie de la république, a été adoptée, et déja ce brave peuple éprouve quelque soulagement et quelques espérances.

« Les peuples de la Lombardie et des légations réunies dans un seul corps de nation, ont leur liberté et leur existence assurées par les traités de Lunéville et de Tolentino.

« Avant la fin de l'année, une constitution forte réunira leurs différents intérêts, et pourvoira à leurs divers besoins. Plusieurs projets, discutés par la consulte, n'ont pas paru être de nature à concilier l'opinion de ces peuples ; mais déja le nombre des troupes françaises est diminué de plus de moitié, l'ordre se rétablissant ; et le gouvernement provisoire de cette république fait des fonds considérables pour mettre sur un pied respectable les places de Peschiera, Porto-Legnago, la Roque-d'Anfo et Pizzightonne.

« Le roi d'Etrurie sera bientôt à Florence.

« Ainsi tous les petits états qui ont reçu de nouvelles modifications par le traité de Lunéville, sont tous en chemin d'arriver à leur organisation définitive, et de goûter enfin un peu de repos et de bonheur, après tant de vicissitudes et de calamités.

« Quant aux indemnités que doivent avoir le ci-devant grand-duc de Toscane, le ci-devant stathouder et les princes ci-devant possessionnés sur la rive gauche du Rhin, c'est l'objet constant des soins et des discussions de la diète de Ratisbonne. Le *conclusum* de la diète vient seulement d'arriver à Vienne ; et avec un peu de

Digitized by Google

liant et de modération de la part des grandes puissances, il sera facile de concilier tous les intérêts.

« Toutes les communications que le gouvernement a reçues jusqu'ici de l'empereur Alexandre, sont propres à donner une idée avantageuse du cabinet de Saint-Pétersbourg, de l'esprit de modération et de la sagesse qui y règnent.

« Toutes les colonies danoises et suédoises ont été enlevées par l'Angleterre. Ces conquêtes ont été faciles. Le petit-fils de Catherine n'abandonnera pas ses voisins du Nord. On ne croit pas que l'Angleterre ait aucune envie de garder la belle colonie de Sainte-Croix.

« Une frégate portugaise a mouillé à Lorient; elle portait M. d'Aranjo, chargé des pleins-pouvoirs de la reine de Portugal; mais les armées espagnole et française étaient déja entrées en Portugal. Il ne paraît pas que le roi d'Espagne et la république française puissent faire la paix avec cette puissance, sans avoir entre les mains quelques provinces du seul allié qui reste sur le continent à l'Angleterre, pour servir de compensation lors de la paix avec cette dernière, pour la restitution des colonies espagnoles et hollandaises.

« Les plaies que la guerre a faites au continent, dans les dernières années du siécle passé, commencent à se cicatriser. Le gouvernement britannique veut-il sincèrement mettre un terme à la guerre présente? Le ministère actuel le dit. On saura probablement bientôt le cas que l'on doit faire de ces protestations. Les journalistes ministériels répètent souvent que tout est en mouvement sur les côtes de France pour une expédition contre l'Angleterre; c'est par eux qu'on apprend à Paris les détails de ces préparatifs. Quel est leur but? Veulent-ils exaspérer davantage deux nations qui ne se sont que trop longtemps battues? Quoi qu'il en soit, nous osons assurer qu'une paix honorable et juste est la premiere pensée du gouvernement français; la guerre n'est que sa seconde pensee. »

(Extrait du journal officiel).

Digitized by Google

INTÉRIEUR.

Suite du résumé sur la dernière session du Corps législatif.

Hospices.

Enfants abandonnés.

Chez plusieurs peuples, une politique barbare, une législation atroce; chez tous, et dans tous les temps, la misère, plus encore la corruption des mœurs, le crime, et une honte tardive qui ne réparait pas, mais consommait le crime, ont dévoué à la mort, ou abandonné à la charité publique une foule d'innocentes victimes. De tout temps aussi, un des plus difficiles problèmes de la législation fut de prévenir ou corriger les torts de la fortune, ou les funestes effets du vice.

En France, l'exposition des enfants fut longtemps défendue sous les peines les plus rigoureuses; mais cette rigueur même trompa les vues du législateur, et les crimes se multiplièrent On reconnut qu'il fallait plutôt songer à remédier au mal, que non pas à l'empêcher. En 1638, saint Vincent-de-Paule fonda à Paris le premier établissement des *Enfants-Trouvés*.

Depuis cette époque, le nombre de ces infortunés a toujours été grossissant, soit que l'indigence ou l'immoralité ayent atteint un plus grand nombre d'individus, soit que la facilité même de placer leurs enfants dans ces asiles ait paru à plusieurs un moyen de se débarrasser des frais et des soins de l'éducation, ou enfin parce que le crime en continuant ses désordres, cessa d'être homicide. L'esprit de famille n'en fut pas augmenté; il en souffrit peut-être parmi la classe mal-aisée, mais du moins l'état conservait des citoyens.

On voit, par un arrêt du conseil, du 10 janvier 1779, que les abus, dans un objet si important, ne sont pas nouveaux. Les neuf dixièmes de ces enfants périssaient,

Digitized by Google

ou dans des transports sans précautions, ou dans les maisons mêmes qui les devaient recevoir, mais que le défaut d'air, de nourriture, ou de propreté, convertissait en de vastes tombeaux. — On se plaignait aussi qu'une grande partie des enfants abandonnés provenaient pourtant d'unions légitimes. M. Necker, dans son administration des finances, répète les mêmes plaintes; et, frappé de l'imperfection des mesures que prenaient à cet égard les législateurs humains, il terminait par ces paroles, qu'on permettra de citer: « Je ne puis m'empêcher, dit-il, d'inviter les curés et les autres ministres de l'église à redoubler de zèle, pour détourner de ces crimes secrets contre lesquels les lois ont si peu de pouvoir. — Philosophes de notre siécle, contentez-vous d'avoir concouru à dégager la religion des préjugés d'une dure intolérance. Vous aurez un grand tort, si vous voulez davantage. Laissez aux hommes le frein le plus salutaire et la plus consolante des pensées. »

Autrefois les seigneurs haut-justiciers étaient obligés d'entretenir les enfants exposés sur leur territoire, et de pourvoir à leur éducation. Cette charge était une compensation des droits d'épaves, de déshérences et de bâtardise. Ces droits furent supprimés, et un décret du 29 novembre 1790 déchargea les ci-devant seigneurs de l'obligation qui en était une suite. Les enfants abandonnés furent tous à la charge de l'état.

Divers règlements ont été faits depuis, en attendant une organisation complète.

La Convention nationale a voulu que les enfants désignés ci-devant sous le nom *d'Enfants-Trouvés*, portassent à l'avenir le nom *d'Enfants naturels de la patrie*; des sommes considérables leur furent allouées, et des secours particuliers, décrétés en faveur des mères qui allaiteraient leurs enfants; le salaire des nourrices fut augmenté, et enfin sont intervenus la loi du 27 frimaire an V, et l'arrêté du 30 ventose, en exécution de cette loi. On y retrouve les sages dispositions que les anciennes ordonnances contenaient également, et que le gouvernement consulaire exécute aujourd'hui.

Nous nous empressons de rappeler ici la lettre que le

Digitized by Google

ministre de l'intérieur, Chaptal, écrivit le 8 pluviose aux préfets des départements.

L'état actuel des enfants abandonnés s'élève à 60,000 *.

L'administration qui soigne leur enfance, a plusieurs devoirs à remplir envers eux. C'est beaucoup, sans doute, que de donner des soins paternels à leurs premières années; mais il faut encore envisager le moment où, sortant des hospices pour se répandre dans la société, ces êtres malheureux doivent porter en eux des moyens suffisants pour assurer leur existence et servir leur patrie.

Une prévoyante administration doit préparer ces moyens, en faisant contracter de bonne heure, par l'habitude d'un travail journalier, l'exercice d'une profession honorable.

Par là les hospices des enfants abandonnés présenteront partout une main-d'œuvre économique aux manufacturiers, et ils deviendront une pépinière féconde d'artistes et d'artisans.

Indépendamment du travail qui peut s'exécuter dans les hospices, les ateliers particuliers réclament le secours de ces jeunes gens, et le gouvernement doit les mettre à la disposition des compagnies qui pourront les employer utilement. Mais il n'oubliera pas qu'il en est le tuteur, et, par conséquent, son intérêt paternel les suivra jusque dans l'atelier, où ils seront reçus. Il doit leur continuer ses soins, exercer sur eux la même surveillance, les protéger contre l'injustice, ou les mauvais traitements, et concilier, dans tous les cas, les droits sacrés de l'humanité avec les obligations que leur impose l'étude de leur profession.

Le ministre de l'intérieur arrête :

Art. I.er Les préfets des départements sont autorisés à placer dans les divers ateliers et fabriques de leurs arrondissements, tous les enfants abandonnés qui ont l'âge et les forces nécessaires pour entrer en apprentissage.

II. La remise desdits enfants abandonnés aura lieu

* M. Necker, en 1785, le portait à 40,000.

Digitized by Google

d'après un traité que les préfets feront avec les compagnies, ou les propriétaires desdits ateliers.

III. Ce traité fixera 1.° le nombre des enfants abandonnés qui devront être remis; 2.° l'âge jusqu'auquel lesdits enfants resteront dans lesdits établissements; 3.° les règlements nécessaires pour le maintien des bonnes mœurs, pour la police et la discipline intérieure; 4.° les clauses et conditions sous lesquelles lesdites compagnies ou propriétaires de manufactures s'obligeront de loger, nourrir et entretenir lesdits enfants abandonnés, et de les perfectionner dans l'art de la lecture et l'écriture; 5.° le genre, l'ordre et la gradualité du travail qui doivent être tels, qu'à l'âge qui sera fixé d'après la différence des sexes, lesdits enfants abandonnés soient assurés de trouver des moyens d'existence dans les moyens d'industrie que l'instruction et la pratique leur auront donnés.

IV. Au moment de l'entrée desdits enfants abandonnés dans les ateliers ou manufactures, les compagnies ou propriétaires d'ateliers fourniront aux administrateurs des hospices, une reconnaissance qui énoncera la mention faite sur un registre de la date de la remise desdits enfants, de leurs noms, prénoms, âge et sexe.

Ledit registre, sur papier timbré, sera visé, coté et paraphé à chaque page par le maire ou un adjoint.

V. En cas de mort ou d'évasion d'aucun desdits enfants abandonnés, sur le champ et à la réquisition desdites compagnies et propriétaires, il en sera dressé procès-verbal par le maire ou les adjoints de la commune. L'extrait en forme, dudit procès-verbal, sera remis aux administrateurs de l'hospice duquel lesdits enfants abandonnés auront été extraits.

Ledit procès-verbal constatant la mort ou l'évasion sera mentionné sur le registre de l'administration de l'hospice, et sur celui desdites compagnies, ou desdits propriétaires de manufactures.

VI. Les enfants mis à la disposition de particuliers ne cesseront pas d'être sous la surveillance de l'autorité civile *, qui s'assurera : 1.° si les conditions du traité

* Ces dispositions bienfaisantes avaient reçu quelques ap-

Digitized by Google

sont observées; 2.° si le travail n'est pas forcé ou disproportionné à l'âge; 3.° si la nourriture est saine et suffisante; 4.° si les mœurs sont respectées; 5.° si l'instruction est convenable, etc.

VII. Tous les traités convenus entre les préfets et les manufacturiers et propriétaires, ne pourront être mis à exécution qu'après avoir reçu l'approbation du ministre de l'intérieur.

En vertu de cet arrêté, un grand nombre d'enfants abandonnés sont déja placés d'une manière aussi avantageuse à l'état, qu'ils indemniseront un jour de ses avances, que profitable à eux-mêmes.

Ainsi le sort de ces malheureux enfants sera du moins adouci, et ne peut que s'améliorer de plus en plus. S'il est de la destinée d'un grand état de renfermer toujours une classe d'hommes, condamnés dès leur naissance à ignorer les soins maternels et les tendres caresses d'un père, du moins le gouvernement doit-il s'efforcer d'en diminuer le nombre. La révolution les a multipliés, et longtemps encore la société se ressentira de l'ébranlement de tous les principes. Mais enfin le mariage rétabli dans ses droits et son antique honneur, l'éducation étendue à tous, et bien dirigée, les progrès de l'agriculture, le perfectionnement des arts et la prospérité du commerce, les établissements d'humanité, et le bien-être des pauvres; toutes ces causes auront chaque jour une influence plus sensible; elles rétabliront cet esprit de famille, si bizarrement calomnié par certains philosophes, qui, vous dispen-

plications sous l'ancien régime. Les enfants, placés chez des artisans de toute espèce, restaient aussi sous la surveillance de l'administration; et pour exercer cette surveillance, on avait créé une place d'*inspecteur des apprentis*.

Le dernier qui occupa cette place importante, dont le double objet était de protéger les maîtres contre la légèreté, la paresse et l'indocilité des apprentis, et les apprentis contre la dureté, l'avarice, ou l'insouciance des maîtres, fut le C. Lambert. Il l'a remplie avec honneur depuis le 19 juin 1784, jusqu'au 12 juin 1789.

Digitized by Google

sant d'aimer votre père ou votre enfant, prétendaient vous inspirer un vif intérêt pour l'habitant de la Chine, ou le sauvage de la nouvelle Hollande. Mais les systèmes passent tôt ou tard, et les lois sacrées de la nature survivent aux systèmes comme aux révolutions.

La nature et l'hymen, voilà les lois premières,
Les devoirs, les liens des nations entières;
Ces lois viennent des Dieux; le reste est des humains.

Les hôpitaux militaires ont dû fixer plus que jamais l'attention du gouvernement. Lorsque l'Europe entière retentissait des exploits de nos armées, ces victoires mêmes, qui ont coûté tant de sang et de blessures, demandaient que l'on préparât des asiles où nos braves soldats pussent goûter le repos et réparer leurs forces. Dans plusieurs villes, on a établi des succursales de l'hôtel national des Invalides, et leur service a été assuré par un arrêté du 8 germinal dernier. Quatre hôpitaux maritimes sont placés à Brest, à Toulon, à Rochefort et au Port-de-la-Liberté, outre les hôpitaux temporaires qui, en cas de nécessité, seront momentanément établis dans d'autres ports. Divers arrêtés ont eu pour but de prévenir les abus de tout genre; ils rappellent un monument précieux d'administration, l'ordonnance du 1.er janvier 1780: tout y est prévu, empêché ou réformé. On a remarqué plus d'une fois que ces anciennes ordonnances étaient, en général, un trésor de sagesse et d'expérience. Il est peut-être difficile de faire des règlements meilleurs. Mais ce qui doit assurer aujourd'hui l'exécution de ces règlements, ce sont les témoignages particuliers d'intérêt et de surveillance que Bonaparte donne aux soldats, comme il leur a donné si souvent l'exemple de la valeur. Il a visité dernièrement l'hôpital de la garde consulaire, situé au Gros-Caillou; il a questionné les officiers de santé, les malades, le directeur, et est sorti, content de la manière dont les malades étaient soignés. Cette noble inquiétude du premier consul équivaut, pour des soldats français, aux règlements qui assurent leur bien-être.

Digitized by Google

Un médecin d'une réputation justement méritée, vient de prononcer sur l'état actuel de l'enfant trouvé dans les bois de l'Aveyron, et de décider que ce prétendu sauvage n'est autre chose qu'un imbécille. Les changements favorables survenus dans les facultés morales de ce jeune homme, depuis qu'il a été confié à mes soins par l'administration des établissements de bienfaisance, et depuis que le C. Pinel a cessé de le voir, ne me permettent pas de partager son opinion, et me mettent dans le cas d'en émettre une plus favorable. Je me propose de la soumettre bientôt à l'examen des savants et à l'impartialité même du docteur Pinel, en publiant les faits nouveaux sur lesquels je m'appuie, et qui composent, en quelque sorte, l'histoire des premiers développements de la pensée de cet enfant. Quant à présent, je me borne à assurer que, doué des facultés de tous les êtres pensants, ce jeune infortuné commence à donner des preuves d'attention, de mémoire et de jugement.

ITARD,

Médecin de l'institution des Sourds-Muets.

Tous les journaux ont parlé des fêtes données au comte de Livourne par le ministre des relations extérieures, par celui de l'intérieur, et par celui de la guerre.

La première a eu lieu à Neuilly. Un très-beau concert, dans lequel M.me *Scio* et M.me *Grassini* ont fait briller tour-à-tour des talents égaux, dans un genre différent; des illuminations de la plus grande magnificence, représentant le palais *Pitti* et d'autres monuments de la ville de Florence; un souper superbe, servi sous des orangers, qui rappelaient au prince le ciel et les jardins du pays qu'il va gouverner; tels ont été les principaux ornements de la fête. Les arts de l'esprit en augmentaient l'agrément: de jolis couplets et des vers improvisés, faible image de ces productions singulières qu'enfante si souvent l'imagination ardente des poètes italiens, ont célébré les destinées de l'Etrurie. Il paraissait impossible d'ajouter à l'éclat

Digitized by Google

mobile et varié des illuminations, des femmes, des fleurs qu'on trouvait partout, et de donner un caractère plus aimable à cette fête, tour-à-tour magnifique et champêtre.

Celle du ministre de l'intérieur a été plus particulièrement la fête des talents et des beaux-arts. La comédie française y était représentée par *Molé*, *d'Azincourt*, *Caumont*, *Michaud*, M.lles *Contat*, *Devienne*, *Mars* et *Mézeray*; des danses séduisantes étaient exécutées par *Vestris*, *Gardel*, *Saint-Amand*, *Beaulieu*, M.mes *Gardel*, *Clotilde*, *Chevigny*, *Chameroy*, etc.; la musique était dirigée par *Rey*, *Kreutzer*, *Duvernoy*, *Sallentin*, *Xavier Lefebvre*, et réunissait à peu près tout ce que l'opéra et le conservatoire possèdent de plus parfait. Partout de l'intérêt et de la grace, de l'ordre et de la variété; des esquisses de Teniers dans les jardins; des tableaux de l'Albane dans les appartements.

Le ministre de la guerre, ne pouvant demander aux arts des efforts plus aimables, a lié sa fête à des souvenirs plus glorieux. C'était l'anniversaire de la bataille de *Marengo*. La galerie, décorée de nos trophées, était remplie des guerriers à qui nous les devons. Pendant le soupé, servi sous une tente, au milieu d'un camp simulé, la 9.me demi-brigade d'infanterie légère, exécutait des évolutions militaires au bruit du canon, et le ballon de l'aeronaute *Garnerin* traçait dans les airs, en caractères de feu, le nom de Marengo. Le bal, auquel le roi d'Etrurie a dansé plusieurs contre-danses avec M.lle *de Beauharnais* et M.lle *Lebrun*, s'est prolongé jusqu'à six heures du matin.

Le C. Mazéas, né à Landernau, dans la ci-devant province de Bretagne, au mois de mars 1713, auteur d'un ouvrage estimé sur les mathématiques, est mort, à Paris, âgé de 88 ans.

Le préfet du département de la Nièvre a pris un arrêté, d'après lequel tous les *enfants de la patrie* qui n'auront pas eu la variole, seront vaccinés. L'opération sera confiée aux médecins de chaque hospice. Ils seront tenus de recueillir leurs observations sur les sujets vaccinés. Ce mode d'inoculation vient d'être introduit en Espagne.

Digitized by Google

Suivant un arrêté de la consulte législative, du 23 floréal an 9, la république cisalpine est divisée en douze départements: Agogna, Lario, Olona, Serio, Mella, Alto Pô, Mingio, Crostolo, Panaro, Basso Pô, Reno, Rubicone; chaque département, en districts.

Le total de sa population est de 3,857,668 individus.

Le C. Berard, de Briançon, associé correspondant de la Société d'agriculture de Paris, auteur de plusieurs inventions relatives aux arts et aux sciences, possède un *photophore*, espèce de lampe, au moyen de laquelle on peut lire le petit cicéro, à plusieurs mètres de distance, et qui ne consomme que 4 onces d'huile en 24 heures. On peut voir cette lampe chez l'auteur, rue de Thionville, n.° 1840.

Le C. Vermeil, jurisconsulte, a été nommé, par le sénat conservateur, membre du tribunal de cassation, en remplacement du C. Desfongères, décédé.

On avait mis en question la validité du mariage contracté par des émigrés, rayés provisoirement et rentrés en France. Le ministre de l'intérieur a décidé que l'officier civil ne pouvait refuser de recevoir la déclaration de mariage d'un citoyen, sous le prétexte qu'il est encore sous la prévention de l'émigration. Tout ce qu'il doit faire, c'est de s'assurer si les personnes ont les qualités requises, et si elles ont rempli les conditions prescrites par la loi du 29 septembre 1792.

Il paraît une brochure ayant pour titre l'*Après-dîner de Mousseaux*, ou *la Défense d'Atala*. L'auteur, après avoir rendu justice aux talents et aux connaissances du C. Morellet, relève quelques-unes des *réflexions critiques sur le roman intitulé Atala*. Il prétend que l'analyse et la grammaire ne suffisent pas pour tout expliquer; mais que dans les ouvrages d'imagination, le sentiment a souvent décidé, tandis que le raisonnement cherche en vain des démonstrations. A ce sujet, il oppose au critique le plaisir des lecteurs et le succès de ce petit ouvrage, qui vient d'être traduit en anglais, en allemand, en italien, et dont la quatrième édition se vend chez *Migneret*, rue Jacob, n.° 1186.

Digitized by Google

STATISTIQUE du département des Hautes-Alpes *.

ASPECT DU DÉPARTEMENT.

Le département des Hautes-Alpes, hérissé de rochers, de glaciers, coupé par une multitude de torrents et de précipices, n'offre à l'œil rien que de repoussant. On conçoit difficilement que des hommes ayent pu se déterminer à fixer leurs habitations dans ces vallées profondes et étroites, que le soleil semble éclairer à regret, et qui, soumises à toutes les rigueurs d'un climat âpre et variable, dédommagent à peine le cultivateur de ses sueurs et de ses avances : on évalue aux deux tiers de la surface du département, ce qui est occupé par les montagnes, et perdu pour l'agriculture. Presque tout le reste est composé de couches végétales souvent peu profondes, dès lors peu fertiles et menacées chaque jour par les eaux qui se précipitent des montagnes.

RIVIÈRES.

Aucune rivière ne porte ici l'abondance en favorisant le commerce. On n'y voit que des torrents. La Durance, qui est la plus considérable, inonde quelquefois les vallées les plus fertiles. Le *Drac*, les deux *Bruchs*, le *Sevraïsse*, le *Romanche*, le *Guils*, produisent *les mêmes ravages, mais sur de moindres surfaces.*

TEMPÉRATURE.

Le vent du nord qui souffle assez constamment dans ces vallées, et qui n'y arrive qu'après avoir passé sur les glaciers et les neiges éternelles qui les environnent, accroît la rigueur et la durée des hivers. La neige séjourne jusqu'à 7 ou 8 mois sur la terre, et alors les habitants demeurent privés de toute communication.

* Cette statistique vient d'être imprimée à l'imprimerie des sourds et muets, rue et faubourg Saint-Jacques. n.° 115.

Digitized by Google

Pendant les autres saisons, la température est très-variable. Les vents violents, les ouragans, les alternatives de chaud et de froid dans la même saison, dans la même journée; les grêles, qui sont très-fréquentes, menacent les récoltes jusqu'au moment de la moisson. Tous les ans il y a des contrées entières frappées par quelque fléau de cette espèce.

DIVISION DU TERRITOIRE.

Il n'y a point de villes considérables dans le département des Hautes-Alpes. *Gap*, chef-lieu, ne compte environ que 6000 ames, encore la population s'est-elle accrue depuis la révolution. Du reste, des maisons mal bâties et plus mal distribuées, des rues étroites et encombrées de fumiers, un pavé inégal et enfoncé de toutes parts par les passages fréquents de l'artillerie et des convois militaires, tel est l'aspect de *Gap*. Cette ville, plus considérable avant la guerre de 1692, pendant laquelle elle fut incendiée, n'aurait besoin que de débouchés et de communications pour prendre un accroissement sensible.

Embrun, petite ville, était autrefois chef-lieu d'un archevêché, c'est dire assez que la révolution lui a porté un coup funeste.

La ville de *Briançon* est peu de chose par elle-même. Mais ces forts entassés qui dominent toutes les vallées, toutes les grandes routes, en font une des principales clefs de la France. Elle acquiert aujourd'hui plus d'importance par la démolition des forteresses d'Italie; et en cas de guerre, elle deviendra nécessairement, par la suite, le point de départ des armées, leur arsenal, l'entrepôt des munitions et des subsistances.

Briançon, placé sur un sol ingrat, mais avantageusement situé pour les communications extérieures, a toujours eu plus de mouvement, plus d'instruction et plus d'industrie que toutes les autres villes du département.

Mont-Lyon, autrefois *Mont-Dauphin*, situé au débouché des vallées du *Queyras* et de *Vars*, est une place très-forte par sa situation et par les ouvrages de l'art. Elle bat les routes d'*Embrun* et de *Briançon*, et serait très-propre à arrêter l'ennemi, s'il parvenait à

Digitized by Google

tourner ou à emporter de vive force la position de *Tournou*.

POPULATION.

D'après des calculs récents et authentiques, la population du département des Hautes-Alpes s'élève à 118,100 ames. Cette population, plus considérable qu'autrefois, malgré les pertes de la guerre, tend à le devenir encore davantage, par les suites de la révolution. On a suffisamment expliqué comment la division des propriétés, la plus grande aisance des habitants des campagnes et par conséquent la plus grande facilité des mariages, doivent augmenter le nombre des naissances.

CONSTITUTION DES HABITANTS.

Quoique l'on ne compte pas dans ce pays des exemples remarquables de longévité, les santés y sont généralement robustes. L'habitant est fort bien conformé, ses muscles sont prononcés, son teint peu coloré et rembruni; mais plusieurs causes affaiblissent et détruisent même en partie ces principes de santé qu'un air vif et pur tend à développer avec tant d'avantage.

D'abord l'usage continuel des viandes salées et d'un pain très-grossier, dans les campagnes, occasionne ou doit occasionner beaucoup de maladies. — Il faut compter encore la mauvaise distribution des maisons, le petit nombre des fenêtres, l'habitude que conserve l'homme de la campagne, de coucher dans les écuries sur des tas de fumier humide, l'usage des corps de baleine pour les femmes et pour les enfants, la mal-propreté, la fatigue excessive, et enfin les ignorances de la médecine, pour toutes sortes d'indispositions, même celles qui proviennent d'échauffement. Une ordonnance invariable prescrit des échauffans sudorifiques, tels que la sauge, la gennépi, le poivre et le gingembre, infusés dans du vin, etc.

PETITE VÉROLE.

On sent que, parmi de tels hommes, l'inoculation doit trouver peu de partisans. Cette pratique a été justifiée par de nombreux succès, depuis vingt années

Digitized by Google

qu'elle y a été introduite par le C. Dheralde, aujourd'hui de Gap. Mais les vieux préjugés sont plus forts que l'expérience, et la petite vérole continue de dépeupler des contrées entières. Le nombre des enfants qu'elle a emportés cette année, dans le Briançonnais, est prodigieux.

SAGES-FEMMES.

Il est peu de départements où l'on ne se soit élevé contre ces sages-femmes, répandues dans les villages où elles abusent si cruellement de la confiance qu'elles ont usurpée. On calculerait difficilement le tort que ces charlatans femelles font à la population, soit par le nombre des enfants qu'elles immolent, soit par le nombre des mères qu'elles rendent stériles. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que l'habitant des campagnes, accoutumé à leur pratique meurtrière, les préfèrent, sans hésiter, à l'accoucheur le plus habile. Il est temps que la loi vienne au secours de l'humanité, en assujettissant à des examens et à l'exhibition de diplomes ceux ou celles qui se livrent à des fonctions aussi importantes. Un cours d'accouchement dans chaque chef-lieu de département me paraît indispensable. Ce vœu sans doute a déja été énoncé par un grand nombre de préfets.

MALADIES VÉNÉRIENNES.

Une autre cause de dépopulation se développe de plus en plus dans les Hautes-Alpes. Les maladies vénériennes, presque inconnues avant la guerre, s'y propagent avec une rapidité effrayante, depuis le passage et le séjour des armées. Ce fléau qui tue les générations futures, et qui a déja sensiblement altéré la constitution robuste des habitants, appelle toute la vigilance de l'administrateur.

GOÎTRE.

Les habitants du val *Gaudemar*, de quelques vallées *Briançonnaises*, sont sujets au *goître*. Jusqu'à présent on avait cru trouver la cause de cette difformité dans la crudité des eaux de neiges, qui n'ont pas eu le temps de s'imprégner d'air et de se purifier en filtrant

Digitized by Google

dans les terres. Mais il faut nécessairement recourir à une autre explication, puisque dans certaines communes, placées à mi-côte et où l'on se sert d'eaux prises quelquefois au pied des glaciers, l'on ne voit point de *goîtreux*, tandis que l'on en voit un grand nombre dans les villages situés au fond de la vallée, où l'on use des mêmes eaux, mais plus battues et par conséquent plus pures.

ÉMIGRATION ANNUELLE.

L'extrême rigueur des hivers occasionne dans les vallées briançonnaises et dans quelques autres contrées montagneuses, une émigration annuelle. Pendant la mauvaise saison, il ne reste dans les villages que les femmes, les enfants et les vieillards. Les hommes, dans la force de l'âge, pénètrent dans les départements méridionaux. Là, ils vivent à force d'industrie et de travail. Au printemps, ils rapportent, dans leurs chaumières, quelques épargnes qui aident à payer les contributions. Ces longues absences ne nuisent point à la population. Nulle part les enfants ne sont aussi nombreux que dans les vallées où elles ont lieu. On dit que, depuis la révolution, cette émigration périodique a sensiblement diminué; il serait à desirer qu'elle cessât entièrement, et que, pendant l'hiver, des ateliers, des manufactures, fournissent aux pères de famille les moyens de subsister dans leur patrie.

MŒURS.

Au milieu de ce climat presque sauvage, on trouve cependant des mœurs douces et sociales, une teinte heureuse de caractère. De l'autre côté de la Durance, les têtes sont exaltées, les vengeances atroces, les partis furieux; ici avec la lenteur et l'apathie des esprits, règne la sagesse et la modération; les habitants n'ont vu que de loin, et, pour ainsi dire, du haut de leurs montagnes, les orages de la révolution. Toujours ils se sont signalés par de nombreux sacrifices, et leurs pauvres récoltes ont fourni, plus d'une fois, aux besoins de nos armées.

On ne voit point parmi eux de citoyens opulents. On n'en trouve même que très-peu qui vivent seulement dans

Digitized by Google

l'aisance. Au reste, leurs besoins sont aussi bornés que leurs ressources.—Leur vie simple et patriarchale garantit le respect des propriétés et la tranquillité publique. Il est rare que la justice ait à frapper quelques coupables. Depuis six mois deux assassinats ont été commis, et on les cite avec effroi, comme une chose sans exemple, depuis un temps immémorial.

Les vieillards du Briançonnais se souviennent encore du temps où les portes, sans serrures, laissaient les maisons sous la sauve-garde de la foi publique. Mais depuis le passage et le séjour des troupes, la confiance a disparu avec la bonne-foi.

AGRICULTURE.

Dans un pays hérissé de rochers, où la température change d'une vallée à l'autre, suivant la position des montagnes et la direction des vents, la qualité et la fertilite du sol doivent nécessairement varier. Aussi, vers le nord, les terres sont généralement plus légères, quelquefois le rocher se trouve à deux ou trois pouces de profondeur. Ailleurs, les terres sont fortes, glaiseuses, tandis que plus loin elles ne sont qu'un mélange de cailloux et d'un peu de sable. Ces différences essentielles devraient en amener dans la manière de cultiver. Elle est cependant uniforme pour tout le département. On n'a pu encore déterminer les habitants à substituer, dans les lieux qui en sont susceptibles, la grande charrue ou du moins *l'araire* à une petite pointe de fer qui ne fait qu'effleurer la surface de la terre, et ne prépare à la semence qu'une couche déja épuisée.

PRAIRIES ARTIFICIELLES.

Les prairies artificielles sont presque inconnues, quoique plusieurs expériences en aient démontré les avantages. La chicorée sauvage, si productive et l'un des meilleurs fourrages, abonde dans ce pays, et il ne s'agirait que de la cultiver. Le colza et le turneps n'y réussiraient pas moins; toutes ces différentes cultures permettraient aux laboureurs de réserver à d'autres usages la paille qu'ils mêlent avec le foin, pour la nourriture du bétail. D'ailleurs, les prairies artificielles, en augmentant les fourrages, contribueraient à la multiplication des troupeaux, et par conséquent à la prospérité de la ferme.

Digitized by Google

(N.° XXVI.) 16 Messidor An 6.

DEPT. DE LA SEINE

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

TRADUCTION de la fin du second livre des Géorgiques de VIRGILE, *depuis le* 458.e *vers jusqu'au* 542.e

HEUREUX le laboureur s'il connaît ses richesses!
Voyez comme la terre, en ses justes largesses,
Loin du bruit des combats, lui verse à tout moment
De son sein libéral un facile aliment.
Si, dans de longs parvis que les arts enrichissent,
Les cliens, dont les flots sans relâche grossissent,
Ne vont point au matin saluer sa faveur;
Si de hauts lambris d'or, tout pleins de sa grandeur,
N'étalent point aux yeux errans dans leur enceinte,
Les tapis de la Perse et l'airain de Corinthe;
Si sa laine à Sidon n'est point teinte à grands frais;
Si, pour flatter son goût, il ne mêle jamais
La canelle odorante aux flots purs de l'olive;
Du moins, riche des biens qu'en ses champs il cultive,
Sa vie a des plaisirs qui ne l'ont pas trompé:
L'innocence, la paix, les grottes de Tempé,
De limpides viviers, quelque forêt prochaine,
Le facile sommeil qu'il trouve au pied d'un chêne,
Et le bœuf mugissant, et les bois et les prés.

Digitized by Google

Ici, comme les Dieux, les pères sont sacrés;
La frugale jeunesse aux travaux est instruite;
C'est dans les champs qu'Astrée, au moment de sa fuite,
Prête à revoir les cieux, fit son dernier séjour.

O charme de ma vie, et mon premier amour!
Muses! à tous les biens, c'est vous que je préfère.
Révélez-moi d'abord quelle force étrangère
Soulève l'océan, le rabaisse à grand bruit,
Ebranle au loin la terre, ou cache dans la nuit,
Et la lune en travail, et le soleil livide;
Comment ces globes d'or se meuvent dans le vide,
Pourquoi des promptes nuits l'été borne le cours,
Et pourquoi de l'hiver les soleils sont si courts.

Mais si mon sang trop froid à de tels vœux s'oppose,
Ah! qu'au fond des forêts, sans gloire, je repose!
Je n'aimerai que vous, vallons, grottes, ruisseaux!
Taïète, ô porte-moi sur ces riants coteaux,
Où les vierges de Sparte, à grands cris rassemblées,
Le thyrse dans les mains dansent échevelées!
Puissé-je, ô Sperchius, fouler tes bords fleuris!
Sombre Hémus, ouvre-moi tes verdoyants abris!
O! qu'en tes frais vallons, qu'en tes bois je m'arrête,
Et qu'un ombrage épais protège au loin ma tête!

Heureux qui, pénétrant les lois de l'univers,
Foule à ses pieds le sort, la peur et les enfers,
Et Cerbere, et le bruit de l'Achéron avare.
Mais trop heureux aussi qui, dans les bois s'égare,
Suit, adore les Dieux, protecteurs du berger,
Pan et le vieux Sylvain, et le faune léger,
Et leurs aimables sœurs, les Dryades champêtres.
Ni le choc des états prêts à changer de maîtres,

Digitized by Google

Ni l'orgueil des faisceaux, ni l'homicide fer,
Ni le Dace accouru des rives de l'Ister,
Ni les frères armés par l'implacable Envie,
Ni la chute des rois n'ont altéré sa vie.
L'aspect de l'indigent n'attriste point ses yeux,
Et des trésors du riche il n'est point envieux.
Il cueille en paix les fruits que son terrain lui donne,
Ou que l'arbre en été de lui-même abandonne.
Il ignore nos lois, les comices, nos mœurs,
Et le vaste forum plein de folles clameurs.

D'AUTRES fendent les mers d'abîmes parsemées,
Pénètrent dans les cours, volent dans les armées.
Ici le fer en main, le vainqueur furieux
Du foyer des vaincus exilant tous les Dieux,
Renverse le. cités pour boire dans l'Opale,
Et fouler dans son lit la pourpre orientale.
L'avare aime à couver son trésor enfoui,
Des palmes de la scène un autre est ébloui,
Et celui-ci, du peuple implorant les suffrages,
Ose de la tribune affronter les orages.
Le frère immole un frère, et, loin de son berceau,
Sous un autre soleil va chercher un tombeau.

LE laboureur, suivant sa tâche fortunée,
Fend le sein de la terre, et nourrit chaque année
L'état, les jeunes fils que forment ses leçons,
Et le bœuf qui mérite une part des moissons.
Les mois, en ramenant ses trésors et ses peines,
Fécondent son verger, son étable, ses plaines.
Nul repos, jusqu'aux jours où ses grains rassemblés
Font gémir sous leur poids ses greniers accablés.

L'ÉTÉ fuit : son pressoir dans les jours de l'automne,

Digitized by Google

Distille en gouttes d'or l'huile de Sicyone.
Ses bois chargent sa main de leurs fruits variés ;
Le gland a réjoui ses porcs rassasiés,
Et sur la roche enfin de pampres embellie,
La chaleur du soleil cuit la grappe amollie.
Cependant de ses fils, il voit le doux essaim
Se suspendre à sa bouche, à ses bras, à son sein.
La paix et la pudeur gardent son chaste asyle ;
D'intarissables flots son lait blanchit l'argile ;
La génisse l'apporte, et ses chevreaux heureux,
En opposant leurs dards, déja luttent entre eux.
Lui-même, avec les siens, suivant les mœurs antiques,
Autour du feu, sur l'herbe, en des fêtes rustiques,
Boit, et t'offre, ô Bacchus, en chantant tes faveurs,
La coupe aux bords rougis, et couronnés de fleurs.
A la lutte invités ses pasteurs se saisissent ;
Dans ce rustique jeu leurs corps nus s'endurcissent,
Et, courbé sous leurs mains, l'arc en des jeux plus doux,
Doit atteindre l'ormeau qu'il désigne à leurs coups.
Tels vivaient, en guidant le soc héréditaire,
Les vieux Sabins, le Volsque, et Remus et son frère,
Et du monde soumis, étonnant les regards,
Rome ainsi renferma sept monts dans ses remparts, etc.

Par un abonné.

FABLE.

LA ROSE.

Ma sœur, qu'avez-vous donc? Vous répandez des pleurs,
Disait la Tulipe à la Rose.
— Ah! c'est avec trop juste cause ;
Apprenez quels sont mes malheurs.

Digitized by Google

J'aimais un Papillon, brillant, jeune, adorable;
Lui-même il me trouvait aimable;
Me le disait du moins, et de l'accent du cœur.
O dieux! qu'il était enchanteur,
Quand, reposant son vol sur ma tige flexible,
Soumis, il me jurait une éternelle ardeur!
Eh bien! le croirez-vous, ma sœur?
Il m'abandonne, le volage;
La Jonquille aux pâles couleurs
Est le bel objet qui l'engage.
Ah! tous ils sont de même, inconstants et trompeurs;
J'y renonce: l'amour m'a trop causé de peines;
J'abjure pour jamais son empire et ses chaînes. —
Elle exhalait ainsi ses mortelles douleurs.
Un de ces étourdis paraît, s'approche d'elle;
Avec transport il s'écria:
Que vous êtes charmante et belle!
A ces mots, la Rose oublia
Qu'un Papillon est infidelle.

GENUS.

Digitized by Google

ENIGME.

Voyageuse de mon métier,
Je parcours la plaine azurée.
L'espèce dont je suis peut se glorifier
De toutes les couleurs dont Iris est parée.
Souvent arrêtée en mon cours,
Je tombe en des mains sanguinaires
Qui me forcent encor de prêter mon secours
A l'assassinat de mes pères.
Que de biens! que de maux je procure aux humains!
Ministre du public et celui du mystère,
Je travaille de toutes mains,
Et, sans parler, je sais ne me pas taire.

LOGOGRIPHE.

Pour aller me trouver, il faut plus que des pieds,
Et souvent en chemin on dit sa *patenôtre*;
Mon tout est séparé d'une de ses moitiés,
La moitié de mon tout sert à mesurer l'autre.

Mots de l'Enigme et du Logogriphe insérés dans le dernier Numéro.

Le mot du logogriphe, est *crochet*, où l'on trouve *rochet*, *roche*, *croche*, *Roch*, *croc*, *roc*.

Le mot de l'énigme, est *mort*.

Digitized by Google

Odes d'Anacréon, traduites en français, avec le texte grec, la version latine, des notes critiques, et un discours sur la musique grecque, par J. B. Gail, *professeur de littérature grecque au collége de France. Nouvelle édition, ornée d'estampes et d'odes grecques, mises en musique, par Méhul et Chérubini. De l'imprimerie de Didot l'aîné, à Paris.*

Il est peut-être plus facile d'être le rival d'Anacréon que son traducteur. Dans tous les temps, des esprits aimables, au milieu du délire de l'amour et des festins, trouvèrent quelques-uns de ces chants qui ont rendu le poète grec immortel. Voyez Chaulieu s'asseoir aux banquets du temple, entre M.me *Lassay* et M.me de *Bouillon*. Entendez-le chanter le verre à la main, et dire à sa maîtresse :

A l'envi de tes yeux : ô ! comme ce vin brille !
Viens m'en verser, Philis, et noyer de ta main,
Dans sa mousse qui pétille,
Les soucis du lendemain.
. . . . . .
Qu'importe que la vieillesse
Vers moi s'avance à grand pas,
Quand Epicure et Lucrèce
M'ont appris que la sagesse
Veut, qu'au sortir d'un repas
Ou des bras de sa maîtresse,
Content, l'on aille là-bas ?

Digitized by Google

Pour moi, qui crois telles choses
Conformes à la raison ;
Je veux, couronné de roses,
Rendre visite à Pluton.
Je vois, d'un œil sec, la Parque
Qui commence à se lasser,
Et Caron fréter la barque
Qui va bientôt me passer.

Lisez ces stances charmantes, où Voltaire a mis tant de grâce, de sentiment et de mélodie.

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des Amours ;
Au crépuscule de mes jours,
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.

Des beaux lieux, où le Dieu du vin
Avec l'Amour tient son empire,
Le Temps, qui me prend par la main,
M'avertit que je me retire.

Il est certain qu'en composant des vers semblables, Chaulieu et Voltaire reproduisaient tout le génie d'Anacréon. Mais s'ils ont chanté comme lui, c'est qu'ils étaient animés d'un enthousiasme aussi doux. La même Muse, en quelque sorte, avait monté leur lyre et dictait leurs vers. Il est rare que les traducteurs ayent le même avantage. Toute traduction exige un peu d'effort. Rendra-t-elle, avec vérité, ces chansons du plaisir qui doivent être faites de verve, et s'échapper au sein de la joie ?

S'il faut cueillir ces fleurs, c'est d'une main légère ;
On flétrit aisément leur beauté passagère.

On n'ignore pas que ces fleurs ont été quelque-

Digitized by Google

fois touchées par des mains un peu pesantes. La grace vaut mieux ici que la science ; et toute l'érudition des plus graves hellénistes, tous les travaux du savant *Lefebvre* et du respectable *Dacier*, sont moins près d'Anacréon que la folie de *Chapelle* et l'oisiveté de *Desyveteaux*.

Heureusement cette observation ne peut s'appliquer au C. Gail. Il a senti son modèle ; sa traduction, si on en excepte quelques négligences déja relevées, est correcte, pure, élégante. Mais, en dépit de tous les efforts, on ne peut faire passer dans la prose la mieux travaillée des beautés aussi délicates que celles d'Anacréon. Il faut un La Fontaine, ou du moins un Chaulieu, pour les transporter dans notre langue avec succès. On se rappelle l'heureuse imitation que le premier a faite de la troisième ode intitulée : *l'Amour mouillé*. Il ne sera pas inutile de rapprocher des vers de La Fontaine la prose du nouveau traducteur. La voici :

« Naguères, tandis que l'Ourse tourne près de « la main du Bouvier, vers le milieu de la nuit, « temps où reposent les mortels fatigués des tra- « vaux du jour, l'Amour survenant tout-à-coup, « heurte à ma porte. — Qui frappe ? m'écriai-je ; « qui vient troubler mon songe ? — Ouvre, répond « l'Amour, ne crains pas ; je suis un petit enfant, « je suis mouillé ; il n'y a pas de lune, j'erre dans « les ténèbres. Je l'entendis, j'eus pitié de lui. Ma « lampe rallumée, je vois un petit enfant ailé, « qui avait un arc et un carquois. Je l'assieds près « du feu ; je réchauffe ses petits doigts dans mes « mains, je lui presse les cheveux, je les essuye.

Digitized by Google

« Çà, dit-il, dès qu'il fut réchauffé : essayons si la « pluie n'aurait point un peu gâté la corde de cet « arc. Il le tend, et me lance un trait rapide qui « me perce. Puis, sautant et riant aux éclats, il « me dit : Adieu, mon hôte ; mon arc est en « bon état, mais je crois ton cœur bien ma- « lade. »

Cette version, sans doute, est bien inférieure à l'imitation de La Fontaine, et rien, dans ce jugement, ne peut humilier le C. Gail : il en conviendra lui-même. Ce qui peut d'ailleurs le consoler, c'est que La Fontaine est préférable à l'original lui-même. Il a mis, ce me semble, dans son récit, des circonstances plus naïves.

Ouvrez, dit-il, je suis nu ;
Moi, charitable et bon-homme,
J'ouvre au pauvre morfondu,
Et m'enquiers, comme il se nomme.
Je te le dirai tantôt,
Repartit-il, car il faut
Qu'auparavant je m'essuie ;
J'allume aussitôt du feu.
Il regarde si la pluie
N'a point gâté quelque peu
Un arc dont je me méfie.

Ce dernier vers contient un trait charmant, qui n'est point dans le poète ancien, non plus que ces vers dont l'expression simple et naturelle est tout-à-fait propre à La Fontaine :

Moi, charitable et bon-homme,
J'ouvre au pauvre morfondu, etc.

Digitized by Google

Tout ce qu'ajoute le poète français, donne un nouveau charme à ce petit tableau.

Je dis pourquoi craindre tant?
Que peut-il? C'est un enfant.
Ma couardise est extrême
D'avoir eu le moindre effroi;
Que serait-ce si chez moi
J'avais reçu Polyphème?

Ces réflexions sur la faiblesse de l'enfant ne sont point dans l'original et n'en ont pas moins d'agrément. Il me semble aussi que la dernière image a plus d'effet dans La Fontaine:

L'enfant, d'un air enjoué,
Ayant un peu secoué
Les pièces de son armure
Et sa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur,
Qu'il me lance au fond du cœur.
.....
Amour fit une gambade,
Et le petit scélérat
Me dit: Pauvre camarade,
Mon arc est en bon état;
Mais ton cœur est bien malade.

Cette attitude de l'amour, qui, prêt à lancer le trait, secoue les *pieces de son armure* et *ses blonds cheveux*, n'est-elle pas plus pittoresque et plus gracieuse dans l'imitateur que dans le modèle?

Au reste, le fond des idées d'Anacréon est nécessairement peu varié. Elles tirent tout leur prix

Digitized by Google

de l'élégance du style et de l'expression vraie de la joie. Il chante tour-à-tour la rose qui couronne ses cheveux, la colombe qui porte ses messages à la jeune fille qu'il aime, et sa coupe autour de laquelle serpente une vigne ou l'écharpe de Vénus; c'est-là tout le sujet de ses odes, et quelques strophes ont suffi pour éterniser sa gloire. On exigerait plus aujourd'hui. Les images de ce poète ont été trop employées de siécle en siécle dans les vers qui portent son nom, pour n'être pas devenues un peu vulgaires. Ce n'est point en les répétant qu'on l'égalera. Il faut vivre, sentir, être inspiré comme lui; et c'est-là ce qui manque en général aux poètes qu'on nomme *anacréontiques*.

Ce genre, comme tous les jeux de l'imagination, n'a que des moments, et s'épuise vîte. C'est pourquoi J. B. Rousseau disait, en parlant de Gresset, je voudrais, qu'après avoir *usé les pinceaux d'Anacréon, il employât ceux de Virgile.* Cependant le même Rousseau a pris dans Anacréon, le sujet d'une de ses plus belles cantates après celle de Circé. C'est la cantate des *Forges de Lemnos*, imitée de l'ode 45.me d'Anacréon. Voyons d'abord comme le C. Gail l'a traduite:
« Aux antres de Lemnos, l'époux de Vénus forgeait avec l'acier les flèches de l'Amour; Cypris en trempait dans du miel la pointe acérée; Cupidon y mêlait du fiel. Mars un jour revenait des combats, brandissant sa redoutable lance, et parlant de ces traits avec dédain: tiens, lui dit Cupidon, celui-ci est-il perçant? Juges-en par expérience. Mars prend le trait; Cypris sourit. Oh! oui, bien perçant, dit Mars,

Digitized by Google

« avec un gémissement. Reprends, reprends.
« — Garde, répliqua l'Amour.»

Lisons maintenant Rousseau :

Aux antres de Lemnos, où Vulcain, nuit et jour,
Forge de Jupiter les foudroyantes armes,
Vénus faisait remplir le carquois de l'amour;
Les Grâces, les Plaisirs lui prêtaient tous leurs charmes,
Et son époux, couvert de feux étincelants,
Animait en ces mots les Cyclopes brûlants.
Travaillons, Vénus nous l'ordonne,
Excitons ces feux allumés :
Déchaînons ces vents enfermés;
Que la flamme nous environne;
Que l'airain écume et bouillonne;
Que mille dards en soient formés;
Que, sous nos marteaux enflammés,
A grand bruit, l'enclume résonne.
C'est ainsi que Vulcain, par l'Amour excité,
Armait contre lui-même une épouse volage,
Quand le Dieu Mars, encor tout fumant de carnage,
Arrive, l'œil en feu, le bras ensanglanté,
Que faites-vous, dit-il, de ces armes fragiles,
Fils de Junon, et vous, Calybes assemblés ?
Est-ce pour amuser des enfants inutiles
Que cet antre gémit de vos coups redoublés ?
Mais, tandis qu'il s'emporte en des fureurs si vaines,
Il se sent tout-à-coup frappé d'un trait vengeur.
etc., etc., etc.

Le récit de Rousseau est, comme on voit, plus riche et plus animé. C'est avec l'harmonie et l'expression de Virgile, qu'il a lutté contre les graces d'Anacréon.

Digitized by Google

Ces vers admirables,

> Que l'airain écume et bouillonne;
> Que, sous nos marteaux enflammés,
> A grand bruit, l'enclume résonne.

rappellent ceux de Virgile, et ne leur sont point inférieurs.

Illi inter sese magnâ vi brachia tollunt
In numerum, versant que tenaci forcipe ferrum.

L'exemple de Rousseau et de La Fontaine apprend comme il faut imiter les anciens, et comme on peut les embellir.

Tous les amis de la littérature grecque doivent de la reconnaissance au C. Gail. Il est un de nos plus laborieux hellénistes; il joint le mérite d'un style pur à celui de l'érudition. Ses notes sont instructives.

Cette édition, très-soignée, sort des presses de *Didot* l'aîné. Le luxe de la typographie et de la gravure ne peut être mieux employé qu'à l'ornement d'un poète, dont le nom revient après deux mille ans au milieu de toutes les fêtes de l'Amour et de la Volupté.

D.

Digitized by Google

A visible display of Divine Providence ; or, the journal of a captured missionary, etc., etc. *Journal d'un missionnaire, destiné pour la mer Pacifique, fait prisonnier dans le second voyage du vaisseau* le Duff, *commandé par le capitaine* Thomas Robson, *pris, à la hauteur du cap Frid, par le* Grand-Bonaparte, *vaisseau armé en course, commandé par le capitaine* Auguste Carbonel, *le* 19 *février* 1799 ; *par* William Gregory, *un des missionnaires ; un vol in*-8.°, *avec des gravures.*

Cet ouvrage anglais aurait plus d'un titre pour être traduit dans notre langue, et il le mériterait de préférence à tous ces romans insipides et monstrueux, qui, en concurrence avec les nôtres, et avec une déplorable fécondité, fournissent au désœuvrement tant de lectures frivoles ou nuisibles. Le faire connaître, c'est peut-être l'indiquer à quelqu'un de ceux qui se livrent à ces entreprises. Du moins la mention qui en sera faite ici empêchera que les faits intéressants qu'il contient demeurent entièrement ignorés parmi nous. Je crois que nous aurions trop à y perdre.

Le 13 décembre 1798, le vaisseau *le Duff* fit voile de Portsmouth pour les îles de la mer du Sud. L'objet de son voyage était d'y transporter et d'y déposer trente missionnaires évangéliques. Parmi eux, il y en avait dix qui emmenaient leurs femmes et leurs enfans. Ceux-ci étaient au nombre de sept, et quelques-unes des femmes étaient enceintes.

Digitized by Google

Le motif d'une pareille expédition de la part des Anglais et au nom de la religion protestante, inspire d'abord quelque surprise. On n'est pas accoutumé à voir cette nation courir les mers dans de telles intentions, ni à trouver le prosélytisme au nombre des caractères de la religion réformée. Cependant on ne doit pas ignorer que dans le nombre des sectes si multipliées des *non-conformistes*, il y en a de très-zélées; et que dans quelques-uns des Etats-Unis de l'Amérique, à la formation desquels des motifs religieux ont eu tant de part, il existe des établissements publics pour la propagation de l'évangile, parmi les peuplades des sauvages. Ce voyage *du Duff* était le second qu'il faisait à la mer du Sud pour le même objet. On voit dans l'ouvrage, qu'il s'est formé à Londres, sous la dénomination de *Société des missionnaires*, un établissement presque semblable à celui qui exista longtemps parmi nous, sous celle de *Missions étrangères*. On peut donc appliquer aussi aux Anglais ces vers de Voltaire, dans la tragédie *d'Alzire*, touchant les Espagnols :

. . . . . Tous ces conquérants,
Ainsi que tu le crois, ne sont pas des tyrans.
Il en est que le ciel guida dans cet empire,
Moins pour nous conquérir qu'afin de nous instruire;
Qui nous ont apporté de nouvelles vertus,
Des secrets immortels et des arts inconnus,
La science de l'homme, un grand exemple à suivre,
Enfin l'art d'être heureux, de penser et de vivre.

Il ne faut pas que des préventions, auxquelles ont donné lieu quelques relations exagérées ou romanesques des premières découvertes des îles de la mer Pacifique, nous portent légèrement à jeter du blâme

Digitized by Google

sur de semblables expéditions. On ne se persuadera pas que ces peuplades ne peuvent tirer aucune utilité des mœurs et des exemples que leur portent ces missionnaires. Ce seroit renouveler la question de la barbarie et de la civilisation, bonne tout au plus à fournir des traits à l'indignation du satirique, des figures à la véhémence de l'orateur, et des raisons à la folie du misanthrope; mais indigne de la philosophie, qui doit rougir qu'on l'ait sérieusement agitée en son nom. Peut-on douter que le système social de ces peuples ne puisse être perfectionné par l'exemple du nôtre? Qu'on ouvre les voyages de Cook et ceux des navigateurs qui l'ont suivi, on y verra que les sacrifices humains s'y renouvellent fréquemment. Si Gélon mérita tant de gloire pour avoir exigé la suppression de cette abominable coutume en accordant la paix à Carthage, comment pourrait-on refuser de l'estime et de l'intérêt à des entreprises qui ont la même fin, et dans lesquelles on s'engage à travers des périls de tout genre, sans autres armes que celles de la persuasion, et sans autre ambition que le triomphe de l'humanité? La gloire et la fortune, ces mobiles de la plupart des entreprises difficiles, sont remplacées ici par des motifs et des espérances qui ont leur source dans des idées religieuses. Osera-t-on en affaiblir l'importance et en rabaisser la valeur? Montesquieu, Reynal lui-même et d'autres philosophes nous ont appris que l'Europe doit à la religion une grande partie des conquêtes de la civilisation. Il faut l'avouer; depuis les chants orphiques jusqu'aux chants chrétiens, depuis les instituteurs des Pélasges jusqu'aux apôtres de la Germanie et des Gaules, c'est toujours un culte qui a chassé la barbarie. Ainsi a commencé toute civilisation, *à Jove principium*; et l'on peut mettre en doute s'il y aurait eu parmi les

Bayerische Staatsbibliothek München
Digitized by Google

hommes des institutions véritablement sociales, des lois de propriété, et, à leur suite, de l'industrie, du commerce, des arts et de la philosophie, si avant tout il n'y avait eu des religions. A cette vérité historique, tellement incontestable, qu'on la trouve à l'origine de toutes les histoires et qu'elle en est le premier fait, se rattache une foule de questions sociales et religieuses de la plus haute importance. Le principe religieux, après avoir donné l'existence à la société, est-il nécessaire à sa conservation et à sa durée, ou peut-il y devenir indifférent? La pierre fondamentale des sociétés peut-elle être brisée impunément quand l'édifice est élevé ?.... De telles questions sont belles, grandes et utiles; on s'afflige de ne pouvoir les discuter philosophiquement sans allumer les passions, envenimer les haines et exciter l'inquiétude.

Je reviens à la relation du voyage. Peu d'incidents étaient survenus dans son cours, pendant une navigation d'environ deux mois, lorsque, aux approches de Rio-Janeiro, où le *Duff* devait relâcher, il fit la rencontre d'un corsaire français, qui croisait dans ces parages, *le Grand-Bonaparte*, capitaine Carbonel, qui s'en empara sans obstacle. On peut juger des craintes et de la désolation des missionnaires, des femmes, des enfants, tombés au pouvoir d'un corsaire français. On plaint ces infortunés, en songeant combien, à cette époque de la puissance du directoire exécutif, le caractère de prêtre, et la profession d'homme religieux étaient une mauvaise recommandation! Mais bientôt on est rassuré. La générosité, l'humanité françaises étaient alors représentées au milieu des mers, et le bâtiment d'un corsaire en était l'asile. Dans tout le cours de ce récit, on est agréablement ému des procédés humains et même des égards touchants du capitaine français, et de l'effusion de reconnaissance.

Digitized by Google

avec laquelle ils sont rapportés par l'écrivain anglais.

Le capitaine Carbonel, après la capture qu'il fit du *Duff*, voulant continuer quelque temps encore sa croisière, expédia sa prise, avec les femmes et les enfants, pour Monte Video, établissement espagnol, et retint les hommes à son bord. Cette séparation fut très-douloureuse pour des femmes, des maris, des enfants. Celui qui écrit la relation se vit séparé, par cette mesure, de sa femme enceinte et déja très-avancée dans sa grossesse, et de trois petits enfants. Il raconte cette circonstance de la manière la plus naïve, et on s'attendrit en le lisant. Mais bientôt c'est le capitaine français qui produit ce sentiment, lorsqu'il exprime ses regrets de la conduite qu'il est obligé de tenir. Ici, je dois traduire l'auteur et le laisser parler lui-même: « Le capitaine français, lorsqu'il eut entendu la lecture des instructions des directeurs de la mission, « parut excessivement touché de notre malheur. Il « dit que s'il avait su qui nous étions, et dans « quelle œuvre nous étions engagés, plutôt que de « s'emparer de nous, il eût mieux aimé donner 500 louis « de son argent propre. Mais, quoique actuellement, les « lois de son pays, ses officiers, son équipage le forçaient d'en agir comme il faisait. Il nous assura que « les femmes et les enfants seraient parfaitement « bien traités, vu que les officiers qu'il avait mis à « bord de la prise étaient des hommes fermes et « honnêtes dont il répondait; qu'il était fâché d'avoir « séparé les maris de leurs femmes, ce qu'il n'aurait « pas fait, s'il eût été informé de ce qu'il venait d'apprendre; mais que, dans chaque prise qu'il ferait « après celle du *Duff*, il les mettrait à bord, et les « enverrait à la même destination. »

On voit par la suite de la relation, que le capitaine tint avec exactitude tout ce qu'il avait promis,

Digitized by Google

On voit aussi qu'il avait su composer son équipage d'officiers dignes de lui. Aucun des traits qui les honorent n'est omis dans l'ouvrage ; et ils sont nombreux. Tantôt on les trouve faisant restituer aux passagers, avec une juste rigueur, les effets qui leur ont été enlevés ; quelques hommes de l'équipage étaient prêts à se porter à des outrages contre une des prisonnières, un officier s'oppose seul, avec intrépidité, à leur violence ; il emploie la force et l'autorité, protége et punit avec bienséance, justice et valeur. On dirait un corsaire monté par des chevaliers.

J'omets à regret un grand nombre de particularités intéressantes. Je dirai seulement qu'après une croisière heureusement terminée par la capture de plusieurs bâtiments portugais, *le Bonaparte* se rendit, à son tour, dans la rivière de la Plata. Il s'y réunit à toutes ses prises, et retrouva la mission, à laquelle il fut encore d'une grande utilité. Le commandant espagnol, obéissant à des ordres supérieurs, se refusait à laisser mettre à terre des étrangers d'une nation ennemie. Renfermés en grand nombre et sous un climat brûlant, dans l'étroit espace d'un navire, ils y éprouvaient beaucoup d'incommodités. Les représentations du capitaine, son humanité, son industrie, triomphèrent de tous les obstacles. Les femmes, les enfants, et même un assez grand nombre de missionnaires furent, par ses soins, mis à terre et obtinrent les agréments qu'il fut en son pouvoir de leur procurer. M.me Jones et M.me Gregory accouchèrent ; il faut lire dans l'ouvrage avec quelle joie le bon missionnaire, devenu père, obtint, et toujours par l'intervention du capitaine, la liberté de baptiser avec solennité son enfant, selon le rit de son église. Il raconte tous les détails de cette cérémonie avec une naïve satisfaction qui se communique. L'enfant est présenté par le capitaine ; et plus d'un lecteur aimera

Digitized by Google

peut-être, ainsi que moi, à se représenter un capitaine, corsaire français, s'alliant, en quelque sorte, par les liens du compérage, avec un prêtre anglais, sur les bords de la Plata, en présence, ainsi qu'il est consigné dans l'ouvrage, « d'Européens, d'Africains, « d'Américains, de sentiments opposés et de cultes « différents; catholiques-romains, infidelles et protes- « tants, choisis parmi toutes les nations du globe, de « France, d'Espagne, d'Angleterre, d'Afrique, du « nord et du sud de l'Amérique. — Tous les étrangers « présents à la cérémonie, ajoute l'auteur, s'y mon- « trèrent très-attentifs, se comportèrent avec la plus « grande décence pendant toute la durée du service; « et, me remerciant de la faveur que je leur avais « faite, ils me prirent tous la main avec attendrisse- « ment, et je la leur serrai avec émotion. En même « temps leur visage exprimait la joie et la satisfaction « la plus vive; enfin, ils se retirèrent parfaitement « contents. — Ma femme ayant ouvert un cornet de « papier que lui avait donné le capitaine Carbonel, y « trouva des bombons pour notre enfant, et au fond, « deux portugaises d'or en présent pour le jeune étran- « ger. Nous ne nous en aperçûmes qu'après qu'il nous « eut laissés. »

J'abrége les détails, et je me borne à dire que le capitaine Carbonel se prêtant à tous les arrangements compatibles avec les circonstances et ses devoirs, ayant réglé avec le capitaine de la prise les conditions d'échange et de cartel, l'autorisa à se procurer un bâtiment pour se rendre en cette qualité à Rio-Janeiro. Les missionnaires se flattaient d'y trouver les moyens de poursuivre leur voyage et de se rendre à leur destination. Mais étant tombés dans une flotte portugaise qui se rendait en Europe, le bâtiment qui les portait fut condamné comme n'étant pas en règle. Devenus alors

Digitized by Google

en quelque sorte prisonniers de leurs alliés, ils eurent à regretter les traitements qu'ils avaient trouvés sur un corsaire ennemi. La suite de la relation ne contient plus que l'expression de leurs regrets. Les comparaisons qu'ils y établissent entre les Français et les Portugais, sont toutes honorables pour les premiers. Enfin, ils arrivent au port de Lisbonne, d'où ils se rendent en Angleterre.

Leur premier soin paraît avoir été d'y rédiger et de publier leur relation, pour acquitter leur reconnaissance envers leur généreux ennemi. Le caractère qui distingue cette relation est le ton ascétique qui règne partout, depuis le titre jusqu'à la conclusion. Il paraît extraordinaire de lire la relation d'une mission, faite prisonniere dans sa totalité, sous le titre de « Manifestation évidente de la Divine Providence. » (*A visible display of Divine Providence*). Tel et le caractère religieux de tout l'ouvrage. Tous les événements y sont rapportes à la Providence divine, et leur issue, pour peu qu'elle soit moins fâcheuse qu'on ne devait s'y attendre, attribuée à sa bonté. La Providence est toujours invoquée dans les épreuves; toujours remerciée après le secours, dans le langage de l'Écriture, dont les citations couvrent toutes les pages. Il est rare de trouver ainsi à s'édifier dans la lecture et les récits d'un voyage de mer. Indépendamment de tout le reste, de l'intérêt du fond, de la variété des incidents, de la description des lieux, et de beaucoup de détails instructifs sur la côte du Paraguay, où est situé Monte Video, cette manière et ce style sont une nouveauté remarquable et même piquante dans un pareil sujet. L'ouvrage est terminé par un *appendix*, où l'auteur a cru devoir réunir tous les vers, en assez grand nombre, que les diverses circonstances de son voyage lui ont inspirés. Ils sont, comme tout le reste, trés-édifiants.

Le capitaine Carbonel ne se doute pas peut-être

Digitized by Google

qu'il est le héros d'un ouvrage imprimé en Angleterre. Mais peut-être aussi l'apprendra-t-il par l'extrait que nous en donnons : ce motif nous aurait suffi pour l'entreprendre. Il est moral, je crois, de faire jouir le bienfaicteur de la reconnaissance qu'il n'avoit point cherchée ; il est doux d'offrir la gloire à celui qui n'agissait que pour le bien. M.

De l'Angleterre et des Anglais *.

Si un instinct sublime n'attachait pas l'homme à sa patrie, sa condition la plus naturelle sur la terre, serait celle de voyageur. Une certaine inquiétude le pousse sans cesse hors de lui ; il veut tout voir, et puis il se plaint quand il a tout vu. J'ai parcouru quelques régions du globe ; mais j'avoue que j'ai mieux observé le désert que les hommes, parmi lesquels, après tout, on trouve souvent la solitude.

J'ai peu séjourné chez les Allemands, les Portugais et les Espagnols, mais j'ai vécu assez longtemps avec les Anglais. Comme c'est aujourd'hui le seul peuple qui dispute l'empire aux Français, les moindres détails sur lui, deviennent intéressants.

Erasme est le plus ancien des voyageurs que je connaisse, qui nous ait parlé des Anglais. Il n'a vu à Londres, sous Henri VIII, que des barbares et des huttes enfumées. Longtemps après, M. de Voltaire, qui avait besoin d'un parfait philosophe, le plaça parmi les Quakers, sur les bords de la Tamise. Les tavernes de la Grande-Bretagne devinrent le séjour des esprits forts, de la vraie liberté, etc., etc. Quoiqu'il soit bien connu que le pays du monde où l'on parle le moins

* Il paraît un ouvrage très-estimable du C. Baërt, sur la Grande-Bretagne. Les réflexions suivantes pourront fournir aux lecteurs des rapprochements utiles.

Digitized by Google

de religion, où on la respecte le plus, où l'on agite le moins de ces questions oiseuses qui troublent les empires, soit l'Angleterre.

Il me semble qu'on doit chercher le secret des mœurs des Anglais dans l'origine de ce peuple. Mélange du sang Français et du sang Allemand, il forme la nuance entre ces deux nations. Leur politique, leur religion, leur militaire, leur littérature, leurs arts, leur caractère national, me paraissent placés dans ce milieu; ils semblent réunir, en partie, à la simplicité, au calme, au bon sens, au mauvais goût germanique, l'éclat, la grandeur, l'audace et la vivacité de l'esprit français.

Inférieurs à nous, sous plusieurs rapports, ils nous sont supérieurs en quelques autres, particulièrement en tout ce qui tient au commerce et aux richesses. Ils nous surpassent encore en propreté; et c'est une chose remarquable, que ce peuple qui paraît si pesant, a, dans ses meubles, ses vêtements, ses manufactures, une élegance qui nous manque. On dirait que l'Anglais met dans le travail des mains, la délicatesse que nous mettons dans celui de l'esprit.

Le principal défaut de la nation anglaise, c'est l'orgueil, et c'est le défaut de tous les hommes. Il domine à Paris comme à Londres, mais modifié par le caractère français, et transformé en amour propre. L'orgueil pur appartient à l'homme solitaire, qui ne déguise rien, et qui n'est obligé à aucun sacrifice; mais l'homme qui vit beaucoup avec ses semblables, est forcé de dissimuler son orgueil et de le cacher sous les formes plus douces et plus variées de l'amour propre. En général les passions sont plus dures et plus soudaines chez l'Anglais; plus actives et plus raffinées chez le Français. L'orgueil du premier veut tout écraser de force en un instant; l'amour propre du second

Digitized by Google

mine tout avec lenteur. En Angleterre, on hait un homme pour un vice, pour une offense; en France, un pareil motif n'est pas nécessaire. Les avantages de la figure ou de la fortune, un succès, un bon mot suffisent. Cette haine, qui se forme de mille détails honteux, n'est pas moins implacable que la haine qui naît d'une plus noble cause. Il n'y a point de si dangereuses passions, que celles qui sont d'une basse origine; car elles sentent cette bassesse, et cela les rend furieuses. Elles cherchent à la couvrir sous des crimes, et à se donner par les effets, une sorte d'épouvantable grandeur, qui leur manque par le principe. C'est ce qu'a prouvé la révolution.

L'éducation commence de bonne heure en Angleterre. Les filles sont envoyées à l'école, dès leur plus tendre jeunesse. Vous voyez quelquefois des groupes de ces petites Anglaises, toutes en grands mantelets blancs, un chapeau de paille, noué sous le menton, avec un ruban, une corbeille passée au bras, et dans laquelle sont des fruits et un livre; toutes tenant les yeux baissés, toutes rougissant lorsqu'on les regarde. Quand j'ai revu nos petites Françaises coiffées à *l'huile antique*, relevant la queue de leur robe, regardant avec effronterie, fredonnant des airs d'amour et prenant des leçons de déclamation, j'ai regretté la gaucherie et la pudeur des petites Anglaises : un enfant sans innocence est une fleur sans parfum.

Les garçons passent aussi leur première jeunesse à l'école, où ils apprennent le grec et le latin. Ceux qui se destinent à l'église ou à la carrière politique, vont de là aux universités de Cambridge ou d'Oxford. La première est particulièrement consacrée aux mathématiques, en mémoire de Newton. Mais en général les Anglais estiment peu cette étude, qu'ils croient très-dangereuse aux bonnes mœurs, quand elle est portée

Digitized by Google

trop loin. Ils pensent que les sciences dessèchent le cœur, désenchantent la vie, mènent les esprits foibles à l'athéisme, et de l'athéisme à tous les crimes. Les belles-lettres au contraire, disent-ils, rendent nos jours merveilleux, attendrissent nos ames, nous font pleins de foi envers la Divinité, et conduisent ainsi, par la religion, à la pratique de toutes les vertus *.

L'agriculture, le commerce, le militaire, la religion, la politique, telles sont les carrières ouvertes à l'Anglais devenu homme. Est-on ce qu'on appelle un *gentleman farman (un gentilhomme cultivateur)?* on vend son blé, on fait des expériences sur l'agriculture, on chasse le renard ou la perdrix en automne, on mange l'oie grasse à Noël, on chante le *rost beef of old england*; on se plaint du présent, on vante le passé, qui ne valoit pas mieux, et le tout en maudissant *Pitt* et la guerre, qui augmente le prix du vin de *Porto*; on se couche ivre, pour recommencer le lendemain la même vie.

L'état militaire, quoique si brillant sous la reine Anne, était tombé dans un discrédit, dont la guerre actuelle l'a relevé. Les Anglais ont été longtemps sans songer à tourner leurs forces vers la marine. Ils ne voulaient se distinguer que comme puissance continentale. C'était un reste des vieilles opinions, qui tenaient le commerce à déshonneur. Les Anglais ont toujours eu comme nous une physionomie historique, qui les distingue dans tous les siécles. Aussi c'est la seule nation, qui, avec la française, mérite proprement ce nom en Europe. Quand nous avions notre Charlemagne, ils avaient leur Alfred. Leurs archers balançaient la renommée de notre infanterie gauloise; leur prince Noir le disputait à notre Duguesclin, et leurs Malborough à nos Turenne. Leurs révolutions et

* *Vid.* Gibbon, Litl. etc. etc.

Digitized by Google

les nôtres se suivent ; nous pouvons nous vanter de la même gloire, et deplorer les mêmes crimes et les mêmes malheurs.

Depuis que l'Angleterre est devenue puissance maritime, elle a déployé son génie particulier dans cette nouvelle carrière. Ses marins sont distingués de tous les marins du monde, la discipline de ses vaisseaux est singulière. Le matelot anglais est absolument esclave. Mis à bord de force, obligé de servir malgré lui, cet homme si indépendant, tandis qu'il est laboureur, semble perdre tous ses droits à la liberté, aussitôt qu'il devient matelot. Ses supérieurs appesantissent sur lui le joug le plus dur et le plus humiliant. Comment des hommes si orgueilleux et si maltraités se soumettent-ils à une pareille tyrannie? C'est là le miracle d'un gouvernement libre ; c'est que le nom de la loi est tout-puissant dans ce pays ; et quand elle a parlé, nul ne résiste.

Je ne crois pas, que nous puissions, ni même que nous devions jamais transporter la discipline anglaise sur nos vaisseaux. Le Français, spirituel, franc, généreux, veut approcher de son chef ; il le regarde comme son camarade encore plus que comme son capitaine. D'ailleurs, une servitude aussi absolue que celle du matelot anglais, ne peut émaner que d'une autorité civile : or, il serait à craindre qu'elle ne fût méprisée de nos marins. Car malheureusement le Français obéit plutôt à l'homme qu'à la loi ; et ses vertus sont plus des vertus privées que des vertus publiques.

Nos officiers de mer étaient plus instruits que les officiers anglais. Ceux-ci ne savent que leurs manœuvres, ceux-là étaient des mathématiciens et des hommes savants dans tous les genres. En général nous avons déployé dans notre marine notre véritable caractère. Nous y paraissons comme guerriers et comme

Digitized by Google

artistes. Aussitôt que nous aurons des vaisseaux, nous reprendrons notre droit d'aînesse sur l'océan, comme sur la terre. Nous pourrons faire aussi des observations astronomiques et des voyages autour du monde; mais pour devenir jamais un peuple de marchands, je crois que nous pouvons y renoncer d'avance. Nous faisons tout par génie et par inspiration; mais nous mettons peu de suite à nos projets. Un grand homme en finance, un homme hardi en entreprises commerciales, s'élevera peut-être parmi nous; mais son fils poursuivra-t-il la même carrière, et ne pensera-t-il pas à jouir de la fortune de son pere, au lieu de songer à l'augmenter? Avec un tel esprit, une nation ne devient point mercantille; le commerce a toujours eu chez nous je ne sais quoi de poétique et de fabuleux, comme le reste de nos mœurs. Nos manufactures ont été créées par enchantement; elles ont jeté un grand éclat, et puis elles se sont éteintes. Tant que Rome fut prudente, elle se contenta des Muses et de Jupiter, et laissa Neptune à Carthage. Ce dieu n'avait après tout que le second empire, et Jupiter lançait aussi la foudre sur l'océan.

Le clergé anglican est instruit, hospitalier et généreux. Il aime sa patrie et sert puissamment au maintien des lois. Malgré les différences d'opinion, il a reçu le clergé français avec une charité vraiment chrétienne. L'université d'Oxford a fait imprimer à ses frais et distribuer *gratis* aux pauvres curés, un nouveau Testament latin, selon la version romaine, avec ces mots: *A l'usage du clergé catholique, exilé pour la religion.* Rien n'est plus délicat et plus touchant. C'est sans doute un beau spectacle pour la philosophie, que de voir, à la fin du 18.e siécle, un clergé *anglican* donner l'hospitalité à des prêtres *papistes*, souffrir l'exercice public de leur culte et même l'établissement

Digitized by Google

de quelques communautés. Etrange vicissitude des opinions et des affaires humaines ! Le cri, *un pape ! un pape !* a fait la révolution sous Charles I.er, et Jacques II perdit sa couronne pour avoir protégé la religion catholique !

Ceux qui s'effrayent au seul mot de religion, ne connaissent guère l'esprit humain ; ils voient toujours cette religion telle qu'elle était dans les âges de fanatisme et de barbarie, sans songer qu'elle prend, comme toute autre institution, le caractère des siécles où elle passe.

Toutefois le clergé anglais n'est pas sans défaut. Il néglige trop ses devoirs, il aime trop le plaisir, il donne trop de bals, il se mêle trop aux fêtes du monde. Rien n'est plus choquant pour un étranger que de voir un jeune *ministre* promener lourdement une jolie femme entre les deux files d'une contre-danse anglaise. Il faut qu'un prêtre soit un personnage tout divin ; il faut qu'autour de lui règnent la vertu et le mystère, qu'il vive retiré dans les ténèbres du temple, et que ses apparitions soient rares parmi les hommes ; qu'il ne se montre enfin au milieu du siécle, que pour faire du bien aux malheureux. C'est à ce prix qu'on accorde au prêtre le respect et la confiance ; il perdra bientôt l'un et l'autre, s'il est assis au festin à nos côtés, si on se familiarise avec lui, s'il a tous les vices du temps, et qu'on puisse un moment le soupçonner faible et fragile comme les autres hommes.

Les Anglais déploient une grande pompe dans leurs fêtes religieuses ; ils commencent même à orner leurs temples de tableaux. Ils ont à la fin senti qu'une religion sans culte n'est que le songe d'un froid enthousiaste, et que l'imagination de l'homme est une faculté qu'il faut nourrir comme la raison.

L'émigration du clergé français a beaucoup servi à

Digitized by Google

répandre ces idées. On peut remarquer que, par un retour naturel vers les institutions de leurs pères, les Anglais se plaisaient depuis longtemps à mettre en scènes, sur leur théâtre et dans leurs livres, la religion romaine.

Dans ces derniers temps, le catholicisme apporté à Londres, par les prêtres exilés de France, se montre aux Anglais précisément comme dans leurs romans, à travers le charme des ruines et la puissance des souvenirs. Tout le monde a voulu entendre l'oraison funèbre d'une fille de France, prononcée à Londres par un évêque émigré, dans une écurie.

L'eglise anglicane a surtout conservé pour les morts la plus grande partie des honneurs que leur rend l'eglise romaine.

Dans toutes les grandes villes d'Angleterre, il y a des hommes appelés *undertakers* (entrepreneurs) qui se chargent des pompes funèbres. On lit souvent sur leurs boutiques : *King's coffins maker :* Faiseur de cercueils du roi ; ou bien, *Here one performs funerals ;* mot-à mot : *Ici on représente des funérailles.* Il y a longtemps qu'on ne voit plus parmi nous que des représentations de la douleur, et il faut bien acheter des larmes quand personne n'en donne à nos cendres. Les derniers devoirs qu'on rend aux hommes seraient bien tristes, s'ils étaient dépouillés des signes de la religion. La religion a pris naissance aux tombeaux, et les tombeaux ne peuvent se passer d'elle. Il est beau que le cri de l'espérance s'élève du fond d'un cercueil ; il est beau que le prêtre du Dieu vivant escorte la cendre de l'homme à son dernier asile ; c'est en quelque sorte l'immortalité qui marche à la tête de la mort.

La vie politique d'un Anglais est bien connue en France, mais ce qu'on ignore assez généralement, ce sont les partis qui divisent le parlement aujourd'hui.

Digitized by Google

Outre le parti de l'opposition et le parti du ministère, il y en a un troisième qu'on peut appeler des *anglicans*, et à la tête duquel se trouve M. *Wilberforce*. C'est une centaine de membres qui tiennent fortement aux mœurs antiques et surtout à la religion. Leurs femmes sont vêtues comme des quakeresses; ils affectent eux-mêmes une rigoureuse simplicité, et donnent une grande partie de leur revenu aux pauvres: M. Pitt est de leur secte. Ce sont eux qui l'avaient porté et qui l'ont soutenu au ministère; car, en se jetant d'un côté ou de l'autre, ils sont à peu près sûrs de déterminer la majorité. Dans la dernière affaire d'Irlande, ils ont été alarmés des promesses que M. Pitt avait faites aux catholiques; ils l'ont menacé de passer à l'opposition. Alors le ministre a donné habilement sa retraite, pour conserver ses amis dont l'opinion est intérieurement la sienne, et pour se tirer du pas difficile où les circonstances l'avaient engagé. Si le bill passe en faveur des catholiques, il n'en aura pas l'odieux vis-à-vis les anglicans; si, au contraire, il est rejeté, les catholiques irlandais ne pourront l'accuser de manquer à sa parole... On a demandé, en France, si M. Pitt avait perdu son crédit en perdant sa place; un seul fait aurait dû répondre à cette question: *M. Pitt est encore membre de la chambre des communes.* Quand on le verra devenir pair et passer à la chambre haute, sa carrière politique sera finie.

C'est à tort que l'on croit ici quelque influence à la pure opposition. Elle est absolument tombée dans l'opinion publique; elle n'a ni grands talents, ni véritable patriotisme. M. Fox lui-même ne peut plus rien pour elle; il a perdu presque toute son éloquence, l'âge et des excès de table la lui ont enlevée. On sait que c'est son amour propre blessé, plus encore qu'aucune autre raison, qui l'a tenu si longtemps éloigné du parlement.

Le bill qui exclut de la chambre des communes tout

Digitized by Google

membre engagé dans les ordres sacrés, a été aussi mal interprété à Paris. On ne savait pas que ce bill n'a d'autre but que d'éloigner M. *Horntook*, homme d'esprit, violent ennemi du gouvernement; jadis dans les ordres, ensuite réfractaire; autrefois ami de la puissance, jusqu'au point d'avoir été attaqué dans les lettres de Junius, ensuite devenu l'apôtre de la liberté, comme tant d'autres.

Le parlement a perdu, dans M. Burke, un de ses membres les plus distingués. Il détestait la révolution; mais il faut lui rendre cette justice, qu'aucun Anglais n'a plus aimé les Français en particulier, et plus applaudi à leur valeur et à leur genie. Quoiqu'il fût peu riche, il avait fondé une école pour les petits Français expatriés, et il y passait des journées entières à admirer l'esprit et la vivacité de ces enfants. Il racontait souvent, à ce sujet, une anecdote. Ayant mené le fils d'un lord à cette école, les pauvres orphelins lui proposèrent de jouer avec eux. Le lord ne le voulut pas: « *Je n'aime pas les Français, moi,* » répétait-il avec humeur. Un petit garçon n'en pouvant tirer que cette réponse, lui dit: « Cela n'est pas possible; vous avez un trop bon « cœur pour nous haïr. Votre seigneurie ne prendrait-« elle point sa crainte pour sa haine? »

Il faudrait maintenant parler de la littérature et des gens de lettres; mais cela nous menerait trop loin et demande un article à part. Je me contenterai de rapporter quelques jugements littéraires qui m'ont fort étonné, parce qu'ils sont en contradiction directe avec nos opinions reçues.

Richardson est peu lu; on lui reproche d'insupportables longueurs et de la bassesse de style. *Hume* et *Gibbon* ont, dit-on, perdu le génie de la langue anglaise, en remplissant leurs ecrits d'une foule de gallicismes; on accuse le premier d'être lourd et immoral. *Pope* ne

Digitized by Google

passe que pour un versificateur exact et élégant. *Johnson* prétend que son *Essai sur l'homme* n'est qu'un recueil de lieux communs, mis en beaux vers. C'est à *Dryden* et à *Milton* qu'on donne exclusivement le titre de poètes. Le *Spectateur* est presque oublié. On entend rarement parler de *Locke*, qui est regardé comme un assez faible *idéologue*. Il n'y a que les savants de profession qui lisent *Bâcon*. *Shakespear* seul conserve son empire. On en sentira aisément la raison par le trait suivant.

J'étais au théâtre de *Covent-Garden*, qui tire son nom, comme on sait, du jardin d'un ancien couvent où il est bâti. Un homme fort bien mis était assis auprès de moi; il me demande « *quelle est la salle* où il se trouve? » Je le regarde avec étonnement, et je lui réponds: « Mais, vous êtes à Covent-Garden. » *Pretty garden indeed!* « Joli jardin, en vérité! » s'écrie-t-il en éclatant de rire et me présentant une bouteille de rhum. C'était un matelot de la cité, qui, passant par hasard dans la rue, à l'heure du spectacle, et voyant la foule se presser à une porte, était entré là pour son argent, sans savoir de quoi il s'agissait.

Comment les Anglais auraient-ils un théâtre supportable, quand leurs parterres sont composés de juges arrivant du Bengale ou de la côte de Guinée, qui ne savent seulement pas où ils sont? Shakespear doit régner éternellement chez un pareil peuple. On croit tout justifier, en disant que les folies du tragique anglais sont dans la nature. Quand cela serait vrai; ce ne sont pas toujours les choses naturelles qui touchent. Il est naturel de craindre la mort, et cependant une victime qui se lamente, sèche les pleurs qu'on versait pour elle. Le cœur humain veut plus qu'il ne peut; il veut surtout admirer: il a en soi un élan vers je ne sais quelle beauté

Digitized by Google

inconnue, pour laquelle il fut peut-être créé dans son origine.

Il y a même quelque chose de plus grave. Un peuple qui a toujours été à peu près barbare dans les arts, peut continuer à admirer des productions barbares, sans que cela tire à conséquence; mais je ne sais jusqu'à quel point une nation qui a des chef-d'œuvres en tous genres, peut revenir à l'amour des monstres, sans exposer ses mœurs. C'est en cela que le penchant pour Shakespear est bien plus dangereux en France qu'en Angleterre. Chez les Anglais il n'y a qu'ignorance, chez nous il y a dépravation. Dans un siécle de lumières, les bonnes mœurs d'un peuple très-poli tiennent plus au bon goût qu'on ne pense. Le mauvais goût alors, qui a tant de moyens de se redresser, ne peut dépendre que d'une fausseté ou d'un biais naturel dans les idées: or, comme l'esprit agit incessamment sur le cœur, il est difficile que les voies du cœur soient droites, quand celles de l'esprit sont tortueuses. Celui qui aime la laideur, n'est pas fort loin d'aimer le vice; quiconque est insensible à la beauté, peut bien méconnaître la vertu. Le mauvais goût et le vice marchent presque toujours ensemble; le premier n'est que l'expression du second, comme la parole rend la pensée.

Je terminerai cette notice par quelques mots sur le sol, le ciel et les monuments de l'Angleterre.

Les campagnes de cette île sont presque sans oiseaux, les rivieres petites; cependant leurs bords ont quelque chose d'agréable par leur solitude. La verdure est très-animée; il y a peu ou point de bois; mais chaque propriété étant fermée d'un fossé planté, quand vous regardez du haut d'une eminence, vous croyez être au milieu d'une forêt. L'Angleterre ressemble assez, au premier coup d'œil, à la Bretagne: des bruyères et des champs entourés d'arbres.

Digitized by Google

Le ciel de ce pays est moins élevé que le nôtre ; son azur est plus vif, mais moins transparent. Les accidents de lumière y sont beaux, à cause de la multitude des nuages. En été, quand le soleil se couche, à Londres, par-delà les bois de Kinsington, on jouit quelquefois d'un spectacle fort pittoresque. L'immense colonne de fumée de charbon qui flotte sur la cité, représente ces gros rochers noirs, enluminés de pourpre, qu'on voit dans nos décorations du Tartare ; tandis que les vieilles tours de Westminster, couronnées de nuages et rougies par les derniers feux du soleil, s'élèvent au dessus de la ville, du palais et du parc de *Saint-James*, comme un grand monument de la mort, qui semble dominer tous les monuments des hommes.

Saint-Paul est le plus bel édifice moderne, et *Westminster* le plus bel édifice gothique de l'Angleterre. Je parlerai peut-être un jour de ce dernier. Souvent, en revenant de mes courses autour de Londres, j'ai passé derrière *Withall*, dans l'endroit où Charles fut décapité. Ce n'est plus qu'une cour abandonnée, où l'herbe croît entre les pierres. Je m'y suis quelquefois arrêté pour entendre le vent gémir autour de la statue de Charles second, qui montre du doigt la place où périt son père. Je n'ai jamais vu dans ces lieux que des ouvriers qui taillaient des pierres, en sifflant. Leur ayant demandé un jour ce que signifiait cette statue, les uns purent à peine me le dire, et les autres n'en savaient pas un mot. Rien ne m'a plus donné la juste mesure des événements de la vie humaine et du peu que nous sommes. Que sont devenus ces personnages qui firent tant de bruit ? Le temps a fait un pas, et la face de la terre a été renouvelée. A ces générations divisées par les haines politiques, ont succédé des générations indifférentes au passé, mais qui remplissent le présent de nouvelles inimitiés qu'oublieront encore les générations qui doivent suivre.

CHATEAUBRIAND.

Digitized by Google

Du Projet annoncé par l'Institut national, de continuer le Dictionnaire de l'Académie française ; par A. MORELLET.

Quam scit quisque lubens censebo exerceat artem.
HOR.

Paris, chez *Migneret*, rue du Sépulcre, faubourg Saint-Germain, n.° 28.

« LE Dictionnaire de la Langue française que faisait « l'ancienne Académie, dit le C. Morellet, et que l'Institut entreprend de continuer, est le dépôt de la langue usuelle, telle qu'elle est parlée par la classe des « citoyens qui la parlent le mieux, et qui, en dépit « de toutes les révolutions, est formée des citoyens « les plus distingués par le rang, la fortune et l'éducation. »

En indiquant les véritables sources où l'on a puisé de tout temps les traditions et les délicatesses de la langue, l'auteur indique ceux qui doivent les recueillir. L'autorité d'un dictionnaire étant fondée sur la confiance, le choix de ses coopérateurs n'est pas indifférent, et les réflexions qui peuvent l'éclairer sont à la fois du devoir et de l'intérêt de tous.

Les titres littéraires, les longs travaux et les habitudes du C. Morellet donnent un grand poids aux opinions et aux jugements qu'il publie aujourd'hui. Le sujet lui appartient en quelque sorte: il faut donc l'entendre lui-même.

« Le bouleversement causé par la révolution a fait disparaître la plus grande partie de ces sociétés où ré-

Digitized by Google

gnaient cette décence, ce ton de politesse, cette mesure, ce tact de convenances, ce goût délicat qui conservait dans la langue et dans la conversation ce qu'on appelait avec raison le bon ton, le ton de la bonne compagnie. La situation, l'ensemble des circonstances ne sont plus les mêmes pour les mêmes personnes; la dignité qui les gardait, les égards qu'on leur portait, l'autorité qu'elles avaient, tout cela s'est évanoui ou s'est affaibli. Or, où retrouver ce qui peut rester encore de ces avantages perdus ou prêts à se perdre, si l'on ne s'adresse pas à ceux qui les ont connus, qui en ont joui et qui peuvent encore les transmettre.

« Swift, dans un de ses ingénieux écrits, qui a pour titre : *De la Conversation*, observe que la décadence de la conversation et une sorte de familiarité grossiere qu'on donne pour de la gaieté et pour une liberté innocente, se sont montrées en Angleterre, à la suite de la révolution qui a fait périr Charles I.er, dont le règne, dans sa partie paisible, a été, se on cet excellent observateur, l'époque de la plus grande politesse de la nation anglaise. Celle de la nation française lui parait dater aussi du même temps, le commencement du règne de Louis XIV (avec cette difference que les progrès n'en ont pas été arrêtés en France, comme ils l'ont été en Angleterre, par l'établissement de la république).

« La manière de soutenir et de conduire la conversation était alors, continue-t-il, différente de la nôtre. Plusieurs femmes que nous trouvons célébrées par les poètes et les écrivains de ce temps, avaient des assemblées dans leurs maisons, où des personnes spirituelles de l'un et de l'autre sexe se réunissaient pour passer la soirée en discourant sur quelque sujet intéressant que l'occasion faisait naître; et quoiqu'on puisse jeter quelque ridicule sur les idées subtiles ou exagérées qu'on s'y faisait de l'amour et de l'amitié, ces subtilités mêmes

Digitized by Google

avaient un fonds de raison et d'utilité pour l'exercice des facultés de l'esprit et le perfectionnement des sentiments ; car, dit-il, il faut un peu de romanesque à l'homme ; c'est un assaisonnement qui relève et qui conserve la dignité de la nature humaine, et l'empêche de dégénérer jusqu'au vice et à la brutalité dont nous devons nous défendre avec plus de soin dans nos climats du Nord, où le peu de politesse et de décence que nous avons, s'est introduit, pour ainsi dire, contre l'inclination naturelle qui nous porte sans cesse à la barbarie, etc.

« Mes lecteurs démêleront facilement dans les réflexions de l'écrivain anglais, ce qui en est applicable à nous-mêmes et au sujet que je traite ici ; car je ne prétends pas nous les approprier en entier.

« Mais il est aisé de voir que l'un des caractères communs aux révolutions des deux pays, est certainement cette tendance à corrompre la langue et le goût. Il fallait donc se rattacher, autant qu'il était possible, à ce qui restait de l'ancien ordre de choses. C'est ainsi qu'on eût pu élever contre le torrent une digue qu'on ne formera pas avec les plus habiles gens du monde en sciences exactes et naturelles, morales et politiques, non plus qu'avec des grammairiens obscurs et des littérateurs encore jeunes *, sans célébrité et par conséquent sans autorité, quand ils pourraient développer un jour de grands talents. »

* Il est vraiment remarquable qu'on ne compte parmi eux aucun des hommes qui représentent encore plus dignement la littérature française aux yeux de l'Europe. Un prince étranger, qui connaît très-bien nos bons auteurs, jetant un jour les yeux sur la liste des membres de l'Institut, fut étonné de ne pas trouver à la tête les noms des seuls écrivains qui fussent venus jusqu'à lui. Ce prince était le parent, l'ami, et le plus digne rival de Frédéric-le-Grand.

Digitized by Google

Au reste, l'insuffisance de l'Institut pour l'exécution d'un semblable travail, avait été déja reconnue par un membre de la classe littéraire de ce corps célèbre, à l'époque de sa formation.

Le fait suivant, qui ne doit pas être perdu pour l'histoire de la littérature pendant la révolution, prouvera qu'au droit de convenance, les membres de l'ancienne Académie joignaient un titre plus incontestable à la continuation du Dictionnaire français.

« Vers la fin du mois d'août 1793, en conséquence d'un décret de la convention, portant suppression de tous les corps littéraires, et notamment des trois Académies, les scellés furent mis sur les salles du Louvre, occupées par l'Académie française, et sur ses effets, consistant en quelques papiers et registres, un nombre de portraits des académiciens, et de quelques souverains, qui décoraient les salles, et une bibliothèque de 5 ou 600 volumes. Le C. Morellet, directeur pour le trimestre de juillet, occupant alors cette place, et remplissant les fonctions de secrétaire, en l'absence du C. Marmontel, ne fut point invité à l'apposition des scellés. — Les commissaires étaient les CC. Cubières-Dorat et Urbain Domergue, membres du comité d'instruction publique. Le C. Morellet, interpellé par eux, leur déclara qu'il avait entre les mains le manuscrit de l'Académie, tel qu'on avait commencé de l'imprimer. Cette copie était l'édition de Paris, en 2 volumes in-folio, de 1762, chargée en marge de toutes les corrections, additions et changements, fruits des travaux de l'Académie, dans cet intervalle d'environ trente ans.

« Quelques semaines s'étant écoulées, le C. Morellet reçut du président du comité d'instruction publique, établi par la convention, l'ordre de remettre au comité le manuscrit du Dictionnaire, et il obéit.

Digitized by Google

« L'an 3 de la république, le 1.er jour complémentaire, en septembre 1794, la convention nationale, ouï le rapport de son comité d'instruction publique, décréta que l'exemplaire du Dictionnaire de l'Académie française, chargé des notes marginales, serait remis aux libraires Smits et Maradan, pour être, par eux, rendu public ; lesdits libraires prenant avec des gens de lettres de leur choix, les arrangements nécessaires pour ce travail, à condition qu'ils tireraient 1500 exemplaires, et qu'ils en remettraient un nombre aux bibliothéques nationales.

« En exécution de ce décret, les libraires ont publié, en l'an 8, la cinquième édition du Dictionnaire de l'Académie, sur le manuscrit qui leur a été remis, et auquel ils ont fait joindre un supplément, contenant les mots nouveaux en usage depuis la révolution. — On ne peut se dissimuler, continue le C. Morellet, que les académiciens qui avaient travaillé à cet ouvage, et dont plusieurs s'étaient occupés depuis 20 à 25 ans, avaient quelque droit sur leur manuscrit. »

Il semble qu'une prétention si naturelle ne pouvait être contestée qu'à l'époque où ce manuscrit fut saisi. Quoi qu'il en soit, le succès n'a point encore justifié l'entreprise, et le supplément consacré aux mots en usage depuis la révolution, où l'on trouve de ces définitions, que leurs auteurs appellent *dignes de la liberté*, marque trop l'intervalle et les circonstances qui ont séparé les anciens académiciens des derniers coopérateurs du Dictionnaire français.

Le C. Morellet consacre une partie de cette brochure à réfuter le système grammatical du C. Urbain Domergue. Ce dernier sera sans doute flatté de l'importance que son système reçoit du nom de son critique. G.

Digitized by Google

SPECTACLES.

THÉATRE FRANÇAIS DE LA RÉPUBLIQUE.

On avait dit que M.lle *Volnais* terminerait ses débuts par le rôle d'*Inès*; les amateurs s'étaient flattés qu'une jeune actrice, pleine de naturel et de sensibilité, ferait rétablir sur le répertoire cette tragédie qu'on ne devrait pas négliger pour des nouveautés insipides, puisque, malgré les vers de Lamothe, on y reconnaît encore le génie du Camoëns. Mais on ne peut blâmer M.lle *Volnais* d'avoir préféré *Zaïre*, l'ouvrage le plus éminemment tragique que Voltaire ait mis au théâtre, et dans lequel elle trouvait un rôle qui réclame particulièrement tous les avantages qu'elle a reçus de la nature. En effet, elle m'a rappelé plus d'une fois le portrait que Laharpe fait de M.lle *Gaussin*; et sans doute il suffit à sa gloire d'avoir déja des traits de ressemblance avec cette actrice célèbre. « La figure de M.lle *Gaussin*, son regard, son « organe, tout était fait pour exprimer la tendresse; « elle avait des larmes dans la voix, elle avait cet air de « candeur, ce ton d'ingénuité modeste qui devait ca- « ractériser l'amante d'Orosmane. » A ces avantages précieux qui ne s'acquièrent pas, M. *Volnais* en réunit quelques autres qu'elle doit à l'étude et aux leçons de son maître. La pureté de sa diction, la justesse et la simplicité de ses mouvements, et la connaissance prématurée qu'elle paraît avoir de la scène, font un honneur égal à son intelligence et au talent du C. *Dazincourt*.

De son côté, *Laffond*, dans le rôle d'Orosmane, a ranimé des souvenirs encore plus honorables, et provoqué des comparaisons sans contredit plus dangereuses.

Digitized by Google

Les vieux connaisseurs (*pusillus grex*) ont reconnu dans son jeu beaucoup de traditions de Lekain; et, sans affaiblir l'estime qu'il mérite par lui-même, on peut avouer qu'il n'est jamais plus beau que lorsqu'il ressemble à ce modèle. L'imitation est, dit-on, très-frappante dans la manière dont il lit la lettre de Nérestan, au 4.e acte, et dans l'expression profonde du désespoir d'Orosmane, après cette lecture terrible. — Il rend avec la même énergie l'ironie affreuse qui règne dans ces vers :

C'est là ce Nérestan, ce héros plein d'honneur,
Ce chrétien si vanté qui remplissait Solime,
De ce faste imposant, de sa vertu sublime! etc.

En général, ce jeune acteur a fait des progrès dignes des plus grands éloges; et la critique la plus sévère doit reconnaître qu'il laisse à desirer beaucoup moins qu'il n'a acquis, par une seule année d'efforts, d'études solitaires et de travaux assidus.

On doit desirer d'autant plus qu'il s'attache à justifier ses premiers succès, en perfectionnant son talent, que la retraite de *Larive* paraît décidée, et qu'elle va laisser au théâtre un vide qu'il ne sera pas facile de remplir; plus sensible à la gloire de son art qu'à la jalousie de la renommée, il semble qu'il veut lui-même en préparer les moyens. Il vient de publier une brochure *sur l'Art théatral*, où ses émules trouveront à la fois des leçons et des souvenirs. Parmi les observations judicieuses qui distinguent cet écrit, nous citerons les suivantes, qui méritent d'être profondément méditées par tous ceux qui veulent que l'art dramatique soit toujours d'accord avec la nature et la vérité.

« Je pense, dit le C. Larive, qu'il est impossible de peindre et d'exprimer tous les beaux effets de la tragédie avec des intonations calculées. On peut éton-

Digitized by Google

ner le public, on peut encore l'effrayer sans l'attendrir; les véritables émotions par lesquelles on fait couler ces larmes délicieuses qui nous rappellent à de tendres souvenirs, n'ont point cette couleur obscure qui ne trouve d'explosion que dans des convulsions effrayantes, et qui n'inspire aux spectateurs que de l'horreur. S'il ne dépend pas toujours de soi d'être vrai et sensible, il dépend de soi au moins d'être décent, et dans ses expressions, et dans ses mouvements. Il est plus facile à quelques acteurs de sentir et de peindre l'effroi que de l'inspirer : il faut une audace et une énergie soutenues pour avoir le droit d'en imposer aux spectateurs. Celui qui croit provoquer sa sensibilité par des efforts et par des éclats, n'en aura jamais; quand le cœur parle, la poitrine, la tête, et toutes les fibres de l'organisation lui sont subordonnées, et ne lui fournissent que les moyens nécessaires à son explosion; mais quand la tête seule veut remplacer le cœur, elle le comprime et l'étouffe. »

Aux réflexions solides, aux vues ingénieuses qu'il développe dans cette brochure, le C. *Larivé* a joint plusieurs anecdotes, qui donnent à son ouvrage un intérêt plus piquant.

En voici une qui pourrait servir de supplément aux mémoires de Lekain, et qui prouve, avec mille autres, combien tous les acteurs tragiques qui ont illustré la scène française depuis un demi-siécle, devaient de reconnaissance à l'auteur de *Brutus*, d'*Alzire*, de *Mérope* et de *Mahomet*. — C'est le C. *Larive* qui la raconte.

« Je n'oublierai jamais l'intérêt que ce grand homme portait à l'art difficile des comédiens. Il m'avait vu jouer *Zamore* quinze jours avant sa mort, et il eut la bonté de m'en témoigner son contentement; encouragé par ce suffrage honorable, je crus devoir l'aller prier huit jours après de m'entendre répéter un rôle. Je le

Digitized by Google

trouvai très accablé et presque mourant; il me dit en me voyant entrer : « Ah ! mon ami, je ne puis plus « m'occuper des choses de ce monde, je me meurs. « Eh ! monsieur, lui répondis-je avec douleur, que « je suis vivement affligé de l'état où je vous vois ! je « dois jouer demain *Titus* ; et comptant vous trouver « en bonne santé, j'avais osé espérer que vous dai- « gneriez me l'entendre répéter. » Tout-à-coup il porte sur moi ses yeux d'aigle : son visage et ses mouvements reprennent leur ressort, et il me dit en levant les mains : « Comment, mon ami, vous jouez demain « *Titus* ? ah ! dans ce cas il n'y a point de mort qui « tienne, il faut que je vous le fasse répéter. » Il se lève aussitôt, va chercher la pièce et me fait répéter avec tant d'intérêt, qu'il souriait avec bonté lorsqu'il était content, et qu'il se fâchait sérieusement lorsqu'il l'était moins. Dans ce dernier cas, sa chaleur était telle, que me trouvant interdit, sur ce que j'osai lui dire : « Mais, monsieur, si vous criez contre moi, je ne « pourrai pas repéter ; » il me répondit, en criant encore plus fort : « Je ne crie pas contre vous, mon « ami, je crie pour vous. »

Il n'est pas impossible qu'il s'élève parmi nous des acteurs capables d'égaler un jour *Lekain*, et de remplacer *Larive* ; mais quel poète vivant aura le droit de leur parler comme Voltaire, et d'imposer silence à leur vanité !

E.

Digitized by Google

ANNONCES.

AMBASSADE au Thibet et au Boutan, contenant des détails très-curieux sur les mœurs, la religion, les productions et le commerce du Thibet, du Boutan et des états voisins; et une notice sur les événements qui s'y sont passés jusqu'en 1793; par M. *Samuel Turner*, chargé de cette ambassade : traduit de l'Anglais avec des notes, par J. *Castera*. 2 volumes in-8.° de 780 pages, imprimés sur papier carré fin et caractères de cicéro neuf; avec un volume in-4.° sur grand raisin, contenant 15 planches, vues, monuments, hiéroglyphes, plans, animaux, carte géographique, etc., dessinées sur les lieux, et gravées en taille-douce par *Tardieu* l'aîné. Prix, 12 fr. broché, et 15 fr. par la poste, port franc. En papier vélin, 24 fr. sans le port. A Paris, chez F. *Buisson*, imprimeur-libraire, rue Hautefeuille, n.° 20.

L'abondance des matières nous force de renvoyer cet extrait à un autre numéro.

ESSAI de la puissance paternelle, par *André Nougarède*. Paris, chez *Lenormand*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois. 1 vol. in-12.

On reviendra sur cet ouvrage.

CONSIDÉRATIONS sur la neutralité maritime, armée ou non armée. A Paris, chez *Dubray*, Palais du Tribunat, n.° 235, et à son dépôt, place du Muséum, n.° 9; et chez A. *Bailleul*, rue Grande-Batelière, n.° 3. An 9. 1801.

ESSAI sur le blanchiment avec la description de la nouvelle méthode de blanchir par la vapeur, d'après

Digitized by Google

les procédés du C. *Chaptal*, et son application aux arts. Vol. in-8.°, papier grand-raisin, avec quatorze planches d'une exécution soignée. Paris, au bureau des Annales des Arts et Manufactures, rue J.-J. Rousseau, n.° 11; chez *Déterville*, rue du Battoir, et chez les frères *Levrault*, quai Malaquais, et à Strasbourg. Prix, 6 fr. 50 cent. pour Paris, et 7 fr 75 cent. franc de port.

L'intérêt que met le ministre de l'intérieur à la propagation des arts utiles, garantit le succès de cet ouvrage qui contient les détails et l'application d'une des découvertes modernes les plus intéressantes pour les arts industriels. Il a bien voulu dérober quelques instants à ses immenses travaux pour *revoir* cet Essai fait *par son ordre immédiat.*

VIE privée, politique et militaire des Romains, sous Auguste et sous Tibère, dans une suite de Lettres d'un praticien à son ami; traduite de l'Anglais, avec cette épigraphe :

> Justum et tenacem propositi virum
> Non civium ardor prava subentium,
> Non vultus instantis tyranni
> Mente quatit solidâ.
> HORACE, liv. III, ode 3.

1 vol. in-8.° de 450 pages, imprimé sur carré fin, et caractère de cicéro neuf. Prix, 4 fr. 50 cent. et 5 fr. 50 cent. franc de port par la poste. A Paris, chez F. *Buisson*, imprimeur-libraire, rue Hautefeuille, n.° 20.

FLORE des jeunes personnes, *ou* Lettres élémentaires sur la Botanique, écrite par une Anglaise à son amie, et traduite de l'Anglais, par *Octave Ségur*, élève de l'Ecole polytechnique. 1 vol. in-12 de 250 p.; imprimé sur carré fin d'Angoulême, et caractères

Digitized by Google

neufs; avec douze planches gravées en taille-douce par *Sellier*. Prix, 3 fr. 60 cent. broché, avec les planches en noir; avec les planches très-bien enluminées 7 fr. 50 cent. En papier vélin 7 fr.; *idem* avec les planches enluminées 10 fr. Pour recevoir ce vol. franc par la poste, on ajoutera 50 cent. A Paris, chez F. *Buisson*, imprimeur-libraire, rue Hautefeuille, n.° 20. *Villiers*, libraire, rue des Mathurins. Et chez *Donnier*, au Jardin des Plantes.

FÊTES et Courtisanes de la Grèce; supplément aux Voyages d'Anacharsis et d'Antenor; comprenant, 1.° la Chronique religieuse des anciens Grecs, Tableau de leurs mœurs publiques; 2.° la Chronique qu'aucuns nommeront scandaleuse, Tableau de leurs mœurs privées. Enrichi d'un almanach athénien; de la description des danses grecques; des chants anacréontiques, musique de *Méhul*; et de gravures d'après l'autorité antique, sur les dessins de *Garnerey*, élève de *David*; avec cette épigraphe:

« On trouve presque partout l'extrême folie jointe à un peu « de sagesse dans les lois, dans les cultes, dans les usages. »
VOLTAIRE, *Mœurs des Nations*, *Disc. prélim.*

4 vol. in-8.° de 1900 pages, imprimés sur carré fin de Buges, et beaux caractères neufs; avec cinq planches gravées en taille-douce, et de la musique. Prix, 20 fr. brochés, et 25 fr. par la poste, franc de port. En papier vélin, 40 fr. sans le port. A Paris, chez F. *Buisson*, imprimeur-libraire, rue Hautefeuille, n.° 20; *Mongie* l'aîné, libraire, Palais du Tribunat; et *Desenne*, libraire, même demeure.

DE Amoribus Pancharitis et Zoroæ, poëma eroticodidacticon, seu umbratica Lucubratio de cultu Veneris, Mileti olim peracto, ut amathunteo sacello mysta subduxit, et variis de generatione cum vegetantium tum

Digitized by Google

animantium exemplis auctum vulgavit Athenis. Secunda editio, planè reformata et tabulis æneis illustrata, cui accedit vita auctoris. Parisiis, excudebat P. N. F. Didot *junior, anno reipublicæ gallicæ IX.*

ESSAI sur le Crédit commercial considéré comme moyen de circulation, et Prospectus de la traduction de l'Histoire des finances de la Grande-Bretagne, de *sir John Sinclair*, membre de la chambre des communes; suivie de l'Exposition de la science du crédit public et de celle de l'imposition; 2 vol. in-4.°, par *Joseph M.* A Hambourg, et se trouve à Paris, chez *Petit*, libraire, palais Egalité, galerie vitrée, et chez les marchands de nouveautés. An 9 (1801).

MARINGO *ou* Campagne d'Italie, par l'armée de réserve, commandée par Bonaparte, écrite par Joseph Petit, fourrier des grenadiers à cheval de la garde des Consuls. Seconde édition, revue et augmentée par l'auteur, ornée d'une gravure en taille-douce, représentant la mort de Desaix. Prix, 2 fr. 25 cent. pour Paris, et 3 fr. pour les départements. Chez *Favre*, libraire, palais du Tribunat, galeries de bois, n.° 220, aux neuf Muses.

THÉORIE purement algébrique des quantités imaginaires, et des fonctions qui en résultent, où l'on traite de nouveau la question des logarithmes, des quantités négatives; ouvrage qui fait suite aux différents traités d'algebre; par *A.-Suremain-Missery*, ci-devant officier d'artillerie, de la Société des Sciences de Paris, et de celle de Dijon, 1 vol. in-8.° Prix broché, 5 fr., et 6 fr. franc de port. A Paris, rue de Thionville, n.° 116. Chez *Firmin Didot*, libraire, pour les mathématiques, l'artillerie, la marine et les éditions stéréotypes.

N. B. On trouve chez le même libraire, un autre ouvrage du même auteur, intitulé : *Théorie acoustico-musicale*, ou *de la Doctrine des sons rapportés aux principes généraux de leur combinaison*, vol. in-8.° du même prix.

Digitized by Google

DEPT. DE LA SEINE 5 cent.

POLITIQUE EXTÉRIEUR.

Sur la ville de Dantzick.

Dans un moment où *la neutralité maritime* a rallié tous les peuples contre un seul, ou plutôt soulevé un seul peuple contre tous, il est bon de se former une idée exacte de l'intérêt de chaque puissance dans cette grande querelle.

La Prusse n'est pas celle qui doit moins tenir à une coalition, dont le but est d'assurer la liberté du commerce et des mers.

Ce n'est pas que la Prusse, dans l'hypothèse même qu'elle s'agrandisse un jour, paraisse jamais destinée à prendre un rang parmi les puissances maritimes. Quelque étendue de côtes qu'elle possède déja, il lui est impossible de donner asile à des vaisseaux de guerre, et tous les arrondissements qu'elle peut recevoir ne sont point de nature à faire naître un pareil avantage. Ainsi cette puissance ne songera point à créer une marine militaire. Sa marine marchande, au contraire, très-susceptible d'extension, ne laisse pas, dès à présent, d'être d'un grand intérêt.

Les ports de Stettin, de Dantzick et de Memel, et les villes de Kœnigsberg et d'Elbing, quoique ces deux dernières soient un peu dans la dépendance des précédentes, font un commerce très-actif. De ces cinq villes, la plus intéressante est incontestablement Dantzick. C'est un des premiers ports marchands de la Baltique; et, même en admettant une acquisition importante

Digitized by Google

dans la mer d'Allemagne, l'industrie d'une nombreuse classe d'hommes et la prospérité d'un grand pays n'en resteront pas moins attachées à l'existence du port de Dantzick.

Pour apprécier d'abord son importance commerciale, il suffit d'observer qu'il est à l'embouchure de la Vistule, et que ce fleuve, qui traverse la plus grande partie de la Pologne, est à même de recevoir tout ce qu'exporte un pays si fertile.

Or, en Pologne, où le paysan est encore en servitude, il doit une portion considérable de son travail à son seigneur, et ce seigneur perçoit ses revenus seulement en nature. Obligé par cela même de vendre ses récoltes, peu lui importe à qui la substance en profite ; l'essentiel est d'en tirer beaucoup d'argent, et, s'il le faut pour parvenir à ce but, il les vend au dehors.

Sur ce malheureux système repose depuis longtemps la richesse des villes de commerce à portée de la Pologne. On ne l'a pas changé, quoiqu'on ait dépouillé la plus grande partie des seigneurs primitifs ; au contraire, il a reçu, des circonstances de la guerre, un surcroît momentanée de crédit.

Mais, quelque vicieux qu'il soit en effet à l'œil du philosophe, tant que le Polonais sera dans l'esclavage, tant qu'il ne conservera pas lui-même une portion du produit de ses peines, tant qu'il vivra de sarrazin, d'avoine et d'orge ; enfin, tant qu'il sera dans la misère, cette misère doit tourner au profit des spéculateurs de Dantzick.

Les grains sont, en effet, la branche la plus importante de son commerce, et l'Angleterre n'a pas de meilleurs greniers dans la Baltique. Pendant ces années de guerre, dont plusieurs ont de plus été des années de disette, elle en a fait une traite si considérable, que le

Digitized by Google

pain était cher à Dantzick comme à Londres. En nivose dernier, il y revenait à 12 sous de France.

Il est vrai que l'état violent où se trouve le commerce de presque tout le continent d'Europe, a beaucoup influé sur cette augmentation. Mais, dans des temps moins orageux, Dantzick n'en reste pas moins un entrepôt de grains très-important pour l'Angleterre, pour la Suède, la Norwège, la Hollande, l'Espagne et quelquefois même pour la France, lorsque la récolte est mauvaise dans les départements de l'Ouest : le prix du transport par terre a fait préférer plus d'une fois les importations de l'étranger.

D'ailleurs, les habitants de cette ville naissent spéculateurs, et l'on y compte peu de grosses fortunes dont l'origine ne remonte à la commission sur les grains, à partir des plus petits capitaux. Ce commerce a dégénéré en jeu depuis la guerre, et la concurrence étant devenue énorme, tous les joueurs n'ont pas été heureux; mais le nombre des gagnants l'emporte, et la guerre ne finirait point, si l'on s'en rapportait aux marchands de Dantzick.

Ce n'est toutefois ni par le prix accidentel du blé, ni par le retour considérable d'argent auquel il a donné lieu, que l'on doit apprécier l'état prospère où se trouve le commerce de Dantzick. Ce sont les quantités effectives de l'exportation qui en sont la mesure; et ici l'on peut observer de combien de vicissitudes il a été affecté à diverses époques.

A celle du premier partage de la Pologne, avant 1772, les exportations ne surpassaient pas de beaucoup celles qui ont eu lieu depuis, même pendant la guerre actuelle. Lors du partage qui assurait au roi de Prusse la souveraineté de la Vistule jusqu'aux portes de Dantzick, ce monarque établit des péages ruineux sur cette rivière, et un droit si considérable en faveur de ses propres

Digitized by Google

états, qu'il réussit, comme il le desirait, à détourner le commerce de Dantzick au profit de la ville d'Elbing.

Elbing n'offrait, à la vérité, ni les mêmes avantages de localités, ni une navigation aussi commode que le port de Dantzick; mais les Polonais aimèrent mieux y apporter leurs récoltes grévées d'un droit modéré, en comparaison de ceux perçus à la porte de Dantzick. Ce port devint un bien moindre entrepôt; Elbing en prit d'autant plus de consistance, et ce ne fut que dans les besoins urgents, ou dans les cas de spéculation particulière, que les grains passèrent outre, et s'écoulèrent par Dantzick, malgré l'énormité du droit. Les choses sont depuis rentrées dans l'ordre primitif, et, par le dernier acte de partage qui donne Dantzick au roi de Prusse en toute propriété, le commerce a repris sa route naturelle. La balance a penché au profit de la Prusse, avec un avantage proportionné aux extrêmes besoins de l'Angleterre; en sorte que, de toute la monarchie, la ville de Dantzick est la plus riche en gros capitalistes.

Néanmoins, il résulte de la comparaison des exportations anciennes avec celles des meilleures années qui ont précédé la guerre, que cette guerre est l'unique raison de la traite actuelle, et que les retours considérables d'argent doivent être attribués au prix exorbitant du grain, plutôt qu'à la quotité effective des exportations; ce qui doit faire craindre une diminution au moment de la paix, où les besoins deviendront moins pressants, les concurrents plus nombreux, et les demandes moins considérables. Alors, l'administration exigera quelques réformes. On craint que l'élévation du tarif, que les impositions extraordinaires sur les grosses fortunes, que des prohibitions autrefois inconnues, toutes choses portées fort loin, sous le règne actuel, ne deviennent des entraves sensibles au commerce; et si l'on veut alors rétablir l'équilibre entre la somme des opé-

Digitized by Google

rations anciennes et celle des opérations courantes de Dantzick, il faudra concilier le système de police et de protection que demande une ville devenue royale, avec celui de liberté et de prérogatives dont elle a joui, à titre de ville anséatique, dans le temps de sa prospérité.

Ses autres branches de commerce sont en assez grand nombre, mais les mêmes observations ne leur sont pas toujours applicables. On distingue d'abord les bois de chêne, de hêtre et de sapin, pour la construction, aussi quelques mâtures, mais en modique quantité, par comparaison avec la traite qui s'en fait par les ports de Memel et surtout de Riga. Les bois de chêne et de hêtre viennent par la Vistule, où ils sont descendus des forêts de Pologne, même de la portion acquise à la Russie. Ils débouchent par cette route, parce qu'ils ne pourraient rapporter les frais nécessaires pour les rendre à portée du port de Memel ou de la Duna. C'est encore l'Angleterre qui paye et qui prend la majeure partie de ces approvisionnements; mais on la rend tributaire autant que possible. Les chantiers de Dantzick sont couverts d'ateliers où l'on ouvrage tous les bois d'une main-d'œuvre chère, indépendamment de la grande quantité qu'on en fournit en pièces et simplement écarris. Les planches de sapin, le bordage en chêne, et tous les autres matériaux qui font la cherté des navires, sont ouvragés à Dantzick pour l'Angleterre. Cela occupe un très-grand nombre d'ouvriers, active les chantiers et porte l'industrie aussi loin que le permet le local. On en tire un parti admirable; non-seulement les Dantzigois y font construire leurs navires, mais on y crée un plus grand nombre encore de vaisseaux anglais; et c'est ainsi que les deux nations sont réciproquement utiles l'une à l'autre.

Un autre article qui forme, avec les précédents, la partie principale des exportations de Dantzick, c'est

Digitized by Google

l'extrait des cendres, connu dans le commerce sous le nom de *potasse*. La potasse est une substance très-recherchée, et qui devient tous les jours plus précieuse, en proportion du prix des bois et du nombre des manufactures. Peu de pays en fabriquent assez pour leur propre besoin, et c'est d'ailleurs une richesse de sol, qui n'appartient pas également à tous. La Hongrie, la Pologne et les pays du Nord, très-fertiles en bois et très peu avancés pour l'industrie et la civilisation, ne pouvant employer toutes les cendres qu'ils produisent, dans leurs propres manufactures, en laissent refluer le superflu chez les autres nations, et les répandent dans le commerce, soit en nature de simples cendres, soit après les avoir converties en potasse. La Vistule en reçoit beaucoup sous ces deux formes. Le peu que demande la Prusse, relativement à l'énorme quantité qui en passe, reste dans ses manufactures; le surplus descend à Dantzick, et la est épuisé par les diverses nations. La guerre a mis la cherté sur cet article, et la France en souffre particulièrement; car, ne pouvant s'en procurer ni d'Amérique, ni de Sicile, ni d'Espagne, elle est obligée de recourir aux potasses du Nord, et le prix s'en éleve d'autant plus qu'il y a moins de concurrence; ainsi, l'on peut encore ranger cet article parmi ceux sur lesquels s'exercent le calcul et les spéculations des Dantzigois. Dans un ordre inférieur, on peut classer les chanvres, les toiles d'emballage, quelque peu d'acier et de fer, et l'ambre, enfin, que l'on recueille sur les bords de la mer, et qu'on exploite aussi sur quelques côtes pour l'envoyer au reste de l'Europe, mais en Turquie plus spécialement. Ces derniers objets réunis à la masse, en augmentent beaucoup l'intérêt; pris à part, ils n'en ont qu'un fort médiocre.

Les nations que le commerce peut mettre en rapport

Digitized by Google

avec la ville de Dantzick, n'en reçoivent pas à beaucoup près les mêmes avantages que ceux qu'elles procurent à cette place. Il résulte du système de prohibitions, établi dans la monarchie prussienne et applicable à tout ce qui se peut fabriquer dans son étendue, qu'il ne reste plus aux autres nations à lui fournir que des produits industriels qu'elle n'ait point encore obtenus d'elle-même, ou des productions étrangères à son sol. De ce genre, il en est d'indispensables pour elle; et si, pendant la guerre, c'est l'Angleterre seule qui jouit du droit presqu'exclusif d'approvisionner toute l'Europe de denrées dites coloniales, un droit non moins incontestable, droit qui s'exerce pendant la paix, c'est celui dont jouissent la France et l'Espagne, d'exporter les vins de leur territoire. Ces deux nations doivent perdre moins dans la balance, puisqu'elles effectuent un échange réel, et qu'à l'égard des articles coloniaux, elles peuvent entrer en concurrence avec l'Angleterre. Il faut convenir néanmoins que le plus grand avantage de ce droit n'est pas dans son application au commerce de la Baltique; Dantzick reçoit moins qu'il ne donne, et, comme la différence est un bénéfice net, les opérations de ses habitants sont très-lucratives.

Une chose qui ne saurait échapper à l'examen de l'observateur commerçant, c'est le soin que l'on met à la conservation des grains et le respect avec lequel ils sont gardés dans tous les dépôts de la ville. Ils ont un quartier séparé; c'est une île très-spacieuse, formée au sein de la ville elle-même: c'est-là que sont les magasins. Le jour, on les remplit, on les vide, on leur donne de l'air, on les défend de tout dégât, notamment de celui que pourraient faire les corbeaux attirés par une si riche proie. La nuit, toutes les portes sont closes; personne n'y pourrait rester impunément. Passé l'heure où l'on ferme, il est défendu d'y porter du feu; la garde est

Digitized by Google

confiée à des chiens sauvages qui feraient prompte justice des mal-intentionnés. Par ce moyen, la propriété se trouve religieusement conservée, et c'est un exemple admirable d'ordre et de bonne administration, que l'économie qui préside à la conservation de la fortune générale par la conservation des fortunes particulières.

D'après ces considérations sur la ville de Dantzick, il est fâcheux, mais pourtant nécessaire d'avouer que sa prospérité se fonde en grande partie sur la calamité publique. La guerre qui n'est que trop favorable au système spéculatif qu'on y professe, la guerre qui afflige si déplorablement toutes les autres villes maritimes, même celles, dans la Baltique, qui ne sont pas situées d'une manière aussi avantageuse que Dantzick, la guerre est évidemment le plus grand intérêt d'une ville dont le commerce roule particulièrement sur l'exportation et sur le débouché certain des grains de la Pologne. Le prix auquel s'élève progressivement un article de nécessité si absolue, compense tout autre inconvénient; et s'il faut débourser beaucoup d'argent pour importer des vins et surtout des cafés, sucres, cotons, ainsi que les autres denrées dont l'Angleterre a la fourniture exclusive, on se retrouve et au-delà par le prix qu'on met sur les grains. C'est un argent que l'on prête à usure; et cette usure n'a pas de terme, pui que la guerre est une première chance, la disette une seconde, etc. Ce sont ces vérités dont le négociant de Dantzick est tellement pénétré, qu'il aperçoit avec regret la fin prochaine d'un fléau, pour lui seul lucratif. Mais, indépendamment des circonstances aussi particulières que celles du moment actuel, et dans l'état de la plus grande pacification maritime, ce port sera toujours un entrepôt très-précieux pour les autres nations, un lieu d'échange avantageux à la monarchie prussienne. Pour peu que l'on fasse attention à ses rapports avec la Pologne, à ceux

Digitized by Google

du même genre qui existent entre les villes de Kœnisberg et de Memel et la Prusse proprement dite, même avec la Russie polonaise ; entre Stettin et le Brandebourg avec la Silésie, il faudra en conclure l'influence la plus sensible du commerce de ces villes sur l'industrie et les consommations de presque tout le nord de l'Allemagne. De telles raisons suffisent bien pour que la Prusse s'oppose de tous ses moyens aux plus légères entraves qui menaceraient le commerce maritime. Sa cause est celle de toutes les puissances qui ont à déboucher leur superflu et à se procurer le nécessaire, mais qui ne veulent avouer d'autre domination maritime que celle de l'industrie, de l'activité et d'un juste équilibre. Des fortunes particulières peuvent bien se former rapidement, au moyen de tel avantage local, de telle chance; mais la masse est intéressée à la liberté de transport la plus illimitée ; et, tôt ou tard, les ports de Prusse doivent se fermer aux Anglais, à moins que ceux-ci n'y reviennent, avec les vaisseaux des autres nations, en toute paix et toute liberté, sauf les avantages de l'industrie et de l'émulation.

Sur le Danemarck.

Le Danemarck, non compris le duché de Slesvick qui a son gouvernement particulier, est divisé en sept grands bailliages, dans lesquels on compte 68 villes, dont un grand nombre pauvres et petites. Plusieurs pays, dont nous avons parlé dans nos numéros précédents, font partie de cet état : ce sont :

1) Au nord; la Norwège, plus haut l'Islande ; dans un éloignement plus considérable les îles de Fero, et enfin le Groenland qui touche au pôle arctique, ou du moins aux glaces éternelles.

2) Au midi, le duché de Holstein compris dans le

Digitized by Google

cercle de la Basse-Saxe, par conséquent soumis dans plusieurs circonstances à la jurisdiction de l'empire germanique, en dernier ressort.

3) En Asie, Tranquebar et ses dépendances sur la côte de Coromandel; plusieurs loges ou petits établissements sur d'autres côtes, et en outre les îles de Nicobar, à l'entrée du golfe de Bengale.

4) En Afrique, une étendue de 50 milles danois ou 80 lieues de France, sur la côte de Guinée.

5) Aux Antilles, les îles de Sainte-Croix, de Saint-Thomas et de Saint-Jean.

En Danemarck, les hommes sont en général grands et forts, leur teint animé et sain, leurs yeux peu vifs, leurs cheveux blonds; les femmes, ordinairement blondes aussi, ont la peau très-blanche et très-fine, le teint éclatant, le regard un peu langoureux; elles sont grandes et assez bien faites. Les Danois, sans avoir ce degré de pesanteur qu'on attribue à tel autre peuple, sont bien éloignés de la légèreté : il le faut attribuer à l'abondance et à la nature des aliments lourds et farineux dont ils se nourrissent, à la pesanteur et à l'humidité de l'air qu'ils respirent. Ils ont de la patience, savent persévérer, résister à l'adversité et surmonter les obstacles. Ils sont bons, honnêtes, bienfaisants et véritablement hospitaliers. On serait peut-être en droit de leur reprocher trop d'admiration et d'enthousiasme pour tout ce qui vient de l'étranger, et en même temps trop de défiance d'eux-mêmes. Ils aiment beaucoup leurs aises et même le luxe : c'est un vice national, chez les Danois et ailleurs : mais ce qu'on trouverait plus difficilement chez d'autres peuples, il s'y commet peu de vols, les assassinats sont des crimes rares, et les soulèvements presque inconnus.

La population des états de Danemarck, en Europe, était, en 1796, de 2,444,335 individus; savoir :

Digitized by Google

Danemarck, 872,500.
Norwège, 897,874.
Duches de Slesvick et de Holstein, 617,884.
Islande, 46,201.
Iles de Fero, 4,754.
Groenland, 5,122.

Le nombre des naissances, est à celui des vivants dans la proportion d'un à 32, parce qu'on ne peut compter que deux ou trois naissances par mariage; en revanche, le nombre des morts n'est à celui des vivants que comme un à 38. En général la population de ce pays est bien loin d'être proportionnée à l'étendue de son territoire, mais les efforts constants du gouvernement actuel, la paix sans altération dont a joui le Danemarck, et qu'il recouvrera sans doute après cet orage passager, dans lequel il a su maintenir sa gloire et mériter l'estime de toute l'Europe; le peu de disposition qu'ont heureusement, quoi qu'on en dise, les habitants de ce pays à l'insurrection, la sureté et les avantages dont y jouissent les étrangers, tout concourt à en augmenter la population, qui ne peut que s'accroître de plus en plus.

Les nobles, en Danemarck, ont des priviléges, mais peu considérables: la noblesse d'ailleurs s'y acquiert aisément, et il suffit d'être propriétaire de grandes terres ou d'avoir un titre, pour jouir de la plus grande partie des droits qui y sont attachés.

On jouit de tous, si l'on possède à la fois une terre et un titre. Les comtes et les barons seulement forment une classe particulière, et ont quelques priviléges au dessus des autres; mais ils sont généralement trop justes et trop sages, pour exiger ou même desirer des distinctions dont le mérite et les talents se trouveraient humiliés. Si les nobles sont en possession de la plupart des places lucratives et des charges éminentes, ce

Digitized by Google

n'est guère qu'une suite naturelle de la forme du gouvernement. Comme le duché de Slesvick, est sous plusieurs rapports, réuni à celui de Holstein, et conséquemment gouverné plutôt d'après des principes allemands, que suivant l'esprit des lois du Danemarck, la noblesse y jouit de plus de priviléges (Le recueil de ces priviléges vient de paraître dans une édition très-soignée, in-4.°).

Pendant un assez long temps ce fut une fureur presque universelle de courir après les titres bien plus qu'après les dignités. Cette manie semble passée de mode, et aujourd'hui, mieux qu'autrefois, on apprécie le titre de bon citoyen. L'ordonnance qui règle les rangs et qui les divise en neuf classes, et chaque classe en plusieurs degrés, est cependant en pleine vigueur. Indépendamment de dix pour cent que les fonctionnaires publics, en général, payent sur leurs appointements, chacun est encore soumis à un impôt, à raison de son titre.

Quoique par la loi fondamentale de 1660, le pouvoir monarchique soit limité à l'égard de la religion et de quelques autres objets qui regardent principalement la personne du roi, cette loi n'ayant point déterminé de moyens coactifs pour les cas où quelque roi de Danemarck outre-passerait les bornes qu'elle prescrit, on peut regarder ce gouvernement comme une des monarchies les plus absolues qui existent. Cette loi fixe également l'ordre de succession au trône; elle y admet les filles, mais seulement à défaut de lignée mâle. Le roi y est déclaré majeur à l'âge de 13 ans accomplis.

Les deux principaux ordres de chevalerie sont celui de l'Eléphant et celui de Dannebrog; les chevaliers du premier, dont le nombre est fixé à trente, portent ordinairement le cordon bleu; cet ordre est un des plus anciens et des plus estimés de l'Europe.

Digitized by Google

Les chevaliers du second, ont pour marque distinctive, un cordon blanc à lisières rouges; leur nombre est aussi déterminé; jamais on n'a plus respecté qu'aujourd'hui ces deux institutions.

La religion dominante de l'état est la luthérienne; les autres cultes chrétiens et le judaïsme y sont non-seulement tolérés, mais même spécialement protégés. L'église est gouvernée par six évêques, et dans le Slesvick, par un surintendant; elle compte en totalité 1800 pasteurs.

Nous avons inséré dans le dernier N.° des réflexions extraites du journal officiel, qui contenaient un coup-d'œil général sur la situation actuelle de l'Europe; ces réflexions ont dû frapper tous les esprits. Aussi, les papiers anglais attestent que le gouvernement français acquiert de plus en plus, aux yeux même de l'Angleterre, le crédit et la confiance qui doivent amener les négociations définitives pour la paix. Les dépêches de Calais à Douvres, et de Douvres à Calais se succèdent rapidement. Un second article du Moniteur offre plus particulièrement la position respective de ces deux puissances:

« Le Cap-de-Bonne-Espérance, Ceylan et Surinam, n'ont pas été conquis par les armées anglaises, mais leur ont été livrées par les Orangistes. La Hollande les a perdus par suite des divisions et des désordres que produisent toujours les grandes révolutions.

Les Anglais n'ont rien pris aux Français dans l'Inde, qui fût susceptible de défense. Les îles de France et de la Réunion appartiennent à la République.

Le pavillon britannique flotte sur la Martinique. Les habitants ont appelé les Anglais et mis en dépôt dans leurs mains leurs forteresses, pour se soustraire à l'insurrection des noirs, pendant la durée de l'effervescence de la révolution, et jusqu'à ce que la France se fût donné un gouvernement capable de les protéger. C'est donc

Digitized by Google

par suite des désordres de la révolution, que l'Angleterre occupe la Martinique.

La Trinité était sans défense, et Malte même, à l'égard de laquelle les Anglais n'ont eu d'autre mérite que de la bloquer avec quelques vaisseaux, aurait été secourue, sans les désordres intérieurs et les divisions qui partagèrent, en l'an 7, les grandes autorités de la république.

Lorsqu'on considère l'effet que dut produire, sur des possessions éloignées, une révolution de la nature de celle qui a agité, pendant dix années, les peuples français et batave, on est étonné qu'il reste encore quelques colonies aux alliés.

Les motifs qui firent ouvrir le port de Toulon aux Anglais, et qui, dans le même jour, mirent à leur disposition trente-trois de nos vaisseaux de guerre et notre chantier le mieux approvisionné, ces motifs tiennent aussi à la révolution.

Lorsqu'au Texel, la moitié des forces navales bataves arbora le pavillon orangiste, la même cause produisit encore le même effet.

Et, pendant que les Anglais profitaient des dissentions civiles des alliés, pour obtenir de si grands avantages qui demandaient de si faibles efforts et valaient si peu de gloire, deux coalitions se formèrent successivement. Le continent de l'Europe ne fut qu'un champ de bataille où plus de deux millions d'Européens trouvèrent la mort.

Cependant ces deux coalitions se sont dissoutes. Quelques-uns des coalisés que l'Angleterre avait soudoyés, ont perdu une partie de leurs états : d'autres n'existent plus au rang des puissances.

Les 500 mille livres sterling que le roi de Sardaigne a longtemps touchés pour faire la guerre à la France, lui ont causé bien des malheurs.

Le roi de Naples qui, le premier, est entré dans la

Digitized by Google

coalition, n'a trouvé de sureté que dans la protection de la république.

Le Portugal qui a suivi, avec un dévouement et un aveuglement presque inconcevables, l'influence britannique, est prêt à perdre ses meilleures provinces.

La Prusse occupe l'Hanovre, et les puissances du Nord arment de tous côtés, bien convaincues qu'il n'y aura de sureté pour leur commerce, que lorsqu'elles entretiendront des flottes puissantes; car ce n'est désormais qu'à l'aide de la force qu'il appartient de soutenir les principes immuables et sacrés de la liberté des mers.

Que vont donc faire les ministres britanniques?

Reformer une troisième coalition?

Ils acheteraient en vain quelques ministres. Ils prodigueraient en vain tout l'or de l'Asie et de l'Amérique; la guerre a appris aux peuples du continent à s'estimer: elle les a réunis dans leur haine commune contre l'Angleterre. Il n'est pas aujourd'hui une puissance en Europe, il n'est pas une armée continentale qui voulût se battre pour affermir les Anglais dans l'empire des mers.

Fomenter la guerre civile en France?

La révolution est finie. Les Anglais soudoieront quelques scélérats. Ils périront sur l'échafaud.

Abandonnés de l'Europe entière, continuer la guerre contre la France?

L'Angleterre, il est vrai, pourrait y gagner l'avantage de jouir plus longtemps, presque seule, du commerce du monde; mais serait-il sensé de croire que désormais, n'ayant plus rien à occuper, ses troupes dispersées dans les quatre parties du monde, et dès-lors faibles partout, elle pût espérer d'autres succès en continuant la guerre? Et d'ailleurs tout, dans la nature, n'a-t-il pas un terme?

Nous n'examinerons pas si le fossé qui nous sépare est tellement large qu'on ne le puisse franchir; nous ne

Digitized by Google

dirons pas qu'obligés à la guerre par la volonté des ministres anglais, il n'y aurait aucun Français, de quelque parti, de quelque opinion qu'il fût, qui ne briguât l'honneur de contribuer au repos du monde et à la liberté des mers.

Nous ne dirons pas tout ce que le peuple français peut faire, s'il sent qu'un dernier effort est nécessaire à son honneur et à son existence.

Mais, quelles que soient les chances qu'offre aux alliés la continuation de la guerre contre l'Angleterre seule, il n'en est pas moins vrai qu'elle est contraire à leurs intérêts et à leurs vœux. Le bonheur des nations se compose de tous les instants, de toutes les années; du sang, des souffrances et une privation de commerce, pendant une année, sont, pour des hommes sages, des considérations majeures qui doivent déterminer les gouvernements à se contenter de ce qui peut être compatible avec l'honneur et une sage politique.

Les ministres anglais se résoudront-ils enfin à la paix?

Elle dépend entièrement d'eux; mais ils doivent considérer que le peuple français du 19.me siécle n'est plus ce peuple qui, vers le milieu du 18.me, souffrait des commissaires dans ses ports, et qui voyait de sang-froid déchirer ses toiles sur les métiers.

Que les avantages qui ont été obtenus par eux sur les alliés, sont dus aux désordres de la révolution, qui ne peuvent plus se reproduire; aux malheurs de la guerre civile dont tous les Français sont désabusés; aux efforts immenses des deux grandes coalitions, qui n'ont plus intérêt de se reformer que contre eux.

Que, s'ils ont dans les mains des établissements espagnols et hollandais, la France dispose des états de ceux de leurs alliés qui, par leur faiblesse, ne devaient pas naturellement s'exposer avec tant d'imprudence à son indignation.

Digitized by Google

Qu'ils ne se sont résignés à tant de hasards que suscités par les agents anglais, et comptant en tout temps sur leurs promesses et sur leurs secours.

Toutes ces considérations porteront-elles les ministres anglais à concevoir un système conforme à l'honneur et à la dignité de leur pays, mais fondé sur l'équilibre dans les différentes parties de la terre? La paix se trouvera faite, et le monde livré de nouveau à l'industrie, au commerce, à toutes les sciences et à tous les arts, qui ont rendu les puissances européennes de notre âge si recommandables et si supérieures aux générations passées.

INTÉRIEUR.

Le C. Talleyrand, ministre des relations extérieures, est parti de Paris le 9 messidor pour prendre les eaux à Bourbon-l'Archambaut. Pendant son absence, le portefeuille est remis au citoyen Caillard, garde des archives du ministère.

Rien de certain sur l'Egypte, sinon l'incertitude même des nouvelles qui se contredisent tous les jours dans les papiers anglais; mais cette incertitude est pour nous un motif d'espérance. On parle d'une défaite des Anglais auprès de Rhamanié.—Il semble que du sort définitif de ces contrées dépend en grande partie la paix générale.

L'armée espagnole a poursuivi sa marche victorieuse en Portugal. La paix vient d'être signée entre cette puissance et S. M. C. Les conditions ne sont pas encore connues.

L'embargo est levé de part et d'autre sur les vaisseaux anglais, russes, danois. Les Suédois se flattent que cette mesure leur sera bientôt commune. Les relations commerciales se rétablissent, et l'on commence à espérer la paix maritime. Mais les puissances du Nord ne pa-

Digitized by Google

raissent pas disposées à renoncer aux principes qui ont formé la *neutralité armée*. Recemment encore, on a publié à Stockholm la déclaration par laquelle S. M. danoise accède à la convention du 16 décembre.

Une foule de braves ont obtenu des brevets d'honneur du premier consul. Il est impossible de citer tous les traits de courage par lesquels ils ont paru surpasser tous les jours leurs premiers exploits. En voici un entre mille.

Dans une affaire qui eut lieu le 24 frimaire an 8, pendant le blocus de Gènes, l'ennemi fut mis en déroute et poursuivi par les grenadiers de la 55.e demi-brigade de ligne. Un de ces grenadiers, nommé Alexis, s'étant avancé rapidement par un sentier tres-escarpé, fait un faux pas et roule au fond d'un ravin où se trouvait rassemblée une compagnie de soixante chasseurs croates, armés de carabines à deux coups. Loin d'être effrayé, il se relève aussitôt et crie à l'officier ennemi ; *Rendez-vous, ou vous allez être fusillés par un bataillon qui vous entoure*. L'officier obéit ; les armes sont posées, et l'intrépide Alexis conduit seul ses prisonniers jusqu'au lieu où sa demi-brigade s'était ralliée.

Dans sa séance du 5 messidor, l'Institut a nommé le C. Sicard à la place de la section de grammaire, vacante par la mort du C. Dewailly.

Son excellence le cardinal de Gonsalvi, secrétaire d'état de sa sainteté, est arrivé à Paris le 2 messidor. Il a eu dans la soirée son audience de réception au palais du gouvernement.

Le même jour, le ministre des relations extérieures a présenté au premier consul M. le baron d'Ambach, conseiller de régence de l'électeur de Saxe ; M. le baron d'Yvoi, gentilhomme attaché à la maison du prince de Nassau-Orange ; M. le sénateur Rodde, député de Lubeck ; MM. les sénateurs Tucher et Kiessling, députés de Nuremberg. Le prince de Hohenzollern-Heckigen a pris congé du premier consul, à la même audience.

Digitized by Google

Le journal que nous avons annoncé dans le numéro XII, sous le titre de *Journal général de littérature, des sciences et des arts*, a paru en effet le premier prairial, et continue de paraître deux fois par décade. Il justifie les espérances que faisaient concevoir le nom du rédacteur, le citoyen Fontenay. Il prouve que ce vieillard, respectable par ses mœurs, et qui mérita d'être longtemps proscrit pendant la révolution, a conservé pour la saine littérature le bon goût qu'il manifestait dans son *Journal général de France*.

L'estimable traducteur des ouvrages allemands, anglais, espagnols, etc. qui concernent les établissements d'humanité, continue le recueil de ses mémoires. Les numéros 23 et 24 ont paru. Le premier est la fin de l'histoire des lazarets, et forme avec le numéro 19 le tome deuxième de cette histoire. Le second, avec le numéro 21, complète l'extrait d'un ouvrage ayant pour titre : *Etat des pauvres*; par sir F. Morton Eden. Le même numéro 24 contient en outre une liste alphabétique d'ouvrages français relatifs aux établissements d'humanité, et la table générale des 24 premiers numéros de cette utile collection.

L'Ecole polytechnique doit son existence à la révolution (1); mais elle est du petit nombre des établissements qui survivent aux circonstances qui les ont fait naître. L'époque où cette école fut établie, était, plus que toute autre, le moment favorable à son institution. Tous les vieux monuments de l'éducation publique avaient disparu. Deux années seulement nous séparaient du temps où ils existaient encore, et l'on eût dit qu'un intervalle de deux siécles isolait la génération qui achevait de s'instruire, et celle qui se présentait trop tard à l'instruction. Ce fut une espèce de phénomène, que cet établissement nouveau, seul au milieu des ruines. Une foule de jeunes gens s'y réfugièrent pour sauver ces années, qu'on ne répare point; les autres, trop jeunes encore, le fixèrent comme le but de leurs études.

* Le premier décret de la convention nationale, concernant cette école, est du 21 ventose an 2.

Digitized by Google

On sait d'ailleurs de quelle faveur extraordinaire jouissaient depuis un certain temps les sciences mathématiques et physiques. Tous les esprits se tournaient vers les travaux qui avaient illustré les Lagrange, les Monge, les Lavoisier, les Chaptal. Ce serait une recherche curieuse, également digne du littérateur et du philosophe, d'examiner les effets de cette direction presque universelle des esprits vers des sciences qui demandent surtout un raisonnement froid, méthodique et rigoureux, et n'admettent que les résultats de l'analyse et du calcul.

Enfin la guerre de la France contre l'Europe appelait des ingénieurs au service des armées.

Les services que l'Ecole polytechnique a rendus, ceux qu'elle doit rendre à l'avenir, et qui deviendront plus importants, à mesure qu'elle recevra les perfectionnements dont elle est susceptible, assurent sa durée.

L'organisation de cette école a été réglée par une loi du 25 frimaire an 8; mais le législateur a sagement pensé que, conçue sur un plan aussi vaste, et sans modèle chez aucun peuple, elle devait recevoir de la réflexion et de l'expérience plusieurs améliorations. Un conseil, formé des plus savants professeurs, de quelques membres de l'Institut national, des officiers-généraux ou agents supérieurs des différents services publics, est convoqué tous les ans. Il prend connaissance de la situation de l'Ecole, des résultats qu'elle a donnés pour l'utilité publique, et des moyens de coordonner le plus avantageusement toutes les branches et tous les degrés d'instruction.

Le *conseil de perfectionnement* vient de présenter son premier rapport, au ministre de l'intérieur.

On y voit toutes les espérances justifiées par l'excellence des méthodes d'enseignement, par le zèle et les talents des professeurs, par l'assiduité et l'émulation des élèves, qui s'y rassemblent de toutes les parties de la république; le sort des élèves assuré par le grade qui leur procure la subsistance militaire, les dispenses d'âge réservées aux défenseurs de la patrie, le mode des examens d'admission (1), rendu plus uniforme, le

* Les connaissances exigées pour l'admission à l'Ecole polytechnique, sont : 1.° l'arithmétique; 2.° l'algèbre, com-

Digitized by Google

choix des aspirants combiné avec les besoins des différents services, un nouveau concours ouvert pour l'artillerie de la marine, les examens étendus à toutes les parties de l'instruction; les relations, mieux déterminées, de cette école première, avec toutes les écoles d'application, tels sont les amendements qui sont déja résultés de la loi du 25 frimaire.

Ainsi, l'Ecole polytechnique aura puissamment secondé l'impulsion donnée vers les sciences exactes; la France a droit d'en attendre, soit en paix, soit en guerre, de grands avantages, puisqu'elle y prodigue aux élèves tout ce qui peut former des sujets pour l'artillerie, le génie militaire, la marine, le corps des ingénieurs des ponts-et-chaussées, celui des ingénieurs des mines, ou même pour les établissements de commerce, d'arts et de manufactures.

Mais ce n'est ici pourtant qu'une seconde éducation; et quelque nécessaire, quelque avantageuse qu'elle puisse être, son succès tient beaucoup au succès de l'éducation qui la précède; d'ailleurs, celle-ci est le besoin de tous; celle-là ne peut et ne doit appartenir qu'au petit nombre. La première forme l'homme, la seconde le savant. On conçoit combien il est plus facile de créer une Ecole polytechnique, que d'établir, et surtout de rétablir de bons colléges ou de bonnes écoles.

prenant la résolution des équations des deux premiers degrés, la composition générale des équations; la démonstration de la formule du binome de Newton dans le cas seulement des exposants entiers positifs; les méthodes pour trouver les diviseurs commensurables, qui peuvent être contenus dans une équation, pour résoudre les équations numériques par approximation, pour éliminer les inconnues dans les équations de tous les dégrés; 3.° la géométrie élémentaire, en y comprenant la trigonométrie rectiligne et la manière de faire usage des tables de logarithmes pour la résolution des triangles; 4.° les propriétés principales des sections coniques; 5.° la mécanique statique, appliquée principalement à l'équilibre des machines simples; enfin, les candidats seront tenus d'écrire, sous la dictée de l'examinateur, quelques phrases françaises, pour constater qu'ils savent écrire correctement leur langue.

Nota. La théorie des proportions et progressions, et des logarithmes sera exigée dans les examens; on exigera aussi l'exposition du nouveau système métrique.

Digitized by Google

Au reste, on voit par le programme d'admission combien les premiers éléments de l'éducation ont été négligés depuis plusieurs années. Les examinateurs ont demandé seulement que les élèves sussent *écrire correctement leur langue.* Ils ont craint, avec raison, d'éloigner des sujets que des circonstances, trop communes, auraient privés, sous ce rapport, d'une instruction plus étendue; mais ils reconnaissent la nécessité d'exiger par la suite des aspirants les preuves qu'ils ont suivi des cours de langues anciennes et de littérature. La France entière redemande ces cours. Elle se souvient qu'elle eut à la fois Tourville et Vauban, et Bossuet et Racine. A. R.

M. le comte et M.me la comtesse de Livourne ont quitté Paris le 12 messidor.

L'armistice, entre le Danemarck et l'Angleterre, vient d'être prolongée de deux mois. On s'attend que les négociations de paix seront terminées à cette époque.

Les tribunaux spéciaux, établis dans 27 départements, d'après l'arrêté du 4 ventose (V. n.° XVIII), sont en pleine activité. A la fin du mois de prairial, ils avaient déja jugé 354 affaires, et prononcé sur le sort de plus de 1200 individus, la plupart prévenus de délits très-graves et de crimes atroces. Le tribunal de cassation n'a eu occasion de relever que très-peu d'erreurs sur la compétence des nouveaux tribunaux; il n'a réformé que huit de leurs jugements; ainsi l'expérience même a justifié la sagesse et l'à-propos de cette mesure extraordinaire: l'ordre renaît et succède partout au plus affreux brigandage.

Mille opinions différentes d'amateurs et d'artistes ont, jusqu'à présent, laissé très-indécises les questions qu'a fait naître la colonne nationale. On attend incessamment le rapport du jury, qui a fait adopter le dessin du C. Moreau.

Digitized by Google

Suite de la Statistique du département des Hautes-Alpes.

Jachères.

On ne connaît pas davantage cette méthode qui consiste à réparer une terre en variant sa culture. Chaque année, la moitié des champs reste en jachères, et la terre qui une fois a rapporté du froment, n'est jamais ensemencée d'une autre espèce de grains.

Productions.

D'après une évaluation approximative, le produit net des terres labourables s'élève à 600,000 quintaux de froment ou de seigle. En général, il faut, chaque année, retrancher de la récolte possible ce qui est perdu par la manière vicieuse d'ensemencer les terres, et par le foulage et le lavage des grains, qui se pratiquent encore aujourd'hui comme anciennement. Cependant, cette récolte suffit ordinairement à la consommation des habitants; quelquefois même, il y a de l'excedent, et alors une grande partie s'exporte dans la ci-devant Provence. Mais jamais les exportations ne doivent prendre la totalité de cet excédent; tout l'argent du pays ne suffirait pas pour le remplacer, dans les années stériles. Ces réserves, si précieuses dans un pays pauvre et sujet à toutes les intempéries des saisons, viennent d'être enlevées par les réquisitions des armées, et il y a tout à craindre, si une année d'abondance ne vient au plutôt réparer cette perte. La pomme de terre, qui fait la nourriture presque habituelle du pauvre, offrirait plus de ressources encore, si on voulait la cultiver en grand.

Dans la partie méridionale du département, les vallées sont couvertes de noyers, qui fournissent aux habitants leur provision d'huile. Soit habitude, soit économie, ils en tirent fort peu de la ci-devant Provence, qui est limitrophe. L'huile du prunier briançonnais, dont on a cherché à encourager la culture, serait bien préferable, sous tous les rapports, à l'huile de noix.

Digitized by Google

On récolte aussi du vin dans plusieurs communes. Il est très-mauvais dans la partie septentrionale du département ; mais les habitants s'en contentent. Sur les bords de la Durance, la qualité devient meilleure ; il faut même qu'elle soit excellente, puisque les propriétaires ne viennent pas à bout de l'altérer tout-à-fait par les vins de fabrication.

CHEVAUX, MULETS.

Ce pays fournit peu de chevaux. L'âne et le mulet doivent avoir la préférence, dans une contrée montagneuse et difficile. Le mulet surtout est d'un usage général pour le roulage et pour porter des charges à dos, dans les chemins escarpés, sur les bords des précipices. On en élève de très-beaux dans le *Champsaur* et dans la vallée de *Queyras*, limitrophe du Piémont. Les habitants vont les acheter très-jeunes dans la ci-devant Auvergne et dans l'ancien Limousin ; ils les gardent pendant dix-huit mois environ, puis les revendent avantageusement.

Les ânes sont beaucoup moins nombreux que les mulets. Il serait possible et même avantageux de les multiplier davantage. Le Piemont en fournirait de la plus belle race, pour former des haras ; des prairies artificielles donneraient les fourrages. L'âne suppléerait, pour beaucoup d'usages, au mulet, dont l'achat excède souvent les facultés du pauvre.

BŒUFS.

Chaque exploitation rurale suppose au moins deux ou un plus grand nombre de bœufs destinés au labour. Les vaches donnent de fort bon lait, et les fromages font la richesse de quelques vallées. On compte, dans ce département, environ vingt-deux mille habitations. En ne prenant, pour terme moyen, que deux têtes de bétail par habitation, le nombre total des bêtes à corne s'éleverait donc à quarante-quatre mille environ.

Ici, il faut encore regretter les prairies artificielles. Car, sans doute, c'est à la disette de fourrages qu'il faut attribuer la funeste habitude où l'on est de ne point faire d'élèves et de vendre les veaux dans les départements du Midi. La partie limitrophe du département de

Digitized by Google

l'Isère fournit aux cultivateurs les bœufs dont ils ont besoin. Mais le produit des veaux est loin de couvrir les frais de cet achat, et c'est ainsi que l'indolence et l'obstination des habitants tend à faire sortir le numéraire d'un pays déja si pauvre par lui-même.

MOUTONS.

Les moutons des Alpes sont connus. Vers le milieu du printemps, lorsque le soleil a fondu les neiges, on les voit sortir du fond des vallées. Ils quittent leur étable infecte et obscure, pour se répandre successivement sur les montagnes reverdies, en les parcourant depuis la base jusqu'au sommet, toujours au milieu d'un air pur, des pâturages frais et odorants. Les premières neiges les avertissent de quitter cet heureux séjour. Alors on les voit descendre des montagnes, couverts de toisons épaisses et blanchies par les rosées, chargés de graisse et doublés de valeur.

Partout ailleurs, ce serait là un grand moyen de richesses locales : la nature en fait presque tous les frais. Cependant on n'en profite pas, ou du moins que très-peu, et les spéculateurs des départements méridionaux viennent révéler aux habitants les ressources de leur pays, en se les appropriant.

MOUTONS TRANS-HUMANTS.

Chaque année amène, de la ci-devant Provence, d'immenses troupeaux qui consomment, pour le profit de leurs maîtres, les pâturages des Alpes. L'hiver les rappelle dans le midi, où ils dédommagent avec usure les propriétaires des avances que nécessitent leur conduite et les frais de séjour. Ces troupeaux, allant et venant, sont connus sous le nom de *faces trans-humantes*. Cet usage remonte à un temps immémorial. Les conducteurs jouissent de certains priviléges, soit pour les lieux de gîte, soit pour les lieux de séjour, etc. Avant la révolution, l'on comptait jusqu'à cent dix mille moutons *trans-humants*. Mais, depuis 1790, les vexations des administrateurs ruraux ont alarmé les propriétaires et les conducteurs, et cette année, la *transmigration* était diminuée des quatre cinquièmes, malgré tous les efforts

Digitized by Google

du ministre de l'intérieur, en l'an 6, pour l'encourager.

En effet, tant que les habitants des Hautes-Alpes ne sauront pas tirer parti eux-mêmes de leurs pâturages, ils ont un grand intérêt à favoriser ces transmigrations qui répandent du numéraire ; le gouvernement ne doit pas non plus les voir avec indifférence. Pendant l'hiver, les troupeaux fournissent les marchés du midi, et donnent aux manufactures des matieres premières d'une tres-bonne qualité.

Mais les résultats seraient les mêmes pour le gouvernement, et ils seraient bien plus avantageux pour ces pays de montagnes, si les troupeaux, au lieu d'être la propriété de quelques spéculateurs des Bouches-du-Rhône ou de Vaucluse, appartenaient à ceux des Hautes-Alpes. On sait que les moutons ne craignent pas le froid, et il n'est pas prouvé, comme on l'a prétendu, que, pour prospérer, ils ayent besoin de changer alternativement de climat et de sol. L'objection tirée de l'incertitude de la vente n'est pas plus fondée ; car la consommation du midi ne doit pas diminuer, parce que le nom des propriétaires aura changé. Les débouchés qui sont ouverts au département des Bouches-du-Rhône, le seront également à celui des Hautes-Alpes. De plus, celui-ci établirait des relations directes avec l'Italie ; et alors, il devient même douteux que ce département pût suffire à la double consommation du Piémont et du midi de la France. Toujours est-il certain que l'on n'aurait à nourrir, pendant l'hiver, que les troupeaux d'un an et les mères destinées à les reproduire.

Canaux d'arrosage.

Au reste, de pareilles entreprises dépendent essentiellement des améliorations de l'agriculture ; ce pays les réclame toutes. Les canaux d'arrosage, par exemple, seraient d'une exécution facile. On pourrait avoir des eaux à toutes les hauteurs, et forcer ainsi les torrents à devenir utiles. Mais ces spéculations aussi simples, si bien d'accord avec les intérêts privés, n'ont convaincu personne ; en attendant, la canicule amaigrit le sol et brûle les moissons.

Digitized by Google

A Gap même, chef-lieu du département, situé au centre d'une vallée aride, on parle, depuis près d'un siécle, du canal d'*Orciers*. La richesse de la ville, la fertilité de ses environs en dépendent; chacun applaudit isolément au projet. Mais aucun plan, aucun devis estimatif, aucune mise de fonds n'ont annoncé l'intention de s'en occuper sérieusement.

DIGUES.

Les secours de l'ancien gouvernement ont donné à quelques communes les moyens de construire des digues. Ces constructions réunissent le double avantage de garantir des inondations les propriétés voisines, et de rendre cultivables d'*immenses délaissés* qui, avec le temps, deviennent des fonds extrêmement précieux. Depuis la révolution, elles sont devenues tout-à-fait impossibles, et il en résulte, chaque jour, des pertes plus ou moins considérables. On compte des villages qui ont perdu la moitié, d'autres la presque totalité de leur territoire.

On doit regretter que les prétentions de quelques propriétaires privilégiés ayent fait rejeter, dans le temps, la proposition d'une compagnie de juifs qui, moyennant l'abandon des *délaissés*, s'engageait à encaisser la *Durance*. Par là, on eût conservé à ce département cinquante on soixante mille ares des meilleures terres labourables.

FORÊTS.

Il n'y a pas longtemps que la plupart des montagnes étaient couvertes de belles forêts. Aujourd'hui, elles ne présentent plus que des rocs dépouillés et stériles; leurs flancs sont creusés par les ravins, et les couches végétales sont entraînées dans les vallons. On sait assez la cause de ces ravages. Il faut dire, cependant, que les approvisionnements des forts n'ont pas moins contribué à la diminution des bois, que les fausses interprétations de la liberté. Avant la révolution, on brûlait de la houille dans les corps-de-garde, soit à Briançon, soit à Mont-Lyon. Il serait à desirer que cet usage prévalût encore; la houille se trouve en assez grande abondance, auprès de Briançon même. La tourbe, répandue çà et là dans les environs de Gap, pourrait aussi sup-

Digitized by Google

pléer à la disette du bois. Une autre considération devrait encore déterminer les habitants de la campagne à profiter de ces ressources. Leurs maisons, construites avec des bois résineux et couvertes de chaume, sont sujettes à des incendies dont le relevé est véritablement effrayant. C'est des forêts seules qu'ils peuvent tirer les matériaux propres à reconstruire leurs maisons; et il est tel village aujourd'hui dont les habitants n'auraient pas d'asile, si leurs maisons devenaient la proie des flammes. Cependant ils ont porté la coignée au milieu de ces beaux arbres, avec la même insouciance que, peut-être, ils ont vu brûler leurs maisons.

La seule forêt considérable de ce département est celle de *Durbon*, dépendante de l'ancienne Chartreuse. Cette forêt doit sa conservation à son escarpement et à son site inaccessible. On y voit des pins antiques et d'une grosseur extraordinaire, qui semblent n'avoir plus à redouter que les orages. Chaque année cependant il s'en fait une coupe de trois ou quatre cents pieds pour le service de la marine. On les précipite dans le *Buech*, lorsque le torrent est flottable. De-là ils vont jusqu'à la *Durance* qui les jette dans le Rhône, qui les amène enfin sur les côtes de la Méditerranée. Au reste, cette forêt ne fournit rien à la consommation du département; et si l'on ne se hâte d'exploiter les combustibles fossiles qu'il renferme, incessamment l'on verra plusieurs vallées réduites à la condition des habitants de la *Grave*, qui ne se chauffent qu'avec de la fiente de vache séchée au soleil.

L'état déplorable de l'agriculture fait pressentir aisément l'état du commerce. Il n'y a en point, à proprement parler, dans le département des Hautes-Alpes. L'industrie est sans émulation; les arts sont encore dans l'enfance. Cette propreté, cette élégance que l'on trouve ailleurs jusque dans les meubles les plus communs, est ici inconnue. Des draps grossiers, fabriqués dans l'intérieur de chaque ménage, habillent presque toutes les familles; en un mot, leurs usages et leurs habitudes annoncent moins une portion d'un peuple industrieux, qu'une peuplade isolée et privée des communications de la société.

Il faut compter pour rien deux ou trois petites fabri-

Digitized by Google

ques de toiles et de mouchoirs que l'on avait cherché à relever dans les environs de Briançon, et qui, depuis quelque temps, ont cessé leurs travaux.

Briançon possédait autrefois une manufacture de cristaux de roche, qui était dans la plus grande activité avant la révolution : depuis les lois sur la requisition et conscription, elle est entièrement tombée. C'était un établissement, bien entendu, que celui où l'on employait, comme matière première, les cailloux et les rochers du pays pour les échanger contre l'or des étrangers. Il mérite toute l'attention du gouvernement. Plusieurs mémoires lui ont été présentés à cet égard.

MINES.

Les découvertes minéralogiques sont encore à faire. Tout annonce que les flancs arides des montagnes recèlent des trésors oubliés ou méconnus. Entre Briançon et Mont-Lyon, par exemple, est un village appelé *l'Argentière*, qui tire son nom d'une mine de plomb et argent, exploitée jusqu'en 1793. On y trouve, dit-on, des souterrains qui supposent des travaux de la plus haute antiquité. Il est bien important pour ce département et pour la république que cette exploitation soit remise en vigueur.

On trouve aussi des mines de plomb à Saint-Martin, au Fonteuil, hameau de Briançon ; à la Grave et à Villar-d'Arène ; à Plampinet, vallée de Neuvache, il y a des indices d'une mine de cuivre qui promet beaucoup.

Ce qui serait plus avantageux encore pour les habitants, serait l'exploitation de la terre d'argile et de la terre à pipe, que l'on trouve notamment dans le Briançonnais.

On pourrait établir des poteries, des faïenceries, qui ne sauraient être mieux placées que dans le voisinage des mines de plomb et de houille. Au reste, toutes ces ressources resteront ensevelies tant que le pays n'aura pas de communications faciles avec le reste de la France; on peut craindre de les voir cesser entièrement.

GRANDES ROUTES.

Les routes sont dans un état effrayant de dégradation, causée par le passage des troupes, des équipages d'ar-

Digitized by Google

tillerie, et plus encore par les torrents, les avalanches, les coulées de neige qui les coupent ou les emportent dans toutes les saisons. On fait espérer des secours; ils ne sauraient être trop prompts; jusqu'à présent il semble que l'on ait voulu les proportionner au faible montant de la taxe qui ne s'élève qu'à treize mille francs environ. Cependant il faudrait faire attention qu'un seul convoi d'artillerie qui ne rapporte rien aux fermiers de la taxe, dégrade plus la route en quelques jours, que le roulage pendant une année. Si l'on considère de plus les causes de dégradations qui naissent des localités, de la chute des rochers, de la crue des eaux, etc., on verra que le produit de la ferme est une donnée bien incertaine pour calculer les réparations nécessaires et les sommes qui doivent y être affectées.

Mais une entreprise du plus haut intérêt pour les Hautes-Alpes serait l'ouverture de la route de France en Italie par le Mont-Genève. Il est heureux que, dans cette circonstance, les intérêts du département se trouvent étroitement liés à ceux de la république. Sous les rapports militaires, cette route présente d'immenses avantages, et il est démontré qu'aujourd'hui même que la paix est conclue, il y aurait une économie des trois quarts à ouvrir cette route pour le passage du matériel de l'armée, plutôt que de le faire passer à force de bras et d'argent par le Mont-Cénis, comme on a fait jusqu'à présent.

MENDICITÉ.

Malgré toutes les raisons qui contribuent à rendre ce pays un des plus misérables de la France, on y voit peu de mendiants, si ce n'est quelques Piémontais, qui, sous prétexte de dévotion et de pélerinage, aiment mieux vivre aux dépens d'autrui que de travailler. Ils trouvent l'hospitalité dans ces vallées; le pain noir est partagé avec eux; ils ont une place dans les écuries. Ce sont, nous l'avons dit, les demeures de l'hiver. Heureux encore les habitants, lorsque ces pélerins ne déguisent pas d'adroits voleurs qui sont venus pour violer l'asile de la pauvreté même. Depuis la guerre d'Italie, les mendiants piémontais se sont multipliés; mais une active surveillance les environne sans cesse.

Digitized by Google

HOSPICES.

La détresse extrême des hospices a forcé de réduire le nombre des infortunés qui y étaient admis. Il n'est que de 26 à Gap, et moindre proportionnellement à Embrun et à Briançon. Il est à desirer que ces établissements atteignent enfin leur véritable destination. Dans un pays où il n'y a ni mouvement, ni circulation, ni population nombreuse dans les villes, les octrois ne pourraient suffire à l'entretien des hospices ; l'industrie doit venir au secours. La morale gagnerait autant que l'économie à ce que des ateliers placés dans chaque établissement de bienfaisance occupassent les forces naissantes de l'enfance, et les derniers loisirs de la vieillesse.

CONTRIBUTIONS.

Les contributions de toute nature s'élèvent pour ce département à 1,018,008. Cette somme n'excède pas la quotité voulue par la loi ; mais l'inégalité dans la répartition produit l'effet d'une grande surcharge ; et lors même que le trésor public reçoit moins que n'a prescrit la loi, les individus souffrent réellement et ne se ressentent pas des ménagements du législateur dans l'assiette des charges publiques.

La mauvaise répartition des impôts tue l'agriculture ; les lois intervenues jusqu'à présent sur cette matière sont insuffisantes, il faut nécessairement y suppléer par des règles indépendantes autant que possible, des passions et des intérêts. Qui empêche, par exemple, d'avoir dans chaque commune, des portions de terre de toute qualité, qu'on évaluerait solennellement et qui serviraient comme *d'etalons* pour l'évaluation des propriétés qu'on prétendrait surchargées, et pour lesquelles on solliciterait une reduction. A cote de l'évaluation de ces portions de terrain, en revenu net et en revenu brut, se trouverait la quotite de contribution déterminée par la loi, et alors pour juger les réclamations, il ne s'agirait que de comparer les terres prétendues surchargées avec les *etalons*. La notoriété publique déciderait à quelle portion de terrain servant de terme de comparaison, pourrait être comparé le fonds du réclamant.

Digitized by Google

INSTRUCTION.

Partout l'instruction a été négligée ; elle est nulle ici. Les écoles républicaines sont desertes, et il faut l'attribuer autant à la grossière indifférence des habitants qu'à leur esprit d'opposition aux nouvelles doctrines.

Pour trouver quelque émulation et même une sorte d'instruction, il faut remonter vers le Briançonnais, et pénétrer dans des vallées étroites, profondes et retirées. Là il est rare qu'un enfant ne sache pas lire, écrire et même un peu calculer. Ainsi le veut l'usage et la nécessité. Le sol ingrat et resserré ne saurait nourrir tous les habitants. Le défaut d'ateliers les laisserait oisifs pendant l'hiver qui couvre la terre de plusieurs pieds de neige. Il faut donc qu'à l'époque de cette émigration périodique, dont nous avons parlé, il ait un moyen d'existence. Aussi tous ceux qui ne connaissent pas d'arts mécaniques, apprennent à lire, à écrire ; ils étudient la grammaire française, même la grammaire latine, et aux approches de la mauvaise saison, ils vont peupler d'instituteurs l'ancienne Provence, et les pays méridionaux. C'est même assez curieux de voir dans les foires d'automne, ces instituteurs couverts d'habits grossiers, se promener dans la foule et au milieu des bestiaux de toute espece, portant sur leur chapeau une plume qui indique et leur profession, et la volonté de se louer. Durant les journées d'hiver, ces bonnes gens donnent des leçons à certaines heures fixes. Dans les intervalles, ils rendent à peu près les mêmes services que des domestiques à gage, et pour tant de peine ils se contentent du plus modique salaire. A la fonte des neiges, ils reviennent dans leur pays natal avec quelques écus qui les aident à payer des contributions, et travaillent à la terre pendant tout le reste de la belle saison. Il est peu d'hommes sans doute aussi respectables aux yeux de la société.

Tel est l'aperçu général d'un département que ses hautes montagnes semblent avoir dérobé jusqu'à présent aux regards des premières autorités. On voit cependant qu'il mérite toute leur attention, par son importance, sous les rapports militaires, et par les ressources territoriales dont il ne faut que savoir tirer parti.

Digitized by Google

(N.° XXVII.) 1.er Thermidor An 9.

5 cent.

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

Description du Parc de Kensington, tirée de la nouvelle édition du Poème des Jardins *.

Muse, quitte un instant les rives paternelles ;
Revole vers ces lieux que tu pris pour modèles :
Chante ce Kensington qui retrace à la fois,
Et la main de Le Nôtre, et les parcs de nos rois,
Où, dans toute sa pompe, un grand peuple s'étale.

A peine l'alouette à la voix matinale
A du printemps dans l'air gazouillé le retour,
Soudain, du long ennui de ce pompeux séjour,
Où la vie est souffrante, où des foyers sans nombre,
Mêlant aux noirs brouillards leur vapeur lente et sombre,
Par ces canaux fumeux élancés dans les airs,
S'en vont noircir le ciel de la nuit des enfers,
Tout sort : de Kensington, tout cherche la montagne ;
La splendeur de la ville étonne la campagne ;
Tout ce peuple paré, tout ce brillant concours,
Le luxe du commerce, et le faste des cours ;

* Ce Poème, réimprimé chez les frères Levrault, paraîtra dans deux ou trois jours.

Digitized by Google

Les harnois éclatants, ces coursiers dont l'audace
Du Barbe généreux trahit la noble race,
Mouillant le frein d'écume, inquiets, haletants,
Pleins des feux du jeune âge, et des feux du printemps;
Le hardi cavalier, qui, plus prompt que la foudre,
Part, vole, et disparaît dans des torrents de poudre;
Les rapides wiskis, les magnifiques chars,
Ces essaims de beautés dont les groupes épars,
Tels que dans l'Élysée, à travers les bocages,
Des fantômes légers glissent sous les ombrages,
D'un long et blanc tissu rasent le vert gazon:
L'enfant, emblême heureux de la jeune saison,
Qui, gai comme Zéphyr, et frais comme l'Aurore,
Des roses du printemps en jouant se colore;
Le vieillard dont le cœur se sent épanouir,
Et d'un beau jour encor se hâte de jouir;
La jeunesse en sa fleur, et la santé riante,
Et la convalescence à la marche tremblante,
Qui, pâle et faible encor, vient sous un ciel vermeil,
Pour la première fois, saluer le soleil.
Quel tableau varié! je vois sous ces ombrages
Tous les états unis, tous les rangs, tous les âges:
Ici marche entouré d'un murmure d'amour,
Ou l'orateur célebre, ou le héros du jour:
Là, c'est le noble chef d'une illustre famille,
Une mère superbe, et sa modeste fille,
Qui, mêlant à la grace un trouble intéressant,
Semble rougir de plaire, et plaît en rougissant;
Tandis que, tressaillant dans l'ame maternelle,
L'orgueil jouit tout bas d'être éclipsé par elle.
Plus loin un digne Anglais, bon père, heureux époux,
Chargé de son enfant, et fier d'un poids si doux,
Le dispute aux baisers d'une mère chérie,
Et semble avec orgueil l'offrir à la patrie.
Voyez ce couple aimable enfoncé dans ces bois:

Digitized by Google

Là, tous deux ont aimé pour la première fois,
Et se montrent la place où, dans son trouble extrême,
L'un d'eux, en palpitant, prononça : Je vous aime.
Là, deux bons vieux amis vont discourant entre eux;
Ailleurs, un étourdi qu'emporte un char poudreux,
Jette, en courant, un mot que la rapide roue
Laisse bientôt loin d'elle, et dont Zéphyr se joue.
On se cherche, on se mêle, on se croise au hasard;
On s'envoie un salut, un sourire, un regard;
Cependant, à travers le tourbillon qui roule,
Plus d'un grave penseur, isolé dans la foule,
Va poursuivant son rêve; ou peut-être un banni,
A l'aspect de ce peuple heureux et réuni,
Qu'un beau site, un beau jour, un beau spectacle attire,
Se souvient de Longchamps, se recueille, et soupire.

Fin du second chant.

L'ÉTÉ.

ROMANCE.

DÉJA de nos climats, Cérès exile Flore;
L'Été brûlant succède à la saison des fleurs :
Tout languit dans nos champs, et la naissante Aurore
Ne verse plus sur eux le tribut de ses pleurs.
Les prés ont perdu leur parure,
Les bosquets n'ont plus leur fraîcheur;
Tout est changé dans la nature.....
Mais rien n'est changé pour mon cœur.

L'ARBRE que le Printemps couronna de feuillage,
Sous un ciel trop ardent, déshonoré, flétri,
Enfant dénaturé, refuse son ombrage
Au ruisseau qui l'arrose, au sol qui l'a nourri.

Digitized by Google

Zéphyr a cessé son murmure :
Plus d'abris pour le voyageur ;
Tout est changé dans la nature....
Mais rien n'est changé pour mon cœur.

DANS le creux des rochers, la tendre Philomèle
Soupire, et se dérobe aux feux brûlants du jour :
Le ramier attentif craint de battre de l'aile,
Et, tout en gémissant, fait trève à son amour.
Plus de concerts d'heureux augure ;
Plus d'asiles pour le bonheur ;
Tout est changé dans la nature....
Mais rien n'est changé pour mon cœur.

QU'IMPORTE à mon bonheur que le Printemps expire,
Ou que, dans nos climats, Flore soit de retour ?
Les beaux jours sont pour moi ceux où je vois Thémire ;
L'Amour embellit tout ; rien ne plaît sans l'Amour.
Oui, ma Thémire, je le jure
Par tes attraits et mon ardeur ;
Tout peut changer dans la nature....
Rien ne changera pour mon cœur.

R....R.

ÉNIGME.

Vous pouvez sur mon nom, connu de toutes parts,
Interroger la Politique,
L'Architecture, la Musique,
La Chasse même et d'autres Arts.
Je suis, sur leur rapport, vingt choses différentes ;
Mais, de peur d'embarras, je n'en suis qu'une ici.

Digitized by Google

Pour les têtes intelligentes,
Je vais me peindre en racourci.
Graces aux éléments, graces à l'industrie,
Je deviens de chacun l'ami le plus discret;
Le plus défiant me confie
Ses intérêts et son secret;
Mais je veux de la vigilance.
Si vous me négligez, bien souvent je vous perds.
Craignez surtout ma ressemblance,
Elle pourrait vous nuire autant que je vous sers.

LOGOGRIPHE.

Je suis avec cinq pieds parfois triste et plaintif;
Avec quatre, sur l'eau je fais voguer l'esquif;
Avec trois, je deviens une essence céleste;
Avec deux, d'un pronom j'ai le titre modeste.

Mots de l'Enigme et du Logogriphe insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'énigme est *plume*.

Le mot du logogriphe est *Angleterre*, où l'on trouve *angle*, *terre*.

Digitized by Google

Choix des meilleurs morceaux de la littérature russe, traduits en français par M. L. Pappa Dopoulo, *et par le* C. Gallet.

Jusqu'a présent, on n'avait en France, aucune idée de la littérature russe. Quelques vers français du comte Schouvalow, quelques fragments en prose du prince Galitzin, avaient annoncé qu'en Russie, la classe supérieure recevait une éducation soignée, et se livrait, par plaisir, à la culture des lettres. Mais la littérature nationale, celle qui, seule, peut donner la juste mesure du génie et de l'imagination des Russes, n'avait point encore franchi les bornes de leur empire.

La littérature des différents peuples nous apprend à connaître leurs usages et leurs mœurs, mieux que l'histoire et les voyages. On remarque, surtout dans les pièces de théâtre, les habitudes, la manière de sentir et de juger, et les opinions du peuple chez lequel elles ont été composées. Une traduction des meilleurs ouvrages russes est peut-être plus instructive que les nombreuses relations qu'on nous donne sur la Russie, depuis quelques années.

Les deux traducteurs ont voulu faire connaître quels sont les talents des Russes, dans différents genres; ils ont choisi les ouvrages les plus remarquables; et leur recueil présente des odes, un morceau d'histoire, un poème épique, une tragédie et une comédie.

Les odes de Lomonosow, le meilleur poète lyrique de la Russie, sont toutes à la louange de

Digitized by Google

l'impératrice Catherine II. Elles présentent des éloges outrés ; mais on y remarque de beaux mouvements et des peintures gracieuses, autant qu'on en peut juger sur une traduction en prose. Le fonds en est peu intéressant, parce qu'elles furent composées sur des événements trop éloignés de nous, et, pour la plupart, tombés dans l'oubli. Je n'en citerai qu'une strophe qui, en supposant l'harmonie des vers, mérite d'être distinguée. « Quelle fut votre surprise, Muses de la « Neva, lorsque vous entendîtes cette auguste « voix ! Unissant nos pensées et nos accords mé- « lodieux, nous prononçâmes le serment de zèle ; « et, quand le jour tomba, ce rivage et ces flots « nous parurent, à travers l'ombre subtile, pleine « d'une majesté nouvelle. Au milieu des héros « les plus distingués, parmi les armes brillantes, « nous vîmes la beauté, tenant l'épée redoutable, « animer le courage et enchanter à la fois tous « les cœurs. »

On se rappelle avec peine que cette ode, la plus belle de Lomonosow, fut faite au moment où Catherine venait d'usurper le trône, et où le corps du malheureux Pierre III était encore exposé dans l'église de Petersaw. On excuserait cette flatterie, si le poète eût choisi, pour louer sa souveraine, l'époque où l'on pouvait lui appliquer ces beaux vers de Voltaire :

Et quinze ans de vertus et de travaux utiles,
Les arides déserts, par vous rendus fertiles,
Les sauvages humains soumis au frein des loix,
Les arts, dans nos cités, naissants à votre voix ;
Ces hardis monuments que l'univers admire,
Les acclamations de ce puissant empire,

Digitized by Google

Sont autant de témoins dont le cri glorieux
A déposé pour vous au tribunal des Dieux.

Le morceau d'histoire, intitulé : *Révolte des Strélitz*, par Alexandre Soumaracow, est un des ouvrages les plus intéressants de ce recueil. C'est la conjuration de la princesse Sophie contre les Narichskin, et le tableau de leur massacre. On y voit quelles étaient la barbarie et la férocité des Russes, avant le règne de Pierre-le-Grand; les excès d'une soldatesque effrénée y sont peints avec énergie; on y trouve le mélange de la brutalité guerrière et du fanatisme religieux. C'est dans l'enceinte de l'église de Moscow, c'est au pied des autels, c'est au moment du sacrifice, c'est en présence du patriarche et du clergé russes, que Sophie livre son propre frère à des assassins, qui le traînent par les cheveux hors du temple, lui donnent la question, et le font périr lentement dans des supplices inouis. L'historien russe a souvent répandu dans son récit des réflexions politiques. J'en transcrirai quelques-unes qui ont rapport au pouvoir monstrueux et tyrannique qu'avaient usurpé les Strélitz. « Il vaut mieux, pour les « monarques et pour les empires, n'avoir point « de troupes que de dépendre d'elles; il vaut « mieux, pour le peuple, être sous le joug d'une « domination étrangère, que sous celui d'une « populace armée, dont il faut flatter l'insolence, en tremblant jour et nuit, sous sa garde. « Dans les troupes réglées de l'Europe, le sol- « dat subit la peine de mort, s'il désobéit. En « observant dans les armées une pareille dis- « cipline, on fait naître la sureté commune;

Digitized by Google

« car celui qui n'est point accoutumé à com-
« mettre de petites fautes, ne se porte jamais
« aux grandes, parce que les choses marchent
« par degrés; jamais les incendies ne se manifes-
« tent par de grandes flammes, mais ils naissent
« de petites étincelles : sitôt qu'on éteint l'étin-
« celle d'une révolte, il n'existe point d'embra-
« sement pour la patrie; les troupes, contenues
« dans le devoir de la discipline, sont dange-
« reuses aux seuls tyrans. »

Le poème de Pierre-le-Grand n'est que l'esquisse d'un grand ouvrage, que l'auteur n'a point achevé. Le sujet est un des exploits les moins éclatants du héros; c'est le siége de Schluchelbourg, ville peu importante que possédaient les Suédois. Cet ouvrage n'offre aucun caractère fortement tracé; Charles XII n'entre pour rien dans la composition de la fable. A peine y parle-t-on de ce guerrier, aussi téméraire que fameux, qui balança si longtemps la fortune de Pierre. Le poète russe s'est encore privé du plus grand avantage que présentait son sujet : il ne peint pas son héros comme le créateur de son empire.

On remarque cependant que les chef-d'œuvres, dans le genre épique, n'étaient point inconnus à Soumarocow. Son poème présente quelques heureuses imitations. Pierre se met en route pour faire le siége de Schluchelbourg, sur les bords d'Ouna, petite rivière qui se jette dans le lac Ladoga. Un vieillard lui apparaît; il prédit à Pierre sa grandeur future, et le héros lui raconte la révolte des Strélitz. La mort du vénérable Narichskin rappelle celle de Coligni dans la *Hen-*

Digitized by Google

riade. On trouve dans le récit, qui a quelques rapports avec le second livre de l'*Enéide*, des détails heureux, qui peignent, avec une grande vérité, ce mélange des mœurs européennes et orientales qui formait le caractère des Russes. Le poète lui-même donne lieu à cette remarque dans une exhortation à Pierre, qu'il met dans la bouche du vieillard. « Ton père envoyait ici, « pour être enfermés dans ces murailles, tous « ceux qui, mus par un fanatisme opiniâtre, per- « sistaient dans leur égarement, et que *la per- « suasion* et *l'horreur des cachots* n'avaient pu « arracher aux prestiges d'une superstition enra- « cinée dans les cœurs. » On conviendra que ce mélange de la persuasion et de l'horreur des cachots est un peu *russe*.

Ce n'est point là qu'il faut chercher tout ce qu'il y a de riant et d'aimable dans le génie de l'ancienne *Epopée*. Le poète russe n'a devant les yeux que des forêts de sapins, des lacs couverts de glace pendant six mois de l'année, et l'imagination, au milieu de ces déserts, doit être sans vie comme la nature. Je citerai pourtant une peinture assez poétique de la jonction des rivières de Wolkow et de la Néva, que Pierre réunit en détournant le cours de la première.

« Wolkow, tu te plaignais de ce que le sort « t'entraînait vers le Ladoga, et t'éloignait de la « Néva que tu chérissais. Mais le destin avait « décidé que ton entrée dans celle-ci ne se ferait « qu'après avoir été agitée par les tempêtes du « lac. Combien tu gémissais en te voyant forcé de « réunir tes ondes aux siennes, et d'aller te perdre « dans la mer, en terminant ton cours! Tantôt,

Digitized by Google

« pour t'affranchir, tu élevais tes flots troublés au « dessus de tes rivages; tantôt tu cherchais des « passages secrets au dessous de la terre, et des « digues étaient opposées partout à tes efforts. « Tu n'as pu surmonter, ni les gouffres, ni tes « bords, jusqu'à ce que Pierre, enchaînant le « sort qui te maîtrisait, te donna un passage, et « nous procura l'abondance des contrées orien- « tales. »

P.

AMBASSADE au Thibet et au Boutan, contenant des détails très-curieux sur les mœurs, la religion, les productions et le commerce du Thibet, du Boutan et des états voisins; et une notice sur les événements qui s'y sont passés jusqu'en 1793; *par M.* SAMUEL TURNER, *chargé de cette ambassade; traduit de l'Anglais, avec des notes, par* J. CASTERA, 2 *vol. in-8.° de* 780 *pages, imprimés sur papier carré fin et caractères de cicéro neuf, avec un volume in-4.° sur grand raisin, contenant* 15 *planches, vues, monuments, hiéroglyphes, plans, animaux, carte géographique, etc., dessinées sur les lieux, et gravées en taille-douce par Tardieu l'aîné. Prix,* 12 *francs broché, et* 15 *fr. par la poste, port franc. En papier vélin,* 24 *fr. sans le port.* A Paris, chez *Buisson*, imprimeur-libraire, rue Hautefeuille, n.° 20.

DEPUIS quelque temps, nous devons aux Anglais beaucoup de voyages nouveaux, et particulièrement dans l'Inde. Ils nous donnent volontiers des relations des pays où ils s'enrichissent. On en trouve plusieurs

Digitized by Google

extraits dans ce journal * : *L'ambassade dans le royaume d'Ava ou l'empire des Birmans*, nous a montré les Anglais ouvrant les premières relations avec un pays dont les bois de construction étaient devenus indispensables à leur marine. L'histoire de leurs derniers établissements dans l'Indostan est plus sanglante. On a vu comment l'empire fondé par la valeur et la prudence, ne peut être défendu par la valeur sans prudence. Ce royaume, dont toutes les destinées étaient attachées à une seule tête, tombe avec elle, et devient une possession de la compagnie des Indes, ou la proie de nouvelles révolutions. Du fond du golfe du Bengale, la ville de Calcuta envoya ses vaisseaux sur les côtes de ces deux immenses péninsules, où fut l'empire de Mysore, et où l'on voit encore le royaume d'Ava. La position de cette ville, déja l'une des plus florissantes de l'univers, semble avoir été choisie comme au centre de sa domination future.

Ce voyage continue l'histoire des progrès de la compagnie anglaise dans les Indes ; il offre une suite de travaux, de dangers, de difficultes toutes nouvelles ; mais que le génie particulier à cette académie de marchands sut tourner au profit du commerce et des sciences. A la fin de ce siécle, les relations commerciales entre les peuples du Thibet et du Boutan, et ceux du Bengale, qui sont pourtant limitrophes, n'existaient pas encore. Ces peuples, unis par une religion et une origine communes, restaient séparés par des montagnes inaccessibles et une défiance mutuelle. Ce ne fut qu'en 1774 que la compagnie des Indes envoya, pour la première fois, une ambassade au Thibet. On en avait rapporté de grandes espérances pour l'avenir ; mais elles ne durèrent pas plus longtemps que le *Lamu* qui mourut en Chine

* Voyez les N.os XV et XXI.

Digitized by Google

de la petite vérole. Bientôt après il s'offre l'occasion de renouer les négociations avec la régence du Thibet; elle est saisie. M. Turner est nommé chef de l'ambassade. C'est toujours de Calcuta que partent de semblables expéditions.

Parvenus sur les montagnes du Boutan, dont la chaîne immense forme comme un plateau le plus vaste et le plus élevé de notre continent, les voyageurs découvrent une nature nouvelle. Ce ne sont plus les campagnes riantes et toujours fertiles de l'Indostan, sous la main qui les cultive à peine. Ici, tout a pris un aspect plus sévère et plus vigoureux. Les habitants sont grands et bien proportionnés, les flancs des montagnes sont cultivés, un air vif et surtout le besoin, ont partout inspiré l'amour du travail. On croirait voir la Suisse au sortir de l'Italie.

A mesure que nos voyageurs s'élèvent davantage, ils découvrent devant eux des montagnes toujours plus élevées, et ressentent l'influence d'une température plus rigoureuse; au reste, cette température change comme l'aspect du sol.

Le Boutan, situé sous le vingt-quatrième degré de latitude à peu près, réunit tous les climats et toutes les productions qui sont propres à chacun.

Le sommet des montagnes qu'habitent des *Dewtas* ou Génies, qui président aux vallées, est couvert de neige, quelquefois jusqu'au mois de juin. C'est la région des hivers, propre aux sapins, aux ifs et à d'autres arbres du nord. Dans les profondeurs des vallées, les orangers, les cédrats, les manguiers, s'élèvent sous l'abri des montagnes, et leurs fruits mûrissent au soleil de l'Inde. On y trouve aussi des ananas. Cette dernière production n'est point indigène. Elle fut apportée dans ce pays par des missionnaires por-

Digitized by Google

tugais, et s'y multiplie, comme pour servir de monument à leur mémoire.

Le lecteur prévoit aisément quelle impression durent faire sur une imagination anglaise, tant de sites et de fruits divers, tant d'accidents et de contrastes. Les couleurs neuves et sauvages de cette nature imposante sont reproduites dans l'ouvrage de M. Turner, mais elles y sont tellement mêlées, que nous essayerions en vain, par des citations détachées, de rendre les différents effets du fracas des cataractes, des gémissements des forêts, sous l'effort des vents toujours furieux, de l'aspect effrayant de ces montagnes amoncelées comme les *débris d'un monde*, des formes bizarres et changeantes de ces paysages qui se perdent dans les airs.

Désormais il faut suivre l'ambassade anglaise dans des sentiers étroits et suspendus sur des précipices avec des chevilles de fer, quelquefois à travers les nuages qui roulent sur le flanc des montagnes, ta ntôtfranchissant un abyme, à l'aide d'un pont de chaînes ou de lianes, qui les balance sur un torrent qui mugit, etc. Enfin elle arriva au palais du *Deb-Reja*, souverain du Boutan.

M. Turner décrit très au long les particularités de sa réception; et le nombre d'écharpes reçues et données en signe de bonne alliance, et cette coutume d'apporter une tasse de thé pour indiquer la fin de la visite, ce qui est une manière très-commode de l'abréger, lorsqu'elle devient importune, etc.

L'étiquette de la cour du *Raja*, toujours rigoureuse, comme la défiance et le soupçon auxquels elle doit son origine, s'adoucit en faveur des Anglais. Partout ils reçoivent les témoignages de l'amour et du respect qui les précèdent dans toutes les Indes, dit M. Turner.

Sans doute aussi, c'est à une prévention très-favo-

Digitized by Google

rable aux Boutaniens, qu'il faut attribuer la sécurité des singes, divinités du pays dont les bandes sacrées voltigent autour des monastères, et la familiarité des poissons qui viennent recevoir leur nourriture de la main des *Gylongs* ou moines boutaniens, lorsque ceux-ci se lavent dans les eaux du fleuve.

La religion leur prescrit, comme aux *Indous*, de ces ablutions fréquentes; un jour M. Turner en rencontra plusieurs qui allaient remplir ce devoir salutaire.

« Ils étaient conduits par un vieillard de leur ordre, « qui avait le titre de *Gouroubah*. Ce moine portait « un vase de fer, suspendu par une chaîne à un long « bâton, dans lequel brûlaient diverses sortes de bois « aromatiques, qui produisaient beaucoup de fumée. « Les autres *Gylongs* le suivaient sur une longue file. « Ils étaient tous vêtus uniformément, et avaient la « tête, les jambes et les pieds nus. Leur habillement « extrêmement simple, consiste en un *philibén*, qui « leur tombe jusqu'auprès du genou, une courte veste « d'étoffe de laine sans manche, et un grand manteau « d'un drap de couleur cramoisie, dont ils s'enveloppent « d'une manière en apparence négligée, mais qui ne « manque pas de grace; il leur couvre la poitrine, et « passe sous le bras gauche, en descendant jusqu'à « la cheville du pied, tandis que l'autre bout est rejeté « sur l'épaule gauche. Le bras droit reste ordinairement « nu. En se rendant à la rivière, les Gylongs marchaient « avec beaucoup de rapidité; ils tenaient leur bras « gauche appuyé sur leur poitrine, et ils portaient dans « la main droite un rosaire, dont ils faisaient passer les « grains entre leurs doigts. »

Les monastères sont répandus en grand nombre sur ces montagnes, et leurs dômes dorés, lorsqu'ils sont frappés des rayons du soleil, réjouissent la vue au milieu de ces horreurs sauvages. On trouvera dans ces

Digitized by Google

ouvrage plusieurs particularités sur le régime de ces maisons religieuses, sur les cérémonies du culte, sur les arts et les connaissances des Boutaniens. L'auteur a observé ce pays avec d'autant plus de soin, qu'il était moins connu et qu'il était plus important pour la compagnie des Indes, comme servant de passage au Thibet.

Nous avons anticipé sur la partie la plus intéressante de ce voyage dans le 8.me N.o de ce journal, où l'on a rapporté *l'entrevue du capitaine Turner avec Teschou-Lama*. Ces détails que nous avions extraits des mémoires de la société de Calcuta, sont absolument les mêmes dans cet ouvrage.

La cérémonie de l'inauguration du jeune *Teschou-Lama* sur *Musnud*, où le trône des Lama, la relation du voyage de son prédécesseur en Chine, où l'empereur signale sa magnificence et sa piété pour le chef de sa religion, qu'il regarde néanmoins comme un vassal de son empire, offrirait encore des détails curieux, mais toujours à peu près semblables.

On connaît, en général, la doctrine des Thibétains sur leur *Lama*, prince-dieu de ce pays, qui est immortel, ou du moins qui ressuscite, et ne fait en mourant que disparaître et changer de demeure mortelle. Cette croyance si absurde a pourtant une grande influence politique; elle assure à l'état une forme invariable, et aux actes du gouvernement une sanction sacrée.

Une alliance, jurée par un Lama, est inviolablement gardée par ceux qui lui succèdent, autrement ce ne serait pas le véritable, ce serait un faux Lama. Avec de tels principes, un état n'a pas beaucoup de sujets de guerre. L'histoire a même prouvé qu'il avait dans cette constitution sacerdotale un rempart assuré contre les conquérants et les révolutions qui ont entraîné tout le reste. Le Thibet, enclavé dans l'empire de *Gengiskan*, qui avait soumis la plus grande partie du monde connu

Digitized by Google

s'est maintenu comme inviolable au milieu de cette inondation de Tartares. Tous les conquérants, dit Voltaire, à cette occasion, dans son *Essai sur les mœurs*, ont toujours épargné les chefs des religions, et parce que ces chefs les ont flattés, et parce que la soumission du pontife entraîne celle du peuple.

Il faut convenir que les avantages d'un pareil système sont bien mélangés. La même cause qui assure à ce gouvernement une forme invariable, est comme un poids qui retarde sa marche vers les progrès de la civilisation. Ces peuples sont aujourd'hui, tels que nous les trouvons dans les écrits des anciens, dans les relations de nos missionnaires, dans celles plus récentes des Anglais; destinés à représenter éternellement cet âge ingrat de la société, aussi éloigné de la simplicité primitive que d'une civilisation achevée.

Sous l'influence d'un climat aussi rigoureux que dans les contrées les plus septentrionales de notre Europe, les Thibetains conservent moins d'énergie dans le caractère que leurs voisins du Boutan. Ils se rapprochent plus des Indous par leur apathie, et aussi par les austérités excessives de leurs moines. Ces contrastes sont fréquents dans l'Inde, où l'on voit la faiblesse unie à l'exaltation, l'excès de l'indolence uni à l'excès de l'enthousiasme; et, pour une cause bien plus sainte que la religion de *Brama*, n'avons-nous pas vu, pendant la révolution, les dévouements et les efforts qui semblaient excéder les forces de l'homme, honorer le sexe le plus faible?

Tout le monde a entendu parler des pénitences homicides auxquelles se livrent les *Bonzes* et tous les contemplatifs de l'Indostan. L'histoire suivante pourra paraître encore nouvelle.

« Adopté par un dévot indien, et élevé par lui dans

Digitized by Google

« les principes de sa religion, Prampouri était fort jeune « lorsqu'il commença à s'imposer des mortifications ex- « traordinaires.

« Le premier vœu que lui suggéra son ardente dé- « votion, fut de rester debout douze ans de suite, sans « se coucher ni s'asseoir pour dormir. Pendant tout ce « temps-là, il erra en différents pays. Je lui demandai « comment il faisait alors pour résister au sommeil. « Il me répondit que, dans les commencements de « l'accomplissement de son vœu, pour ne pas tomber « en dormant, il avait coutume de s'attacher avec des « cordes à un arbre ou à un poteau; mais qu'au bout « de quelque temps cette précaution était devenue « inutile, parce qu'il dormait facilement debout.

« Lorsque le terme de cette pénitence fut expiré, « Prampouri résolut de tenir, pendant le même espace « de temps, ses mains jointes par dessus sa tête. Il « m'est impossible de dire, si ces faquirs choisissent « ce terme de douze ans par rapport aux douze signes « du zodiaque. Quoi qu'il en soit, Prampouri avait « également fait vœu de ne point avoir, pendant le « même temps, de demeure fixe. De sorte qu'avant « la fin de ces secondes douze années, il eut par- « couru la plus grande partie du continent d'Asie. « Après avoir erré dans la Turquie, il alla à Ispaham, « séjourna assez de temps dans les differentes pro- « vinces de la Perse pour en apprendre la langue; « pénétra dans la Russie, vit Moskow, traversa la « Sibérie et une partie de la Tartarie, alla à Pekin, « revint au Thibet, de là rentra dans le Bengale. Je « vis, pour la première fois, ce singulier voyageur, « en 1783. Il montait un cheval bai, de la race des « Tanguins du Boutan, et il portait une robe de satin « brodé, qu'il avait reçue en présent du *Teschou-Lama*,

Digitized by Google

« et dont il était très-vain. Il était robuste et bien « portant; et son teint, relevé par la couleur très-noire « d'une barbe longue et touffue, avait assez d'éclat. « Il n'avait pas alors plus de 40 ans. Deux *gosseyns* « ou moines indiens l'accompagnaient et l'aidaient à « monter et à descendre de cheval. Il avait même be- « soin de leurs secours dans beaucoup d'autres occa- « sions, car ses mains restaient constamment jointes « et immobiles sur sa tête. Il semblait que le sang « ne circulait plus dans ses bras. Ils étaient dessechés, « roides et totalement insensibles. Cependant il me dit, « avec un air de confiance, qu'il espérait en recouvrer « l'usage; et il ajouta que, l'année suivante, il déjoin- « drait ses mains, parce que ce serait le terme de sa « pénitence.

« Il restait à Prampouri deux épreuves à accomplir. « Dans la première, le dévot est suspendu par les pieds « aux branches d'un arbre. On allume au dessous de « lui un grand feu, et on le balance continuellement, « de manière que ses cheveux passent à travers la « flamme pendant trois heures trois quarts. Après cette « rude pénitence, il passe à la dernière épreuve, qui « est d'être enterré debout et vivant dans un trou, « qu'on creuse exprès. On le couvre alors entièrement « avec de la terre fraîche, sous laquelle il reste encore « trois heures trois quarts. A l'expiration de ce temps, « on le déterre; et s'il est encore en vie, il se voit « élevé au premier rang des plus purs *gogis*. »

Au reste, cet ouvrage, comme ceux du même genre, renferme plusieurs vérités utiles, avec beaucoup de vérités indifférentes. Il faut encore dire un mot de l'objet de l'ambassade anglaise. Le Thibet est, de tous les pays, celui qui répond le mieux aux recherches du minéralogiste. On y trouve de l'or en

Digitized by Google

grande quantité et souvent de très-pur. Ses montagnes recèlent plusieurs autres mines d'argent et de cuivre également abondantes. Il peut fournir au commerce le musc, le tinkel, le poil de chèvre, etc.; enfin, continue l'auteur, « s'il s'établit une correspondance régulière « entre le gouvernement du Bengale et les chefs du « Thibet, je crois qu'elle deviendra la base certaine « d'une correspondance avec la Chine. Oui, ce sera « probablement par l'entremise des Thibétains, que « nous pourrons arriver à Pekin. »

Cette espérance (et dans les spéculations commerciales, comme dans tous les calculs humains, l'espérance est une quantité positive) était le résultat le plus avantageux de l'ambassade; mais on ne l'a pas obtenu.

Une notice, publiée après ce voyage, et qui continue l'histoire du Thibet jusqu'en 1793, nous apprend que les rigueurs exercées par l'empereur de la Chine contre les Thibétains, avaient pour objet de rompre les relations commencées avec les Anglais. Depuis ce temps, elles ont entièrement cessé. Je ne sais même s'il faut ajouter beaucoup de foi aux témoignages de confiance, d'amour et de respect pour la nation anglaise, que M. Turner a consignés dans son ouvrage. Ce style est celui de tous ses compatriotes. N'aurait-il pas abusé du privilége exclusif que s'est attribué sa nation, de faire l'histoire et le commerce de l'Inde? — La traduction est assez recommandée par le nom du C. Castera.

G.

Digitized by Google

Vie littéraire de Forbonais * ; *par* J. DE L'ISLE DESALLES, *membre de l'Institut national de France et de l'Athénée de Lyon.* Paris, chez *Fuchs*, libraire, rue des Mathurins.

LE nom de *Forbonais* rappelle de grands talents et de grands services.

Ses deux principaux titres à la reconnaissance publique sont les *Éléments du commerce* et les *Recherches sur les finances.* Les *Eléments du commerce*, où l'auteur réduisit en art, pour la première fois, les pratiques minutieuses des négociants et des armateurs, parurent en 1754. Cet ouvrage obtint un de ces succès d'enthousiasme, qui montre que les esprits étaient alors dirigés vers les objets d'utilité publique avec autant d'ardeur qu'ils le furent depuis vers la théorie des gouvernements. Il s'en fit deux éditions en vingt jours, et on le traduisit dans la plupart des langues de l'Europe.

Quatre ans s'écoulèrent jusqu'à la publication des *Recherches sur les finances.* Elles embrassent un intervalle de 126 ans, depuis 1595, époque où le grand Sully créa les finances françaises, jusqu'en 1721, que l'écossais Law en opéra le renversement.

Il faut suivre, dans ce petit écrit, le développement du système de Forbonais. Le C. Desalles a rendu claires et intéressantes pour tous des matières qui semblent réservées aux hommes d'état.

* La Société libre des Arts du Mans venait de publier l'*Eloge historique*, lorsque le C. Desalles devait *la Vie littéraire* de Forbonais. Les auteurs qui se sont ainsi rencontrés sur le même sujet et dans la même intention, ne doivent point le regretter. Leur travail conservera toujours un mérite indépendant de toute concurrence et de toute comparaison.

Digitized by Google

Les *Recherches sur les finances* avaient été précédées des *Considérations sur les finances d'Espagne*, ouvrage qui fut publié comme sorti des presses de Dresde, en 1753, à l'époque où Montesquieu publiait son *Esprit des lois* à Genève. Forbonais, écrivain politique et philosophe, ne pouvait dissimuler son indignation contre l'intolérance religieuse du clergé espagnol, contre l'excès de sa puissance et de ses richesses. Il avançait encore plusieurs de ces maximes, dont la vérité et l'abus furent trop célèbres de nos jours. Son ouvrage, d'ailleurs, offre des résultats plus positifs, et dont l'application est de tous les temps.

« En sondant avec habileté les blessures profondes « de l'Espagne, Forbonais découvrit qu'un de ses « principes de mort avait été de regarder l'or du Po- « tosi comme un des principes organiques de son exis- « tence. Cette erreur est funeste pour un empire « accoutumé à voir affluer dans son sein les richesses « représentatives; il perd le goût des richesses réelles, « ôte la valeur des premières, en les dispersant sans « mesure, et peu à peu voit disparaître son or, son « industrie et son agriculture.—Après avoir découvert « un des vices de la routine financière de l'Espagne, « il s'agissait d'établir quelques principes pour fonder « la vraie théorie des finances. Forbonais observe que « la société étant naturellement divisée en non-propriétaires qui travaillent pour vivre, et en propriétaires « qui ne peuvent jouir de leurs biens sans les dépenser, il était dans l'ordre que toute contribution eût « pour base le travail du non-propriétaire, et pour « produit, le superflu des jouissances du propriétaire. »

Cette vue générale a fourni à Smith un de ses plus heureux chapitres, celui où il fait la distinction des *classes productives et non-productives de la société.* Il faut la rendre à l'auteur français puisqu'elle lui appar-

Digitized by Google

tient. Smith a recueilli ainsi plusieurs idées dont il a profité avec une grande discrétion.

Le style de Forbonais est simple, méthodique, mais en général froid, diffus et négligé. Peut-être faut-il attribuer à ces défauts sa prodigieuse fécondité. On doit écrire beaucoup lorsqu'on se retranche une partie des difficultés de l'art d'écrire. Le nombre de ses ouvrages publiés ou manuscrits est étonnant. Au reste, si le style n'est jamais indifférent, les défauts en sont bien moins sensibles dans ces sujets graves et importants, où l'on était toujours dédommagé par un raisonnement sûr et par des vues profondes.

Forbonais semblait destiné à gouverner un jour les finances d'un grand empire. Il augmenta la liste des hommes de mérite oubliés ou méconnus. A la vérité, Louis XV, dans un de ces moments si rares où il lui était permis d'être lui-même, lui avait donné, de son propre mouvement, une pension de 5000 fr., sous cette condition bien honorable, *qu'il ne refuserait jamais ses lumières au gouvernement.* Il faut ajouter encore (ce qui n'étonnera personne) que la pension et la clause furent continuées par l'infortuné Louis XVI.—Enfin, à l'époque du ministère de Silhouette, Forbonais, cédant à la voix de la patrie, fut installé au contrôle général, et y acquit bientôt la prépondérance que devaient lui donner son nom et ses lumières. Mais, s'il lui était naturel de mériter l'estime, il lui fut impossible de conserver la faveur, parce qu'il ne voulait pas l'acheter au prix qu'on y mettait.

Forbonais s'était imposé la loi de ne jamais donner d'audience particulière sans deux témoins, afin d'éviter toute idée de séduction par l'or ou par les femmes. Un jour qu'il était question d'un projet d'édit qui devait enrichir les receveurs généraux aux dépens du trésor public, le contrôleur général trouva le moyen

Digitized by Google

d'arriver, sans témoin, jusqu'à lui; il lui recommande l'affaire avec chaleur, sous prétexte que la cour y prend le plus vif intérêt. Pendant que le philosophe fait son travail, arrive un receveur général des finances, qui, pour ajouter à la recommandation, laisse tomber sur le bureau un mémoire et un billet de 50,000 fr. Forbonais, par un reste d'estime pour le financier, feint d'attribuer cet événement au hasard, et l'invite à remettre le billet dans son porte-feuille. Mais le corrupteur se dévoile..... Alors Forbonais se levant avec la noble indignation de la vertu : *Sortez, Monsieur*, lui dit-il, *et remportez à la fois votre mémoire et votre argent; l'argent ne me rendra jamais abject : pour le mémoire, il faut qu'il soit bien mauvais, puisqu'on y met un si haut prix. Votre cause est jugée à mes yeux; et je ne m'en occuperai jamais.*

Cet événement auquel il dut bientôt après sa disgrace, lui avait mérité la haine de la marquise de Pompadour et des financiers, mais aussi les regrets du dauphin; celui-ci consultait souvent, pour son instruction particulière, Forbonais dont il estimait les écrits et la personne. L'envie s'alarma d'une liaison si honorable. On fit entendre à Silhouette que le philosophe voulait le supplanter dans le ministère. Forbonais fut obligé de quitter la cour : *Dérobez-vous un moment à tous les regards*, lui dit le dauphin en lui serrant la main, *faites-vous oublier de vos ennemis : moi, je veillerai d'ici sur vos destinées, et je ne vous oublierai jamais.*

Nous ajouterons seulement que Forbonais suivit le conseil du dauphin, et qu'après avoir vécu comme Aristide, il mourut comme lui, ne laissant guère à la plus respectable des veuves, qu'un héritage modeste, et l'exemple de sa vie.

Le Cl Desalles a répandu, dans cet écrit, un intérêt

Digitized by Google

que l'on trouve rarement dans ceux du même genre. Ses jugements sont énoncés avec franchise, son hommage est pur, sa voix est libre..... D'après une ancienne loi d'Athènes, qui fut trop oubliée, un orateur était soumis à un examen qui consistait à rechercher ses vertus aussi bien que ses talents. Alors on croyait que la vertu, mieux que l'éloquence, connaissait le langage digne de célébrer la mémoire des grands citoyens. Si cette loi avait lieu parmi nous, l'éloge de Forbonais devait toujours appartenir au C. Desalles.

G.

Fêtes et Courtisanes de la Grèce, supplément aux Voyages d'Anacharsis et d'Antenor, etc., etc. 4 vol. in 8.°, enrichis de chants anacréontiques, de gravures, etc.; chez *Buisson*. An 9 (1801).

« Ce sujet est neuf. Les anciens, qui sont l'objet de « cet ouvrage, n'ont pu en laisser que les matériaux; « et, parmi les modernes, nul n'avait songé à les réu- » nir... La pudeur, ou plutôt l'hypocrisie de l'opinion » enchaînait leur plume, et ils craignaient d'*accuser* « *la nudité des mœurs*.... Les peuples attendent un « Plutarque. Il est temps de faire, pour *ces grands indi-* « *vidus*, ce que l'on a fait pour quelques héros; et « après les avoir réduits aux proportions communes de « la nature humaine, d'envisager leur nudité, leurs « maladies morales, qui dérivent le plus souvent de « leur *tempérament politique*. »

Qui croirait qu'un ouvrage ainsi annoncé dans l'avertissement, ne traite que de prostitution et de courtisanes? On demande souvent à quels signes on

Digitized by Google

reconnaît le mauvais goût et la décadence dont on se plaint? A ces caractères, à cette enflure, à ce manque de proportion entre le ton et le sujet. Ici, par exemple, c'est le sublime du genre niais. Ce vice du style domine dans tout l'ouvrage. Souvent il tombe dans la licence; mais alors c'est le vice du sujet.

« Des couleurs du sujet je teindrai mon langage. »

Passons aux choses. En écrivant sur les Grecs, on a le malheur de rencontrer, dans la carrière, un devancier incommode; un abbé Barthelemy qui, parmi les modernes, ne laisse pas aussi d'*avoir songé à réunir les matériaux laissés par les anciens*. Mais on saura s'en débarrasser et se mettre à l'abri de toute comparaison, en plaignant Anacharsis d'avoir eu pour guide un Mentor *condamné à la chasteté;* puis on dira que Barthelemy a écrit *en abbé*. Enfin on fera cette phrase: « Le caractère, la profession de l'auteur, *le sentiment des convenances*, celui de ses rapports, et peut-être, oserai-je le dire, *sa faiblesse physique et morale*, la gravité du sujet, tout lui fit une loi d'épaissir le voile que sa pudeur a laissé retomber sur la piquante nudité de ces objets. A l'exemple de Socrate, il donna une ceinture aux Graces. » Rien assurément n'est plus criant; et quant à Socrate, c'est dommage qu'on oublie de nous dire si ce rapport qu'on fait remarquer entre lui et Barthelemy a tenu *à sa faiblesse physique et morale*, ou a un même *sentiment des convenances*. Quoi qu'il en soit, l'auteur se trouve ainsi libre de toute concurrence; il entrera sans obstacle dans son sujet: les fêtes et les courtisanes.

Les fêtes seules prennent trois volumes: cette longueur ne doit pas surprendre d'après le système et la manière de l'auteur. Dans le texte, comme dans les notes, il copie, il prend de toute main, prose, vers,

Digitized by Google

tout lui est bon : et ce n'est pas un vers, une phrase, un passage isolé qu'il emploie, mais c'est une suite de pages, ce sont des poèmes tout entiers. Il est surtout un ouvrage qu'il affectionne particulièrement, et dont il transcrit d'énormes tirades, les *Voyages de Pythagore*, duquel il dit dans une note, *ouvrage digne, par son objet, d'être universellement répandu.* Or, remarquez bien que cet ouvrage, en cinq énormes volumes in-8.°, publié il y a deux ou trois ans, et universellement oublié, est du même auteur...*risum teneatis.* C'est un mystère que nous avons innocemment pénétré, et que nous révélons toutefois avec discrétion. L'auteur pourra exercer ses conjectures, et dire noblement une seconde fois : « *Je ne sais par quelle indiscrétion mon secret a été trahi. Serait-ce en vain que j'aurais, nouvel Alexandre, apposé mon cachet sur les lèvres de mon Ephestion.* »

On sait à présent par quel stratagème le sujet des fêtes de la Grèce, déja traité par l'auteur d'*Anacharsis*, occupe tant de place dans un supplément. On y recueille avec soin tout ce que le goût et la décence avaient rejeté. On se plaît beaucoup aussi dans les explications systématiques de Court de Gebelin et de Dupuis. On les transcrit comme les *Voyages de Pythagore.* Par exemple, on voit clairement dans l'ouvrage, comment *Bacchus et Jésus-Christ ne sont qu'un même personnage.*

L'ordonnance est digne du choix des matériaux. Qui n'a pas entendu crier, aux avenues des lieux publics, la *Liste des jolies femmes, avec leurs noms, leur demeure, et leur savoir-faire?* C'est ici la même chose. Depuis la courtisane *Barathron*, dont le nom, en faveur de ceux qui ne savent pas le grec, est agréablement changé en celui d'*abyme*, jusqu'à sa camarade *Tryphaine*, on y trouve la liste, par ordre alphabétique, de toutes

Digitized by Google

celles qui ont exercé la même profession. Une notice plus ou moins longue vous offre quelques détails sur chacune. Je donnerai une idée du catalogue : « *ANTIPATRA. — Qu'elle vienne à se montrer nue, vous fuirez au-delà des colonnes d'Hercule. — EVARDIS. — Aux charmes épais. — MÉLITE. — La maigre Mélite. — GLICÈRE. — Vous corrrompez la jeunesse*, lui disait Stilpon : *et toi, sophiste, tu la corromps et tu l'ennuies* (avis à l'auteur). — *PAROPAME. — Ses faveurs n'étaient pas à un haut prix; on les obtenait pour deux drachmes. Elle fut surnommée Didrachme. — PHANOSTRATE. — La plus hideuse, la plus dégoûtante des filles publiques d'Athènes, rongée de vermine* (Apollodore est cité en garantie ; et voilà de l'érudition bien employée). — *PITHIAS. — Ne s'écarta jamais de la belle et simple nature ; conserva des mœurs honnêtes, malgré sa profession.* » Le lecteur s'aperçoit que le poison de l'ennui sert heureusement de contre-poison à celui de la licence.

Avec des notices si abrégées, il serait difficile d'enfler des volumes. Mais l'auteur n'est jamais embarrassé. On connaît sa manière. Ainsi tous les dialogues de Lucien et de Fontenelle, où il est question de courtisanes, les correspondances qu'il a plu au rhéteur Alciphron de supposer entre elles ; les épigrammes de l'Anthologie, tout est mis à contribution, c'est-à-dire, transporté en totalité. Paraît-il en Italie un roman sous le titre d'*Aventures de Sapho*? (qui, après tout, fut une femme passionnée, un poète lyrique, et non pas une courtisane) : le roman est de bonne prise ; et le voilà fondu dans l'ouvrage : c'est toujours 160 pages de gagnées. L'auteur avait besoin de toutes ces ressources, il se plaint encore avec amertume de leur rareté : « Soit défaut d'instruction, dit-il, soit fausse pudeur et préjugé, les savants ne nous ont transmis

Digitized by Google

« que peu de secours. Je les ai rassemblés avec peine, « mais je n'ai glané que des épis maigres et vides, « lorsque j'espérais de recueillir les plus riches moissons. « C'est du moins le premier traité public en français « sur cet objet. » Du moins, il ne sera pas le dernier. La publication de celui-ci nous a déja valu l'annonce de quelques autres; et nous pouvons espérer qu'on ne nous laissera rien à desirer sur les habituées de tous les carrefours d'Athènes et de Corinthe. Nous saurons quelles étaient les *philosophes*, les *favorites*, les *familières*, les *vulgivagues*. C'est ainsi qu'elles sont classées dans l'ouvrage, et l'auteur est informé au plus juste à quelle classe chacune appartient. Aspasie était philosophe, et Laïs familière. Il y a eu deux *Leœna* ou la Lionne; mais l'une philosophe, et l'autre familière; prenez garde de les confondre.

Tel est ce fastueux et déplorable ouvrage, également vicieux par le choix du sujet et l'exécution; par les intentions et par la manière. On a de la peine à concevoir cette longue et froide débauche de l'esprit, qui se consume en travaux et en recherches arides pour recueillir, avec une scrupuleuse exactitude, les vieilles annales de la prostitution. On est confondu de la folle admiration de l'auteur pour un pareil sujet et du respect profond avec lequel il annonce et publie un tel ouvrage. Non: il n'est pas vrai que la littérature, l'histoire, la philosophie eussent besoin d'un tel livre. Il n'est pas vrai qu'on manquât en ce genre de l'instruction nécessaire. Tout ce qui avait quelque importance était connu. Aspasie, Phriné, Laïs et un petit nombre d'autres appartiennent en effet à l'histoire. Elles y ont toutes trouvé place. On ne nous apprend rien de nouveau sur elles; on ne pouvait rien nous apprendre; et il est aussi inutile que scandaleux de remuer des égoûts pour en tirer au hasard quelques noms qui

Digitized by Google

n'en deviendront pas plus célèbres. Barthelemy a écrit sur ce sujet, avec mesure et avec grace. J'invite à relire son chapitre sur Corinthe, et l'on pourra faire encore l'application nouvelle du proverbe, *il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe.* Il a écrit en homme de bonnes mœurs et de bon goût. Si c'est là écrire *en abbé*, il n'y a plus d'injure. Les fêtes de la Grèce sont aussi décrites dans son ouvrage. Jusqu'à lui les brillantes *théories* de Délos n'avaient pas été représentées avec autant d'élégance et d'éclat. Mais les fêtes de prostitution? Eh bien! on savait aussi qu'il y eut de telles fêtes. Seulement les détails étaient demeurés, non pas secrets, mais couverts de quelques voiles. L'auteur s'applaudit de les déchirer tous.

La philosophie, dira-t-on, (et ce n'est pas moi qui mets ici la philosophie en jeu et qui la rends complice de ces écarts; c'est l'auteur lui-même, qui se targue d'appartenir *à l'école philosophique*); la philosophie a le droit de scruter tout, et de tout révéler. Mais la limite de ce droit ne se trouve-t-elle pas où il est bon de s'arrêter?—Il y a une autre remarque à faire, c'est que dans la plupart des sujets qui demanderaient en effet de la philosophie, et où l'on a la prétention d'en mettre, c'est surtout la philosophie qui manque. Ici, par exemple, à propos des croyances et des fêtes religieuses, on devait chercher comment l'homme s'est élevé du culte des objets physiques au culte des choses intellectuelles, et de la religion des sens à celle de l'esprit. Ce changement paraît conforme à toutes les autres vicissitudes de la société humaine, qui passe, comme l'individu, par toutes les époques de l'enfance, de la jeunesse et de la virilité. Dans l'enfance, et même à la première époque de la jeunesse, tout s'adresse aux sens, qui, seuls, sont susceptibles de recevoir des impressions. Cet âge est celui de l'innocence; et je crois

Digitized by Google

bien que longtemps il y en eut beaucoup, même dans la plupart des usages religieux et des emblèmes, qui seraient infames aujourd'hui. Appliqué à cette époque, ce vers de Delille est aussi juste que gracieux.

« Où l'amour sans pudeur n'est pas sans innocence. »

Mais quand Charron s'écrie : « *Pourquoi chose tant* « *honteuse, si tant naturelle ?* » Ce mot est inconsidéré et nullement philosophique. Vous demandez, *pourquoi chose tant honteuse ?* Mais ne voyez-vous pas que c'est demander la raison d'un sentiment, et que c'est dire, en d'autres termes, pourquoi y a-t-il en nous un sentiment de pudeur? L'innocence n'en a point, parce qu'elle est l'innocence. La pudeur n'est pas un attribut de l'enfance de l'homme, et ne dut point appartenir à l'enfance du monde. Elle naquit et se développa, comme toutes les autres acquisitions sociales. Vous travaillez à la détruire; vous y parviendrez peut-être; et alors l'homme, après avoir perdu l'innocence, perdra aussi la pudeur, qui en était au moins le souvenir.

Je ne dirai qu'un mot sur le système allégorique, qui occupe une grande place dans cet ouvrage. Il est poussé, comme tout le reste, jusqu'à l'intempérance. Non-seulement il est dirigé contre le christianisme; mais il tend à nous jeter dans un pyrrhonisme qui sape tous les fondements et confond toutes les origines de l'histoire. Il n'y aurait eu, dans un espace de temps long et indéterminé, rien de réel; tout serait emblématique. Toujours *le soleil* et *la lune !* Les historiens les plus graves, en nous transmettant les annales des empires et le nom de leurs législateurs, n'auraient décrit que les révolutions des astres. Ainsi cet ouvrage offre un double scandale : l'érudition que l'auteur emprunte, sans choix et sans goût, n'est jamais employée qu'à corrompre les mœurs ou à dénaturer l'histoire. M.

Digitized by Google

Observations sur le système actuel d'instruction publique; ouvrage du C. Destutt-Tracy.

Le retour aux idées raisonnables, et l'abandon des théories révolutionnaires devaient amener un examen particulier des nouvelles méthodes d'enseignement.

Déja le gouvernement a cru devoir consulter, par l'organe du ministre de l'intérieur, tous les conseils généraux de département, sur les moyens de rétablir les anciens colléges. Sa prudente lenteur qu'on ne doit point attribuer à l'incertitude, mais au desir d'établir un système profondément médité; son empressement à recueillir toutes les lumières, et la grande importance du sujet ont encouragé les amis des lettres à s'en occuper. Il a donc paru un assez grand nombre d'ouvrages pour et contre les écoles centrales. Les partisans exclusifs du système ancien ont essayé de prouver que la restauration de l'instruction publique dépendait essentiellement du rétablissement subit des colléges, tels qu'ils étaient autrefois. Parmi les défenseurs des écoles centrales, les uns ont prétendu que leur système était le meilleur possible, le seul *philosophique*, et qu'en l'attaquant on attaquait les principes mêmes de la révolution; d'autres, plus modérés, ont avoué que la loi du 3 brumaire était incomplète; mais ils ont pensé que le plan dont elle a fixé les bases, serait inattaquable s'il avait plus de régularité dans son ensemble, et plus de gradation dans ses parties. Le C. Tracy est du nombre de ces derniers. Dans son ouvrage, écrit avec sagesse et modération, il ne dissimule point les inconvénients du système actuel de l'instruction publique; mais il craint qu'un changement trop prompt ne produise un

Digitized by Google

désordre fatal aux études; il croit qu'on doit faire, avec prudence, les réformes commandées par les abus; et là dessus, le passé n'a que trop instruit l'avenir. C'est dans cette vue estimable, qu'il s'est efforcé de mettre quelque ordre dans les matériaux informes de la loi du 3 brumaire.

L'entreprise était difficile : nous allons voir si le C. Tracy a rempli le but qu'il s'est proposé. Il commence par diviser les élèves en deux classes d'hommes à instruire : *la classe ouvrière* et *la classe savante*. Il appuie beaucoup sur cette distinction, et les efforts qu'il fait pour l'établir prouvent que le retour aux idées saines de la politique est bien lent, puisqu'on est obligé de s'élever aujourd'hui contre l'*égalité* de 1793. Selon le C. Tracy, la classe ouvrière, qui est la plus considérable, doit se borner à l'instruction qu'on recevra dans les écoles primaires; et le petit nombre, seulement, suivra les écoles centrales et spéciales. Par un système susceptible d'une longue discussion, mais sur lequel je ne m'arrêterai point, parce que l'auteur ne lui donne aucun développement, le C. Tracy pense que l'instruction primaire ne doit point être un *commencement*, mais un abrégé de l'instruction supérieure, et qu'ainsi elle doit être complète dans son genre. Avant de s'occuper de l'instruction qui convient à la *classe ouvrière*, il trace donc le plan de celle qu'il destine à *la classe savante*. Pour donner une idée juste de son travail, il est nécessaire de rappeler que la loi qui fonde les écoles centrales porte en substance que les élèves n'y seront admis qu'à douze ans, et qu'ils y apprendront le dessin, l'histoire naturelle, les langues anciennes, les mathématiques, la physique et la chimie, la grammaire générale, les belles-lettres, l'histoire et la législation. Aucune autre gradation n'est fixée, si ce n'est l'ordre dans

Digitized by Google

lequel je viens de placer ces diverses études ; aucune discipline n'est établie pour les professeurs, ni pour les élèves, aucune disposition n'oblige ces derniers à suivre un cours pour se préparer à un autre.

C'est dans ce cahos que le C. Tracy entreprend de porter la lumière. *Les matériaux, dit-il, ne font un monument que quand ils sont placés dans un certain ordre.*

Il divise l'enseignement des écoles centrales en trois sections : langues et belles-lettres, sciences physiques et mathématiques, et sciences idéologiques, morales et politiques. Les élèves sont admis à 9 ou 10 ans; le cours d'étude est de huit ans ; pendant ces huit années, ils suivent à la fois les trois parties d'enseignement dont je viens de parler ; pendant la première, ils n'apprennent que les éléments des langues et de l'arithmétique.

Du reste, le C. Tracy ne s'occupe point de la discipline nécessaire dans l'intérieur des écoles. La seule idée qu'il présente pour donner à l'instruction un ensemble régulier, est de rétablir le conseil d'instruction publique, fondé par le C. François (de Neuchâteau). Les fonctions de ce conseil, attaché au ministère de l'intérieur, étaient d'examiner les cahiers dictés aux élèves, et d'éclairer par ses conseils, les professeurs qui auraient pu s'éloigner de la route tracée par la loi. Le peu d'utilité de ce conseil a décidé le gouvernement à le supprimer, à l'époque du 18 brumaire.

On voit, par cet aperçu rapide, que le C. Tracy sent, comme tous ceux qui se sont élevés contre les écoles centrales, l'utilité des langues anciennes et l'insuffisance du temps que la loi du 3 brumaire leur consacre. Il desire donc que les élèves s'y appliquent pendant huit ans. C'est déja un grand pas de fait vers le système des anciens colléges. Mais, en examinant son travail

Digitized by Google

avec attention, il est aisé de remarquer son embarras pour employer des matériaux si disparates. Dans l'intention de donner à chaque partie l'étendue convenable, il a été contraint de faire marcher de front, pendant le cours presque entier des études, les trois sections d'enseignement dont j'ai parlé plus haut. Je conviens que c'était le seul moyen de donner à ce bizarre assemblage de neuf sortes d'études différentes, une certaine régularité. Mais pour peu que l'on connaisse les facultés de l'enfance, et même celles de l'âge mûr, on ne peut s'empêcher de convenir qu'il est impossible que l'éleve s'applique en même temps à trois sortes d'études aussi sérieuses et aussi étrangères les unes aux autres. Multiplier les cours d'enseignement n'est pas répandre l'instruction : en présumant trop de la force et de l'aptitude des élèves, on s'expose au danger de ne leur donner que des notions vagues et superficielles, plus funestes que l'ignorance même. Supposez-même l'exécution de ce plan; qu'arrivera-t-il? L'élève, égaré par les caprices de son âge, sera-t-il constant dans son goût pour telle ou telle section d'études? Ne se livrera-t-il pas, tantôt aux langues, tantôt aux sciences exactes, tantôt aux sciences morales, suivant la mobilité de son caractère et de son âge? Au milieu de tant d'objets divers, le jeune homme sera l'esclave de son indépendance. Attiré partout, il ne s'arrêtera nulle part; il écoutera tout et ne retiendra rien. Ses forces s'épuiseront vîte. Après avoir rassasié sa curiosité, il croira sans doute avoir nourri son intelligence; et ce double préjugé donnera au premier âge l'orgueil du faux savoir, et peut-être le dégoût de l'étude pour toute la vie. Tels sont les inconvénients qui me semblent résulter du projet du C. Tracy; ils prouvent qu'avec les méditations les plus profondes, et le talent le plus distingué, il est impossible de raffermir un édifice dont les bases sont vicieuses.

Digitized by Google

Quels seraient donc les moyens de restaurer l'instruction publique? Serait-il nécessaire de rétablir les colleges, tels qu'ils existaient avant la révolution? Je ne dissimulerai point les reproches que les philosophes ont faits aux universités, quoique, le plus souvent, il y eût de l'exagération et de la mauvaise foi. Je conviendrai avec eux que les sciences exactes et les lettres françaises y étaient trop sacrifiées à l'étude de la langue latine. Mais ils avoueront que cette instruction était parfaitement conforme à l'organisation sociale de ce temps-là, puisque la connaissance du latin était nécessaire pour exercer toutes les professions honorables de la société. En général, le meilleur système d'instruction est celui où les études de l'enfance préparent aux fonctions de l'âge mûr. Or les différentes carrieres ouvertes aujourd'hui à tous les citoyens, sont celles de la guerre, du génie, de l'administration, de la judicature, du barreau, et des diverses parties de l'art de guérir. Dans les deux premières et dans la dernière, les sciences exactes sont indispensables; dans les autres, les langues anciennes ne sont pas moins utiles, dans presque toutes, il est impossible de se distinguer si on n'est point parvenu à les réunir à un certain point. Ces deux parties d'enseignement me semblent donc devoir être les bases du nouveau systeme d'instruction publique.

On voit qu'en écartant les cours inutiles qui existent aujourd'hui, en renforçant ceux dont la nécessité est reconnue, on reviendrait insensiblement au plan des anciens colléges, avec cette seule différence que l'on consacrerait un plus long espace de temps à l'étude des sciences exactes et des lettres françaises. Du reste, les seules théories sont impuissantes: c'est une bonne discipline dans les écoles qui garantit le succès des études; et à cet égard, l'ancienne université peut encore servir de modèle.

Digitized by Google

Si l'on veut porter un jugement impartial sur ces réflexions, on pourra apprécier à leur juste valeur, ces vaines déclamations contre toutes les institutions qui n'ont pas dû leur origine à l'esprit de vertige des temps révolutionnaires. Il n'appartient qu'aux hommes qui se les permettent, d'appeler *conspirateurs* ceux qui professent des principes d'ordre; *fanatiques*, ceux dont la modération fait la satire de toutes les opinions exagérées; *ennemis de la révolution*, ceux qui veulent affermir ses bienfaits, et faire oublier ses erreurs.

P.

(*Article communiqué*).

Œuvres chirurgicales, ou *Exposé de la doctrine et de la pratique de* P. J. Desault, *chirurgien en chef du grand hospice d'humanité de Paris; par* Xav. Bichat, *son élève, médecin-adjoint du même hospice.* Nouvelle édition, corrigée et augmentée. Paris, chez *Méquignon* l'aîné, libraire, rue de l'Ecole de médecine, n.° 3, vis-à-vis la rue Hautefeuille. An 9.

Desault fut à l'anatomie chirurgicale, ce que Lavoisier fut à la chimie. Son nom est une époque dans la science. C'est à Desault que l'on doit les découvertes fondamentales qui ont créé de nouveau l'anatomie, et les réformes dans l'enseignement, qui en assurent les progrès.

Sa jeunesse fut le modèle des vertus qui conduisent à la gloire d'être utile; de ce courage opiniâtre et de cette longue patience qui sont le génie des sciences. Sa vie fut une suite de services rendus à l'humanité. Il écrivit peu : il abandonnait le soin de sa réputation aux malades qu'il avait guéris, et confiait sa doctrine

Digitized by Google

aux nombreux élèves qui, chaque jour, venaient l'entendre ou assister à ses opérations.

Un de ces élèves qui se sont le plus distingués, le C. Bichat, déja connu par des ouvrages estimés, a recueilli cette doctrine. Il fait précéder l'ouvrage qui le renferme d'un éloge de Desault, digne à la fois du disciple et du maître. Les gens de l'art y verront des développements utiles, tous y trouveront des réflexions judicieuses.

Le C. Bichat observe, avec raison, que, dans ces derniers temps, les préventions contre les médecins, autant peut-être que leurs préjugés, prolongeaient l'enfance de la médecine. Une certaine classe (et toujours d'hommes bien portants) refusait au médecin cette considération qui est la première récompense de celui qui doit réussir dans une carrière pleine de difficultés et de dégoûts. Était-ce parce qu'elle intéressait de plus près l'humanité? Je crois simplement que c'était par une contradiction maligne du cœur humain qui trouve du plaisir à se mocquer des choses respectables. Là dessus le vulgaire était quelquefois plus sage que les philosophes. Rousseau qui, tout en affectant des opinions singulières et neuves, a rajeuni bien des lieux communs, appuie de toute son éloquence et de toute sa gravité, les satires de la comédie contre la médecine.

Au lieu d'un extrait détaillé que ne comportent ni l'ouvrage de Desault, ni ce journal, nos lecteurs nous sauront gré de transcrire cet *Eloge des médecins*, extrait d'un ouvrage inédit. L'imagination et le talent leur devaient une réparation.

G.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

ELOGE DES MÉDECINS.

L'ART merveilleux qui vient au secours de la vie, remonte à l'origine des sociétés. Il a même devancé le labourage, puisque la femme a porté des enfants avant qu'il y eût des moissons, et que le berceau de l'homme est chargé de douleurs. Le premier médecin qu'ait vu le monde, a sans doute été quelque mère qui cherchait à soulager son enfant. La pitié et le génie étendirent ensuite la médecine à tous les hommes; l'une découvre le malade, l'autre trouve le remède.

On peut dire aussi qu'elle est fille de l'amitié et des héros. Le sauvage porte, dans les combats, le petit morceau de gomme qu'il doit appliquer sur la blessure d'un compagnon d'armes. Une feuille de nénufar lui sert de compresse; pour bandages, il a des écorces de bouleau; pour instrument, ses dents et ses doigts. Celui-là est un médecin bien habile, qui tire du fond de son ame, tout son enseignement et toute son expérience. *Un ami est la médecine du cœur*, a dit la Sagesse.

Nous voyons le même usage établi chez les patriarches et dans les siécles héroïques de la Grèce. Le nom même de *médecin*, emprunté du nom des *Mèdes*, rappelle cet antique Orient, si fameux par ses sages. Homère reconnaît quatre arts principaux, entre lesquels il nomme celui de médecin. Les fils des rois, les guerriers les plus renommés au siége de Troie, connaissaient les vertus des plantes. Patrocle, le plus doux des hommes, excellait à panser les blessures, et Achille était célèbre dans la science de Chiron. Quel-

Digitized by Google

quefois de belles princesses, malheureuses, fermaient les plaies des jeunes héros, dont elles étaient devenues les esclaves. On croyait que la médecine était descendue du ciel, et l'on disait qu'Apollon l'avait inventée lorsqu'il était pasteur chez Admète. Esculape est peut-être le seul dieu de la fable, dont la raison pardonne les autels.

Par une suite de ces mêmes idées qui attribuent quelque chose de divin à la médecine, les peuples chretiens la remirent d'abord entre les mains des solitaires. On supposa que ceux qui guérissaient les ames pouvaient aussi guérir les corps, et que l'hermite qui cueillait les baumes mystiques de la montagne de Sion, connaissait aussi le dictame qui appaise les douleurs des mortels. Des vierges se consacrèrent à cet art qui donne une seconde fois la vie. On eût dit que pour payer ce tribut de douleurs maternelles auxquelles leur virginité les avait dérobées, les femmes se vouaient à une autre sorte de maternité bien plus longue et bien plus douloureuse.

Considérée sous tous les rapports, la classe des médecins ne saurait être trop respectée. C'est chez elle qu'on rencontre le véritable savoir et la véritable philosophie. Dans quelque lieu que vous soyez jeté, vous n'êtes pas seul, s'il s'y trouve un médecin. Les médecins ont fait des prodiges d'humanité. Ce sont les seuls hommes, avec les prêtres, qui se soient jamais sacrifiés dans les pestes publiques. Et quels philosophes ont plus honoré l'humanité qu'Hippocrate et Gallien? Cessons de ravaler une science admirable qui tient aux sentiments les plus nobles et les plus généreux; chantée par Homère et Virgile, elle réclame tout ce qu'il y a de beau en souvenirs. Les études auxquels elle oblige sont immenses; elle nous donne une merveilleuse idée de nous-mêmes, puisque pour connaître seulement

Digitized by Google

notre édifice matériel, il faut connaître toute la nature. Hippocrate, par une expression sublime, appelle notre corps l'*effigie* de l'homme : on pourrait aussi le comparer à un palais dont, après la fuite de l'ame, le médecin parcourt les galeries solitaires, comme on visite les temples abandonnés que jadis une divinité remplissait de sa présence.

Toutefois je n'ignore pas qu'on a fait un reproche très-grave aux médecins : on les a accusés d'athéisme; mais ce reproche me semble démenti par toute l'histoire. L'art qui demande le plus de raison et de sensibilité, n'est point tombé dans le plus absurde et le plus froid des systèmes. Si le spectacle des douleurs humaines, trop souvent non méritées, a fait juger à la plupart des hommes qu'il devait y avoir un monde meilleur après celui-ci, les médecins n'ont-ils pas sans cesse sous les yeux cette grande preuve de notre immortalité? Enfin dans tous les temps et dans tous les pays, les médecins les plus fameux, ont été remarquables par leur piété. Hippocrate et Gallien, dans les siécles antiques, Niewentyt, Hervey, Boerhave, Haller, dans les siécles modernes, en sont la preuve. On soutient que l'anatomie et l'habitude de ne voir que les opérations de la matière jettent les médecins dans l'incrédulité; mais il me paraît que ce spectacle devrait plutôt produire l'effet contraire. On sait que la merveilleuse structure des parties du corps humain a toujours été mise au nombre des *causes finales* les plus frappantes.

Platon [1], Aristote [2], Cicéron [3], et une foule d'auteurs modernes [4], ont écrit, à ce sujet, des

[1] *In Tim.* [2] *Arist. de part. animal. lib.* 3, *cap. X.* [3] *de nat. Deor.* II, 56, 57. [4] Niewentyt, exist. de Dieu. liv. I, chap. XIII, page 181. Clark, Hancok, etc., etc., etc.

Digitized by Google

choses admirables. S'il s'est donc trouvé un Lamétrie qui n'a vu dans l'homme que la matière, il s'est aussi rencontré un Gallien qui y a découvert la Divinité.

Cet excellent homme, saisi tout-à-coup d'admiration, au milieu d'une analyse anatomique, laisse, pour ainsi dire, échapper le scalpel, et levant les bras vers le ciel, s'écrie : « O toi qui nous a faits! en com-« posant un discours si saint, je crois chanter un vé-« ritable hymne à ta gloire. Je t'honore plus en dé-« couvrant la beauté de tes ouvrages, que si je te « sacrifiais des hécatombes entiers de taureaux, et que « je fisse fumer les temples de l'encens des aromates « les plus précieux. La véritable piété consiste à me « connaître d'abord moi-même; ensuite à enseigner « aux autres quelle est la grandeur de ta bonté, de « ton pouvoir et de ta sagesse; ta bonté se montre « dans l'égale distribution de tes présents, ayant ré-« parti à chaque homme les organes qui lui sont né-« cessaires; ta sagesse se voit dans l'excellence de tes « dons; et ta puissance dans l'exécution de tes des-« seins *. »

CHATEAUBRIAND.

SPECTACLES.

THÉATRE FRANÇAIS DE LA RÉPUBLIQUE.

Le 23 messidor, les sociétaires de ce théâtre ont donné, dans la salle de l'Opéra, une représentation extraordinaire au bénéfice du C. *Florence*, récompense méritée par vingt-cinq ans de travaux utiles. On avait choisi *Cinna* et les *Fausses confidences*. Ainsi le même

* *Cal. de usu*, part. LIII, chap. X.

Digitized by Google

jour offrait ensemble, à l'empressement du public, le chef-d'œuvre du grand homme qui créa l'art dramatique en France, et les acteurs qui cultivent aujourd'hui cet art avec le plus de succès. Pour ajouter une singularité piquante à cette représentation, *Molé* s'était chargé du rôle d'*Auguste*, et la manière dont il l'a rendu, laissera sans doute un souvenir digne des nombreux exemples que le Théâtre français doit à ses talents.

On a eu raison de lui reprocher quelques mouvements un peu trop brusques, et cette multiplicité de gestes, toujours pleins de finesse et de vivacité, qu'une longue habitude de la comédie explique et ne justifie pas. Il faut même convenir que, malgré la supériorité de son intelligence, la gravité de son âge, et l'extrême flexibilité de ses moyens, il conserve encore cette espèce de mobilité gracieuse, qui le rendit inimitable dans les rôles de petit-maître, mais qui fit dire plaisamment à un homme de beaucoup d'esprit, qu'*il n'avait pas la cuisse tragique*. Au reste, on ne peut donner trop d'éloges à la pureté de sa diction, à la noblesse de ses intentions dramatiques, et surtout à l'art profond qu'il a développé dans le monologue du quatrième acte; monologue admirable, dans lequel Corneille a préparé cette scène plus admirable encore, où la clémence d'*Auguste* triomphe à jamais de la haine d'*Emilie* et des passions impétueuses de *Cinna*.

Ce rôle d'*Emilie* est un de ceux qui font le plus d'honneur au talent de M.lle *Raucourt*. Elle y a mérité les suffrages les plus distingués, surtout dans la scène où *Maxime* vient lui proposer de fuir. L'ironie dédaigneuse de son maintien secondait parfaitement la précision énergique de ses réponses; et je ne crois pas qu'on puisse donner au mépris une expres-

Digitized by Google

sion plus eloquente et plus vraie que celle qu'elle a su mettre dans cet hemistiche,

Allons, Fulvie, allons.....

Ce beau mouvement et la sortie de M.lle *Raucourt*, ont excité des applaudissements universels.

Saint-Phal a soutenu le role ingrat de Maxime par une diction toujours juste et souvent animée; mais *Saint-Prix* a été constamment faible et froid, dans celui de Cinna. Il n'a pas même tiré parti des beaux moyens que la nature lui a donnés. Dans les morceaux où l'attention etait le plus fortement émue, tels que le tableau sublime des cruautés d'Octave, triumvir, on a remarqué que sa voix semblait prête à s'éteindre, et que sa mémoire lui manquait. En général, dans la représentation de ce chef d'œuvre, qu'une lâche politique avait banni de la scène sous un gouvernement oppresseur, les acteurs, malgré tous leurs efforts, se sont elevés rarement à la hauteur du poète. *Molé* lui-même, quoique cette épreuve ajoute à l'idée qu'on doit avoir de son prodigieux talent, est resté fort au dessous du grand Corneille. Il n'a pas fait assez ressortir la peinture de l'ambition satisfaite et toujours mécontente, l'inquiétude de l'esprit et le vide de l'ame, au moment où les faveurs de la fortune sont épuisées; enfin le sentiment si profond et si vrai qu'expriment les vers suivants :

Et comme notre esprit, jusqu'au dernier soupir,
Toujours vers quelque objet pousse quelque desir,
Il se ramène en soi, n'ayant plus où se prendre,
Et monté sur le faîte, il aspire à descendre :

On sait que Racine citait souvent ce dernier vers à son fils, et le regardait comme le plus beau qu'il y eût dans notre langue. Quelques juges difficiles, qui

Digitized by Google

savent qu'on peut tout exiger et tout attendre d'un acteur tel que *Molé*, m'ont paru desirer aussi qu'il mît une grandeur plus imposante dans le morceau qui précède le fameux *Soyons amis*, *Cinna* :

Je suis maître de moi, comme de l'univers;
Je le suis; je veux l'être : ô siècles, ô mémoire!
Conservez à jamais ma dernière victoire.
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux,
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.

Ces observations sont un hommage au génie de Corneille, et ne peuvent affaiblir l'estime que méritent des acteurs justement chéris du public. *Molé*, surtout, doit reconnaître dans cette critique, soumise à ses propres lumières, le vœu d'un homme que l'habitude de le voir sur la scène, a trop familiarisé, peut-être, avec l'idée de la perfection.

M.lle *Contat*, M.lle *Devienne* et *Dazincourt*, ont joué les *Fausses confidences* avec une supériorité qu'on aimerait mieux trouver dans la représentation des chef-d'œuvres de Moliere Le genre de Marivaux, souvent spirituel et délicat, mais essentiellement froid et toujours inférieur à la véritable comedie, a cependant, pour le public, un attrait particulier; on ne peut l'expliquer que par la réunion des artistes qui le cultivent : *Fleury* manque, depuis longtemps, à cet ensemble si précieux; et c'est un véritable éloge pour *Baptiste*, que d'avouer hautement, que sans faire oublier l'absence de cet acteur aimable, il a du moins le talent de la faire supporter.

E.

Digitized by Google

ANNONCES.

LYCÉE *ou* Cours de littérature ancienne et moderne ; par *J.-F. Laharpe*. Tomes 11 et 12. Le tome 11 est divisé en deux parties. Paris, chez *Agasse*, rue des Poitevins, n.° 18.

POÈME des Jardins ; par *J. Delille*. Nouvelle édition augmentée de mille vers. Chez les frères *Levroult*.

Quand deux noms aussi célèbres reparaissent à la fois dans la littérature française ; on peut dire qu'elle ne manquera point encore de grands modèles et de leçons utiles.

On donnera, dans le premier numéro, l'extrait du premier de ces ouvrages.

OBSERVATIONS sur le Projet du Code civil, par M. de *Montlozier*, 1 vol. in-12. Prix, 1 fr. 50 c., et 2 fr. franc de port. Chez *Gigues* et compagnie.

DES moyens de prévenir les délits de la société, suivis d'un discours prononcé en brumaire de l'an 7, par le jury d'instruction de Vaucluse sur cette intéressante matière. A Paris, chez *Lemaire*, rue d'Enfer, n.° 731, an 9.

MANUEL des autorités constituées et de tous les fonctionnaires publics, etc. 2 forts volumes in-8.° Prix, 7 fr. 50 cent., et 10 fr. par la poste. Cet ouvrage se trouve, à Paris, chez *Deroy*, libraire, rue Hautefeuille.

On avait inondé, jusqu'à ce jour, la république d'un déluge de *codes* et de *manuels* de toute espèce, et personne n'avait imaginé de nous présenter l'organisation politique de la France, de manière à rendre ce tableau également utile à toutes les parties organiques, si je puis m'exprimer ainsi, de ce corps immense et vivant : c'est ce que le C. *Balestrier* vient de faire dans les deux volumes que nous annonçons.

Cet ouvrage, absolument nécessaire à tous ceux qui ont quelque emploi supérieur dans la république, est également utile au simple citoyen qui veut connaître, non-seulement ses droits politiques, mais encore les devoirs et les attributions de ceux dont il peut avoir si souvent besoin.

Digitized by Google

Il est cependant plus particulièrement destiné à tous ces fonctionnaires en chef, militaires ou civils, et surtout aux préfets et sous-préfets, dont les fonctions importantes embrassent tous les genres d'administration.

L'ordre alphabétique qu'on y a observé dans les matières et dans les noms qualificatifs des fonctionnaires, donne une très-grande facilité pour les recherches; chacun d'eux peut y trouver, sous le nom qualificatif de son emploi, non-seulement les lois, arrêtés et règlements qui le concernent directement, mais encore les articles, épars ailleurs, qui ont rapport à ses fonctions.

On sent combien cette méthode abrège le travail et facilite la science des lois à ceux qui ont le plus grand intérêt de les connaître.

TRAITÉ des arbres et arbustes que l'on cultive en France, en pleine terre; par *Duhamel*, avec les figures imprimées en couleur et terminées au pinceau, d'après les dessins faits sur nature; par P. I. *Redouté*, peintre du Muséum d'histoire naturelle, etc. Avec cette épigraphe: *Utile dulci*. Seconde livraison.

Nous avons annoncé cet intéressant ouvrage dans le n.° XIX (1.er germinal an 9). Il continue à être publié par livrasions de six planches, avec le texte de format in-folio.

Depuis que les progrès de l'histoire naturelle en ont répandu le goût et l'étude, on a senti combien il importait d'appliquer à l'agriculture, source de toutes nos richesses, les connaissances que cette étude nous a fournies. On a surtout distingué les travaux du célèbre *Duhamel*. Son Traité des arbres et arbustes est, de tous ses ouvrages, celui dont l'utilité est la plus immédiate, parce qu'il contient plus d'observations de détail, que les autres; mais ce livre, devenu rare, est confiné dans la bibliothéque de quelques savants. Il était perdu pour la plus grande partie des amis de l'agriculture. L'éditeur a cru n'être pas inutile à ses concitoyens, en les mettant à même d'en jouir de nouveau. Il a choisi un moment favorable, celui où le gouvernement s'occupe de l'amélioration des forêts, encourage l'agriculture d'une manière spéciale, et où des

Digitized by Google

sociétés s'établissent dans tous les départements, pour diriger les effets et recueillir les expériences des agricoles.

Duhamel avait suivi la nomenclature de Tournefort, qui a été presque généralement abandonnée, depuis que le système ingénieux de Linné, et la savante méthode de Jussieu ont éclairé de nouvelles lumières en science botanique.

Les six planches, de cette seconde livraison, offrent le *gainier d'Europe*, ou *Cercis siliquastrum*; le *daphné mezereum*; le *daphné lauréole*; le *daphné cneorum*; le *daphné des collines*; et le *gautheria penché*.

Le texte qui accompagne chacune de ces planches explique parfaitement le genre et l'espèce des diverses productions; l'usage qu'on en peut faire, soit dans les arts, soit dans la médecine; le temps de la floraison et de la maturité des fruits, etc. Les dessins et les gravures sont de la plus belle exécution.

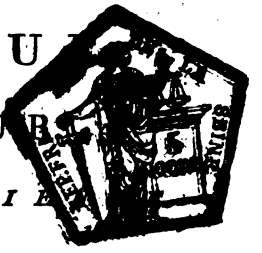
Les nouveaux souscripteurs auront la faculté de ne retirer les cahiers que l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'ils soient au pair avec les premiers: Les lettres de demande et l'envoi de l'argent doivent être affranchis. Les frais de port, par la poste ou par la diligence, seront à la charge des souscripteurs.

HISTOIRE de l'introduction et des progrès de la vaccine en France; par *François Colon*, docteur en médecine, associé correspondant du Lycée de Toulouse, de la Société médicale de Tours, et de la Société libre d'agriculture, commerce et arts du département du Doubs; membre du premier comité medical de la vaccine, et dans la maison duquel les expériences sur cette découverte ont été faites. 1 vol. in-8.°, prix, 3 fr., et 4 fr. franc de port. A Paris, chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n.° 42, la porte cochère vis-à-vis l'église, au premier sur le devant.

RÉFLEXIONS sur le duel, et sur les moyens les plus efficaces de le prévenir: opuscule traduit de l'anglais; par feu *C. Godescard*, chanoine de Saint-Honoré de Paris. Brochure in-8.° de 66 pages d'impression. Prix, 75 cent. et 1 fr. franc de port. Paris. L'an 9. Chez *Fuchs*, libraire, rue des Mathurins, hotel de Cluny.

Digitized by Google

POLITIQUE EXTÉRIEURE



Esquisse de Vienne.

Vienne semble aspirer à la primatie des grandes villes de l'Europe. Il s'est extrêmement agrandi, et sa forme, en y comprenant ses vastes faubourgs, l'a fait comparer, avec assez de justesse, à une hirondelle qui aurait les ailes d'un aigle. On comptait, en 1796, 1397 bâtiments dans la ville seule, et 5102 dans les faubourgs. Beaucoup de ces derniers occupent un grand emplacement, et sont d'ailleurs séparés par des jardins spacieux. Il restait même, à cette époque, une quantité considérable de terrains vagues.

La ville est coupée par le Danube, mais cet avantage est acheté par quelques inconvénients. Lorsque les ruisseaux, qui descendent des montagnes, s'enflent subitement par la fonte des neiges et des glaces, ils font déborder le fleuve, qui inonde quelquefois une partie des faubourgs jusqu'à une grande hauteur : c'est alors que la bonté de la police est surtout remarquable; il est difficile de se faire une idée de toutes les précautions, de tous les moyens qu'elle emploie pour la conservation et le soulagement des familles que cet accident menace ou maltraite en effet.

On présume volontiers que le voisinage de ce fleuve donne lieu à beaucoup de parties de plaisirs, qui ne peuvent être que très-agréables, principalement le

Digitized by Google

long de la forêt du Prater; mais ces sortes d'amusements ne sont pas communs; on se borne en général à recueillir les avantages qu'offre ce beau fleuve pour le transport des marchandises et les divers approvisionnements.

Vienne est l'une des moins belles capitales de l'Europe: aucune décoration extérieure n'y arrête les regards; les rues qui se croisent çà et là, de la manière la plus irrégulière, ne sont ni nivelées, ni alignées. Non loin du centre, il y en a une en forme de pont jeté à travers sur une autre rue (nommée le Fossé profond), de sorte que les voitures qui passent dans la première, se trouvent quelquefois précisément au dessus d'un autre équipage dans la seconde; spectacle vraiment singulier qui pique toujours la curiosité du voyageur. Ces hommes et ces voitures, qui défilent sans cesse, qui vont et viennent sous vos pieds, vous rappellent ces canaux creusés en Angleterre et en d'autres pays de l'Europe, lesquels, passant sur une rivière, offrent souvent le coup-d'œil d'un vaisseau navigant sous un autre vaisseau.

Les places, les théâtres, les temples, tout est barbare ici pour des yeux et des sens formés dans la patrie des Bernin et des Michel-Ange. Il n'y a guère, dans cette métropole, qu'une seule rue qu'on puisse dire très-belle; elle est formée par une suite de palais magnifiques bien alignés; aussi l'appelle-t-on la rue des Seigneurs.

La seule promenade qu'on trouve dans la ville, en ne comptant pas celle du Bastion, qui n'est fréquentée que dans l'été, c'est le *Graben*: elle s'étend le long des trottoirs d'une place, qui n'a de commun avec la place de Saint-Marc, que de rassembler les désœuvrés, les Argus de la police, et des légions de ces malheu-

Digitized by Google

reuses créatures, qui ne font d'autre métier que l'infâme trafic de leurs débauches.

Quoique la ville s'embellisse tous les jours, on peut prédire qu'elle ne sera jamais parfaitement belle. Les faubourgs sont construits sur un meilleur plan, et auraient de l'élégance, si les bâtiments qu'on élève étaient plus grands et d'une architecture plus riche; la plupart des rues sont larges et régulières; elles sont principalement occupées par des manufacturiers, et par un grand nombre d'ouvriers. Malheureusement la proximité de la capitale présente beaucoup d'inconvénients pour cette classe d'individus. Placés si près du luxe et de la corruption, ils perdent rapidement leur argent et leurs mœurs. Ils conserveraient mieux l'un et l'autre dans les petites villes, qui n'ont pas généralement la population que comportent la bonté du climat et la fertilité du sol.

D'après la situation topographique de Vienne, on serait, au premier coup-d'œil, tenté de croire que la température y doit avoir un haut degré de chaleur; c'est à peu près la latitude d'Orléans *; mais on a déja remarqué que plus un pays est situé vers l'orient, et plus, par cette raison même, il est froid; Vienne, d'ailleurs, entouré de montagnes ou de hautes collines sur lesquelles les neiges et les glaces s'entassent et se conservent longtemps, n'éprouve de vives chaleurs que pendant une couple de mois, tandis qu'en hiver le froid devient très-vif.

La chaleur même est tempérée par des vents fréquents, et quelquefois très-pénétrants. La réponse des Viennois aux Italiens, qui s'en plaignent, a passé en proverbe: *Vienna è ventosa, o venenosa; Vienne est ou venteux, ou venimeux*, disent-ils aux Lombards,

* Vienne est au 48.e degré 12'; Orléans au 47.e degré 54'.

Digitized by Google

à ces bons Milanais qui se sont réfugiés chez eux, et qui regrettent un ciel pur et serein, un air presque toujours calme, un climat chéri du ciel.

Si l'on y souffre moins du froid que dans quelques autres contrées, où il n'a guère plus d'intensité, c'est qu'à l'exemple des peuples voisins, tels que les Hongrois, les Polonais, et même les Grecs et les Turcs, on est dans l'usage de se vêtir d'une pelisse aux premières fraîcheurs, et qu'en vrais allemands, les Viennois se servent de poêles d'une grandeur, d'une qualité qui ne permettent pas au moindre froid de se faire sentir.

Une des principales causes qui altèrent la santé des habitants, c'est l'impétuosité des vents qui, outre les refroidissements et les rhumes qu'ils occasionnent, sèchent subitement un terrain de craie et de chaux, en enlèvent des molécules qu'ils insinuent dans la poitrine, et y déposent ainsi le germe de la pulmonie. Un prompt départ de la ville, est le plus sûr remède, surtout pour un étranger. Le relevé des pulmoniques, qui meurent annuellement dans ses murs, est effrayant. Cette cruelle maladie exerce, il est vrai, ses ravages dans toutes les grandes villes ; mais nulle part elle n'est plus funeste qu'ici, en dépit de tous les efforts de l'art.

Cependant l'art de la médecine est peut-être mieux cultivé à Vienne que dans toute autre ville d'Allemagne. On pourrait citer plusieurs preuves de la perfection à laquelle l'ont élevé les travaux et les leçons de ceux qui s'y livrent. Tous les jours, par exemple, il arrache aux douleurs et à la mort une infinité de ces victimes de la volupté, que tout concourt à multiplier chez un peuple sensuel, avide de nourriture, et que son aisance met en état de se satisfaire. Nous ne sommes

Digitized by Google

que trop fondés à croire que le mal syphillitique est plus général à Vienne qu'à Paris même; et que peuvent les plus grands efforts de la science et tout le zèle des médecins, pour extirper un fléau qui prend sa source dans l'immoralité, toujours croissante?

Moins meurtrière, quoique terrible encore, est cette triste maladie que l'Europe ne connut pas autrefois, et que d'heureux essais tendent à rejeter de son sein. La petite vérole, en 1795, avait enlevé ici jusqu'à 1,098 personnes. On vient d'introduire la nouvelle manière d'inoculer par la vaccine, et, de tous côtés, on en attend les plus grands avantages.

Le total de la population de Vienne, s'élevait, en 1795, à 231,105 habitants, dont 1231 ecclésiastiques, 3253 nobles, 4256 fonctionnaires publics ou gens vivant noblement, et 7333 bourgeois ou chefs de corporation.

Si la mortalité n'est point excessive dans un pareil centre de population, où tout d'ailleurs semble concourir à l'augmenter, on doit l'attribuer, sans doute, et aux succès de la médecine, et aux soins paternels que le gouvernement, et même les particuliers, prodiguent aux malades.

Parmi les établissements qui leur sont destinés, il faut placer, en première ligne, le grand hôpital, dont la direction est confiée au célèbre Franck; on y reçut, en 1796, jusqu'à 11,860 malades; on y a joint un musée pathologique.

Vient ensuite l'hôpital des femmes enceintes: il reçut dans la même année, 1904 femmes, dont 111 moururent.

Les petites maisons renfermaient, en 1795, 261 fous, dont 156 mâles et 105 femelles; il y entra l'année suivante, 190 individus, et il en sortit 122. Le principal remède, dont on fait usage dans cet hospice, est le régime et l'abstinence. Personne n'y est admis

Digitized by Google

sans apporter un état détaillé du traitement suivi jusqu'alors à son égard, afin qu'on puisse mieux juger la cause, la nature et les progrès du mal.

Il y a un hôpital militaire; différents hospices desservis par des religieux, et même un hôpital pour les Juifs. En général, ces hôpitaux se distinguent par leur propreté et la bonté du traitement.

Vienne se glorifie d'une institution bienfaisante, à laquelle on ne peut rien comparer, sinon les établissements faits en faveur des pauvres à Hambourg, à Kiel, etc.; je veux dire cette sage institution de Léopold, qui divise les faubourgs en huit districts, dont chacun a son médecin, son chirurgien, sa sage-femme, tous soldés par le gouvernement pour soigner les pauvres dans leur domicile. Ces praticiens traitèrent, en 1795, 19,820 malades, 464 moururent, et 623 furent envoyés à l'hôpital; cette institution fut reconnue si salutaire, que l'année suivante on fit participer la ville même à ses bienfaits.

Nous ne devons pas omettre un autre établissement qui se rapproche de celui-ci, et qui est formé pour les enfants au dessous de dix ans; en 1795, 1935 malades y furent soignés; 113 seulement moururent.

Parmi les ordonnances favorables à la santé des habitants, et que de pareils établissements supposent, nous en citerons une bien digne de servir de modèle aux autres pays, dans un moment surtout où les grandes villes s'agrandissent de plus en plus; c'est celle du 13 mai 1796, par laquelle il est défendu d'habiter un bâtiment neuf, avant que le *physicien* du district l'ait examiné et ait constaté qu'il a le degré de sécheresse convenable. Une pareille mesure de police semble être le comble de l'attention et de la vigilance.

Le prix des vivres est d'une modicité qu'on croirait à peine. La Hongrie fournit la viande, le blé et le

Digitized by Google

vin en abondance ; l'Autriche, le bois qu'on transporte sur le Danube et qu'on ne peut guère exporter ; environ 150 jardiniers cultivent dans les faubourgs de vastes potagers. Ils n'ont peut-être pas l'économie minutieuse de leurs collégues des environs de Paris ; mais ils connaissent toutes les ressources, on dirait même les délicatesses de l'art : ils emploient, pour les arrosements, une longue pelle de bois faite tout exprès. Graces à leurs soins industrieux, les légumes sont toujours à un très-bas prix : cependant ils forment une classe aisée dans la bourgeoisie ; ils se font aider dans leurs travaux par les montagnards de la Stirie, qui viennent régulièrement, pour cet objet, tous les printemps. Or, avec le pain, le vin, la viande et les légumes *, l'homme est suffisamment nourri, et l'ouvrier peut ainsi se contenter d'un salaire modique ; de sorte que, dans un pays qui tire abondamment de son propre sol toutes les denrées de première nécessité, et les principaux matériaux des manufactures, il n'y a guère que le luxe sur les marchandises des Indes qui force un peu la dépense **. La police veille en même temps avec tant de soin à tout ce qui a rapport à la nourriture du peuple, qu'il n'est pas rare que ses agents, rencontrant des personnes qui

* Une sorte de légumes, qu'à Vienne on cultive beaucoup, et qui assaisonne très-agréablement les sauces, ce sont les pommes de paradis (*paradeis-aepfel*). Il serait à desirer qu'on en adoptât la culture dans le nord de l'Allemagne.

** Le bois aussi est à bon marché, du moins relativement aux prix de Hambourg et du Holstein ; au reste, on commence à brûler à Vienne de la tourbe, du charbon de terre qu'on tire des premiers confins de la Hongrie, et enfin une tourbe factice, dont l'invention est due à M. Meidinger.

Digitized by Google

viennent d'acheter de la viande, la pèsent de nouveau en leur présence, pour en vérifier le poids.

Ajoutons à la louange du gouvernement et des particuliers, qu'ils ont toujours réuni leurs efforts et leurs sacrifices pour empêcher la mendicité. La maison des orphelins nourrissait au commencement de 1797 jusqu'à 1,479 de ces infortunés ; mais, malgré cela, malgré un établissement formé pour subvenir aux besoins des vieillards et des pères de famille hors d'état de se procurer leur subsistance par le travail, on est encore loin d'avoir atteint sous ce rapport le point de perfection, dont s'enorgueillissent Hambourg, Kiel, etc. que nous ne nous lasserons jamais de proposer à l'imitation des autres villes.

Un grand nombre de sociétés particulières et de cercles où règnent la décence et le bon ton, sont cause que les cafés sont assez peu fréquentés ; mais, en revanche, il n'est pas de ville où l'on voie plus d'enseignes de cabarets et de maisons publiques.

On est bien dans les cafés *, et mal dans les auberges. Lorsqu'on s'en plaint, les habitants s'excusent sur l'esprit d'hospitalité qui domine parmi eux. En effet, indépendamment de beaucoup de tables ouvertes, on trouve plusieurs maisons où il est permis de venir à toute heure du jour, même jusqu'à minuit, et de prendre part à tout ce qu'on sert à l'assemblée, aussi bien qu'à la conversation.

Cela n'empêche pas qu'à dix heures du soir, on remarque déja dans les rues une tranquillité, un silence qu'il est rare de trouver ailleurs à cette heure-là. Il est de règle, lorsqu'on se retire plus tard, de faire un léger cadeau au portier de la maison qu'on habite ; chaque maison a le sien. C'est surtout dans les fau-

* Il faut savoir que, pour avoir du bon café, on doit demander du café double ; on le paye en conséquence.

Digitized by Google

bourgs, que le soir, à 10 heures, on admire le calme profond, l'entière solitude qui y règnent; on ne rencontre presque que le guet, et le matin cependant l'on n'est point réveillé de trop bonne heure. Vienne offre, à cet égard, un contraste parfait avec Naples. Les Allemands se plaisent à mettre en parallèle, ces deux capitales; ils les regardent comme les plus agréables de l'Europe, et, au total, bien préférables à Londres et à Paris.

Un café, digne de la curiosité d'un étranger, est celui de Hugelman, dans le faubourg Léopolstad. Cette maison, située entre le Danube et la rue où passent les voitures qui vont à la promenade du Prater, est tellement fréquentée des Grecs (fort nombreux à Vienne) qu'entendant partout leur langage, et voyant partout leur costume, on se croirait souvent transporté au milieu de la Grèce; illusion qui n'est pas sans mérite, pour ceux surtout qui ont puisé les premiers éléments de leur érudition dans les ouvrages classiques de ce peuple célèbre.

TROISIÈME LETTRE

Sur la Pologne.

Les simples notes que je vous ai données sur la Pologne seraient incomplètes, si je n'ajoutais encore quelques considérations sur l'état du commerce, des arts et des sciences dans cette contrée.

Les Polonais ont un sol fertile, et manquent d'industrie. Telles sont les deux causes qui déterminent leur commerce extérieur. Ils fournissent aux étrangers le superflu de leurs productions territoriales; ils en reçoivent tous les objets manufacturés qui leur manquent. Dans cet échange, l'avantage serait évidem-

Digitized by Google

ment pour eux, s'ils avaient une bonne agriculture et des mœurs simples. Ils vendraient toujours plus qu'ils n'acheteraient. Mais le contraire devait arriver chez une nation où s'est maintenue l'inégalité la plus outrée des fortunes et des conditions. Les exportations se trouvent réduites, parce que les terres cultivées par de misérables serfs, ne donnent pas tout ce qu'elles pourraient produire : les importations sont devenues considérables, parce que l'opulence des grands seigneurs leur a fait connaître tous les besoins de luxe.

On sait que la Pologne fut appelée, dans un temps, le grenier du Nord, comme la Sicile le grenier du Midi. Elle mérita ce nom sous Casimir-le-Grand, et tant que durèrent les sages institutions fondées par ce prince. Mais depuis plus de deux siécles, les vices du gouvernement s'étaient multipliés, l'oppression des paysans n'avait plus de bornes fixées par les lois; les campagnes étaient ravagées par des guerres fréquentes, et la population allait en décroissant. On en voit aujourd'hui les tristes effets. Les propriétaires sont forcés de laisser en friche une partie de leurs terres. Quelques-uns possèdent des provinces entières; ceux-là surtout renoncent à mettre en valeur toutes les portions d'un aussi vaste domaine. Ils se contentent de rassembler leurs esclaves dans les meilleurs cantons, et comme ils recueillent seuls tout le fruit du travail de ces hommes à qui ils ne doivent que la plus étroite subsistance, ils jouissent encore d'une immense fortune.

Mais quelle que soit la richesse d'un petit nombre de particuliers, l'état n'en est pas moins pauvre et privé des ressources infinies que lui promettaient l'étendue et la fécondité de son sol. Parmi les productions qui lui restent, peu excèdent ses besoins. Le chanvre et le lin y suffisent à peine; le miel, dont on fait une ample récolte dans les forêts de Lithuanie,

Digitized by Google

sert au peuple en guise de sucre, on en fait aussi de l'hydromel, mais il n'a point cours hors du pays.

C'est presque uniquement en blé que consiste le superflu dont s'entretient le commerce extérieur; encore ce superflu est-il moins le résultat d'une grande abondance, que celui d'une singulière économie dans la consommation de l'intérieur. Les cultivateurs sont réduits à la nourriture la plus grossière, les nobles eux-mêmes ne font servir sur leur table que du pain de seigle. L'usage de la farine fine est réservé pour la pâtisserie, ou pour les mets délicats. Ce n'est pas qu'on n'ait encore de riches moissons, et des greniers remplis de froment; mais ce sont des trésors auxquels on ne touche pas. Les propriétaires en sont avares, comme de la seule denrée qu'ils puissent aisément convertir en numéraire. La vente en est assurée par les demandes continuelles de l'étranger. Cette facilité de l'écouler au dehors, n'étant pas suffisamment restreinte par de bonnes lois, produit au dedans les effets d'une véritable disette, et le prix s'élevant en raison du besoin plus ou moins pressant que peuvent en avoir des peuples éloignés, il en résulte que le pain est souvent aussi cher pour les Polonais que pour ces peuples mêmes; et, en général leur pays est un de ceux où l'existence est plus dispendieuse.

Dantzick * est l'entrepôt général des grains qu'on exporte. Ils y arrivent par la Vistule, et de là on les expédie pour la Suède, le Danemarck, l'Écosse et la Hollande. On y joint encore de la potasse, quelques bois de sapin, trop inférieurs à ceux du nord pour qu'ils puissent être d'un grand prix; et, enfin, des bestiaux qui, par leur petitesse et la médiocre qualité de leur laine, ne peuvent soutenir la concurrence avec ceux des pays environnants. La valeur de ces objets peut être de 20 millions.

* Voyez le dernier n.° du Mercure.

Digitized by Google

Mais on rend à l'Angleterre environ 6 millions pour les articles de tout genre qu'on tire de ses fabriques, et qui sont fort recherchés en Pologne. Lorsque les communications avec la France sont ouvertes, on est également curieux de ses soieries, de ses modes et de ses dentelles. Cette branche d'importation peut encore être évaluée de 5 à 6 millions. Il n'en coûte pas moins pour se procurer des vins de Hongrie; ils sont la boisson ordinaire des grands; et malgré les droits énormes qu'y a mis le roi de Prusse, il s'en fait une consommation prodigieuse. J'ai vu des fêtes particulières où l'on ne vidait pas moins de 5 ou 6 tonneaux, et chacun d'eux revient pourtant à 12 ou 15 louis.

Si vous ajoutez ce qu'on dépense pour le tabac, dont l'usage est très-répandu en Pologne, et dont la culture y est inconnue; pour le sucre, le café et les épiceries que fournit la Hollande; pour les quincailleries d'Allemagne, les toiles de Silésie, les porcelaines de Berlin; en un mot, tout ce qui sert à entretenir le luxe des riches, vous voyez que la balance du commerce doit être constamment au désavantage des Polonais. On estime, en effet, que la différence de ce qu'ils vendent à ce qu'ils achètent est annuellement de 15 millions.

Les principaux négociants sont des étrangers, et surtout des Allemands établis dans le pays. Les uns président à l'achat des grains dans l'intérieur, et à leur expédition; les autres se rendent aux foires de Leipsick et de Francfort, pour y choisir les brillantes superfluités qui s'accordent le mieux au goût magnifique des seigneurs polonais. Les Juifs sont, comme je vous l'ai dit, plus particulièrement livrés aux affaires de détail. Ils vont porter, dans les campagnes, les produits de l'industrie grossière du peuple des villes,

Digitized by Google

et revendent à celui-ci des comestibles pour sa subsistance journalière.

Il est une spéculation réservée aux propriétaires, on l'appelle la *propination ;* elle consiste à fournir leurs vassaux de certaines boissons, dont l'usage supplée à celui du vin. Ils font préparer pour eux de la bière et des eaux-de-vie de grains. Moyennant une légère rétribution, des hommes de confiance se chargent du détail de la vente. Il n'est point permis aux serfs de s'approvisionner ailleurs. Ainsi, le peu d'argent qu'ils ont pu gagner par un travail extraordinaire retourne encore dans les mains de leur maître, et lui sert à payer les menues dépenses de sa maison. Il faut observer qu'à l'exception des villes principales, presque toutes les autres sont encore sous la dépendance d'un seigneur; et le droit exclusif qu'il a d'y faire vendre des liqueurs, dont le peuple ne peut se passer, lui assure un bénéfice considérable. C'est même son revenu le plus important.

A part ce monopole, que la noblesse regarde comme un de ses meilleurs priviléges et comme faisant partie de l'administration de ses domaines, elle dédaigne toute autre espèce de négoce. Quelques gentilshommes tombés dans la misère voulurent une fois, sous l'ancien ordre de choses, essayer d'en sortir par quelques spéculations; il parut bientôt une loi qui les avertit qu'il se dégradaient. Ils continuèrent à n'avoir d'autre ressource que cette domesticité honteuse dont je vous ai parlé. Les grands s'étaient persuadés qu'on pouvait, sans s'avilir, leur rendre les plus humbles services personnels, et qu'il serait plus honorable d'être leur valet que leur marchand.

Il faut se rappeler la force de pareils préjugés, et leur influence sur l'esprit de l'ancien gouvernement, pour concevoir jusqu'à quel point il avait négligé tous les

Digitized by Google

établissements favorables à la prospérité du commerce. On ne voit en Pologne ni fabriques, ni manufactures, qui puissent l'affranchir du tribut qu'elle paye à celles de l'étranger. Elle est heureusement située entre deux mers, elle est abondamment pourvue de bois propres à la construction des navires, et elle n'a jamais eu de marine. On est surtout frappé de la difficulté des communications intérieures dans un pays uni et sablonneux, où il était si facile de les établir par de belles routes. Les plus grands chemins y ressemblent à ceux que l'on appelle ailleurs de traverse ; ils sont à peine tracés au milieu des bois, et l'on doit prendre des guides pour s'y reconnaître. Il n'est pas rare de faire 15 ou 20 lieues sans sortir d'une forêt, et sans rencontrer d'autres habitations que celles où les relais de la poste sont placés. Heureusement les chevaux vont fort vîte, et l'on franchit rapidement ces tristes solitudes. On voudrait ne pas s'arrêter d'une ville à l'autre. Il y a dans l'intervalle quelques hôtelleries destinées à recevoir les voyageurs ; mais elles sont occupées par des Juifs qui joignent à leur misère une malpropreté dégoûtante. Ils ont, pour toute provision, un pain à peine mangeable, des œufs et de la bière. On courrait tout un village, sans trouver rien de plus. Il faut dormir, enveloppé dans son manteau, et couché sur de la paille, qui n'est pas toujours fraîche. Un lit est la chose la plus extraordinaire dans de pareils gîtes. Aussi les Polonais qui ont quelque aisance ne voyagent ils point sans porter ce meuble avec eux ; ils l'appellent leur *veni-mecum*. On voit aussi pourquoi les grands seigneurs ne marchent point sans une suite nombreuse de valets à cheval : c'est une espèce de caravane, qui se charge de tous les objets dont ils peuvent avoir besoin. Mais un étranger, qui n'a pas la même prévoyance ou les mêmes moyens, doit s'attendre aux plus rudes pri-

Digitized by Google

vations. Souvent il se croira engagé dans un désert ou dans une contrée nouvellement habitée par une peuplade misérable, qui n'a pas eu le temps de défricher son territoire, ni de faire aucun progrès dans les arts utiles.

Les maisons sont de bois, et de la structure la plus grossière. Celles des nobles mêmes, quoique plus élevées, sont loin d'avoir l'apparence et les commodités de nos plus simples maisons de plaisance. Il n'y a dans les campagnes qu'un petit nombre d'habitations régulières et vraiment dignes du nom de château.

Les villes, et surtout Varsovie, offrent bien aussi quelques palais superbes; mais, à côté d'eux, figurent encore de vieilles échoppes, telles que nos marchands en construisent pour les foires; tous les quartiers populeux ne sont pas bâtis autrement. Il est vrai qu'à mesure que les anciennes maisons tombent en ruine, il est ordonné de les reconstruire en pierres et sur un meilleur plan. Ce règlement a déja produit quelque effet; le goût de la bonne architecture commence à se répandre; et notamment dans la partie prussienne, plusieurs villes prennent de jour en jour un aspect moins désagréable. On sent aussi l'agrément qu'il y a de se ménager des jardins autour des hôtels, on y cultive les plantes potagères, et un grand nombre d'arbres fruitiers. La bonté du climat a permis d'y naturaliser presque toutes les espèces de France. Celle des abricotiers fut apportée par un valet-de-chambre de la suite de Henri de Valois. Il réussit à en élever quelques arbres dans un enclos particulier, et vendait leurs fruits aux gens de la cour, en leur persuadant qu'il les faisait venir de Paris. Il y mettait en conséquence un prix excessif. Cette supercherie, qui dura longtemps, lui valut une grande fortune; et naguères, l'un de ses descendants comptait encore, parmi les riches banquiers de Varsovie.

Digitized by Google

Quelques Italiens sont venus, pendant les derniers troubles de leur patrie, chercher un asile en Pologne. Ils s'y sont donnés pour peintres, sculpteurs et musiciens. On les a crus sans peine, et l'on s'est empressé de faire usage de leurs talents. Leur exemple contribue à exciter l'émulation des naturels du pays, qui, jusqu'à présent, n'avaient pas eu la prétention de se distinguer dans les beaux-arts. Tout ce qu'ils possèdent de monuments précieux en ce genre est dû à des artistes étrangers que les rois ou les grands avaient attirés à différentes époques.

Le séjour des réfugiés français n'a pas été moins favorable, sous d'autres rapports. Les plus instruits d'entre eux se sont voués à l'enseignement public ou à des éducations particulières. Ils ont fait connaître les diverses méthodes ; ils ont inspiré le goût des mathématiques, de la physique et de la chimie moderne, dont on ne s'occupait guère auparavant. Les Polonais se bornaient presque uniquement à l'étude de leur histoire et à celle de l'éloquence. L'une leur retraçait des souvenirs glorieux ; l'autre tendait à leur donner de l'influence dans les délibérations publiques. Aussi ont-ils fait des progrès remarquables dans ces deux genres. Peu de nations modernes ont mis autant d'ordre dans leurs annales, et comptent autant d'historiens estimés. *Kromer* en particulier a paru digne d'être comparé à Tite-Live. Les ouvrages éloquents d'*Orzekowsky* rappellent aussi l'orateur romain, et dans tous les temps plusieurs nonces distingués aux diètes par le talent de la parole y prouvèrent qu'ils s'étaient nourris des grands modèles.

Les Polonais s'honorent encore de quelques écrivains célèbres, en morale et en politique, tels que Fredzo et Gorniky. Les ouvrages de leurs principaux poètes ont été traduits dans plusieurs langues ; mais en général leur littérature est pauvre et ne peut être comparée à elle des nations éclairées.

Digitized by Google

On a beaucoup trop vanté leur amour pour la belle Latinité. S'il faut en croire quelques voyageurs, il n'est pas jusqu'aux paysans qui ne parlent la langue d'Horace et de Virgile. M. Bernardin de Saint-Pierre est tombé lui-même dans cette exagération ; sans doute il aura pris, pour des gens du peuple, des domestiques, des économes, des intendants, qui, étant originairement nobles, ont tous reçu un commencement d'éducation, et pouvaient garder quelques souvenirs confus de leurs études. Il est vrai que le latin fut autrefois très-cultivé en Pologne; il paraît que les diètes l'avaient anciennement admis dans leurs délibérations; et presque tous les auteurs nationaux l'ont employé dans leurs écrits; mais l'usage en est sensiblement tombé, le peuple l'ignore entièrement. Il y a déja beaucoup de gentilshommes qui ne l'entendent plus; ceux qui en conservent l'habitude le parlent avec aisance, mais sans correction, à peu près comme les prêtres flamands. On préfère l'étude des langues vivantes.

Il n'est pas de noble, élevé avec quelque soin, qui n'en sache au moins deux ou trois. J'ai connu un comte de Douzesky qui en possédait jusqu'à douze. Celle du pays est dérivée de l'Esclavonne; elle m'a paru dure et chargée de consonnes. Un français est presque dispensé de l'apprendre, tant il trouve là de personnes qui le comprennent, et lui répondent aussi distinctement que si elles eussent habité parmi nous. C'est surtout dans les classes élevées que notre langue est fort usitée; elle y obtient une telle préférence sur toutes les autres, que bientôt aucun polonais de distinction ne se croira permis de l'ignorer: leurs bibliothèques particulières sont d'ailleurs pleines de nos bons ouvrages, et prouvent l'habitude qu'on a de lire en original.

Digitized by Google

Il est pénible à dire que le talent de se rendre familier le langage des autres pays, est souvent le seul fruit que les nobles retirent de leur éducation, et le seul genre d'instruction qui les distingue. C'est aussi le moindre mérite de quelques-uns d'entre eux. Il en est qui ont voyagé en Europe avec les avantages que leur donnaient leur naissance, leur fortune, et un esprit déja cultivé. Ils ont recueilli partout des observations précieuses, et n'étant plus distraits par aucun soin politique, ils se consolent aujourd'hui dans leurs retraites avec le trésor de connaissances qu'ils ont acquises. La supériorité de leurs lumières est encore plus frappante au milieu des ténèbres qui les entourent. Loin de les rendre plus fiers et plus inabordables, elle les a portés à donner l'exemple de toutes les vertus humaines. Ce sont les mêmes que je vous ai déja signalés comme ayant affranchi leurs vassaux ou les traitant avec bonté. C'est encore auprès d'eux que les infortunés de tous les pays ont trouvé cet accueil bienveillant et ces égards délicats, qu'obtient rarement le malheur. Un étranger qui a eu le bonheur de les connaître, et de vivre dans leur société, emporterait l'idée la plus favorable de la nation à laquelle ils appartiennent, s'il pouvait échapper à l'impression de tant d'autres objets qui fatiguent l'œil de l'observateur le moins sévère. Mais ces hommes, si exempts des préjugés de leur ordre, si touchés de la misère des peuples, si profondément affectés des fautes de leur ancien gouvernement, et de leurs terribles conséquences; ces hommes, dis-je, conviendraient eux-mêmes de la vérité du tableau triste, mais fidelle, que j'ai dû vous faire de leur patrie.

Digitized by Google

INTÉRIEUR.

L'ANNIVERSAIRE du 14 juillet 1789 a été célébré à Paris par la première fête vraiment populaire qu'on ait donnée depuis la révolution. Cette journée, dont tous les bienfaits devaient être pour le peuple, ce jour mémorable qui delivra le laboureur de la dixme et des droits féodaux, l'artisan des priviléges et des maîtrises, la nation entière d'un système de contributions humiliant, inégal et oppresseur, mérite sans doute d'être consacrée comme la première époque de notre régénération politique. Mais pour qu'il fût possible de l'apprécier, il fallait que la logique des factions eût cessé d'en dénaturer les principes, et que la sagesse du gouvernement en eût mûri les résultats. D'ailleurs, comme l'a très-bien dit un journaliste qui cite rarement, mais qu'il est souvent agréable de citer, pour préparer un jour de fête publique, il faut au moins une année de bonheur.

Comme on trouve dans tous les journaux les détails de cette fête, décrits avec une fidélité minutieuse, il nous suffira d'en rappeler ici les principales parties. Si les calculs ne sont pas exagérés, près de six cent mille personnes ont été réunies dans les Champs-Elysées, pour y prendre part. Il est certain du moins que les curieux sont arrivés en foule de tous les départements voisins de la capitale : dans celui de la Seine-Inférieure seulement, il a été, dit-on, expédié plus de six mille passe-ports pour Paris.

Depuis midi jusqu'à cinq heures les courses de bague, les mâts de cocagne, les danses et surtout le mouvement et la variété de cet immense tableau, for-

Digitized by Google

maient un spectacle aussi singulier qu'agréable. A cinq heures, on s'est porté principalement vers le carré *Marigny*, où les pantomimes, les sauteurs et les marionnettes étaient réunis.

Au milieu de l'Etoile des Champs-Elysées, s'élevait un rocher très-pittoresque, surmonté de la statue colossale de la Renommée. Il bornait, de ce côté, le point de vue, et retenait, pour ainsi dire, tous les regards dans l'enceinte destinée à la fête. Un temple magnifique, orné d'une colonnade d'ordre ionique, était placé du côté de la rivière. C'est-là qu'un très-beau concert a remplacé les spectacles forains, qui ont fini avec le jour; les morceaux les plus remarquables de ce concert, ceux dont l'exécution a paru produire le plus d'effet et de plaisir, sont le duo d'*Echo et Narcisse*, de Gluck, et l'*Hymne au Soleil*, de Lesueur.

Les illuminations rendaient la nuit plus brillante que le jour, et donnaient à la fête un caractère plus imposant. Depuis le château des Tuileries jusqu'à l'Etoile des Champs-Elysées, elles étaient dessinées avec beaucoup de goût, et multipliées avec la plus grande profusion. L'illumination, très-élégante de la colonne nationale, servait surtout à montrer combien la place de ce monument serait mal choisie, si l'on s'obstinait à l'élever à l'endroit qu'occupe son modèle. On a dû se convaincre, sans retour, que cet énorme soubassement circulaire masque tout-à-fait le palais du gouvernement, détruit une perspective unique en Europe; et loin d'embellir la place de la Concorde, ne sert qu'à écraser les édifices qui la décorent.

A dix heures, on a tiré le feu d'artifice, qui a mal réussi. On aurait voulu trouver plus de liaisons dans les détails, et reconnaître une intention dans son ensemble. En général, les feux d'artifice tirés dans nos fêtes publiques sont très-inférieurs à ceux d'Italie. Les

Digitized by Google

amateurs qui ont vu celui de Rome, la veille de Saint-Pierre, ne conçoivent point ce qui nous empêche de l'imiter. Ce qu'il y avait de plus remarquable dans celui-ci, c'est le ballon qui s'est élevé après les premières fusées, et qui, transportant à une très-grande hauteur une illumination brillante, est retombé tout-à-coup en pluie de feu.

La place de la Concorde et les bâtiments du Garde-meuble étaient illuminés avec un soin particulier. La fausse façade, élevée en avant du Palais du Corps législatif, était d'une architecture élégante ; mais, éclairée seulement par des lumières dont le foyer était caché, son effet était médiocre au milieu des lampions et des verres de couleurs. Elle suffisait cependant pour faire apercevoir ce qui manque à l'édifice qu'elle annonçait.

Au reste, quoique tous les moyens d'amusement fussent employés pour célébrer cette fête, rien ne l'a rendue plus aimable que la gaieté sans tumulte, la confusion sans désordre, la liberté sans licence, qui ont régné parmi les spectateurs. Un sentiment universel de confiance et de bonheur rendait à peu près inutiles toutes les précautions qu'on avait prises pour maintenir l'ordre. Les mesures ordinaires de police, si souvent insuffisantes, étaient ici presque superflues ; et c'est le plus grand éloge qu'on puisse faire de la police même et du gouvernement.

Ceux qui, jusqu'à présent, ont toujours vu le 14 juillet à travers les événements terribles que la main de la révolution a jetés entre cette époque mémorable et celle où nous sommes parvenus, doivent aujourd'hui reconnaître quels sont ses véritables résultats. Cette journée avait fait éclore tous les germes de la prospérité publique ; mais bientôt une guerre générale arrêta leurs progrès ; des monstres, dévoués à l'exécration de

Digitized by Google

tous les siécles, les arrosèrent du sang innocent : un gouvernement audacieux par crainte, et cruel par faiblesse, allait enfin les arracher. Tout-à-coup la Providence a ramené parmi nous un de ces hommes qu'elle destine à réparer les erreurs, les fautes, les folies, les crimes de plusieurs générations. Il a paru, et les orages politiques se sont dissipés devant lui; les pressentiments sinistres se sont évanouis; le génie a rappelé la victoire; la modération a dicté la paix; la justice a réglé l'administration; les espérances sont devenues des certitudes, et le 18 brumaire a réalisé toutes les promesses du 14 juillet. E.

PROCLAMATION.

LES CONSULS DE LA RÉPUBLIQUE AUX FRANÇAIS.

FRANÇAIS,

Ce jour est destiné à célébrer cette époque d'espérance et de gloire où tombèrent des institutions barbares, où vous cessâtes d'être divisés en deux peuples, l'un condamné aux humiliations, l'autre marqué pour les distinctions et pour les grandeurs; où vos propriétés furent libres comme vos personnes, où la féodalité fut détruite, et avec elle ces nombreux abus que des siécles avaient accumulés sur vos têtes.

Cette époque, vous la célébrâtes en 1790, dans l'union des mêmes principes, des mêmes sentiments et des mêmes vœux. Vous l'avez célébrée depuis, tantôt au milieu des triomphes, tantôt sous le poids des fers, quelquefois aux cris de la discorde et des factions.

Vous la célébrez aujourd'hui sous de plus heureux auspices : la discorde se tait, les factions sont comprimées; l'intérêt de la patrie règne sur tous les intérêts.

Digitized by Google

Le gouvernement ne connaît d'ennemis que ceux qui le sont de la tranquillité du peuple.

La paix continentale a été conclue par la modération; votre puissance et l'intérêt de l'Europe en garantissent la durée.

Vos frères, vos enfants, rentrent dans vos foyers, tous dévoués à la cause de la liberté, tous unis pour assurer le triomphe de la république.

Bientôt cessera le scandale des divisions religieuses.

Un code civil, mûri par la sage lenteur des discussions, protégera vos propriétés et vos droits.

Enfin une dure mais utile expérience vous garantit du retour des dissensions domestiques, et sera longtemps la sauve-garde de votre postérité.

Jouissez, Français, jouissez de votre position, de votre gloire, et des espérances de l'avenir. Soyez toujours fidelles à ces principes et à ces institutions qui ont fait vos succès, et qui feront la grandeur et la félicité de vos enfants. Que de vaines inquiétudes ne troublent jamais vos spéculations ni vos travaux. Vos ennemis ne peuvent plus rien contre votre tranquillité:

TOUS LES PEUPLES ENVIENT VOS DESTINÉES.

BONAPARTE, premier consul de la république, ordonne que la proclamation ci-dessus sera insérée au Bulletin des Lois, publiée, imprimée, et affichée dans tous les départements de la république.

Le C. Isabey fait graver en ce moment le dessin dans lequel il a représenté le premier consul se promenant seul à la Malmaison. La ressemblance est frappante : il porte l'uniforme du corps de guides. Au fond, on voit les bâtiments de la Malmaison.

Digitized by Google

M. le cardinal Gonzalvi a réussi dans les négociations dont il a été chargé par le Saint-Siége auprès du gouvernement. (*Extrait du journal officiel*).

D'après un arrêté du ministre de l'intérieur, un concours sera ouvert pour la restauration du groupe du Laocoon. Les statuaires sont invités à présenter un modèle des bras qu'ils croiront convenir au mouvement et à l'expression des trois figures. L'artiste qui obtiendra le prix sera chargé de l'exécution en marbre. Il recevra pour ce travail une somme de 10,000 francs. Les modèles devront être remis à l'administration du Musée central le 1.er vendémiaire de l'an 12. On sait que Michel-Ange essaya de restaurer ce chef-d'œuvre; mais peu content de son ouvrage, il le déposa aux pieds du Laocoon.

Un des premiers travaux du conseil général des hospices a eu pour objet l'amélioration du sort des enfants, que l'indigence reconnue de leurs parents force de confier à la charité publique. Ces enfants seront en premier ordre, et autant qu'il sera possible, placés dans les campagnes. Le conseil prendra toutes les informations nécessaires sur les nourrices et sur les citoyens qui pourront s'en charger successivement. Son intention est d'en laisser à Paris le moins possible, et de diminuer les réunions trop nombreuses. Les enfants seront mis en apprentissage, et leur éducation, leur bien-être, et leur avancement assurés par des traités convenables. Enfin, pour le petit nombre de ceux que l'on sera contraint de retenir, des ateliers de divers genres seront établis dans toutes les maisons. L'oisiveté sera sévèrement bannie des hospices.

Digitized by Google

On sait que les nouveaux poids et mesures doivent être seuls en usage, au 1.er vendémiaire an 10 (V. le n.° XI). Un arrêté du 29 prairial charge les sous-préfets, auxquels est confiée la garde des étalons des poids et mesures, de remplir les fonctions de vérificateurs. Aucun fabricant ne pourra vendre, ni aucun citoyen employer, pour peser et mesurer les matières de commerce, que des poids et mesures vérifiés et étalonnés par les sous-préfets de leur arrondissement. Un tarif particulier détermine l'indemnité que payeront les citoyens pour cette vérification. A Paris, elle se fera à la préfecture de police. — Tout fabricant ou marchand de poids et mesures, qui présentera à la fois à la vérification plus de dix poids ou plus de dix mesures neuves de chaque espèce, jouira, pour les quantités excédentes, d'une remise de moitié sur le montant de la rétribution.

Les habitants d'Annonay, département de l'Ardèche, élèvent un monument à l'honneur des frères Montgolfier, inventeurs des aérostats; le préfet, le C. Caffarelli, a posé la première pierre, au lieu même où se fit, en 1783, la première expérience.

Un autre monument va s'élever, dans la même ville, à la mémoire du cardinal Colombier, qui fonda son hôpital, et eut une grande part, en 1536, à la rédaction de *la bulle d'or germanique*.

En remplacement du C. Jean-Debry, le Sénat conservateur a nommé membre du tribunat, le C. Costaz, professeur à l'Ecole centrale de la rue Saint-Antoine, et membre de l'Institut d'Egypte.

A la suite d'un rapport du ministre de l'intérieur sur

Digitized by Google

les deux célèbres écoles de médecine, de Paris et de Montpellier, les consuls ont arrêté que le C. Barthez, professeur de médecine à Montpellier, et le C. Corvisard, professeur de médecine à Paris, également distingués par leurs connaissances et les services rendus à l'art qu'ils professent, prendraient le titre de *médecins du gouvernement*, et seraient spécialement chargés de l'éclairer, dans tous les cas où la santé publique sera menacée par des épidémies et des maladies contagieuses. Leur traitement de professeur sera porté à 12000 francs.

Le ministre de l'intérieur a renouvelé la commission des hospices civils de Bruges. Les nouveaux administrateurs sont : les CC. Charles de Crœser, ancien président du département de la Lys; de Deurwaerder, Van Vyve, et Vanderbeke-Cryngen, ancien bourguemestre; receveur-général, Guillaume Deys; secrétaire, Eugène Goûbaû.

Aux Rédacteurs du Mercure de France.

Je viens de lire, dans le Mercure du 16 de ce mois, une notice sur l'Angleterre, par le C. *Chateaubriand.* Permettez que, par la voie du même journal, je relève une erreur qu'elle me paraît contenir. Il dit que nos manufactures ont été créées par enchantement, et qu'elles se sont éteintes. Dans mes *Recherches sur les Fabriques et le Commerce de France*, que je me propose de publier aussitôt que mes occupations me permettront d'y donner les derniers soins, j'espère prouver que depuis l'établissement de nos manufactures sous *Colbert*, leur perfection a toujours été croissante, que loin d'être *éteintes*, plusieurs jouissent d'un avantage

Digitized by Google

qu'aucun peuple de l'Europe ne peut leur ravir *, et que nous sommes aussi riches en ce genre que les Anglais mêmes. Si, dans ce moment, l'industrie de nos fabricants se trouve paralysée, la cause en est assez connue. L'Angleterre doit la grande prospérité de son commerce et de ses manufactures à la protection constante que leur accorde le gouvernement, et à la considération qui environne les hommes qui se vouent à ces honorables professions. Nous nous habituerons aussi à n'estimer les hommes, qu'en raison de leur utilité relative, et la sagesse de notre gouvernement nous donne l'assurance que nous jouirons bientôt de tous les avantages dont nous avons été si longtemps privés. Alors, seulement, les comparaisons sur l'industrie des deux peuples seront permises, et il n'y a nul doute qu'elles seront en faveur des Français.

Salut et considération.

Signé, GÉLOT, *membre du conseil-général du département de la Seine.*

NOTE des Rédacteurs.

NOUS avons relu l'article du C. Chateaubriand. Il a voulu dire seulement que les mœurs élevées et généreuses du peuple français étaient moins propres aux

* Il suffit de se rappeler l'état de nos manufactures de soie à Lyon, Nîmes, Avignon, etc. celles de drap, à Sédan, Louviers, Abbeville, Elbeuf, Carcassonne, etc.; celles de toiles et de batiste, à Saint-Quentin, Cambray, Valenciennes, et dans toute la Flandre, à l'époque de 1789; remarquez que je ne parle point ici de nos manufactures de luxe, telles que celle des Gobelins; celle des glaces et la fabrique d'armes établie actuellement à Versailles; je ne rappelle pas même le commerce de nos villes maritimes, telles que Bordeaux, Marseille, Nantes, le Hâvre, Rouen, etc. avant l'époque de 1793.

Digitized by Google

spéculations mercantilles que l'esprit d'un peuple navigateur. C'est l'amour du gain qui forme les grandes entreprises du commerce; c'est l'économie qui les fait prospérer de génération en génération. Un peuple agricole et guerrier comme le Français, doit être moins économe qu'un peuple insulaire. Cette observation a été faite par Montesquieu, et avant lui par Xénophon. Elle est fondée sur l'histoire; et de plus, elle est honorable pour le caractère national. Le C. Chateaubriand n'a pas prétendu que l'art de la navigation et du commerce nous fût étranger; mais qu'en y apportant du génie, nous y mettions moins de persévérance que les Anglais. A l'égard des manufactures de luxe et de goût, fondées sur les arts du dessin, notre supériorité sans doute est incontestable. Le C. Chateaubriand est loin de la nier, puisqu'il convient que les beaux-arts sont presque inconnus en Angleterre.

INSTITUT NATIONAL.

Séance publique du 15 messidor an 9.

La classe des sciences morales et politiques avait proposé la question suivante : *L'émulation est-elle un bon moyen d'éducation?* Des longtemps cette question paraissait résolue, et sans doute le raisonnement a dû confirmer les leçons de l'expérience. La classe a reçu seize mémoires, dont la plupart ont paru mériter des éloges. Le prix a été decerné au mémoire enregistré sous le n.° 15, portant pour épigraphe : *La seule véritable éducation est celle qui forme des citoyens.* L'auteur est le C. LOUIS FEUILLET, sous-bibliothécaire de l'Institut.

Cette même classe a proposé, pour prix de géographie, le sujet suivant :

Comparer les connaissances géographiques de Ptolémée

Digitized by Google

sur l'intérieur de l'Afrique, avec celles que les géographes et les historiens postérieurs nous ont transmises, en exceptant l'Egypte et les côtes de la Barbarie, depuis Tunis jusqu'à Maroc.

Le prix sera de 5 hectogrammes d'or (ou 5 onces *, nouvelles mesures), frappés en médaille. Il sera distribué dans la séance publique du 15 vendémiaire an 11. Les ouvrages ne seront reçus que jusqu'au 15 mes. an 10.

La classe des sciences mathématiques et physiques a proposé deux questions :

1.° *Rechercher les moyens de diminuer le plus qu'il est possible la dérive d'un vaisseau de guerre dans les routes obliques, en combinant ensemble, de la manière la plus favorable à cet effet, la forme de la carène, le tirant d'eau, la position du maître-couple, et la stabilité.*

Le prix sera une médaille d'or, de la valeur d'un kylogramme, (ou livre **, nouvelles mesures). Il sera décerné, dans la séance publique du 15 messidor an 11. Les ouvrages ne seront reçus que jusqu'au 1.er germinal an 11.

2.° *Etablir les rapports généraux qui existent entre l'organisation interne et l'organisation externe des végétaux, principalement dans les grandes familles de plantes généralement avouées par tous les botanistes.*

Le prix sera décerné dans la même séance du 15 messidor an 11. Il sera de cinq hectogrammes d'or. Les ouvrages ne seront de même reçus que jusqu'au 1.er germinal an 11.

Nous avons inséré, dans un dernier N.°, une lettre écrite de Berlin, sur le galvanisme. La découverte de

* L'hectogramme, ou l'once actuelle équivaut à 3 onces 2 gros 10 grains 7 dixièmes (mesure ancienne).

** Le kylogramme ou la livre, répond à 2 livres 5 gros 35 grains $\frac{15}{100}$ (mesures anciennes).

Digitized by Google

ce fluide, dont les effets étonnants sont également certains et inexplicables jusqu'à présent, excite de tous côtés les recherches des médecins et des chimistes. Les CC. Fourcroy, Vauquelin et Thénard ont communiqué à l'Institut un fait aussi curieux qu'important, qu'ils ont recueilli de leurs nombreuses expériences.

On savait, qu'en multipliant les disques qui composent la pile, on augmentait la force des commotions et la rapidité de la décomposition de l'eau ; ils ont voulu voir ce qui arriverait, si on augmentait la surface de chaque disque. En conséquence, ils ont composé une pile avec des plaques d'un pied carré. Les commotions et la décomposition sont restées les mêmes qu'avec un nombre pareil de petits disques. Mais la combustion des fils métalliques s'est opérée sur le champ avec beaucoup de force ; et en les plongeant dans du gaz oxygène, on les a vus s'enflammer avec un éclat très-vif, tandis que de petites plaques, quelque grand qu'en soit le nombre, ne produisent rien de pareil ; ainsi la combustion suit une loi relative à la surface des plaques, tandis que les autres phénomènes se rapportent à leur nombre.

Il manquait à l'histoire des volcans, de déterminer le degré de chaleur nécessaire pour donner la fluidité aux laves. Cette question occupait depuis longtemps le C. Dolomieu. Plusieurs des substances que les laves contiennent, et qui étaient demeurées intactes, quoique très-fusibles par elles mêmes, lui avaient déja donné des doutes sur la grande chaleur qu'on attribue ordinairement aux terrains volcaniques. L'éruption du Vésuve de l'an 2 lui a fourni les moyens de constater ce degré de chaleur, en examinant les effets de la lave sur les substances qu'elle avait enveloppées, et principalement sur les métaux. Il a trouvé que la chaleur ne surpasse

Digitized by Google

pas celle qui peut fondre l'argent, et qu'elle est moindre qu'il ne le faudrait pour fondre le cuivre.

On connaît le procédé proposé par le C. Chaptal pour blanchir le coton, qui consiste à l'imprégner d'une lessive alcaline, et à l'exposer ainsi à la vapeur de l'eau bouillante. Le premier consul a été lui-même visiter l'établissement du C. Bawens, à la barrière des *Bons-Hommes*, où ce procédé a reçu les plus grands développements. Le C. Chaptal en a fait l'essai pour le blanchissage du linge. On a fait des expériences sur quelques centaines de paires de draps pris à l'Hôtel-Dieu, et choisis parmi les plus sales. Ils ont été parfaitement lavés en deux jours, avec sept dixièmes seulement de la dépense ordinaire. Il y a d'ailleurs cet avantage que les linges n'étant pas soumis au battage ni aux autres opérations des blanchisseuses, ils sont beaucoup moins usés, et que la chaleur à laquelle on les expose n'y laisse aucun principe contagieux.

La gloire des armées françaises sur le continent ne peut plus s'accroître. La renommée va s'occuper dorénavant des succès de nos armées navales.

Le contre-amiral Linois, avec trois vaisseaux, le *Formidable*, et l'*Indomptable*, de 80 canons, capitaines Loindet, Calonde et Moncousu; le *Desaix*, de 74, capitaine Passière, et la frégate la *Mesiron*, de 18 canons, capitaine Martining, après avoir donné la chasse aux vaisseaux ennemis qui croisaient sur les côtes de Provence, s'est présenté devant Gibraltar, au moment où une escadre anglaise de six vaisseaux de guerre y arrivait. Le 15 messidor, le contre-amiral Linois était mouillé dans la baie d'Algésiras. S'attendant à être attaqué le lendemain matin, il a débarqué, dans la nuit,

Digitized by Google

le général de brigade Devaux, avec une partie des troupes, pour armer les batteries de la rade. Le 16, à 8 heures du matin, la canonnade a commencé contre les six vaisseaux anglais qui n'ont pas tardé à venir s'embosser à portée de fusil des vaisseaux français. Le combat s'est chaudement engagé. Les deux escadres paraissaient également animées de la résolution de vaincre. Si l'escadre française avait quelque avantage par sa position, l'escadre anglaise était d'une force double, et avait plusieurs vaisseaux de 90. Déja le vaisseau anglais l'*Annibal*, de 74, était parvenu à se placer entre l'escadre française et la terre. Il était onze heures et demie. C'était le moment décisif. Depuis deux heures, le *Formidable*, que montait le contre-amiral Linois, tenait tête à trois vaisseaux anglais. Un des vaisseaux de l'escadre anglaise, qui était embossé vis-à-vis de l'un des vaisseaux français, amena son pavillon à onze heures trois quarts. Un moment après, l'*Annibal*, exposé au feu des batteries des trois vaisseaux français qui tiraient des deux bords, amena aussi le sien. A midi et demi, l'escadre anglaise coupa ses cables et gagna le large. Le vaisseau l'*Annibal* a été amariné par le *Formidable*. Sur 600 hommes d'équipage, 300 ont été tués.

Le premier vaisseau qui avait amené son pavillon a été dégagé par une grande quantité de chaloupes canonnières et autres embarcations envoyées de Gibraltar.

(*Journal officiel.*)

Errata du numéro XXVI.—Page 85, après ce vers :

Soumis, il me jurait une éternelle ardeur :

mettez :

A ses vœux, je devins sensible.

Digitized by Google

(N.° XXVIII.) 16 Thermidor An 9.

MERCURE
DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

FRAGMENT

D'UN POÈME INÉDIT SUR LES SCIENCES.

DÉBUT DU CHANT DES MONTAGNES.

Vue générale du Globe.

MUSE! c'est trop longtemps t'égarer dans les cieux;
Arrête, arrête enfin ton vol ambitieux:
Quitte les champs d'azur, redescends sur la terre.
Tu sais que ma pensée, errante et solitaire,
Se plait à s'égarer dans de nouveaux chemins,
Où l'œil ne vit jamais la trace des humains.
Ah! si la source pure, inconnue aux poètes,
Me r'ouvrait à ta voix ses richesses secrètes,
J'y puiserais encor des charmes plus touchants!
Soyez à votre tour le sujet de mes chants,
Terre! dont le berceau se cache dans les âges,
Vous, abymes des mers, qu'assiégent les orages,

Digitized by Google

Volcans, vous qui, sous l'onde, allumez vos foyers,
Et vous, monts sourcilleux, vieux trône des glaciers,
Puissé-je, en vous chantant, faire aimer la nature!

De ce globe d'abord dessinons la structure;
L'océan, des replis de son voile azuré
L'entoure, et se divise en golfes séparé.
De frimats éternels deux immenses coupoles
Le pressent vers le Nord et terminent les pôles.
Sous les eaux, dans les airs, je découvre en tous lieux,
Ces monts, liens du globe, et colonnes des cieux.
Là, les Alpes au loin, de leur cime hardie,
Forment une barrière à la France agrandie;
Gênes rampe à leurs pieds que la mer vient laver;
Là, le vieux Apennin vit Rome s'élever.
Atlas regarde au loin les débris de Carthage.
Ici, de Sésostris j'aperçois l'héritage;
De Nil aux sept canaux, dont l'urne est dans le ciel,
Des monts de Sennar aux tentes d'Ismaël.
Dans le Liban, où de saints solitaires
Cachent au voyageur nos antiques mystères?
Le Taurus, où l'Euphrate a caché ses berceaux,
D'Alexandrie jadis vit flotter les drapeaux;
De l'Afrique brûlante à l'Asie éloignée,
Découvre de son front Amphitrite étonnée;
Des peuples de l'Indus protége le séjour,
Et presse de ses bras les mers où naît le jour.
Ce mont, d'où l'Amazone épand son urne immense,
Des bords de Panama jusqu'au Chili s'avance,
Et voit des mers du Sud les heureux habitants
Jouer dans les plaisirs un éternel printemps.
Telle est du globe entier la vaste architecture;

Mais pour ses grands desseins la puissante nature,
Donne aux divers climats des végétaux divers,

Digitized by Google

De hauts sapins, qu'un jour doivent porter les mers,
Environnent le pôle, ombragé de leurs têtes,
Et croissent sans péril au berceau des tempêtes.
Fier de ses longs rubans, le lointain bananier
Au cèdre de Syrie ose s'associer;
Et de ses pommes d'or parfumant nos rivages,
L'oranger plus hardi nous prête ses ombrages.
Je voudrais vous offrir les myrtes toujours verts,
L'aloës qui chez nous vient braver les hivers;
Mais craignez l'aquilon! de leur tête fleurie,
Un seul jour voit souvent la richesse flétrie.
La plante de Cérès ne veut pas tant de soin:
Forte de sa faiblesse, elle s'étend au loin,
Et des rives du Gange aux ondes boréales,
Prodigue des moissons les pompes végétales.
Des arbres, fils du Nord, partis de ces climats,
S'avancent, protégés par d'utiles frimats,
Et du Taurus au loin suivant la croupe immense,
S'étendent jusqu'aux lieux où l'équateur commence.
Vous, pins majestueux, vous, cèdres parfumés,
Vous ombragez ainsi ces sommets enflammés
Qui semblent soutenir le ciel de Cachemire.
Vous voyez sous vos pieds s'étendre cet empire,
Et les plaines d'Aden, et les champs de Lahor,
Où le roseau distille un liquide trésor,
Qui bientôt traversant les campages humides,
Va nous offrir ses sucs durcis en pyramides.
L'arbuste d'Yémen croît pour flatter nos sens;
Le soleil pour les dieux y distille l'encens.
Nature! ta beauté n'est jamais monotone:
Chaque sol a sa Flore ainsi que sa Pomone.
Que dis-je? est-il un roc, une grotte, un marais
Qui ne cache une fleur dans ses abris secrets?
Les écueils de Thétis eux-mêmes sont fertiles.
Le globe, cependant, de ces scènes mobiles

Digitized by Google

Varie, à chaque instant, le superbe tableau.
Buffon ! pour les tracer prête-moi ton pinceau !
Le soleil fait monter, du sein des mers profondes,
Ces fleuves, dont le cours arrose les deux mondes.
Pour calmer de l'été les ardentes fureurs,
De l'immense Océan il pompe les vapeurs,
Et bientôt dans les airs il les change en nuages.
Voyez comme les vents, précurseurs des orages,
Les suspendent en voile, en prisme, en voûte d'or,
Et les splendeurs du ciel s'en accroissent encor.
Tantôt leur riche amas lentement se déploie
Comme un grand pavillon ou de pourpre ou de soie;
Tantôt ils sont pareils aux dragons fabuleux,
Et leur gueule enflammée au loin vomit des feux.
Le Caucase reçoit, sur sa cime glacée,
Leur richesse, en frimats, en torrents dispersée;
La terre, tous les ans, dans son sein altéré,
Recueille de leurs eaux le tribut desiré.
Vents ! vous rendez ainsi les tempêtes fécondes,
Et puisez dans leur sein l'abondance des mondes, etc.

CHÊNEDOLLÉ.

LA PATRIE ABSENTE.

ROMANCE imitée D'ATALA.

HEUREUX qui n'a point vu l'étranger dans ses fêtes;
Qui, ne connaissant point les secours dédaigneux,
A toujours respiré, même au sein des tempêtes,
L'air que respiraient ses aïeux !

LA non-pareille des Florides,
Satisfaite de ses forêts,
Ne quitte point ses eaux limpides,
Ses plantes, ses ombrages frais.

Digitized by Google

Sur sa retraite toujours belle
Le ciel brille toujours serein.
En d'autres climats aurait-elle
Un nid parfumé de jasmin?
Heureux, etc.

ERRANT sur la plage inconnue,
Le voyageur faible, attristé,
Au toit qui vient frapper sa vue,
Demande l'hospitalité.
En vain au maître il rend les armes;
Ce toit pour lui n'est point ouvert:
Le voyageur, l'œil tout en larmes,
Prend son arc et fuit au désert.
Heureux, etc.

TERRE natale, quelle ivresse
Ton souvenir verse en mon cœur!...
Dans l'asile de ma jeunesse,
Pourquoi cherchai-je le bonheur?
Quel charme invite tous les êtres
A s'attacher à leur pays?
On y vit près de ses ancêtres,
On y meurt près de ses amis.
Heureux, etc.

ENIGME.

Femelle, au moindre bruit, je suis sur le qui vive,
Je me cache partout, car je suis très-craintive;
Mâle quand je parais, je répands la gaîté;
Je fais plus, j'embellis les traits de la beauté.

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Trois pieds composent ma structure;
Je suis aride, chauve et dur de ma nature;
Mais si l'on me prend au rebours,
Je puis faire un vacarme à rendre les gens sourds.

AUTRE.

Je suis le charme des amans;
Ils apprennent de moi les histoires plaintives
Et les amours du bon vieux temps.
Vieille, j'ai quelquefois des graces plus naïves,
Et, comme au premier jour, on m'aime après cent ans.
Les Français, qu'on dit inconstants,
Me pardonnent enfin de n'être pas nouvelle,
Si je suis tendre et simple, et surtout naturelle.
Cherche dans mes sept pieds déplacés à ton choix,
D'un apôtre fameux le disciple fidelle,
Un livre dont l'Asie aime à suivre les lois,
Un stupide animal, une essence immortelle,
Cette antique cité qui régna sur les rois,
Un instrument guerrier craint des hôtes des bois,
L'empire où se plait Amphitrite,
Enfin ce qui finit trop vite
Et renaît après douze mois.

Mots de l'Enigme et du Logogriphe insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'énigme est *clef*.

Le mot du logogriphe est *drame*, où l'on trouve *rame*, *ame* et *me*.

Digitized by Google

Lycée ou *Cours de littérature ancienne et moderne; par* J. F. Laharpe. Chez *H. Agasse*, imprimeur-libraire, rue des Poitevins, n.° 18. Tomes 11 et 12.

Indocti discant, et ament meminisse periti.

L'auteur du *Cours de littérature* poursuit toujours son grand ouvrage, sans compter le nombre de ses ennemis, et sans craindre les injures périodiques dont leur haine a constamment payé ses talents et ses travaux. Sa vie orageuse n'a été qu'un long combat en faveur du bon goût; et dans une lutte de quarante ans, il n'a jamais quitté le poste où se rassemblaient le plus d'adversaires. Seul il les défie tous et naguère encore dans sa *Correspondance**, il a provoqué leurs ressentiments avec la plus audacieuse franchise. Peu d'ouvrages, comme on l'avait prévu, devaient avoir autant de lecteurs et faire plus de mécontents. On lit, on cite partout des morceaux de cette *Correspondance*, et partout on s'est déchaîné contre elle; en un mot, par une contradiction singulière, on adopte presque tous les arrêts du critique dont on blâme l'extrême rigueur. C'est à la forme plus qu'au fond de ses jugements que la censure s'est attachée. Il est certain qu'en publiant ces lettres, l'auteur a montré plus de cou-

* La correspondance avec le grand duc de Russie. Voyez en l'extrait dans le N.° XXII du *Mercure*.

Digitized by Google

rage que de prudence, et plus d'intérêt pour les arts que pour son repos. Qui mieux que lui doit savoir combien sont implacables les vengeances de la vanité blessée?

Le succès des nouveaux volumes de son *Cours de littérature*, sera plus sûr et moins disputé. C'est qu'ici les auteurs jugés n'existent plus; à la vérité, la faveur et la haine dont ils étaient l'objet pendant leur vie, ne se sont pas toujours éteintes avec eux, et les vivants peuvent encore être blessés par la satire ou par l'éloge des morts. Mais l'orgueil, en tout genre, est moins révolté des leçons qu'il trouve sur les tombeaux.

Le tome onzième de ce *Cours* est divisé en deux parties. La première comprend tous les tragiques d'un ordre inférieur qui ont vécu dans le 18.me siécle, depuis Crébillon jusqu'à Dubelloy; la seconde, tous les comiques, depuis Destouches jusqu'à Beaumarchais. Le douzième tome est consacré au grand opéra, aux variations qu'il a subies dans son système musical et dramatique, aux divers poètes qui, dans ce siécle, ont suivi Quinault, sans l'égaler; à l'opéra comique, et même au théâtre du Vaudeville et de la Foire, dont l'examen fait connaître quelques nuances curieuses des mœurs nationales.

Une triste observation s'offre en commençant. C'est la prodigieuse supériorité du siécle de Louis XIV sur celui qui vient de finir. L'auteur ne devait pas la dissimuler, et c'est par cet aveu qu'il commence le douzième tome. On va rapporter ses paroles :

« En résumant tout ce qui a été dit jusqu'ici de la « poésie dramatique dans ce siécle, nous voyons que la

Digitized by Google

« tragédie seule peut soutenir la comparaison avec le « siécle dernier, grace à Voltaire qui a du moins balancé, par l'effet théatral, la supériorité que Racine s'est acquise par la perfection des plans et du « style; que dans la comédie, nous étions restés décidément inférieurs, puisque nos trois meilleures « pièces, partagées entre trois différents auteurs, n'atteignaient pas la profondeur et l'originalité des chefs-« d'œuvres du seul Molière, et n'égalaient pas même « leur nombre; et qu'aucun de ces trois écrivains ne « pouvait être généralement comparé, pour la force du « génie comique, à l'auteur du *Joueur*, du *Légataire*, et « des *Menechmes*. Nous descendons encore davantage « dans l'Opéra, genre sans contredit moins difficile, et « dans lequel pourtant rien ne s'est approché, même de « loin, des nombreux avantages de l'heureux génie qui « l'a créé, et qui seul y a jusqu'ici excellé. Quinault « y reste toujours hors de comparaison comme Molière, « comme La Fontaine, comme Boileau, comme Rousseau, chacun dans le sien. Ce résultat qu'on ne saurait contester, et que nous trouverons le même, dans « le plus haut genre d'éloquence parmi nous, celui de « la chaire, et dans presque toutes les parties les plus « brillantes de la littérature, ne répond pas tout-à-fait « aux magnifiques prétentions d'un siécle si prodigieusement vain; mais n'en sera pas moins avoué par l'equitable postérité. Cette disposition me semble assez « bien expliquée par un mot fort remarquable d'un « homme qui eut plus d'esprit que de talent dans les « productions de sa jeunesse; mais dont la maturité « sage et réservée a bien racheté depuis la légèreté de « ses premières années. Le cardinal de Bernis, qui, en « 1767, écrivait à Voltaire : *Il est plaisant que l'orgueil s'élève, à mesure que le siécle baisse.* » La raison « peut en effet trouver ce contraste plaisant; mais elle « le trouve aussi très-naturel.

Digitized by Google

Au reste, Voltaire a souvent avoué cette décadence au milieu de la secte dont il était le chef, et qui vantait les progrès de l'esprit humain. Il adressait des vérités bien dures à ceux qui le nommaient leur maître. Voyez comme il traite leurs écrits et leurs systèmes dans quelques ouvrages de sa vieillesse. Il finit quelque part la comparaison des deux siécles par cet apologue si humiliant pour le nôtre :

Jadis, dans sa volière, un riche curieux
Rassembla des oiseaux le peuple harmonieux :
Le chantre de la nuit, le serin, la fauvette,
De leurs sons enchanteurs égayaient sa retraite ;
Il eut soin d'écarter les lézards et les rats ;
Ils n'osaient approcher. Ce temps ne dura pas :
Un nouveau maître vint ; ses gens se négligèrent,
La volière tomba, les rats s'en emparèrent ;
Ils dirent aux lézards : illustres compagnons,
Les oiseaux ne sont plus, et c'est nous qui régnons.

Les rats se sont bien multipliés depuis Voltaire, et malheur aux oiseaux qui reparaissent par intervalle. On les chasse de toutes parts. Les curieux et les volières leur manquent également.

Si, à l'exemple de Voltaire, Laharpe s'élève contre les prétentions d'un siécle trop orgueilleux, il s'empresse aussi d'avouer tout ce que ce même siécle a produit de mémorable. S'il rabaisse des noms trop vantés, il relève aussi des noms trop peu connus. S'il fait justice des succès usurpés, il arrache à la haine et à l'envie quelques-unes de leurs victimes. C'est ainsi qu'il se plaît à venger des plus odieuses imputations la mémoire de Beaumarchais. Cet article est un des plus étendus et des mieux travaillés.

Digitized by Google

Il excite un grand intérêt. Rien n'était plus propre à la variété des idées et des tons que la peinture de cet homme à qui Montagne eût trouvé des traits si *ondoyants et si divers*.

Beaumarchais eut deux esprits et deux renommées tout-à-fait contraires. Au dehors, on le crut un monstre, et dans son intérieur il eut toutes les qualités sociales. Haï de ceux qui ne le connaissaient pas, il était aimé des personnes qui vivaient auprès de lui. Homme de lettres et homme d'affaires à la fois, également connu à la bourse et au théâtre, il dirigeait une spéculation de commerce non moins bien que l'intrigue d'une comédie. Il naquit obscur, et vécut dans la société des filles des rois. Mais le temps de sa faveur à la cour ne fut pas celui de sa fortune. C'est au fond d'une prison que commencèrent pour lui les jours de la gloire et de l'opulence.

Ce procès fameux qui fit briller d'un si grand éclat l'éloquence et le caractère de Beaumarchais, fut dans l'histoire de notre siécle une époque très-remarquable. L'opinion ne parut jamais si puissante. Elle défendit seule un homme dans les fers contre toutes les autorités prêtes à le frapper. Cet homme fut en vain condamné par les lois. L'opinion le fit absoudre par la France entière. Cet événement a préparé, peut-être, ceux dont nous sommes les témoins. Il décida du moins la destruction des nouveaux parlements qu'un despotisme habile aurait dû soutenir, puisqu'il était sûr de leur obéissance. Les anciens magistrats furent rappelés. Ce retour augmenta leur orgueil; et, par des plaintes répétées, ils excitèrent autour du trône les premiers orages qui l'ont ébranlé. Dès que les

Digitized by Google

tribunaux créés par le chancelier Maupeou, eurent disparu, de plus grands changements devinrent possibles. Les esprits audacieux durent trouver de jour en jour moins de peine à bouleverser un gouvernement où le monarque était si prompt à fléchir sous la volonté des sujets.

Quoi qu'il en soit, Laharpe distingue avec le coup-d'œil d'un esprit supérieur toutes les causes de la fortune de Beaumarchais.

« Cette existence, sans doute, fort extraordinaire, dit-« il, a tenu chez lui à une réunion de qualités qui ne « l'était pas moins, et surtout à ce que son caractère « et son esprit se rencontrèrent, jusqu'à la révolution, « dans l'accord le plus parfait avec le temps où il a vécu « et les circonstances où il s'est trouvé; car c'est là ce « qui fait en tout genre les grands succès, qui ne sont « point pour cela de hasard, quand ils ne seraient « que du moment, puisqu'ils supposent toujours dans « l'homme le mérite d'avoir bien jugé les rapports des « choses avec ses moyens, et d'avoir vu d'un coup-« d'œil juste ce qu'il pouvait faire des autres et de lui. « Ce mérite a manqué souvent à des hommes d'ailleurs « fort au dessus du vulgaire. Ce n'est pas non plus, « comme on peut bien l'imaginer, celui qui classe un « écrivain dans l'opinion. Sa place est d'ordinaire, et « en fort peu de temps, celle de ses écrits, même de son « vivant, dans un siécle où le goût est formé. Mais je « parle de ce qu'on appelle la fortune d'un homme, et « de ce qui, réellement, est toujours son ouvrage; et dans « Beaumarchais, l'homme m'a toujours paru supérieur « à l'écrivain, et digne d'une attention particulière. »

L'auteur repousse ensuite, avec une indignation

Digitized by Google

qui l'honore, les infames calomnies qui poursuivirent Beaumarchais. On n'ignore pas que des gens humiliés par son esprit, l'accusèrent, pour se venger, de l'empoisonnement de ses deux femmes.

« Il y a de quoi frémir, s'écrie fort à propos La-
« harpe, si l'on fait reflexion que c'est pourtant là ce
« qu'on appelle tout uniment de la médisance (c'est-
« à-dire, ce qu'on regarde à peine comme une faute);
« et qu'il n'y avait pas même le plus léger prétexte à une
« si horrible diffamation. Il avait en effet épousé en peu
« d'années deux veuves qui avaient de la fortune, ce
« qui est assurément très-permis à un jeune homme qui
« n'en a pas.

« Il n'eût rien de l'une, quoiqu'elle lui eût donné beau-
« coup, parce que la première chose qu'il oublia fut de
« faire insinuer le contrat, et cet oubli seul, incompa-
« tible avec un crime qu'il rendait inutile, suffit pour
« en repousser tout soupçon. Il hérita de l'autre, qui
« était très-aimable, qu'il adorait et qui lui laissait un
« fils qu'il perdit peu de temps après. Je ne sais pour-
« quoi on n'a jamais dit qu'il avait aussi *empoisonné* ce
« fils; car il fallait encore ce crime pour avoir toute la
« succession. La calomnie ne pense pas toujours à tout.
« Il est évident que quand même il n'eût pas aimé sa
« femme, il suffisait qu'il en eût un fils pour être inté-
« ressé à ce que la mère vécût longtemps; et ce qui
« était encore plus décisif et rendait le crime plus ab-
« surde, c'est que la fortune de cette femme était en
« grande partie viagère, et que son mari, qu'elle aimait
« beaucoup, avait tout à gagner à ce qu'elle vécût. Elle
« l'avait mis dans une aisance qui tenait à elle seule, et
« tous ses dons étaient ceux de sa tendresse pour un mari
« qui la payait de retour en la rendant heureuse. Ce sont

Digitized by Google

« des faits publics et dont je suis sûr ; mais la haine n'y « regarde pas de si près ; elle sait que les autres n'y « regardent pas davantage. Où en sommes-nous, bon « Dieu ! si l'on ne peut pas avoir le malheur d'hériter « de sa femme et de son fils, sans avoir *empoisonné* au « moins l'un des deux, dès qu'on a aussi le malheur « d'avoir des envieux et des ennemis? Cette imposture « méprisable fut pourtant accréditée, surtout par le « moyen, si malheureusement facile et familier de ces « répertoires de mensonges, autorisés en quelques pays, « et répandus dans tous les autres ; magasins de mal, « ouverts à tout le monde, et où le plus obscur et le plus « vil calomniateur peut faire imprimer un crime pour « un écu, peut-être même pour rien, et pour l'amuse- « ment des lecteurs. J'ai regardé comme un devoir, « dans un ouvrage consacré à la vérité et à la justice, « de rejeter dans leur néant ces inventions de la mé- « chanceté humaine, trop fréquentes et trop impu- « nies. Je me rappelle bien de n'y avoir jamais cru ; « mais quand je vis l'homme au bout de quelques an- « nées, je disais comme Voltaire, quand il lut ses mé- « moires : *Ce Beaumarchais n'est point un empoisonneur*, « *il est trop drôle* ; et j'ajoutais ce que Voltaire ne pou- « vait savoir comme moi : *Il est trop bon*, il est trop « sensible, trop ouvert, trop bienfaisant pour faire une « action méchante, quoiqu'il sache fort bien écrire « des malices très-gaies contre ceux qui lui en font de « très-noires. »

Le succès des mémoires contre Goësman n'est point oublié. Paris, les provinces, l'Europe en retentirent. Jamais le courage et le talent réunis n'obtinrent un plus grand triomphe. Le mérite de ces mémoires, où tant de genres d'éloquence font pardonner quelques défauts de goût, n'avait point

Digitized by Google

encore été si bien senti, et ne pouvait être plus heureusement retracé que dans ce passage du *Cours de litterature.*

« Ces écrits sont d'un genre et d'un ton qui ne pouvaient avoir de modèle ; car il n'y en avait pas d'exemple. S'il était quelquefois arrivé qu'un particulier écrivît lui-même ses défenses, ce qui était rare, à peine pouvait-on s'en apercevoir, parce qu'elles étaient toujours dans le moule universel des écrits judiciaires, sans quoi l'avocat, qui les remaniait toujours plus ou moins, ne les aurait pas signées. Ici, rien de semblable : Beaumarchais sentit que, quoiqu'il en pût résulter, c'était avant tout pour les lecteurs qu'il devait écrire et plaider ; qu'il était à peu près impossible qu'il gagnât sa cause au parlement Maupeou, contre le conseiller Goësman, mais que les choses en étaient au point que rien ne serait perdu, s'il gagnait devant le public..... Et quelle jouissance pour lui, lorsqu'en lisant Beaumarchais, il ne vit plus dans tous ces différents mémoires qui se succédaient rapidement, qu'un homme qui se chargeait de le venger d'une magistrature bâtarde, et celle-ci qui, de son côté, se chargeait de faire regretter la légitime, malgré tous ses torts. Qu'il eut raison! c'était l'affaire d'un quart d'heure, les faits ne parlaient pas, ils criaient. Mais cette forme si neuve, aussi saillante qu'inusitée, ces singuliers écrits qui étaient tout à la fois une plaisanterie, une satire, un drame, une comédie, une galerie de tableaux, enfin une espèce d'arène ouverte pour la première fois, où il semblait que Beaumarchais s'amusât à mener en lesse tant de personnages comme des animaux de combat, pour divertir les spectateurs ; mais tous ces personnages si richement et si diversement ridicules ou vils, qu'on les croirait

Digitized by Google

« choisis tout exprès, et que lui-même en effet rend « graces au ciel de les lui avoir donnés pour adversaires; « mais cette continuelle variété de scènes qu'on voit « bien qu'il n'a pu inventer, et qui n'en sont que plus « plaisantes à force de vérité, de cette vérité qu'on ne « peut saisir et crayonner qu'avec le trait le plus fin et « l'imagination la plus gaie !..... L'on peut concevoir « l'alégresse universelle d'un public mécontent qui n'a- « vait d'autres armes que celles du ridicule, et qui les « voyait toutes au-delà même de ce qu'il en pouvait « attendre dans une main légère et intrépide, qui frap- « pait sans cesse, en variant toujours ses coups. De là, « sans doute, l'admiration pour un talent inopiné que « l'envie n'atteignait pas encore, dans un moment où « le danger de l'innocence et la pitié pour l'infortune pré- « dominaient sur toute autre impression. De là en même « temps la joie de voir découler, de ces pages diver- « tissantes, des flots de mépris sur ce qu'on était char- « mé de pouvoir avilir, en attendant qu'on pût le ren- « verser. »

La surprise qu'excita si justement l'audace éloquente de ces mémoires, peut redoubler aujourd'hui, quand on songe au temps qui les vit naître et à celui qui leur succéda. C'était à l'époque où Beaumarchais, dans ses *factums*, diffamait impunément tous les tribunaux de France; c'était alors qu'Helvétius se plaignait de la tyrannie exercée sur les écrivains; et qu'il imprimait, à la tête de son livre *Sur l'homme**, ces propres paroles : *Ma patrie a enfin reçu le joug du despotisme.* Si quelqu'un avait pu révéler l'avenir à l'auteur

* Voyez la préface du livre intitulé : *De l'Homme, de ses facultés intellectuelles*, etc.

Digitized by Google

de *l'Esprit*, , et lui dire : « Le jour n'est pas loin où le *despotisme* que vous trouvez si pesant, sera détruit ; on ne confiera plus votre doctrine à l'oreille, on la publiera sur les toits ; les cathéchismes à l'usage de la jeunesse seront pleins de tous vos principes ; on honorera tellement votre mémoire, que la rue de Paris où vous habitiez recevra votre nom. Eh bien ! si, dans ce temps-là, un Fénélon opprimé veut invoquer l'opinion, comme Beaumarchais, votre contemporain ; que dis-je ? si quelque citoyen ose concevoir seulement une pensée courageuse, il faudra qu'il la renferme au fond de son cœur, sous peine de mort, et peut-être, malgré son silence, il périra sur l'échafaud ou dans les déserts de Sinnamary. » Je crois qu'après une telle prédiction, Helvétius eût supporté avec moins d'impatience ce gouvernement despotique, sous lequel il était permis de vivre en paix, dans de beaux jardins, avec une grande fortune et de jolies femmes qui se moquaient, auprès du philosophe, de tous les objets de la vénération publique.

Beaumarchais, en travaillant pour le théâtre, méconnut longtemps le genre qui était le sien. Il fit des drames, et, comme Diderot, son maître, il prodigua la morale, l'emphase et l'ennui. Il retrouva son véritable esprit dans le *Barbier de Séville* et dans la *Folle Journée*. Cet esprit était propre au jeu des intrigues compliquées, dans le drame comme dans les affaires. Si le fonds du *Barbier* n'est pas neuf, plusieurs scènes de cette comédie sont animées d'une gaieté vraiment originale, qui ne se fait pas moins remarquer dans les premiers actes de la *Folle Journée*. On regrette, dans l'une et dans l'autre pièce, et surtout dans la dernière, que les plus mauvaises plaisanteries se

Digitized by Google

mêlent à des traits heureux. Trop de fois, l'expression réunit ce qu'il y a de plus enflé dans les sentences philosophiques et de plus trivial dans le langage des bouffons. L'étude et le goût manquaient absolument à Beaumarchais; mais il amuse les spectateurs par le mouvement de la scène; il sème son dialogue de saillies très-divertissantes, et c'est assez pour le succès d'une comédie d'intrigue. D'ailleurs, celui de la *Folle Journée* tenait beaucoup aux allusions satiriques dont cette pièce est remplie. Jamais la licence ne fut poussée plus loin. Aristophane, vivant au milieu d'une démocratie, était contraint de cacher, sous la forme allégorique, les vérités qu'il adressait à la multitude. Ici, dans une monarchie, on critique sans voile tous les usages du gouvernement; on verse le ridicule sur la cour, sur les ministres, sur les tribunaux; et, chose surprenante, les chefs même du gouvernement étaient flétris de leur propre aveu. Ils venaient applaudir les premiers aux bons mots de celui qui les diffamait. On observe fort bien, dans le *Cours de littérature*, que le fameux monologue de Figaro * semblait être le manifeste de la révolution. A la vérité, Beaumarchais la prépara sans le savoir; il n'en partagea point les excès, et n'échappa même qu'avec peine aux tyrans qu'elle avait élevés.

Il n'en fut pas ainsi de Fabre d'Eglantine. Celui-ci périt, avec quelques-uns de ses complices, dans l'incendie révolutionnaire qu'il avait allumé. Si Laharpe venge la réputation de Beaumarchais trop calomnié, il venge aussi le bon goût de la réputation si follement exagérée qu'on a voulu faire aux essais informes de Fabre d'Eglantine. Cet

* Dans le cinquième acte de la *Folle Journée*.

Digitized by Google

auteur ne mérite, en effet, des éloges que pour une conception heureuse de son Philinte. Dans tout le reste, il conçoit aussi mal qu'il exécute, et son style ridicule et barbare est tout-à-fait digne des idées dont il fut l'apôtre et la victime.

Les trois meilleures comédies de ce siécle sont, au jugement du critique, *la Métromanie*, *le Glorieux* et *le Méchant*. La Métromanie l'emporte par la verve comique, et le Glorieux par la supériorité du but moral. Le Méchant n'a pas, sans doute, le même effet dramatique, mais il dédommage le lecteur par cette foule de vers heureux qu'une élégance si naturelle et qu'un tour si piquant ont gravés dans la mémoire.

La tragédie, dans le 18.e siécle, fut plus heureuse que la comédie. Elle atteignit quelquefois la hauteur où l'avait portée Corneille et Racine, et c'est à Voltaire qu'elle dut cet avantage. En vain la supériorité de ce grand tragique fut longtemps contestée; elle est de jour en jour mieux reconnue, et Crébillon qui lui fut opposé si longtemps, n'est plus, après les trois grands maîtres, que le premier des tragiques inférieurs. C'est ainsi que l'opinion publique et son plus digne interprète fixent aujourd'hui le rang de ces écrivains, trop longtemps appréciés par la haine ou la flatterie. L'analyse raisonnée des ouvrages de Crébillon met dans une telle évidence les vrais principes de l'art, que certaines hérésies littéraires n'oseront plus vraisemblablement reparaître. On voit, dès le début, l'intervalle immense qui doit séparer Crébillon de Corneille, de Racine et de Voltaire.

« Je vais parler d'un homme, dit Laharpe, dont le « nom fut, pendant bien des années, le mot de rallie-

Digitized by Google

« ment d'un parti nombreux qui, ne pouvant souffrir « et encore moins avouer la prééminence de Voltaire, « ne trouvait pas de meilleur moyen de s'en venger, « que de prodiguer des hommages affectés à un talent « si inférieur au sien. Ce parti, protégé par le crédit, « par les passions et les intérêts d'hommes puissants ou « irrités, eut longtemps une grande influence. Il dispo- « sait de la voix des uns ou du silence des autres; il en- « traînait ou intimidait. Il est aujourd'hui a peu près « anéanti. Mais, après que le temps a ramené la justice, « il reste à la constater dans l'histoire littéraire; et cette « justice doit être d'autant plus complète, qu'elle a été « plus tardive et plus combattue. »

Ces observations, généralement avouées par les esprits équitables, déplairont sans doute aux censeurs qui refusent encore à Voltaire cette prééminence tragique, et qui, seuls contre un siécle entier, donnent, chaque jour, un démenti formel à toutes les voix de la renommée. Mais ces censeurs sont en petit nombre; quelques-uns ont de l'esprit et des connaissances, et l'on ne conçoit pas, de leur part, ce mépris affecté pour les plus beaux ouvrages de Voltaire. Cette opinion singulière n'est-elle qu'un jeu propre à ranimer, tous les matins, la surprise des lecteurs? Est-ce plutôt un reste d'attachement aux vieux principes de l'école dont ils sont sortis? Est-ce enfin la crainte excusable de trop louer des talents dont on a fait quelquefois un dangereux usage?

J'essaierai de leur répondre dans ces trois suppositions.

Il me semble d'abord que, dans les controverses littéraires, comme dans toutes les autres, il faut parler d'après sa conscience. Les sophismes ingé-

Digitized by Google

nieux ont la vogue de quelques instants; la vérité plaît toujours. C'est elle qui donnera un intérêt durable à ces feuilles fugitives, dont l'intérêt trop souvent finit dans un jour.

Si c'est pour rester fidelles aux leçons de leurs anciens maîtres, que les censeurs modernes se plaisent à déchirer Zaïre et Mérope, ils poussent trop loin la condescendance, et les temps ne sont plus les mêmes. Lorsque Desfontaines et ses disciples outrageaient Voltaire, il vivait encore; c'était en présence du Dieu, qu'ils consolaient l'envie par leurs blasphèmes. Leur calcul était bon, car ils flattaient sans cesse une passion sans cesse irritée par l'éclat d'une gloire contemporaine. Mais les satires contre un mort illustre intéressent peu la malignité: ce n'est plus la peine d'être injuste.

Approuvera-t-on davantage ceux qui lui refusent leurs éloges, par respect pour les principes qu'il attaqua? Mais ne peut-on louer le grand poète, sans approuver le philosophe irréligieux? Quel droit aurez-vous de blâmer ce qui est condamnable, si vous ne rendez pas justice à ce qui est digne d'admiration? N'épargnez pas les erreurs, mais respectez les talents.

D'ailleurs, de quels ouvrages de Voltaire s'agit-il dans ce moment? de ses tragédies. Et qui ne sait pas que le caractère dont elles sont empreintes est tout opposé à celui des productions qu'on lui reproche? En effet, deux génies contraires, ceux du bien et du mal, semblaient emporter tour-à-tour cet homme singulier qui réunissait tous les contrastes. Il relevait sans cesse, par la puissance de son imagination, ce qu'il avait abattu par ses raisonnements. Tandis qu'il prodiguait contre le christianisme des injures de tous les genres, il remplissait les vers de Zaïre

Digitized by Google

de toutes les merveilles de la foi, de tout le charme des lieux saints; il peignait, dans Alzire, le triomphe des vertus chrétiennes; et, même dans les sujets profanes, dans Oreste, dans Sémiramis, dans Mérope, il reproduisait la majesté religieuse de la tragédie grecque. Il aimait à montrer, comme elle, les hommes entraînés invinciblement vers leur destinée par cette main toute-puissante qui se dérobe dans l'ombre et dans l'éternité. N'est-il pas étrange que Voltaire n'ait jamais été plus grand que lorsqu'il a contredit, dans les chef-d'œuvres de son théâtre, toutes les maximes de sa philosophie? L'instinct poétique servit mieux sa gloire que les systèmes de sa raison. Un tel exemple, tiré des ouvrages de Voltaire lui-même, ne serait-il pas plus instructif et plus frappant que toutes les injures qu'on lui adresse?

J'ose dire plus, en s'élevant contre les excès de Voltaire, il ne faut pas oublier les services qu'il a rendus. Sa *Henriade*, ses belles tragédies et quelques écrits en prose de son bon temps répandirent en Europe des principes de modération qui ont adouci plus d'un usage barbare. On ne peut sans doute justifier son acharnement contre le culte national. Rien n'était moins philosophique; et, chez les anciens, cette audace n'eût point obtenu d'indulgence. Quand Cicéron était augure, il pouvait bien rire en secret devant un autre augure; mais, sous son consulat, il aurait puni le citoyen assez imprudent pour se moquer des *poulets sacrés*, au milieu du peuple romain.

Voltaire a donc des torts graves; mais ceux qui l'accusent de la corruption générale, exagèrent tout, ce me semble, et ne pensent point assez au moment où ce grand poète s'éleva.

Digitized by Google

Cette corruption était déja commencée. Les vices marchaient à la suite du régent, et du fond de sa cour se débordaient sur toute la France. Longtemps la religion, ornée de toutes les pompes des arts et de la victoire, avait habité la cour de Louis-le-Grand, et le chef de l'état se prosternait le premier devant l'autel, que dix-sept siécles avaient chargé de leurs vœux et de leurs offrandes; mais les malheurs du vieux monarque avaient affaibli l'autorité de ses exemples; et d'ailleurs le sanctuaire perdait peu à peu toutes ses splendeurs. On n'entendait plus la voix de Bossuet retentir des hauteurs du ciel, jusque dans les profondeurs du tombeau. L'austère Bourdaloue ne prêtait plus la force de sa dialectique à la morale de l'évangile. Fénélon ne faisait plus aimer, par les charmes de son style, les dogmes que faisaient craindre Bossuet et Bourdaloue. A leur place, un misérable gazetier assis sur les ruines augustes de Port-Royal, devait bientôt déshonorer un parti qu'avaient illustré le génie de Pascal, la science de Nicole, et l'exil du grand Arnaud. Il semblait enfin que toutes les foudres de la religion se fussent éteintes sur le cercueil de ces grands hommes. A la vérité, Masillon était encore l'honneur de la chaire; mais il avait contre lui sa condescendance pour le ministre des plaisirs du régent*, et Dubois couvrait une tête déshonorée de la mître que porta l'auteur du Télémaque.

Voltaire, entraîné par l'esprit du temps, respecta trop peu ce qui était devenu moins respectable aux yeux de la multitude; mais du moins il conserva le dogme sacré d'un Dieu rémunérateur et vengeur; il détesta l'athéisme jusqu'au

* C'est sur l'attestation de Masillon que Dubois était devenu prêtre.

Digitized by Google

dernier moment. Il ne pouvait souffrir ces systèmes violents qui ébranlent toutes les bases de la propriété et des empires *. On ne conçoit pas que les docteurs révolutionnaires se soient appuyés de son nom. Jamais aucun écrivain n'eut plus en horreur la démocratie. Il aimait l'éclat des cours, le bruit des théâtres, l'élégance des mœurs, tout ce qui décore enfin la vie sociale. Il fut le plus constant admirateur du règne illustre dont il avait vu les dernières années. Il nous en a transmis la gloire et les traditions. Et ne sait-on pas que sur son lit de mort, entendant parler d'un livre contre Louis XIV, il se réveilla un moment, dans l'intention de venger toutes ces grandes ombres du dernier siécle, auxquelles il était prêt à se rejoindre.

Résumons ces remarques trop longues que peut seul faire excuser le nom du grand écrivain qui les a fait naître. Ses beautés sont assez nombreuses pour qu'on ne craigne point d'avouer ses défauts. Mais qu'on ne croie pas éclipser les premières en ne parlant jamais que des derniers.

Voltaire, placé en quelque sorte aux confins du 17.me et du 18.me siécle, semble s'élever entre tous les deux comme un grand phare qui les domine pour marquer les écueils et le port. Le côté qui nous regarde n'a qu'une lumière trompeuse, mais celui qu'éclairent encore les derniers rayons du trône de Louis XIV, jette un éclat immortel.

Ce double caractère est sans cesse marqué dans les extraits du *Cours de littérature*. Comment refuse-t-on d'adopter les jugements si bien motivés

* Voyez ses réponses à l'auteur du *Système de la nature*; ses pièces intitulées les *Cabales*, les *Systèmes*, etc.

Digitized by Google

que le critique porte sur *Zaïre*, *Mérope* et *Alzire*, quand on le voit, avec son impartialité accoutumée, rabaisser au dessous de Danchet, dans le genre de l'opéra, ce même Voltaire qu'il vient de placer à côté de Corneille et de Racine? Si on veut même lire un morceau d'un goût exquis, il faut chercher le parallèle d'un des chœurs d'Esther avec des paroles de Samson. C'est là que les jeunes élèves peuvent étudier tous les secrets de la cadence lyrique dont Voltaire n'eut aucune idée précise, et que l'oreille de Racine avait si bien approfondis. Les détracteurs et les panégyristes outrés de Voltaire, accusent tour-à-tour Laharpe d'avoir trop vanté ou trop blâmé celui qu'ils outragent ou qu'ils déifient. Cela prouve que Laharpe est juste, et qu'il rend avec fidélité l'impression qu'il reçoit des beautés et des défauts.

Partout se retrouve la même franchise. En examinant les tragédies de Marmontel, qui sont aujourd'hui presque ignorées, le critique en trouve une digne d'être connue. Aussitôt il la recommande à l'estime des lecteurs. Les talents qui ne furent qu'aimables ne sont point oubliés. Favart ici reprend sa couronne de fleurs, usurpée par Voisenon, et les graces de la *Chercheuse d'esprit*, de *Bastien* et de *Bastienne*, reparaissent après trente ans sous la main délicate et sûre qui les développe sans les flétrir. Ainsi le goût, dans cet ouvrage, choisit ce qui peut plaire, comme la raison présente ce qui peut instruire.

Des lecteurs sages regrettent seulement que l'auteur abandonne quelquefois les objets littéraires pour des discussions d'un autre genre. Ils disent que, dans ses institutions, Quintilien ne suspend point ses préceptes pour retracer les hor-

Digitized by Google

reurs du règne de Néron, et les crapuleuses orgies de Vitellius dont il avait pourtant été le témoin. Quintilien laissait peindre ce tableau à Tacite. Que Laharpe, après avoir achevé, dans notre langue, les *Institutions de l'orateur et du poète*, écrive aussi les annales de son temps : alors tout aura sa place naturelle, et nous compterons un beau monument de plus.

Au reste, quelques critiques n'ont pas jugé le *Cours de littérature* avec le même esprit que l'auteur de cet extrait et des deux autres qui ont déja paru dans les n.os XIV et XVIII de ce journal. Cela ne doit pas surprendre. Quelquefois la hiérarchie littéraire est bouleversée comme la hiérarchie politique, et les autorités légitimes y sont méconnues et même outragées. Mais la vérité demeure, et les principes reprennent tôt ou tard l'empire qu'ils ont perdu. Les objets laissés en arrière, dans les douze volumes de cet ouvrage, fourniront encore un seul et dernier extrait.

Six Romances imitées d'Atala, par VINCENT DARUTY. Musique et accompagnement de harpe et de cor obligé, ou piano-forté, flûte ou violon *ad libitum*, de *Pierre Gaveaux*, dédiées à M.me *BONAPARTE*. Œuvre 2.e des romances. Prix, 7 fr. 50 cent. Paris, à la Nouveauté, chez les frères *Gaveaux*, passage Feydeau, n.os 12 et 13.

On voit peu d'ouvrages, aujourd'hui remplir aussi bien qu'*Atala* toutes les conditions d'un succès. Car c'est par les injures comme par les éloges, que le succès se prouve et s'établit.

Digitized by Google

Depuis deux mois la plupart des journaux sont attachés à ce roman; on en morcelle, on en altère chaque phrase, on le parodie sans esprit, on le plaisante sans gaieté. Enfin un écrivain très-versé dans les matières d'économie politique, a composé un petit livre pour prouver qu'il ne fallait pas trouver du plaisir à la lecture d'*Atala*; tant d'efforts n'ont pas été perdus sans doute. Tout le monde a voulu relire *Atala*; et sa réputation s'en est augmentée. C'est qu'il y a dans le cœur de l'homme des instincts plus sûrs que tous les raisonnements, et des intérêts plus puissants que tous les partis. Aujourd'hui la musique et la poésie vont donner une nouvelle existence à cette aimable production; jamais assurément il n'y eut plus de raison de pardonner à la critique. Si quelquefois elle est amère et fâcheuse, le C. Chateaubriand doit la remercier encore. Les femmes sensibles chanteront *Atala*, et le nom de l'héroïne et de l'auteur seront dans toutes les bouches qui récompensent les succès *.

Pastores hederâ crescentem ornate poetam.
...Invidiâ rumpantur ut ilia Codro.

Le C. Daruty a montré, dans cet essai, un talent qui promet encore davantage. Il est aisé, en général, de rimer les paroles d'autrui. Il ne l'est pas autant de conserver les intentions et les sentiments qu'elles expriment.

Ce mérite sera remarqué dans les romances d'*Atala*, et l'auteur a fait les plus heureux efforts

* La cinquième édition d'*Atala* paraît en ce moment. Il s'en est fait aussi deux contrefaçons, dont l'une a déja été saisie.

Digitized by Google

pour effacer cette différence qui existe nécessairement entre une imitation en vers et une prose originale.

On en jugera par la romance du *Nouveau-né:*

Près d'un cercueil paré de lys,
Une jeune et sensible mère
Parlait en ces mots à son fils:
« Mort en naissant à la lumière,
« Tu jouis d'un heureux sommeil;
« Mon fils, dans ton berceau d'argile,
« Il n'est plus pour toi de réveil
« Ma plainte, hélas! est inutile. » *(bis)*

Ta destinée à mon amour
Ne doit permettre aucun murmure:
A peine l'oiseau voit le jour
Qu'il lui faut chercher sa pâture.
De ses parents abandonné,
Triste jouet des vents contraires;
Dans le désert, l'infortuné
Trouve bien des graines amères.

Tu ne seras point déchiré
Des traits de l'humaine injustice,
Tu n'auras jamais respiré
Le souffle empoisonné du vice.
Ainsi, sans s'être épanoui,
Le bouton meurt *dans le silence*;
Son parfum expire avec lui,
Comme avec toi ton innocence. *(bis)*

Heureux qui meurt dans le berceau!
Combien il est digne d'envie!
Il emporte dans le tombeau
La première fleur de la vie.

Digitized by Google

Etranger aux plaintes, aux cris
Qu'arrache la douleur amère,
Il n'a connu que le souris
Et les doux baisers d'une mère. *(bis)*

Une critique sévère relèverait ici plusieurs négligences : dans ce vers-ci, par exemple : *le bouton meurt dans le silence*, ces mots, *dans le silence*, sont impropres ; mais la pensée de l'auteur est bien exprimée à la fin de la strophe. On conviendra toujours que pour avoir imité, comme le C. Daruty, il faut avoir senti soi-même.— Nous indiquerons encore la romance de *l'Hermite hospitalier*. La dernière strophe surtout reproduit heureusement le tour mélancolique et l'expression abandonnée de l'original.

Ainsi dit le vieillard : la tremblante Atala,
Avec Chactas suivit le chef de la priere ;
De son ame chrétienne un soupir s'exhala,
Un vœu presque trahi l'occupait toute entière ;
Ainsi, victime d'une erreur,
S'égare un pauvre voyageur.

Mais nous regrettons de ne pouvoir offrir ces romances que pour ainsi dire privées de la vie. Il faudrait les entendre avec la musique ; elle est du C. Gaveaux, aussi distingué par ses talents que par ses qualités personnelles. Cet auteur de plusieurs opéra estimés et de chants répétés par toute la France, a rendu, dans un autre ordre de poésie, cette pensée rêveuse, et ce charme de la solitude, qui font le caractère d'*Atala*. Les amateurs ont remarqué la musique de la 1.re, 4.e et 5.e romance.

G.

Digitized by Google

Les Scandinaves ; poème traduit du Sweo-Gothique, *suivi d'observations sur les mœurs et la religion de quelques peuples de l'Europe barbare ; par* Joseph Cherade-Montbron. 2 vol. in-8.° A Paris, chez *Maradan*, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n.° 16. Prix, 8 fr., et 10 fr. franc de port.

Un homme, un seul homme, dans le siécle le plus heureux de la littérature française, eut la gloire d'un poète, sans porter le joug de la césure et de la rime, et tandis qu'une foule de noms malheureux s'ensevelissaient dans des poèmes en vers, et accréditaient ce préjugé que les Français n'ont pas la tête épique, il plaça le sien immédiatement au dessous d'Homère et de Virgile. Qu'est-il besoin de nommer Fénélon ? Il a été le seul. Il faudrait être un censeur trop chagrin pour blâmer son exemple ; mais on peut s'affliger que personne ne l'ait pu suivre. Le secret de sa prose lui est resté, parce que ce secret était celui de son génie. Nous avons vu Reyrac, dans l'*Hymne au Soleil*, prodiguer l'ennui avec une rare magnificence. Nous avons entendu Marmontel, dans les *Incas*, fatigant notre oreille d'une suite de phrases rhythmiques, dont chacune semblait un vers, et dont l'ensemble n'était nullement de la poésie. Que dirais-je des *Céramiques* de Saint-Symphorien, du *Téléphe* de Pehmejah et de quelques autres encore qui ont enfanté des poèmes en prose aussi facilement et avec moins de succès que des romans. Ce Pehmejah fut vanté d'avance pendant six mois, vendu en une semaine, abandonné

Digitized by Google

au bout de trois, et laïssa l'héroïsme et la poésie pour se jeter dans la philosophie et la politique. Il fut un des rapsodes dont l'abbé Raynal a cousu et s'est approprié les lambeaux sous le titre, non de poème, mais de *Voyage philosophique*. Pehmejah, dit-on, en réclamait, sans bruit, plusieurs morceaux qui n'étaient pas les moins ampoulés.

L'auteur des *Scandinaves*, jeune homme dont la personne inspire un vif intérêt, qui fut malheureux, qui paraît très-savant, qui a l'imagination très-vive, et le ton fort modeste, l'auteur, dis-je, des *Scandinaves* n'a point été vanté d'avance, et mérite d'être lu davantage. Toutefois, il y a une grande difficulté à se faire lire quand on choisit ce genre de composition; et en souhaitant à l'écrivain un plein succès, on ne peut s'empêcher de s'écrier comme Virgile :

Jeune homme puisses-tu vaincre la destinée !

Le premier obstacle que le destin lui a suscité, est de lui avoir fait choisir de tels héros. Les *Scandinaves!* si c'est leur histoire, on s'attend presque, comme Voltaire, à trouver celle des *ours;* et quand on voit le roi Olaüs, et Busis, et Adelston, et Forbas, et tout ce qui marche à leur suite, tous ces guerriers dont les mains sont toujours dans le sang, dont le sommeil même paraît violent et féroce, tandis que *leurs cuirasses s'élèvent et retombent sur leur poitrine*, on s'épouvante, et l'on dit avec Boileau :

Qui de tant de héros va choisir Childebrand ?

L'auteur l'a senti, et pour sauver du blâme ses héros un peu trop rudes, il recrimine, avec esprit et avec grace, contre ceux d'Homère et des tragédies grecques, et montre que ceux-là aussi dégoûtent de sang et

Digitized by Google

tiennent des discours très-farouches : il en donne des preuves si positives, que quelqu'un, dans un journal, s'enest scandalisé, et a dit que le C. Montbron manque de respect aux anciens. Il ne leur en manque aucunement ; et, après l'avoir bien lu, j'affirme que surement il connaît et sent vivement leur mérite. Il les admire d'avoir su, dans leur belle poésie, conserver les vérités d'une nature sauvage et même un peu barbare. Les rois des petites cités grecques, du temps de l'*Iliade*, leurs guerriers, leurs combats, leur navigation, leurs harangues, leurs fêtes, ont en effet beaucoup de ressemblance avec ce que Cook et ses successeurs ont vu chez les insulaires des nouveaux archipels qu'ils ont visités. La différence principale est dans les arts qui étaient bien plus avancés chez les Grecs (si leurs ouvrages étaient déja tels que les décrit Homère). Quelles peintures n'offrent point à cet homme si heureux à tout exprimer, l'artifice des laines, et la beauté des teintures, et le poli des métaux, et le relief des sculptures ? C'est une source de poésie fermée à celui qui chante les pauvres habitants du Nord. Un fruit creux et desséché, arrondi *en coupe pour recevoir l'hydromel, une peau de rennes* qui pare les épaules d'une jeune fille, voilà les objets rares et les seuls arts gracieux qui s'offrent à son pinceau. La mythologie met bien une autre différence dans les moyens du poète. Quelle est triste et stérile la mythologie des adorateurs d'Odin ! Voyez les noms des divinités principales et leurs fonctions (p. 22 de l'avant-propos) ; dites ce qu'on peut tirer de là pour un poème, et ne soyez pas surpris que M. de Montbron, qui les nomme fort à propos, et qui, dans ses notes, en raisonne avec érudition, convienne que de telles divinités ne lui ont pu fournir aucun vrai merveilleux pour son poème. Tous les savants en *us*, et en *sfeld*, et en *torp*, se

Digitized by Google

cassent la tête pour apercevoir quelque figure un peu distincte dans ce brouillard des fables septentrionales, tandis que les brillantes fictions d'Homère et de Virgile saisissent les imaginations les plus vulgaires, et semblent enchanter la nature.

Tels sont les obstacles contre lesquels a dû lutter le jeune et courageux auteur; et si, à ces obstacles, il eût fallu joindre les difficultés de la versification, c'était une entreprise presque au dessus des forces humaines. Il s'est tenu dans la modestie de la prose; par un raffinement de modestie plus grand, il s'est traducteur d'un vieux Scalde, et même de la traduction latine d'un certain Ressenius. Car il lui a semblé que c'était une trop haute prétention que celle d'avoir traduit d'après le *Sweo-Gothique;* personne n'en a été la dupe, et il est déclaré auteur et poète à peu près autant qu'on peut l'être en prose (après Fénélon). On le loue d'avoir pu soutenir sa voix pendant quinze chants; il n'y en a aucun qui ne donne quelque plaisir; le premier est d'une beauté rare; le treizième contient un tableau plein de pitié et de terreur; c'est la mort d'Olaüs, sacrifié par des prêtres aussi épouvantables que ceux que l'anglais Bryan, dans son *Antient mythology*, a semés avec une hideuse profusion sur tous les promontoires d'Egypte, d'Asie, de Grèce, d'Italie, de Sicile, et qui égorgeaient tout ce qui leur tombait sous la main. De là, suivant Bryan, vient la fable des Lestrygons et de bien d'autre. Ceux du Nord figurent fort bien avec eux; mais Olaüs surpassa en magnanimité, en résignation, en clémence tous les héros passés. Pour l'élever à ce degré de sublimité, l'auteur feint qu'il meurt chrétien, et en cela il montre sa pensée sur le christianisme; puis, par oubli ou pour ramener la supposition que c'est un Barde qui écrit, il canonise, d'une manière toute

Digitized by Google

payenne, ce même Olaüs et ces chrétiens, ces martyrs, les généreux compagnons de sa mort : il fait entrer leurs ames, avec étonnement, dans le palais d'Oden. Je me chargerais bien d'expliquer cette contradiction par la position où l'auteur s'est mis en se disant traducteur ; mais je suis convaincu que lui-même ne prétend pas l'excuser.

Il faut parler du sujet du poème.

La scène est établie dans les temps où le christianisme commence à pénétrer dans ces sauvages contrées. La barbarie y règne encore. Buris, roi de Vandalie, se jette sur les états de Suénon ; il prend Lunden sa capitale : il veut son trône, et surtout il a soif de son sang. Il se flatte un moment d'avoir réussi, et quand il croit que Suénon est tombé sous le fer assassin, il va pour jouir de son crime et contempler sa proie. Mais il a été trompé dans sa cruelle espérance, un sujet généreux s'est dévoué pour Suénon, il s'est couvert des ornements royaux, il s'en est enveloppé en tombant, et quand le vainqueur arrive, la victime se soulève et lui dit : *Suénon respire, et tu ne vois ici qu'un soldat heureux de mourir pour son roi.* Suénon en effet a fui vers la Norwège, accompagné de sa fille Alpaïs. Buris ne peut l'y atteindre que par ses intrigues, mais Suénon par ses vertus, les rend inutiles, et par sa prudence il évite ses embûches. La beauté d'Alpaïs allume un nouvel incendie. Harald, roi de Norwège, s'est enflammé pour elle, et veut que sa main soit le prix de l'hospitalité et du secours qu'il promet à Suénon. Elle le refuse, et demeure fidelle au guerrier Adélus, brave sujet de son père. Il faut fuir de nouveau. Dans cette fuite, Adélus les rejoint, et par sa valeur, jointe à celle du roi, mille dangers sont surmontés. Ils ont atteint la Dalécarlie où règne Olaüs, nouvellement conquis à la foi chrétienne, contre lequel l'enfer suscite à la fois une famine géné-

Digitized by Google

rale, la superstition furieuse des adorateurs d'Oden, et, par leur instigation, la révolte de tout le peuple. Le néophite roi succombe; il est immolé avec une pompe horrible. Suénon cependant survit à ce malheur avec Alpaïs. Il est même parvenu à calmer la fureur du peuple, et à remettre sur le trône le fils même d'Olaüs. On juge si le nouveau roi protégera la cause de son vengeur. Mille guerriers Dalécarliens sont donnés à Suénon; ils sont conduits par Adélus, et espèrent punir Buris. Celui-ci était en guerre contre Harald qui voulait lui enlever la Skone. Des combats terribles les ont affaiblis tous deux, et chacun va succomber, s'ils ne se rapprochent. L'intérêt de leurs conquêtes et celui de leur vengeance les ont réunis tous deux contre Suénon. La beauté d'Alpaïs qui fut une des causes du mal, en devient le remède. Harald propose de nouveau son alliance, si Alpaïs lui accorde sa main. Suénon est loin d'y consentir; mais elle s'y dévoue, va elle-même trouver Harald, accepte sa foi, engage la sienne, et dès que les serments sont prononcés, elle venge Adélus, et se poignarde. Heureusement le coup n'est pas mortel, et Harald est capable de générosité; il se joint à Suénon. Buris est attaqué, vaincu, frappé par Suénon lui-même, et

Parmi des flots de sang, vomit son ame impure.

Il reste à rendre Alpaïs heureuse, et à récompenser Adélus. Harald remplira ce devoir. Il dégage la princesse de ses serments forcés, et la rend au guerrier qui a su toucher son cœur.

On voit bien que ce dénouement n'est pris ni dans les mœurs norwégiennes de ces temps-là, ni dans les fictions ordinaires des Bardes, mais dans des idées un peu postérieures à ce siècle. Ils ne chantaient guère que la valeur terrible, et ne connaissaient pas encore ces belles

Digitized by Google

mœurs chevaleresques, toujours si brillantes à peindre, et que dans de douces rêveries, regrette l'amour et peut-être la vertu. C'est après les temps de Charlemagne et celui du Saint-Graal, et de la table ronde, quand les traits de courtoisie eurent été aussi multipliés que les beaux coups de lance, c'est alors, dis-je, qu'on put chanter

La gran bontà de' cavalieri antichi.

Si les inventions de M. de Montbron tiennent aux mœurs chevaleresques, son langage heureusement tient encore plus des meilleurs temps modernes; c'est dommage qu'il ait voulu quelquefois l'*ossianiser*. Cette tentative expose à des demi-hardiesses qui n'atteignent point la fierté sauvage du Barde, et qui ne contentent personne, pas même les adorateurs d'Ossian. J'en ai entendu quelques-uns remarquer de tels endroits dans les *Scandinaves*, et ils les critiquaient comme ceux qui veulent qu'on soit français par le style, en même temps que de tous pays par les idées.

Le jeune écrivain a prouvé par cet essai de son talent, qu'il pouvait être toujours noble, élégant et pur, et jamais bizarre ou force. Sa préface seule servirait de titre contre lui, s'il fallait le condamner à revenir au bon style. S'il s'en est écarté, ça eté rarement, par système peut-être, et en qualité de traducteur et de Barde *Saxo-Gothique*. Nous protestons contre lui qu'il est très français, et qu'il n'a pas besoin d'être extraordinaire, pour peindre un pays qui l'est beaucoup, et des hommes qui le sont davantage. C'est quand il faut peindre de tels hommes ou de telles choses, que Virgile redouble d'élégance en même temps que de force. L'*ultima Thule*, le *penitus toto divisos orbe Britannos*, et cent autres vers que je citerais de lui sur la diversité des régions, sont très élégants. Lucain, Stace, Silius

et toute cette école subséquente qui crut pousser plus loin l'énergie, a souvent rencontré l'excès; par de continuels tours de force, ils ont précipité la chute de la belle langue romaine, et elle est tombée très-vite dans la barbarie. Citons encore un passage de M. de Montbron, il y en a beaucoup de très-bons, mais on se contentera de celui-ci, qu'encore j'abrége à regret. Il s'agit d'Adelstan, tiré d'un tas de mourants par une jeune bergère, et confié aux soins de quelques villageois.

« Déja les pasteurs attendris ont porté le héros sur « leur couche rustique. Pour guérir sa blessure, ils « ne recourent pas à des caractères inconnus, à de mys- « térieuses paroles, vains prestiges d'un art mensonger. « Leurs pères furent instruits par la nature ou par les « Dieux; ils furent instruits par leurs pères. Ils ré- « pandent sur la plaie des sucs bienfaisants qui chassent « la douleur. Bientôt les chairs semblent vermeilles « comme le corail, quand les flots l'ont dégagé d'un « limon impur. Bientôt le doux sommeil fait couler « dans les veines du guerrier un baume plus puissant « encore. Assise sur le tronçon d'un chêne, la fille des « pasteurs contemple en silence la beauté d'Adelstan, « et s'applaudit d'avoir dérobé à la mort une tête si « charmante. L'amour cependant, enfant de la douce « égalité, n'a point pénétré dans son cœur; elle songe « au rang du guerrier, regarde le simple habit qui le « couvre et soupire. Ainsi la tourterelle au modeste « plumage ne brûle point d'une flamme orgueilleuse, « pour cet oiseau dont la couronne de pourpre et les « riches couleurs brillent dans nos vastes bruyères. »

Nous en resterons-là sur les *Scandinaves*. Il faut abréger le discours, surtout quand on vient tard, et que d'autres ont parlé. V.

Digitized by Google

Essai sur l'Histoire de la puissance paternelle ; par André Nougarède. Avec cette épigraphe :

> La puissance paternelle se perdit à Rome avec la république.
>
> *Esprit des lois, liv. 5, ch. 7.*

Paris, chez *Lenormant*, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois. An 9. 1 vol. in-12.

L'Institut national avait proposé une seconde fois, pour le concours du 15 nivose dernier, la question suivante : *Quelles doivent être, dans une république bien constituée, l'étendue et les limites du pouvoir du père de famille?* Le prix n'a point été donné ; mais le mémoire qui a été fondu en partie dans cet ouvrage, a paru, à la classe des sciences morales et politiques, mériter d'être distingué. L'Institut, dans sa séance publique du 15 nivose, invita l'auteur *à revoir particulièrement les trois derniers livres de son important ouvrage, et à rendre tous les détails qu'ils renferment, exactement dignes des principes de morale publique exposés dans les deux premières parties.* Le même sujet a été proposé, une troisième fois, pour le concours de l'an 10. L'auteur, en publiant l'ouvrage que nous annonçons, paraît se retirer du concours.

Le moment est favorable pour toutes les discussions de ce genre. On s'occupe du code civil ; et parmi les premières questions de morale et de législation, il n'en est point qu'il importe davantage de considérer, sous tous ses rapports, que celle du pouvoir paternel. On doit savoir gré à l'Institut d'avoir provoqué cet examen : il semble pourtant que les expressions du programme offrent un sens un peu vague et hypothétique.

Digitized by Google

Il est évident que pour remplir toutes les conditions de ce programme, il faut traiter d'abord la question *d'une république bien constituée*, puisque ce terme est indiqué comme celui auquel doit se rapporter la solution du problème. Mais qui ne voit aussi que c'est là ouvrir le champ le plus vaste à l'esprit de système? Parmi les concurrents, chacun pouvant ne trouver de *bien constituée* que la république dont il aura conçu le plan, on court risque de n'avoir sur l'institution *du père de famille*, comme sur toutes les autres, que des résultats applicables seulement à un être de raison comme la république de Platon, ou toute autre *Eutopie* également chimérique. Alors, plus d'utilité dans cette discussion, plus d'application à un ordre de choses positif ou même possible. Dira-t-on que par ces mots *une république bien constituée*, l'Institut entend la république française, et desire que la question soit traitée conformément à l'esprit et aux principes de cette république? Mais cette réponse ne peut satisfaire, puisque l'Institut reproduit, sans aucun changement, en l'an 9, la même question proposée en l'an 7, et que, dans cet intervalle, notre organisation républicaine a tout-à-fait changé. Si nous étions *une république bien constituée* quand la question a été proposée pour la première fois, nous ne le serions plus aujourd'hui, et réciproquement; cette alternative est embarrassante. — Il semble qu'il eût suffi de demander *quelles doivent être*, dans la république, *l'étendue et les limites du pouvoir du père de famille?* Ces mots, *dans la république*, auraient fait entendre que *le pouvoir du père de famille* est susceptible de *modifications*, suivant la nature du gouvernement, soit monarchique, républicain, aristocratique, ou mixte. Sans doute, c'est ainsi qu'on aurait posé la question, si le système républicain était un, et s'il n'y avait pour les états

Digitized by Google

qu'un seul mode d'institution républicaine. Mais il en est de très-divers; tellement, qu'entre la république ou démocratie immédiate, et la république représentative, deux espèces du même genre, il y a presque autant de différence qu'entre les genres eux-mêmes, entre le système héréditaire et le système électif. *Loco libertatis erit, quòd eligi cœpimus.* TACIT.

Enfin je me permets une dernière remarque sur la question proposée, et je demande s'il n'eût pas mieux valu la présenter dégagée de toute restriction relative à la forme du gouvernement? Je crois du moins qu'on peut mettre en doute, si les rapports naturels sont dans une telle dépendance des rapports politiques, qu'ils doivent nécessairement participer à toutes les altérations du corps social. Les droits des pères entrèrent dans la composition de la société politique formée par la réunion des sociétés naturelles des familles, et durent y recevoir toutes les modifications nécessaires. Ainsi le père de famille, comme élément de toute société, me paraît devoir jouir, à ce titre, d'une sorte d'immutabilité. Pour lui assigner sa place, il est donc bien plus convenable de consulter l'ordre primitif et constant de la nature, que l'esprit des systèmes et l'instabilité des institutions. La loi positive ne doit être que la sanction d'une loi naturelle; c'est toujours à cette dernière qu'il faut remonter; et voilà peut-être la seule direction qu'il fallait donner aux recherches.

La forme historique, adoptée par l'auteur de cet *Essai*, l'a mis dans l'obligation de suivre cette marche. Son plan mérite des éloges, il embrasse bien son sujet. On y marque avec exactitude la place du père dans les familles des premiers âges. Il portait alors le nom vénérable de *patriarche*. On le suit dans les différentes constitutions, de Sparte, d'Athènes, de la Chine,

Digitized by Google

de Rome, avant et après Auguste; enfin on considère le pouvoir paternel chez les peuples modernes, et particulièrement chez les Français sous la monarchie et dans la révolution. L'auteur va droit à son but, et montre, à travers les scènes variées de l'histoire, le seul tableau de la famille qu'il caractérise avec les nuances propres aux temps, aux peuples et aux mœurs.

A cet exposé curieux des vicissitudes qu'a éprouvées l'institution de la famille, l'auteur a soin d'ajouter celui de leur influence sur le bonheur et l'éclat, sur la force et la durée des empires.

Ainsi, après avoir représenté dans l'enfance du monde chaque famille rassemblée autour de l'aïeul commun, il montre ensuite comment chaque patriarche dut à l'amour et au respect une autorité presque illimitée. Il rapproche avec intérêt l'institution de la famille à Sparte et à la Chine. Chez les Spartiates, tout était sacrifié à l'extrême vigueur du corps social, et chez les Chinois, tout à son extrême durée. Les lois de Solon passèrent vîte, car l'institution domestique était faible chez les Athéniens. Aucune des suites funestes de cette inconcevable erreur n'est ici passée sous silence. Enfin, l'auteur, après avoir parcouru les institutions de tous les peuples, donne une haute préférence à celle de Rome, où le patriarche des premiers temps semble se reproduire sous le titre vénérable du *pater-familias;* il justifie cette opinion par les faits et la grande autorité de Bossuet, dont il emprunte ce passage : « Si cette ville a produit plus de grands « hommes qu'aucune autre, ce n'a point été l'effet « du hasard; c'est qu'elle avait reçu de son institution « le tempérament qui devait être le plus fécond en « héros. » Et il ajoute : « Je me plais à citer ce fameux « écrivain : Bossuet me semble avoir parlé des Ro- « mains de la manière la plus digne d'eux. Il en a

Digitized by Google

« dit de grandes choses, comme eux-mêmes les avaient « faites, avec la simplicité et la profondeur du génie. »

Après cette belle époque, on voit Auguste qui, voulant changer le gouvernement, dirige ses principales atteintes contre l'institution domestique, et l'inviolabilité du père de famille. Cette conduite est celle de tous les novateurs.

« Dans toute révolution, disent les rédacteurs du « code civil, on doit renverser le pouvoir des pères, « parce que les enfants se prêtent davantage aux nou- « veautés. » C'est ainsi qu'avec les lois romaines des empereurs, le pouvoir paternel entra dans notre législation affaibli et altéré; on eût dit que la vénérable source où la nature a placé l'origine de ce pouvoir était méconnue; les droits du père étaient presque réduits à ceux d'un tuteur; les droits de l'enfant à ceux d'un pupille.

Le style de l'auteur, malgré quelques défauts, est souvent digne du sujet.

Il me semble que le caractère antique est bien conservé dans ce morceau, où l'auteur justifie le pouvoir dont jouissait le patriarche, aux premiers âges du monde : « On devait, au surplus, tout espérer de celui que tant de titres offraient comme l'image et le ministre de l'Etre suprême sur la terre. Il en avait exercé le pouvoir créateur par le don de l'existence. Dans les bienfaits de sa tendresse envers le premier âge, il s'était montré l'organe de cette Providence divine, qui protége et conserve tous les êtres. Comment eût-on pu lui contester le droit de représenter aussi cette autorité suprême qui régit le monde, quand on en reconnaissait tous les caractères dans la sagesse qu'il devait à sa longue expérience, dans une supériorité si évidente, qu'elle écartait jusqu'aux idées de rivalité et de jalousie. Jamais, surtout, cette autorité ne dût lui être

moins contestée, que lorsqu'à la tête de ses enfants, il l'offrait en hommage à l'Etre des êtres ; lorsque, debout, devant un autel de gazon, sa voix vénérée s'élevait jusqu'aux cieux avec la fumée des holocaustes. Ces êtres nombreux, qui lui devaient la naissance, croyaient voir reluire la sagesse éternelle sur son front que l'âge avait blanchi, et le confondaient presque dans leurs adorations, avec cet Etre invisible dont il leur transmettait les oracles. Aussi, depuis cette époque, un vieillard vénérable servit-il de modèle aux images visibles de l'Etre suprême. »

Je crois aussi qu'on distinguera un talent marqué dans ce passage, touchant l'alliance nécessaire et difficile de la subordination et de la liberté : « Je ne me dissimule point toutes les difficultés de ce problème. Il serait facile à résoudre, si la liberté pouvait être enseignée par le raisonnement. On pourrait alors expliquer aux hommes les bornes qu'il faut lui imposer, et les principes de la subordination civile. Mais la nature qui destinait également tous les hommes à la liberté, ne l'a pas mise dans leur esprit, elle l'a placée dans leur cœur. Elle en a fait, pour ainsi dire, l'instinct de l'homme, comme la pudeur est l'instinct de la femme..... Il ne reste donc qu'un seul moyen pour admettre la subordination sans nuire à la liberté ; c'est que la subordination soit aussi ce sentiment, et qu'elle habite également dans le cœur des citoyens. Il faut que ces deux passions réunies le conduisent dans la carrière sociale ; semblables à ces deux coursiers, rivaux de beauté comme de vitesse, qui, dans les jeux olympiques, faisaient ensemble voler un char à la victoire. »

Au reste, ces embellissements de style ne sont pas sans quelques inconvénients dans un ouvrage philosophique ; mais ils sont plus purs et mieux choisis dans les

Digitized by Google

premières parties de cet essai, comme si les temps et les usages antiques offraient naturellement des couleurs plus belles que les temps et les usages modernes!

On pourrait reprocher à l'auteur l'impropriété de quelques termes et l'abus de quelques autres, empruntés aux sciences exactes. Ces dernières expressions dessèchent toujours le style, lorsqu'elles ne l'éclaircissent pas.

Le C. Nougarède pardonnera ces observations, à l'intérêt qu'inspire le talent dont il fait preuve dans cet *essai*, que nous croyons être son premier ouvrage. Il s'annonce comme un très-bon esprit, et promet un très bon ecrivain. Il lui reste maintenant à tirer les conséquences des principes conservateurs et réparateurs qu'il a établis. La préférence raisonnée qu'il donne à l'institution domestique de Rome, fait assez pressentir qu'il cherchera à s'en rapprocher, en traitant cette partie de la législation. Son bon esprit nous est garant aussi qu'il modifiera ses idées d'après les nouveaux rapports introduits dans la société! Toutefois, point de condescendance. Dans la ruine entière des mœurs, nous demandons des lois pour nous rendre des mœurs. Mais qui retrouvera le secret de quelques législateurs anciens qui faisaient des lois immortelles, et leur donnaient la force des habitudes? Ce secret fut celui de Moyse; Lycurgue le connut; Solon l'ignora; il fut retrouvé par le législateur de Rome, et se perdit enfin dans les révolutions sans nombre et sans système, auxquelles notre occident fut livré dans les siécles de barbarie. — On peut demander si c'est le législateur qui a manqué aux peuples, ou les peuples au législateur.

M.

Digitized by Google

Aux Rédacteurs du Mercure.

C'EST à regret que j'entretiens encore vos Lecteurs de l'ouvrage dont j'ai rendu compte dans le dernier numéro du Mercure : *Les Fêtes et les Courtisanes de la Grèce*. Il a fallu en faire justice. Je n'ai rien à cet égard à rétracter ; mais l'auteur des *Voyages de Pythagore*, à qui je l'ai attribué, sur des indices qui m'avaient paru infiniment plausibles, s'en défend ; et il est juste de donner une prompte publicité, dans ce journal, à son désaveu qu'on m'envoie. Sans doute,

Le crime d'un *tel livre* est un pesant fardeau.

Je vous salue, M.

Bibliothéque des *Quatre-Nations*, le 4 thermidor, an 9.

Je certifie n'avoir aucune part à la rédaction de l'ouvrage intitulé : *Des Fêtes et Courtisanes de la Grèce*.

SYLVAIN MARÉCHAL,
Rédacteur *des Voyages de Pythagore*.

SPECTACLES.

THÉATRE FRANÇAIS DE LA RÉPUBLIQUE.

M.lle GROS, élève du C. *Dugazon*, a débuté, sur ce théâtre, le 11 thermidor, par le rôle d'*Aménaïde* dans *Tancrède*, qu'elle a joué, le 13, une seconde fois.

Cette jeune actrice, annoncée peut-être avec un peu trop d'éclat, n'a presque montré, dans ces deux représentations, que les dons précieux qu'elle a reçus de la nature ; une taille élevée, une physionomie noble, une force vraiment prématurée, un organe imposant et flexible, et tout ce qu'il faut pour exprimer, un jour, avec la plus grande énergie, les affections violentes et le délire des passions tragiques. Mais jusqu'à présent, l'art a faiblement secondé ses rares disposi-

Digitized by Google

tions. Elle n'a point appris à ménager ses moyens, à les soutenir, à les diriger, à les étendre par l'usage mesuré de ses forces; sa déclamation est inégale; son jeu vague, et ses gestes multipliés manquent trop souvent d'intention et d'effet. On l'a jugée moins sévèrement que son maître, parce que tous ses défauts semblent appartenir à cette inexpérience, qu'un maître habile doit éclairer. Heureusement, pour sa réputation de professeur, *Dugazon*, dans les mêmes représentations, pouvait montrer *Laffond* à ses amis et à ses ennemis.

Les progrès de cet acteur sont encore plus remarquables dans le rôle de *Tancrède*, que dans celui d'*Orosmane*, où l'explosion fréquente d'une passion, que rien ne contraint, fournit à l'acteur des développements plus brillants et plus faciles. Tancrède, au contraire, ne se livre sans réserve aux sentiments dont il est rempli, que dans la première scène, et le beau monologue du troisième acte. Ce moment passé, son amour et son désespoir ne sont jamais en liberté; la figure de *Laffond*, qui n'exprime pas naturellement la tristesse, la mélancolie et les passions concentrées, rend plus ingrate pour lui cette situation si pénible, où *Tancrède*, en renfermant sa douleur au fond de son âme, doit cependant la faire partager au spectateur. Les efforts de *Laffond*, pour vaincre ces difficultés multipliées, ont été généralement sentis, et dans plusieurs moments, il a eu le bonheur de rappeler le plus parfait de tous nos modèles. Il ne lui manque peut-être que de l'avoir vu, pour être en état de l'égaler plus souvent. Il est certain du moins qu'on ne peut profiter, avec un talent plus flexible, des traditions fugitives qu'il s'est empressé de recueillir.

On annonce que M.lle *Gros* jouera successivement *Alzire*, *Didon*, *Hermione*, et les autres rôles du pre-

Digitized by Google

mier emploi. Pourquoi ne saisirait-on pas cette occasion de remettre l'*Electre* de Crébillon et l'*Oreste* de Voltaire? Il y a longtemps que ces deux ouvrages, qui ne sont point égaux l'un à l'autre, mais dont le moindre a pourtant des beautés, semblent bannis du répertoire. Lorsque le temps et la critique impartiale, qui finissent toujours par étouffer la voix de l'envie et des préjugés, ont fixé le rang de ces deux pièces, les connaisseurs aimeraient sans doute à les revoir au théâtre et à comparer leur effet. M.lle *Gros* serait fort belle dans les deux *Electres*; et le rôle d'*Oreste*, dans ces deux tragédies, serait pour *Luffond* l'objet de nouvelles études, qui donneraient à son talent des nuances plus variées, et peut-être un caractère plus original et plus décidé.

Nous suivrons, avec empressement, les représentations qui sont annoncées, et nous tâcherons d'apprécier les progrès de M.lle *Gros*. On doit beaucoup attendre de ses nouveaux efforts, de l'assurance qu'inspire un premier succès, des observations de son maître, et de l'influence des jugemens du public. E.

THÉATRE DES ARTS.

TANDIS qu'un début attire toute la capitale au Théâtre Français, il s'en fait deux, presque *incognito*, sur le Théâtre des Arts. Ce spectacle est toujours le plus brillant et le plus suivi; mais il ne doit ses succès qu'aux talents de quelques artistes, connus depuis trop longtemps, et à la perfection de ses ballets, dont le charme paraît toujours nouveau. Nous ne croyons pas que les CC. *Picard* et *Julien*, qui, tous les deux, ont débuté le même jour, dans les *Prétendus*, ajoutent beaucoup à l'empressement du public, et lui fassent oublier ce que l'Opéra a perdu, du coté du chant et de la déclamation; mais il paraît que l'un et l'autre se destinent à ces emplois secondaires, où l'utilité la plus constante ne peut ambitionner d'autre récompense qu'un peu d'estime, et ce repos, qui, sur le théâtre comme ailleurs, est presque toujours le dédommagement de l'obscurité.

Digitized by Google

ANNONCES.

LES Jardins, poème, par *Jacques Delille*, nouvelle édition, augmentée de 1100 vers, *in*-18, avec 4 figures, dessinées par Monciau, et gravées par *Saint-Aubin*, imprimé par Didot aîné. . . 3 f. 10 c.
Idem, papier vélin. 8
Idem, *idem*, avec figure, avant la lettre. . 13 50
Idem, papier commun, sans figures. . 70
Edition *in*-8.°, avec figures, des mêmes artistes. 4
in-8.°, papier vélin. 9
in-8.° *Idem*, avec figures, avant la lettre 15
in-8.°, papier commun, sans figures. 1 20
Se vend, chez les éditeurs *Levrault*, frères; à Paris, quai Malaquais; à Strasbourg, rue des Juifs.

ESSAIS sur la ligne droite et les courbes du second degré, par F. L. *Lefrançois*, élève de l'école Polytechnique. De l'imprimerie de Crapelet. A Paris, chez *Duprat*, libraire pour les mathématiques, quai des Augustins. An 9—1801.

L'ECOLE Polytechnique compte déja parmi les professeurs des sciences mathématiques plusieurs de ses élèves. Rien ne prouve mieux la bonté des méthodes que l'on y suit pour l'enseignement. L'auteur de cet ouvrage en offre une nouvelle preuve. Sa grande jeunesse et sa modestie ajoutent un mérite assez rare aux connaissances qu'il annonce. Divers auteurs ont publié d'excellents traités sur l'application de l'Algèbre à la Géometrie. Le citoyen *Lefrançois* expose dans ces Essais, la partie de cette science que l'on exige pour l'admission des candidats, à l'école Polytechnique. Son exemple et son livre encourageront également les jeunes élèves.

VOYAGE en Espagne, aux armées, 1797 et 1798, faisant suite aux voyages en Espagne du citoyen *Bourgoing*, par *Chrétien Auguste Fischer*; traducteur, Ch. Fr. *Cramer*; avec un Appendice sur la manière de voyager en Espagne; avec figures, 2 vol. *in* 8.° A Paris, chez Duchesne, libraire, rue des grands Augustins, n.° 30; et *Leriche*, libraire, quai des Augustins, n° 46. An 9. -- 1801. -- Prix, 6 francs et 8 fr., francs de port.

Digitized by Google

POLITIQUE.

EXTÉRIEUR.

Des forces militaires de la Porte ottomane.

L'EMPIRE turc fut longtemps regardé comme un colosse de puissance. La chute d'un grand empire qui marqua son origine, les exploits et le fanatisme heureux de ses premiers conquérants, l'immense étendue de pays soumis à sa domination, son établissement en Europe, dont tous les peuples étaient ses ennemis naturels, ont dû donner cette idée exagérée de sa force. Cependant, il marche dès longtemps vers sa ruine. Montesquieu l'a prédite; et, depuis un demi-siécle, la France travaillait constamment à l'éloigner. Des changements utiles dans plusieurs parties de l'administration ont signalé l'avénement du sultan Sélim au trône de Mahomet II. Mais il s'en faut bien que ces réformes partielles, quelque importantes qu'elles pussent être, ayent rendu la vigueur à ce corps politique, presque entièrement usé. Les dernières guerres qu'il a eu à soutenir contre les Russes et les Autrichiens, ont de nouveau démontré sa faiblesse.

On aurait peine à croire, si l'expérience ne le prouvait, que cette nation, sans avoir souffert aucune perte considérable dans son territoire, soit néanmoins déchue à un tel point de son ancienne puissance. En vain ses partisans ont voulu persuader que si les ennemis de la Porte pénétraient au-delà de deux provinces chrétiennes qu'elle est accoutumée à regarder comme l'arène où se vident ses querelles, elle saurait bien

Digitized by Google

les en faire repentir, et pourrait reporter jusque sous les murs de Vienne, la terreur qu'elle y répandit autrefois. Ils niaient que les Turcs eussent été battus par des armées bien inférieures en nombre aux leurs, et prétendaient que les Russes et les Autrichiens se prévalaient dans leurs relations magnifiques, du silence des Turcs.

Mais que diront-ils aujourd'hui ? La plus vaste, la plus riche province de la Porte a été envahie. L'Egypte, qui fournissait à Constantinople le riz et le café, plus nécessaires à ses habitants que le pain même, est depuis trois ans au pouvoir des Français, sans que les efforts des orgueilleux Osmanlys ayent pu la leur enlever. Ils ont rassemblé toutes leurs forces. 80,000 Turcs, soutenus par les flottes anglaises, ont fui devant dix mille Français abusés par une capitulation. Une déroute complète a irrévocablement prouvé que 80,000 soldats turcs ne sont pas une armée.

Ceux qui ont demeuré en Turquie, ont pu se convaincre de l'impéritie de ces barbares dans l'art militaire. La notice que nous offrons au public est rédigée d'après les observations d'un Français, aussi digne de foi qu'éclairé, qui a fait un assez long séjour à Constantinople, pour connaître les vices de son gouvernement. Ces observations datent de quatre années, et il y a tout lieu de penser que les abus n'ont fait que se multiplier et s'accroître.

On a cru devoir, pour mettre plus d'ordre dans cet article, parler de chaque arme en particulier.

De l'arme du génie.

Les Turcs n'ont d'autres ingénieurs que quatre ou cinq élèves de l'ingénieur français Lafitte-Clavé. Le plus habile de ceux-ci, connaît à peine le tracé de la

Digitized by Google

fortification, et quelques principes de trigonométrie rectiligne. Ils seraient d'ailleurs aussi embarrassés que les plus ignorants des soldats turcs, s'il fallait élever des fortifications. La pratique nécessaire dans tous les états et surtout dans celui-ci, leur manque entièrement, et ils sont loin d'avoir assez de théorie pour y suppléer. Aussi la Porte leur préfère-t-elle toujours les étrangers, qu'elle suppose avoir quelques connaissances *.

Mais lors même qu'elle a employé des ingénieurs français du premier mérite, tels que Lafitte, Monnier, etc. l'orgueil, l'ineptie ou la sordide avarice des commissaires chargés de surveiller les travaux, a toujours, ou tronqué leurs plans, ou entravé leur marche. C'est aux mêmes causes que l'on doit le dépérissement des places fortes qu'ils avaient autrefois conquises. Loin de chercher à fortifier les défenses naturelles que formaient autour d'eux les fleuves et les montagnes, ils ont laissé se détruire les travaux déja existants; et, sur une frontière de plus de trois cents lieues, à peine leur reste-t-il huit ou dix places, qu'on appellerait plutôt des postes.

Ils ne sont pas plus avancés dans l'art des fortifications de campagne. Creuser un fossé, et rejeter la terre en dehors, opposer à l'artillerie des parapets en terre d'un mètre ou deux d'épaisseur, est tout ce qu'ils savent faire. C'est en vain que l'ingénieur Lafitte et M. de Choiseul-Gouffier ont fait traduire et imprimer en langue turque, des traités de fortifications. Les Turcs ne les lisent pas, et suivent leurs anciens errements dont ils auraient dû mille fois reconnaître les vices, s'ils pouvaient réfléchir et se corriger.

La Porte entretient un corps de trois cents mineurs

* Le fameux capitan pacha Hassan avait choisi pour le premier ingénieur de l'empire, un matelot, charpentier français, sans éducation et sans culture. Il s'en servait pour construire des forts et des vaisseaux de ligne.

Digitized by Google

(laghemdgy), aussi peu instruits que les ingénieurs. Ils sont dans une telle incertitude sur le succès de leurs travaux, qu'ils emploient communément vingt fois plus de poudre qu'il n'est nécessaire, et souvent leurs mines jouent contre eux-mêmes.

Un pareil état de choses rend difficile à croire ce qu'on lit dans plusieurs auteurs, que les premiers bastions qui ayent été construits, le furent à Otrante, en 1480, par Achmet-Pacha, général de Mahomet II. Il est probable que les Turcs n'eurent pas l'honneur de cette invention. La seconde enceinte du château, à Angora, est flanquée de tours bastionnées. Elle passe pour avoir été construite par les Grecs, et c'est sans doute aux ingénieurs qui survécurent à l'empire d'Orient, et qui prirent du service dans l'armée turque, qu'est due une pareille découverte. Il en est de même des lignes parallèles dont les Turcs firent usage les premiers, au siége de Candie. Elles furent imaginées par un Italien, mais c'est beaucoup que les Ottomans ayent eu le bon sens de les adopter.

De l'artillerie.

La décadence n'a pas été aussi complète dans l'artillerie que dans le génie. Grace aux soins du baron de Tott et du général Saint-Remy; grace surtout à l'activité des CC. Obert et Cussy, chefs de bataillon dans l'artillerie française, les artilleurs turcs justifient, jusqu'à un certain point, ce que l'histoire nous apprend de leurs prédécesseurs, dans les beaux jours de l'empire du Croissant*.

* Les bombes furent employées pour la première fois par les Turcs au deuxième siége de Rhodes en 1522; mais cette invention est encore vraisemblablement due à des Grecs; et, ce qui appuie cette conjecture, c'est que l'ancien corps de

Digitized by Google

Il sort de la fonderie et de l'arsenal de Constantinople, établissements créés et dirigés par des Français, des pièces de tous les calibres, d'une très-belle fonte, et des affûts de bataille dont le fini est porté jusqu'au luxe. Ces pièces de bataille sont malheureusement en petit nombre, relativement à ce que devrait être l'artillerie d'un grand empire. On n'en a jamais compté plus de 150; et c'est en effet tout ce que pouvait fournir un seul arsenal où les bons ouvriers sont très-rares, et dans un pays où tout était à faire, et où le défaut d'entretien détruit tout ce qui est fait.

Aussi l'on chercherait vainement dans la vaste étendue de la Turquie, des affûts de place ou de côte, si l'on excepte ceux de quelques-unes des batteries qui défendent le canal. Dans la plupart des places que les Turcs croient fortifiées, les canons sont portés sur des solives ou sur des affûts si mal construits et si vieux, qu'ils ne résisteraient pas à la première décharge. Ces canons sont grossièrement coulés, et il en est fort peu qui ne fussent mis au rebut en France.

Les Turcs manquent encore de ces machines si nécessaires dans les arsenaux et les parcs d'artillerie, telles que les porte-corps, haquets, pieds-de-chèvre, etc. Ce n'est pas que les artilleurs français ne leur en ayent présenté des modèles, et même fait exécuter quelques-uns; mais les Turcs négligent tout ce qui ne leur paraît pas d'une nécessité absolue, et peu de choses le sont aux yeux de l'ignorance.

Leurs canons de fer coulé sont rarement de calibre; ils sont remplis de soufflures; les boulets sont peu

l'artillerie ottomane, répandu dans les diverses provinces de l'empire, est en partie composé de Grecs et d'Arméniens qui touchent une paye plus forte, et ont droit de porter le bonnet vert et les pantoufles jaunes.

Digitized by Google

et souvent, point battus. Leur poudre est ordinairement très-faible, non pas qu'ils ne sachent la faire, mais parce que ceux qui sont chargés de sa fabrication, volent le salpêtre.

Quant au personnel, l'artillerie turque est l'arme qui se rapproche le plus des nôtres.

Les CC. Cussy et Obert étaient parvenus, à force de fatigues, à former environ 2000 canonniers qui servaient les pièces de campagne avec une assez grande célérité *. Il faut observer néanmoins que parmi ces 2000 hommes, il ne s'en trouve pas un seul qui ait autant de connaissances théoriques, qu'on en exige en France d'un sergent de canonniers. Peut-il en être autrement pour les soldats, quand les officiers croiraient se dégrader, s'ils cherchaient à s'instruire?

Deux causes empêchent que cette arme ne puisse être portée à son complet, et acquérir un certain degré de connaissances en Turquie; la peste, dont les ravages sont décuplés dans les casernes, et l'usage d'enrôler les canonniers à vie, ce qui les porte à déserter, au moindre dégoût qu'ils éprouvent.

On trouve encore, en Turquie, un corps de 18,000 hommes qui portent le nom et reçoivent la paye de canonniers. Ils sont presque tous habitants des villes où il existe quelques pièces d'artillerie, et leur service consiste à les tirer, à l'aide de longs boute-feux, pour les *grand* et *petit Beyrain* (la Pâque et la Pentecôte des Turcs).

* Les manœuvres de ce corps ne se font ni à la française, ni à l'autrichienne. Le C. Obert, chef de bataillon d'artillerie, guidé, par une longue expérience du caractère ottoman, a, de concert avec le C. Cussy, composé un genre d'évolution qui, sans trop choquer les préjugés des Turcs, conserve les avantages de notre exercice.

Digitized by Google

Les Turcs ont, en outre, un corps de bombardiers (koums baradgys), qui sont un peu plus familiarisés avec leurs armes; mais ils ne sont guère plus habiles théoriciens. J'en ai vu plusieurs fixer la bombe dans le mortier avec de véritables coins, au lieu d'éclisses, croyant par-là en augmenter la portée, et ne se doutant pas qu'ils rendaient la justesse du coup plus incertaine.

Ce corps, de la fondation du fameux Bonneval, devrait être de 600 hommes en temps de paix, et de 1200 pendant la guerre. Il n'est plus composé que de 4 à 500 bombardiers plus ou moins exercés.

L'obusier, cette arme si terrible, qui supplée aux pièces de campagne, et qui peut quelquefois remplacer le mortier, n'est presque pas connu des Turcs; au moins ne me rappelé-je pas d'en avoir vu chez eux, avant l'arrivée d'une compagnie d'artillerie légère qui fit partie de la suite de Dubayet. Cette compagnie exerça, dit-on, quelques canonniers turcs; mais bie.. la Porte se lassa de la dépense et les congédia.

On a vu, par ce court exposé, que le personnel de l'artillerie turque se réduit à un bien petit nombre d'hommes, eu égard à l'étendue et aux forces qu'il devrait avoir. Encore n'y trouve-t-on pas un officier en état de choisir une position favorable et de faire construire une batterie, suivant les règles de l'art *, pas un qui con-

* Le C. Obert, pour apprendre aux Turcs à construire les batteries en terre, voulut en faire exécuter une hors du faubourg de Péra. L'ouvrage allait si lentement, qu'après six semaines l'épaulement avait tout au plus 1 mètre 70 centimètres d'élévation. Le *topchi bachi*, (grand-maître de l'artillerie) étant venu le visiter, demanda au C. Obert si cet épaulement devait être encore beaucoup exhaussé. Cet officier lui dit qu'il fallait l'élever de 33 centimètres environ. C'est bon, répondit le Turc, laissez la batterie où elle en

naisse les grandes évolutions. Tous les efforts des Français n'ont abouti qu'à dresser environ 2500 canonniers ou bombardiers, parmi lesquels on chercherait vainement un véritable artilleur.

La paresse des Turcs s'opposera toujours à leurs progrès dans tout ce qui demande de l'application et de l'expérience. Leur orgueilleuse présomption, qui leur persuade qu'ils sont aussi habiles que leurs maîtres, dès qu'ils manœuvrent avec quelque justesse, ne les enchaîne pas moins à leur ignorance. Tel est l'état de leur artillerie, et l'on assure que la moitié de cette arme a péri dans la guerre contre *Passawan-Oglow*.

Les conducteurs d'artillerie forment, en Turquie, un corps séparé, sous le nom d'*azaradgy* (voituriers). Ce corps n'étant pas militaire, nous croyons inutile d'entrer dans aucun détail sur sa composition.

De la Cavalerie.

Si la cavalerie turque était ce qu'elle doit être, suivant les règlements militaires de l'empire ottoman, sa force et sa discipline la rendraient respectable, même sans le secours de la tactique. Mais le cadre immense de cette arme, exactement rempli, lorsqu'il s'agit de passer une revue, demeure aux deux tiers vide, dès qu'il faut marcher à l'ennemi. Nous en verrons les causes, après avoir donné quelques détails sur les différents corps.

Le mot *sipahy* * désigne génériquement un cavalier

est, quand nous en construirons à la guerre, je me souviendrai que l'épaulement doit dépasser ma tête d'une main ouverte.

* Sipahy, en persan, signifie soldat. Les Turcs, en adoptant ce mot, l'ont appliqué aux soldats de cavalerie. C'est de ce même mot qu'on a appelé les soldats indiens cipayes.

Digitized by Google

armé. Il y a cependant deux corps de sipahys proprement dits. Le plus ancien porte l'enseigne jaune; l'autre, plus moderne et plus estimé, à l'enseigne rouge. Ces deux corps doivent s'élever, en temps de guerre, à 12000 hommes.

Les *zaïmes*, et au dessous d'eux les *timariots*, forment la plus grande partie de la cavalerie turque. Ils ne diffèrent des *sipahys*, qu'en ce qu'ils ne sont obligés au service qu'en redevance des fiefs que le grand-seigneur leur donne à vie. Ils doivent conduire à la guerre un certain nombre de cavaliers, suivant l'importance de leurs fiefs. Ces deux corps, divisés en chambrées ou régiments, sont supposés former ensemble plus de 100,000 hommes.

Les *dgebedgys* ou cuirassiers devraient être aujourd'hui au nombre de 30,000.

Ces cavaliers, ainsi que tous les sipahys, sont tenus d'être armés d'une carabine, d'une paire de pistolets, d'un sabre et d'une hache d'armes, etc., etc.

Outre ces troupes appartenant immédiatement au grand-seigneur, divers princes feudataires de la Porte, tels que le bey de Turkeménie, et Kara Osman-Oglow, fournissent encore six à sept mille cavaliers.

Chaque pacha conduit aussi avec lui un corps de cavalerie plus ou moins considérable, suivant sa puissance. Ces corps sont composés de *bely-bachi* (tête folle), nom des gardes à cheval des pachas, et de *seg-ban* ou *segmem*, gendarmes à pied, mais qui sont ordinairement montés pour aller à la guerre.

On peut évaluer à 4 ou 5000 cavaliers l'ensemble de ces corps.

Voilà l'état fictif de la cavalerie ottomane; voici à peu près son état réel.

Il faut d'abord, à cause des fiefs, ou des payes accordées à des protégés dispensés de servir, et surtout le

cause du grand nombre de ceux qui s'en retournent dès la moitié du chemin, en réduire le nombre à 70,000.

Soixante-dix mille hommes de bonne cavalerie seraient sans doute une force respectable, si les cavaliers n'étaient pas tenus de se pourvoir eux-mêmes de leur cheval, de leur équipement et de leurs armes. Il résulte de la misère des uns et de l'avarice des autres, que presque tous sont mal vêtus, mal armés, et plus mal montés. D'autres, au contraire, surchargent des chevaux entiers et fringants d'un amas d'armes brillantes et de hardes inutiles. Ce goût pour l'ostentation leur fait préférer de beaucoup la beauté des armes à leur bonté; et, pourvu qu'un fusil ou un pistolet soit plaqué et damasquiné en argent, il leur importe fort peu que la platine en soit bonne ou mauvaise.

La cavalerie du grand-seigneur est un peu mieux équipée que les autres divisions, et est, en général, armée de lances.

La cavalerie que fournissent *Kara-Osman-Oglow* et quelques autres petits princes, ressemble beaucoup à celle des pachas. Celle-ci est composée, en grande partie, de brigands qui, s'étant acquis une réputation de bravoure, en détroussant les caravanes, en pillant les villages, et par d'autres exploits de ce genre, sont d'autant plus recherchés par les pachas, qu'ils ont plus souvent trempé leurs mains dans le sang.

Un autre défaut de la cavalerie, c'est d'être, en général, montée sur des chevaux fins et bien faits, mais petits, et que l'on n'admettrait, en France, que dans la cavalerie légère. Ils sont délicats, et ruinés après une campagne.

Comme on ne suit aucune tactique dans la charge, les cavaliers les mieux montés et les plus braves laissent bientôt derrière eux leurs camarades, et tombent avec impétuosité sur l'ennemi. Le reste du corps suit en désordre, et chacun n'y prend son rang que d'après sa va-

Digitized by Google

leur et la vigueur de son cheval. Il s'ensuit que, si l'infanterie ennemie n'est point rompue par la vivacité de l'attaque des premiers cavaliers, et si elle leur oppose la baïonnette, les chevaux effrayés s'arrêtent et s'enfuient. La foule qui les presse en arrière, les retient et les livre, à bout portant, au feu, de l'ennemi ; au lieu qu'en pareil cas, nos chevaux de sont, mêmemalgré eux, jetés dans les rangs ennemis par l'élan queleur a donné la charge.

On ne peut enfin se former une idée bien juste de la cavalerie turque, qu'en se figurant une réunion de 70 mille hommes, pris au hasard, et montés, armés et équipés, suivant leurs facultés, et leur fantaisie *.

De l'Infanterie.

C'est dans l'infanterie que se fait sentir davantage la décadence de la milice ottomane. Ces fameux janissaires *(jeni-cheri)*, autrefois l'honneur de l'armée, redoutables au sultan par leur audace, à l'ennemi par leur bravoure, ne forment plus qu'un corps nombreux et lâche.

On attribue surtout ce changement aux moyens que prit le sultan Mahmout, pour énerver un corps dont il craignait l'insubordination. Il lui accorda, à dessein, des priviléges qui le perdirent, en le rendant plutôt marchand que militaire **.

* On ne doit pas juger de la cavalerie turque par les Mamelucks. Ceux-ci ne sont guère plus tacticiens, mais ils sont bien plus aguerris et beaucoup plus exercés aux armes et à l'équitation. Leurs chevaux sont d'ailleurs infiniment supérieurs à ceux des Turcs.

** Ces priviléges consistent principalement dans l'exemption de certains droits d'entrée, ce qui fait qu'un grand nombre de marchands se font janissaires pour jouir de l'exemption. Avant le sultan Mahmout, on n'admettait, dans ce corps, que l'élite des jeunes esclaves que l'on accoutumait de bonne heure à la plus exacte discipline. On y reçoit aujourd'hui tout individu qui le demande, sans s'inquiéter ni de ses habitudes, ni de sa bravoure.

Digitized by Google

Une autre cause se joignit à celle-ci. L'art de la guerre se perfectionnait chez les nations voisines, et ce perfectionnement qui, chez d'autres peuples, eût excité l'émulation, eut, chez les Turcs, une influence toute contraire. Des défaites constantes, pendant cinquante années, les découragèrent; et les janissaires, rejetant peut-être leur avilissement sur la fatalité, ont pris l'habitude de fuir, comme ils ont eu celle de vaincre.

Le nombre des janissaires soldés est fixé à 40,000; la moitié en est rassemblée pour le service ordinaire. Dix mille de ceux-ci forment la garnison de Constantinople; les dix mille autres sont répandus dans les villes frontières. Le corps est divisé en 161 régiments désignés par un numéro. Ces régiments reçoivent autant d'*honoraires* qu'il s'en présente. Le 31.e, auquel se font agréger presque tous les marins de la mer Noire, s'élève à plus de 30,000 hommes. Mais ces janissaires honoraires forment une sorte de corporation qui n'est assujettie à aucun service. C'est ordinairement dans cette milice que se font les levées, en temps de guerre, et voici le mode que l'on suit.

Le gouvernement adresse au *ser-dam* (chef de la milice) un *beyrak* ou drapeau. La ville est, suivant son importance, obligée de fournir une compagnie plus ou moins nombreuse, et que l'on rassemble, soit de force, soit avec le secours de l'argent des habitants, surtout des chrétiens et des juifs. Le divan envoie un certain nombre d'autres drapeaux, sous lesquels doivent se former autant de compagnies, qui ne s'enrôlent que pour une campagne. On nomme celles-ci *mirili-beyrak* (compagnies du fisc), parce que la Porte donne une certaine somme pour chacune d'elles. Le capitaine est obligé de fournir l'excédent de la dépense.

On sent quels inconvénients doivent résulter de cette manière de lever les troupes. Le chef n'étant pas assez

payé, ne paye pas assez les soldats. Il est, par conséquent, obligé de leur permettre des brigandages, et lui-même leur en donne l'exemple. Les villes ressemblent assez bien alors à des places prises d'assaut. Les passants y sont dépouillés, les femmes et les jeunes garçons insultés, les maisons barricadées ou forcées. Si l'on parvient enfin à se débarrasser de ces pillards, ils vont ailleurs recommencer même vie; et, s'agit-il de se battre, ils désertent.

Les *ser-den gendcheti*, dénomination qui revient a peu près à celle d'*enfants perdus*, sont des compagnies de janissaires volontaires, levées en temps de guerre par des officiers de ce corps qui les conduisent à la guerre, à leurs frais. Ces troupes sont plus dangereuses et plus pillardes encore que les autres. Leurs chefs ne sont ordinairement que des spadassins fameux, qui prétendent se faire pardonner leurs crimes par le Prophète et par les hommes, en combattant les infidelles. Des voleurs subalternes se joignent volontiers à eux, et ces défenseurs zélés de la religion, ne se font point scrupule de dépouiller leurs freres qui se défendent moins que les ennemis. *

A ces espèces de janissaires, il faut joindre cinq à six mille bostandgys **, à peu près le même nombre de

* Il n'est pas d'horreur que ces scélérats ne se permettent. Sous le nom d'esclaves autrichiens et russes, ils enchaînent des milliers de sujets de la Porte. Celle-ci, pour ne point mécontenter les soldats, tolère, autorise même ces vexations, en leur délivrant des *pendiks* ou certificats qui attestent qu'un tel est l'esclave d'un tel.

** Les bostandgys ou jardiniers forment un corps d'environ 12,000 hommes chargés spécialement de la garde du sérail et des maisons de plaisance du grand seigneur. Ces jardiniers sont aussi les canotiers de ce prince. Le chef, le *bostandgy-bachi*, tient toujours le gouvernail du caïk de sa hautesse. Cet officier a la police du canal de la mer Noire et des villages qui le bordent.

Digitized by Google

sundgins ou soldats d'élite, destinés à garder le bagage; et deux ou trois mille *mehterdgys* qui, bien que ce nom signifie *musicien militaire*, sont chargés de dresser et de plier les tentes.

Le gouvernement ottoman laissant aux fantassins, comme aux cavaliers, le soin de s'armer et de s'équiper, on retrouve, à cet égard, dans l'infanterie, les mêmes désordres que dans la cavalerie. Tous les fusils sont différents en calibre et en longueur. Ils n'ont de conformité qu'en ce qu'ils sont tous sans baïonnette.

Cette arme qui fait aujourd'hui la principale force de l'infanterie, n'est adoptée en Turquie que par environ un millier de *bostandgys* et par cinq à six cents *tufenkdgys*, fusiliers. Ces troupes exercées par des renégats allemands, sont l'objet du mépris des janissaires, qui, pour leur reprocher de se soumettre aux instructions des Européens, les flétrissent du nom d'infidelles. Exceptés ces fusiliers et un petit nombre de cavaliers armés de lances, les Turcs ne font aucun usage des armes de pointe, et c'est peut-être une cause de l'infériorité de leurs troupes.

Tel est l'ensemble de l'infanterie ottomane. Sa force est toujours incertaine, et dépend beaucoup de l'intérêt que la nation prend à la guerre. L'idée qu'elle se forme de l'ennemi, contribue aussi à l'augmenter ou à la diminuer, mais dans un sens contraire à ce qui arriverait parmi nous. Plus l'ennemi est redou-table, plus l'armée turque diminue, et moins le soldat développe d'énergie. La Porte, en employant tous ses moyens, ne pourrait rassembler, dans les circonstances actuelles, qu'environ cent mille fantassins.

(La suite au numéro prochain).

Digitized by Google

INTÉRIEUR.

SUIVANT un rapport du ministre de la marine, la perte des anglais, dans le combat d'Algésiras, livré le 17 messidor, s'élève à 1500 hommes, tués ou blessés, et 500 prisonniers. Du côté des Français, il y a eu 186 hommes tués, 300 blessés, dont 13 sans espoir de guérison, et 40 très-grièvement.

La division française était composée du *Formidable*, de 80 canons, capitaine *Laindet-Lalonde* (tué); de l'*Indomptable*, de 80 canons, capitaine *Moncousu*, (aussi tué); du *Desaix*, de 74, capitaine *Christi-Pallière*; de la frégate *la Muiron*, de 40, capitaine *Martinenq* *. Ces quatre bâtiments avaient à combattre, la division ennemie, ainsi formée: *le César*, de 84 canons; *le Pompée*, de 84, (hors de service); *le Spencer*, de 84; *l'Audacieux*, de 74; le *Vénérable*, de 74, *l'Annibal*, de 74 (pris); une frégate de 40; un lougre, de 16. Tous ces bâtiments ont perdu une partie de leur mâture.

Le 5 messidor, l'amiral Gantheaume se trouvant dans le canal entre Candie et l'Egypte, découvrit à la pointe du jour un vaisseau de guerre. Il fit aussitôt le signal de chasse générale. La marche de l'escadre avait une grande supériorité sur celle de ce bâtiment. A cinq heures du soir, on le reconnut pour un vaisseau anglais, de 74 canons. *L'Indivisible* et *le Dix-Août*, engagerent le combat, à la distance de 600 toises. On fut bientôt à la portée du fusil, et après une heure d'un combat assez vif, le vaisseau anglais fut obligé d'amener. C'est le *Swifsture*, un des plus beaux de l'escadre de l'amiral Keith..... L'amiral Gantheaume l'a remis en état de naviguer.

Le 15 du même mois, une corvette partie de Bristol, et chargée de provisions pour l'armée anglaise en Egypte, a été aussi capturée par l'amiral Gantheaume.

* Ces différents noms ont été ainsi réformés dans le journal officiel.

Digitized by Google

Dans le mois de messidor, nous avons pris aux Anglais deux vaisseaux de 74 canons. (*Journal officiel.*)

Le 23 messidor, le même vaisseau, le *Formidable*, à peine réparé du combat d'Algésiras, et commandé par le capitaine de frégate Troude, a repoussé avec avantage trois vaisseaux anglais et une frégate. Il est entré triomphant à Cadix. L'amiral Moreno y est entré aussi, après avoir eu le malheur de perdre deux vaisseaux espagnols, qui, dans une nuit très-obscure, se sont crus ennemis, ont engagé un combat terrible, et ont sauté tous les deux.

Une dépêche télégraphique, du 6 thermidor, annonce au ministre de la marine, qu'une frégate anglaise de 40 canons, le *Jason*, capitaine Murray, a échoué devant la rade de Saint-Malo. Dans les batteries de ce beau bâtiment se sont trouvés 28 canons de 16 et 12 de 32. Il a été construit il y a 17 mois.

Suivant une lettre que le citoyen Daure, inspecteur aux revues, a écrite de Livourne, le 2 thermidor, au ministre de la guerre :

Le général Menou était, le 1er. messidor, à Alexandrie, maître du lac Maréotis; il était campé sur les hauteurs, hors de l'enceinte de la ville. Les Anglais occupaient la presqu'île d'Aboukir, avec une portion de leur armée, n'ayant pas fait un pas depuis leur débarquement. L'amiral Gantheaume mouillait à 25 lieues d'Alexandrie. Le général Belliard commandait au Caire, avec un corps d'armée beaucoup plus fort que celui de Menou. Une autre portion de l'armée anglaise, sous les ordres du général Hutchinson, était à Terranée. Le capitan-pacha, avec la flottille, était sur le Nil, appuyant l'armée anglaise. — Les Anglais eux-mêmes estiment leur perte des 17, 22 et 30 ventose à 5000 hommes tués. Ils sont très-incommodés des maux d'yeux.

On assure que la commission chargée d'examiner la colonne nationale, a fait son rapport au ministre de l'intérieur. Elle est d'avis que ce monument doit être élevé sur la place de la Concorde, où le modèle est

Digitized by Google

présentement ; mais avec des changements proposés par le citoyen Moreau lui-même, et que tous les artistes approuveront.

Le soubassement circulaire disparaît. La colonne, dont le diamètre et l'élévation sont augmentés, sera posée sur un piedestal carré, orné de quatre bas-reliefs, dont les sujets feront allusion aux produits naturels et industriels des quatre points cardinaux de la France. Le fût de la colonne sera de marbre blanc statuaire, décoré d'un bas-relief spiral, où seront sculptées les batailles les plus mémorables des armées françaises. Chaque victoire sera separée par une renommée portant des couronnes et des palmes. La colonne sera surmontée par une statue de la republique triomphante.

Le général en chef Brune est rentré au conseil d'état, et a pris son rang comme président de la section de la guerre. Les citoyens Sainte-Suzanne, général de division, et Dumas, général de brigade, sont nommés conseillers d'état dans la même section. Le citoyen Bourienne est aussi nommé conseiller d'état, en service extraordinaire.

Le citoyen Clarke, général de division, est nommé ministre de la république, auprès du roi de Toscane.

Le citoyen Champagny, conseiller d'état, est nommé ambassadeur à Vienne. Le premier secrétaire d'ambassade, près cette cour, est le citoyen Lacuée, chef de brigade.

Le cardinal Gonsalvi est reparti pour Rome.

Le ministre des relations extérieures est de retour à Paris, et a repris ses fonctions immédiatement après son arrivée, le 6 thermidor.

Le roi d'Etrurie, arrivé à Parme, avec la reine, son épouse, le 20 juillet, a été reçu par tout le peuple avec les plus grandes demonstrations d'intérêt et de joie, reconnu personnellement en sa qualité de roi par son père, et complimenté.

Le citoyen Girod, préfet du Morbihan, est nommé

Digitized by Google

commissaire du gouvernement auprès du conseil des prises. Il remplace le citoyen Dufaut, un des cinq administrateurs de la caisse d'Amortissement, que les consuls viennent d'organiser par un arrêté du 23 messidor.—Le C. Julien, adjudant-commandant, est nommé à la préfecture du Morbihan.

Le capitaine Baudin a écrit, le 27 ventose, de l'Isle-de-France, où il était arrivé heureusement, après une traversée de quatre mois deux jours, à compter du départ de Ténériffe. Il a déja recueilli beaucoup d'objets d'histoire naturelle, inconnus jusqu'à présent.

Le Gouvernement Prussien, dont on a plus d'une fois remarqué la prudente lenteur à adopter les innovations, après avoir recueilli les expériences réitérées des plus habiles médecins, vient de recommander à tous les pères et mères l'inoculation de la vaccine. Il ordonne en même temps, à tous les médecins et chirurgiens de la Silésie, d'étendre, autant qu'il est en leur pouvoir, cette inoculation, et de faire connoître tous les ans, par la voie des journaux et des gazettes, le nombre des personnes inoculées et les remarques qu'ils auront faites sur les suites de ces opérations.

Le ministre de l'intérieur a fait annoncer que l'exposition générale des productions des artistes vivants au salon du Musée, aurait lieu, cette année, le 15 fructidor. Les ouvrages doivent être remis à l'administration, avant le 5 du même mois.... On ne sait pas s'il y aura, comme l'année dernière, un jury nommé pour l'exclusion des ouvrages trop médiocres, indignes d'être offerts aux regards du public. Si ce jury a lieu, il est à desirer, pour l'honneur de l'école française, qu'il se montre sévère dans son choix. (Extrait des *Annales du Musée*, rédigées par le C. *Landon*.)

Suite du Résumé sur la dernière session du Corps législatif.

Commerce.

Une révolution est surtout contraire aux grandes péculations du commerce; souvent même elle le pa-

Digitized by Google

ralyse jusque dans ces opérations de détail qui du moins conservent la vie et le mouvement dans l'intérieur du corps politique. Trop peu de bras restent au premier des arts, à celui qui alimente tous les autres; l'agriculture languit. Le travail manque aux ouvriers, ou les ouvriers au travail. L'argent est enfoui, ou détourné par les besoins extraordinaires de l'état. D'ailleurs, c'est dans le temps même des plus grandes détresses, que semblent se multiplier les sangsues du trésor public, à peu près comme les voleurs se rassemblent à la lueur d'un incendie. Ainsi tout se ralentit et comprime le génie commercial, jusqu'à des temps plus heureux.

Ces temps sont venus pour la France, et, depuis le 18 brumaire, on a vu sensiblement la confiance se ranimer, et les esprits se tourner vers les entreprises utiles. Les manufactures ont repris leur ancienne activité; à l'exemple des Anglais, nous avons multiplié les mécaniques; un grand nombre de foires ont été rétablies ou créées; la banque de France continue ses utiles opérations; et le crédit renaît. Plusieurs bergeries nationales nous promettent la propagation des races espagnoles. Les maisons de détention, les hospices d'enfants abandonnés sont devenus des ateliers de travail et des pépinières d'artistes et d'artisans.

Un arrêté du 27 nivose a créé une compagnie spéciale pour la pêche du corail sur les côtes d'Afrique; une manufacture doit être établie dans le port d'Ajaccio, département du Liamone, où réside l'administration de cette compagnie; et le corail ne sera vendu à l'étranger, qu'après avoir été ouvré.

Un autre arrête du même jour rétablit la compagnie d'Afrique, supprimée en 1792: elle rentre dans la jouissance de ses établissements en Barbarie; toutes les concessions commerciales accordées par la régence d'Alger, d'après le traité de 1694*, lui sont également rendues, à l'exception de la pêche du corail, qui exige des dispositions particulières.

Dans un rapport présenté aux consuls le 13 ventose, le ministre de l'interieur, Chaptal, a rappelé les

* On sait qu'un traité de paix définitif, conclu à la fin de l'an 8, a fait revivre les anciennes relations de la France avec le Dey.

Digitized by Google

heureux effets de *l'exposition publique des produits de l'industrie française*, qui eut lieu au Champ-de-Mars, en l'an 6. Une émulation générale anima toutes les manufactures, encouragea tous les artistes. Dans les années 7 et 8, la guerre et la pénurie du trésor public ne permirent pas de renouveler cette exposition. Mais, cette année où nous jouissons de la paix continentale, et où la paix maritime est au moins espérée, cette institution peut recevoir les plus grands et les plus utiles développements.

Les consuls ont donc arrêté qu'il y aurait, chaque année, à Paris, une exposition publique pendant les cinq jours complémentaires: tous les manufacturiers et artistes français sont appelés à ce concours de toutes les industries et de tous les talents. Les produits des découvertes nouvelles et les objets d'une exécution achevée, si la fabrication en est connue, feront seuls partie de l'exposition. Un jury particulier prononcera sur ceux de ces objets qui seront dignes d'être présentés au concours. Un échantillon de chacune des productions désignées par ce jury, sera déposé au conservatoire des arts et métiers, avec une inscription particulière qui rappelera le nom de l'auteur.

Les canaux et les routes se réparent et s'achèvent de tout côté, notamment dans la Belgique, dont les industrieux habitants se rattacheront de plus en plus à leur première métropole.

Enfin, depuis longtemps, l'intérêt du commerce demandait qu'on étendît à un plus grand nombre de villes un établissement précieux, celui des *Bourses*. Cet intérêt demandait surtout que des mesures sévères réprimassent l'avidité et la mauvaise foi de cette nuée d'*agioteurs* qui auraient suffi pour avilir l'honorable profession de négociants et de banquiers.

La loi du 29 ventose est un premier bienfait du législateur. Elle commence à venger le commerce des nombreuses atteintes que lui ont portées la cupidité et l'ignorance peut-être plus funeste encore. L'ignorance fut, dans la plupart des révolutions, le plus ordinaire et le plus dangereux des législateurs.

On se rappelle la loi du 8 mai 1791, qui supprima tout-à-coup les offices et commissions d'agents et courtiers de change, de banque, de commerce et d'assu-

Digitized by Google

rances, tant de terre que de mer, etc., etc. Une patente, motivée sur la quittance des impositions, appuyée du serment de remplir ses fonctions avec intégrité, fut le seul titre à la confiance des Français et des étrangers. On se joua du serment, ici comme partout ailleurs, et le commerce, comme tout le reste, ne fut plus qu'un brigandage... Les brigands de tout genre ont commencé à disparaître.

La loi du 29 ventose autorise le gouvernement à établir des bourses de commerce dans tous les lieux où il n'en existe pas encore, et où il le jugera convenable. Il réglera tout ce qui concerne les emplacements nécessaires à la tenue des bourses, et leur entretien.

Dans toutes les villes où il y aura une bourse, il y aura des agents-de-change et des courtiers de commerce, nommés par le gouvernement. Eux seuls auront le droit d'en exercer la profession, de constater le cours du change, celui des effets publics, marchandises, matières d'or et d'argent, et de justifier devant les tribunaux, et attester la vérité et le taux des négociations, ventes et achats. Un cautionnement, déterminé par le gouvernement, offre une garantie de plus à la confiance publique. L'intérêt leur en sera payé à 5 pour 100.

Le 29 germinal, les consuls ont arrêté les dispositions préliminaires pour l'exécution de cette loi; réglé le mode de la nomination des agents-de-change et des courtiers; le mode du cautionnement qu'ils doivent fournir, et la police qui s'exercera dans l'enceinte de la bourse.

Un grand nombre de *bourses de commerce* sont déja établies. Une mesure commune interdit aux agents-de-change et courtiers de faire aucune opération de change et de banque, ni aucun trafic, ni commerce pour leur propre compte, sous leur nom ou sous des noms interposés directement ou indirectement.

Partout aussi les usages locaux détermineront les droits de commission et de courtage, jusqu'à ce qu'il y ait été pourvu par un règlement général.

Nous offrirons, dans le tableau suivant, les dispositions particulières à chaque ville.

Département du Rhône. LYON. Les fonctions d'agents-de-change et courtiers seront cumulativement exer-

Digitized by Google

cées par les mêmes individus. Le nombre des agents-de-change-courtiers est fixé à 50; chacun d'eux fournira un cautionnement * de 20,000 fr.

Départ. de l'Hérault. MONTPELLIER. Les fonctions d'agents-de-change et de courtiers ne pourront être cumulées; il ne pourra y avoir plus de 6 agents-de-change, et plus de 12 courtiers; le cautionnement des premiers sera de 6,000 fr., celui des seconds de 2,000 fr.

Départ. de la Seine. PARIS. 80 agents-de-change; cautionnement, 60,000 fr. 60 courtiers; cautionnement, 12,000 fr.

Départ. du Morbihan. LORIENT. 6 agents-de-change-courtiers; cautionnement, 8,000 fr.

Départ. du Nord. DOUAY. 2 agents-de-change; cautionnement, 6,000 fr. 3 courtiers; caut., 2,000 fr.

Idem. VALENCIENNES. 4 agents-de-change; cautionnement 6,000 fr. 15 court.; caut., 3,000 fr.

Idem. LILLE. 16 agents de-change; caut., 6,000 fr. 10 court.; caut., 4,000 fr.

Idem. DUNKERQUE. 12 agents-de-change-courtiers; caut., 12,000 fr.

Départ. de la Haute-Garonne. TOULOUSE. 8 agents-de-change; caut., 6,000 fr. 15 court.; caut., 2,000 fr.

Départ. de la Gironde. BORDEAUX, 20 agents-de-change; caut., 12,000 fr. 70 court.; caut. 4,000 fr.

Idem. LIBOURNE. 10 court. BLAYE, 8. PAULHAIC, 5. LAMARQUE, 3. SAINT-MACAIRE, 3. LANGON, 3. BARSAC, 3. LANGUIRON, 3; caut., 2,000 fr.

Départ. de l'Aude. CARCASSONNE, 2 agents-de-change-courtiers; caut., 6,000 fr.

Départ. de la Dyle. BRUXELLES. 18 agents-de-change-courtiers; caut., 6,000 fr.

Départ. des Bouches-du-Rhône. MARSEILLE. 20 agents-de-change; caut., 15,000 fr. 50 courtiers; caut., 5,000 fr.

Départ. du Gard. NIMES. 10 agents-de-change, caut., 6,000 fr. 12 court.; caut., 2,000 fr.

Départ. de la Marne. REIMS. 4 agents-de-change;

* Ce cautionnement doit être versé, en six termes égaux, à la caisse d'amortissement.

Digitized by Google

caut., 6,000 fr. 24 court. ; caut., 2,000 fr.

Départ. de la Côte d'Or. DIJON. 6 agents-de-change-courtiers ; caut., 6,000 fr.

Départ. de la Somme. AMIENS. 8 agents-de-change ; caut., 6.000 fr. 15 court. ; caut., 2,000 fr.

Départ. de l'Escaut. GAND, 8 agents-de-change-courtiers ; caut. 6,000 fr.

Départ. de la Lys. OSTENDE. 6 agents-de-change-courtiers ; caut., 6,000 fr.

Idem. BRUGES. 3 agents-de-change-courtiers ; caut., 2,000 fr.

Départ. des Deux-Nèthes. ANVERS. 20 agents-de-change ; caut., 10,000 fr. 30 court. ; caut., 2,000 fr.

Départ. des Hautes-Pyrénées. BAYONNE. 8 agents-de-change ; caut., 6,000 fr. 12 court. ; caut., 3,000 fr.

Départ. du Pas-de-Calais. BOULOGNE. 2 agents-de-change ; caut., 6,000 fr. 8 court. ; caut. 2,000 fr.

Idem. SAINT-OMER. 6 court. ; caut., 2,000 fr.

Idem. ARRAS. 4 agens-de-change. Caut. 6,000 fr. 4 court. ; caut. 2,000 fr.

Départ. de Lot-et-Garonne. AGEN. 6 courtiers ; caut., 2,000 fr.

Départ. de la Seine-Inférieure. ROUEN. 12 agents-de-change ; caut., 12,000 fr. 30 court. ; caut., 3,000 fr.

Idem. LE HAVRE. 6 agents-de-change ; caut., 6,000 fr. 12 court. ; caut., 2,000 fr.

Départ. du Puy-de-Dôme. CLERMONT-FERRAND. 4 agents de-change ; caut., 6,000 fr. 4 court. ; caut., 20,000 fr.

Départ. du Var. TOULON. 10 courtiers. — Caut. 2000 francs.

Départ. des Deux-Sèvres. NIORT. 4 courtiers. ; caut. 2,000 fr.

Départ. de l'Aveyron. RHODEZ. 3 agents-de-change-court. ; caut. 6,000 fr.

Départ. de Loir-et-Cher. BLOIS. 3 court. ; caut., 2,000 fr.

Départ. du Finistère. BREST. 4 agens-de-change court. de commerce ; caut. 6,000 fr. 6 court. pour les navires et le roulage ; caut. 2,000 fr.

Digitized by Google

Le conseil d'état s'occupe de la discussion du projet du code civil. La section de législation a examiné les observations du tribunal de cassation et des tribunaux civils des départemens. Le premier consul préside à toutes les séances où le code civil est discuté. M. de Montlozier, en Angleterre, et beaucoup d'hommes éclairés, en France, ont fait des reproches très-graves à ce projet. Il retranche à jamais de notre législation des institutions que le temps semblait avoir consacrées: il propose des institutions nouvelles. Sous ces deux rapports, il est facile de concevoir que les anciens souvenirs, les opinions, les préjugés, mille raisons enfin doivent exciter des réclamations de toute espèce. Une connaissance profonde du caractère et des mœurs qui appartiennent à la nation française, et non pas aux circonstances ou aux individus, une vue impartiale de notre situation politique et morale, un sentiment vrai de tous nos besoins, le concours de toutes les lumieres, l'expérience de tant de siécles, et surtout une sage lenteur dans la discussion, nous donneront peut-être ce code sage et uniforme, qui fut toujours la pierre philosophale des sociétés civiles.

Institution des asiles. — Tel est le titre sous lequel un bon citoyen, se confiant aux exemples de S. Vincent-de-Paule, et aux justes espérances que conçoivent aujourd'hui les amis de la paix et de la vertu, se propose de fonder un établissement en faveur des victimes de l'âge ou de la misère. Le C. Molin voudrait réparer les suites funestes des longs travaux qui épuisent, des accidents imprévus qui ruinent les moyens d'existence: combien, par exemple, la classe ouvrière offre de

Digitized by Google

vieillards ou d'infirmes sans ressource ! Il voudrait surtout sauver ce grand nombre d'enfants qui meurent au berceau, ou traînent une vie pire que la mort. De tout temps l'humanité, et la morale ont réclamé contre le spectacle hideux de ces malheureux enfants, qu'un intérêt sordide ou une pitié barbare expose mutilés ou défigurés aux regards du public. *Les asiles* les retireraient.... Sous tous ces rapports, la mendicité serait au moins diminuée ; et la bienfaisance particulière concourrait avec les mesures d'humanité, de police et d'administration, que le gouvernement ne cesse de prendre pour mettre fin à ce fléau. Toutes les idées généreuses, tous les projets qui tendent au soulagement de la classe toujours trop nombreuse des infortunés, doivent être accueillis avec intérêt.

Le plan du C. Molin paraît simple et adapté aux moyens d'exécution. L'établissement des *asiles*, dans chaque département, dépendra du nombre et de l'empressement des inscriptionnaires. Remède, nourriture saine, soins assidus ; secours à domicile, soit en argent, soit en nature, pour les enfants infirmes qui pourraient recevoir les soins maternels ; propreté, économie ; amélioration successive, à mesure que les fonds deviendront plus considérables, telles sont les promesses. Les vues que développe le C. Molin garantissent sa fidélité à les accomplir.

Le prospectus se distribue chez tous les notaires, et chez l'auteur, rue Saint-André-des-Arcs, n.° 24.

Un arrêté du 13 thermidor défend l'importation, en France, des chevaux anglais, commerce où *nous avons tout à perdre, et rien à gagner.*

Digitized by Google

STATISTIQUE du département de la Haute-Saône.

La Franche-Comté a formé les trois départements du Jura, du Doubs et de la Haute-Saône. Ce dernier est divisé en trois sous-préfectures, Gray, Vesoul et Lure. Chacune de ces villes possède un tribunal civil de première instance. Vesoul est le chef-lieu; et c'est là que sont réunis le conseil de préfecture et le tribunal criminel. Le tribunal de commerce est à Gray.

Vesoul et Gray occupent peu de surface, et néanmoins sont très-peuplées, à cause de la hauteur des édifices.

Le département est situé entre les 47.e et 48.e degrés de latit., et les 3.e et 5.e degrés de long., à l'orient de Paris. Cette situation, qui le rapproche des contrées septentrionales de la France, porterait à croire que les produits de l'agriculture y suivent les mêmes périodes que dans les départements situés à la même latitude. Cependant la correspondance particulière du préfet lui a fait connaître que pendant l'an 8, la fenaison, la moisson, la vendange ont été commencées dans son département, aux mêmes époques que dans celui du Lot et Garonne, situé à une latitude beaucoup plus méridionale. Si cette observation se confirme par la suite, il en résultera une nouvelle preuve, que les climats, relativement à l'agriculture, ne sont pas séparés par des lignes est et ouest, mais par des lignes nord-est et sud-ouest.

Le sol est très-varié : la surface présente de tous côtés des champs labourés, des vignes, des bois, des espaces vagues, des prairies, et un grand nombre de petites villes ou villages.

POPULATION.

On compte dans ce département 454,405 hectares, 48, ares ou 224 lieues carrées (25 au degré). Ainsi c'est un des plus petits départements de la république; mais il est en même temps un des plus peuplés. Les derniers états portent la population à 28,4073 personnes, ce qui fait par lieue carrée 1268 habitants.

Digitized by Google

Au commencement de la guerre, le nombre s'élevait à 285,616. Il y aurait donc une diminution de 1,543 individus. Ce résultat ne doit pas surprendre, si l'on considere la quantité de soldats que le département a fournis. Il a envoyé aux armées la vingt-cinquième partie environ de sa population totale; c'est-à-dire, quatre fois plus qu'il ne devait en fournir pour conserver, sans perte, cette population.

Il n'a pas été possible de se procurer les relevés de naissances, décès et mariages, pendant les huit premiers mois de l'an 8. Les fréquents changements d'administrateurs ont beaucoup nui au bon ordre dans cette partie essentielle des comptes à rendre au gouvernement. Si l'on en juge par les quatre derniers mois, on aurait par an 10,119 naissances. — 6,282 décès.— 2,499 mariages.

AGRICULTURE.

Le département de la Haute-Saône nourrit une quantité considérable de bestiaux de toute espèce. On y compte, bœufs, 39,211—vaches, 42,437—veaux et génisses, 36,713—chevaux de tout âges, 4,836—juments, 3,983—mules et mulets, 15—ânes et ânesses, 590—moutons et brebis, 132,620—chèvres et boucs, 16,644—cochons mâles et femelles, 40,604.

Une épizootie cruelle a réduit le nombre des bêtes à cornes à 107,503; nombre très-grand encore, mais qui ne doit pas étonner dans un pays que l'on cultive avec des bœufs, et qui contient d'immenses pâturages.

La beauté et l'étendue des prairies permettraient de nourrir plus de chevaux qu'il n'en existe jusqu'à présent. La guerre en a enlevé beaucoup: à la paix, il n'est pas de département qui offre plus de ressources pour élever de belles races. Les pâturages ne sont point trop gras, et le voisinage des montagnes leur donne un goût excellent.

Le foin de l'année dernière a été très-bon; mais la récolte médiocre: elle a produit 9,459,800 myriagrammes. La sécheresse n'a point permis de faire les regains. Ainsi le gouvernement devra compter sur une grande diminution dans la quantité de fourrages que la Haute-Saône fournit ordinairement à la cavalerie.

Digitized by Google

Il est difficile d'avoir une notion exacte des autres productions. Des réponses vagues ont été faites par les maires aux questions qui leur furent adressées, d'après la lettre du ministre de l'intérieur. Une demande positive, sur la quantité de chaque espèce de grain, aurait été plus facilement comprise, et plus exactement satisfaite.

En général la récolte a été médiocre pour les grains semés avant l'hiver, et mauvaise pour la plupart des autres, à cause de la longue sécheresse de l'été.

Le tiers des terres labourées du département est semé en blé, ou en seigle; beaucoup plus de blé que de seigle; mais on ne connaît pas encore la proportion. On sème 12 myriagrammes par hectare, et la semence déduite du produit, il est résulté net 4,386,540 myriagrammes en ces deux espèces de grains. En comptant 20 myriagrammes par individu, la récolte de cette année ne suffit pas pour nourrir tous les habitants.

L'orge et l'avoine ont rendu à peu près, comme le blé ou le seigle, 6 pour 1; mais le poids est bien différent, surtout après une grande sécheresse. En supposant que le poids de l'orge soit les deux tiers de celui du blé; que le poids de l'avoine soit la moitié, et que la quantité d'orge soit égale à la quantité d'avoine, ce qui se rapproche assez de la vérité, on trouve qu'il reste de disponible, en orge, 1,462,180 myriagrammes; en avoine, 1,096,635 myriagrammes. Le gouvernement peut statuer là dessus, pour la quantité de troupes à cheval qu'il placera dans ce département, en défalquant ce qui sera nécessaire aux chevaux du pays, et l'orge que les habitants consommeront, ou pour se nourrir faute de blé, ou pour faire de la bière.

Les habitants voisins des montagnes suppléent au défaut de blé ou de seigle, par le sarrasin ou les pommes de terre; mais la sécheresse en a rendu la récolte preque nulle, comme aussi celle du maïs et celle des légumes, pour lesquels on n'interrompt pas l'assolement ordinaire, et qu'on recueille sur les jachères.

C'est encore sur les jachères qu'on recueille les graines de navette dont on fait de l'huile à brûler; le chanvre, et le tabac qu'on cultive dans quelques communes

Digitized by Google

du département. La sécheresse a beaucoup nui à toutes ces denrées.

On a récolté très-peu de vin. L'hectare a produit tout au plus cinq barriques, qui, à raison de 160 pintes la barrique, font 800 pintes, ou 16,899 hectolitres.

Bois.

On ne peut présenter aucune évaluation juste de la récolte en bois. Le produit varie suivant les localités, à raison des dévastations plus ou moins considérables qui ont eu lieu depuis dix ans. Les bois des communes sont généralement partagés en nature entre les habitants, et consommés sur les lieux. Les parties qui en sont vendues, sont, aussi bien que les forêts nationales, principalement destinées aux usines en fer.

Mines.

Il existe une mine de sel, dont le produit n'est pas encore constaté; une mine de charbon de terre, dont le revenu pour la république vient d'être porté par un bail à 60 mille francs; une mine de granit d'une très-belle qualité, qui emploie environ soixante ouvriers par an.

Mais les mines les plus intéressantes pour la Haute-Saône sont ses mines de fer; mines si riches qu'elles rendent 35 à 40 livres pesant par quintal. On trouve à une très-petite profondeur ce métal, qui ne le cède pas à celui de Suède et d'Angleterre: 101 usines sont continuellement occupées à le fondre et le fabriquer. Elles donnent du travail à plus de 16,000 ouvriers; c'est la 18.e partie de la population. Sous tous les rapports, ce genre d'industrie mérite la faveur du gouvernement. En l'an 7, on l'avait accablé sous les droits de patentes.

Il y a encore, dans ce département, un certain nombre de moulins à huile; 692 moulins à blé, dont quelques-uns contiennent plusieurs couples de meules.

On ne connaît qu'imparfaitement jusqu'ici le produit de plusieurs manufactures, dont les principales sont 29 tuileries, 12 brasseries, 6 verreries, 1 papeterie.

Eaux thermales.

Les eaux thermales, qui se trouvent dans ce département, sont surtout renommées pour la guérison des

Digitized by Google

blessures et des maladies de la peau. Les bains sont situés dans la ville de Luxeuil ; un hôpital militaire y est établi : mille malades ont été reçus à la fois, et un grand nombre de blessés se sont retirés parfaitement guéris.

On compte à Luxeuil six principales sources d'eaux thermales, qui ont chacune un degré de chaleur différent. Ces eaux sont très-limpides, insipides et inodores. L'analyse démontre qu'elles contiennent du carbonate de soude, un peu de magnésie, de la terre calcaire, de la terre vitrifiable, et une petite quantité de gaz.

COMMERCE.

La seule ville commerçante du département est celle de Gray. Elle est située au point où la Saône, qui prend sa source dans le département des Vosges, commence à être régulièrement navigable pendant toute l'année. Le principal commerce de cette place consiste en fer et en blé.

On évalue les fontes, fers, fer-blanc, etc., dont les prix varient suivant l'espèce et la qualité, à une exportation annuelle de cinq millions.

Le blé se rend au port de Gray de tous les points des départements de la Haute-Saône, de la Côte-d'Or, de la Haute-Marne et des Vosges. On y embarque, année commune, un million 500 mille myriagrammes de blé, qui, à raison de 2 francs le myriagramme, font 3 millions.

Ce double commerce qui est peu de chose en comparaison des grandes places de la république, donne la vie au département et soutient son agriculture.

On y fait commerce aussi de vins et de fromages ; mais on ne peut offrir cette année des renseignements certains sur le produit de ces objets.

NAVIGATION.

Il serait possible de donner une grande activité au commerce du département, en rendant navigables les rivières qui le traversent, telles que la Saône et l'Oignon. Mais les fonds manquent. Le revenu net des bacs et bateaux ne s'est élevé, en l'an 8, qu'à la modique somme de 3,103 fr. 75 cent. ; qui n'offre aucune-

Digitized by Google

ressource pour perfectionner la navigation. Sans doute le gouvernement pourra bientôt étendre ses soins à cet égard sur toute la république.

ROUTES.

Le département de la Haute-Saône est un de ceux qui contiennent le plus de routes relativement à leur étendue.

Dans les trois arrondissements de Vesoul, de Gray et de Lure, les routes de la 1.re classe occupent une longueur de 19 myriamètres, 3284 mètres; les routes de la 2.e, 31 myriamètres, 2419 mètres; celles de la 3.e, 18 myriamètres, 9147 mètres; et celles de la 4.e, 13 myriamètres, 6957 mètres.

Total, 83 myriamètres, 1807 mètres, ce qui équivaut à 187 lieues de 25 au degré.

Ces routes ne sont pas en bon état; elles ont été originairement construites de manière à exiger de fréquentes réparations. Nulle part, il n'y a d'encaissement ni de chaussée. Si le revenu des barrières était soigneusement employé, on pourrait les mieux construire par la suite. On trouve presque partout, dans ce département, une espèce de matériaux excellents, et qui n'a point encore été mis en usage: c'est la crasse des forges et fourneaux; elle suppléerait avantageusement au gravier dont les carrières sont tres-rares.

On a établi sur ces routes trente-une barrières, qui sont affermées, pour l'an 9, 82,870 fr.

Les routes étaient plantées autrefois; mais le défaut de gardes a bientôt occasionné la ruine des plantations. Pour les rétablir et les conserver, il serait utile d'introduire dans le département le systeme des *cantonniers*.

On voudrait donner des notions précises sur les ponts et ponceaux qui sont construits le long de ces routes, et sur leur état de bonté ou de dégradation, mais les états nécessaires ne sont point parvenus.

CONTRIBUTIONS.

Le département supporte des contributions considérables, et les acquitte avec un zèle et une exactitude

Digitized by Google

qui honorent également et le contribuable qui paye, et le gouvernement qui dépense. Voici celles de l'an 8.

CONTRIBUTIONS DIRECTES.

NOMS des CONTRIBUTIONS.	PRINCIPAL.	CENTIMES additionnels.	TOTAL
Foncière.....	1,509,900 fr. 00 c.	264,232 fr. 50 c.	1,774,132 fr. 50 c.
Personnelle et mobiliaire	178,000 00	0 00	178,000 00
Somptuaire.....	2,363 27	0 00	2,363 27
Portes et fenêtres.....	148,943 45	0 00	148,943 45
Subvention de guerre.....	405,475 00	0 00	405,475 00
TOTAUX.....	2,244,681 fr. 72 c.	264,232 fr. 50 c.	2,508,914 fr. 22 c.

CONTRIBUTIONS INDIRECTES.

Patentes.....	138,832 fr.	11 c.
Tabacs.....	3,149	09
Droits de passe.....	82,870	00
Bains et bateaux.....	3,333	75
Enregistrements.....	467,578	11
Timbre.....	143,019	75
Hypotheques.....	23,363	15
TOTAL.....	863,145 fr.	96 c.

Les revenus nationaux, composés principalement des bois, des fermages et des amendes, ont produit la somme de 507,349 fr. 22 cent. Il reste très peu de biens de cette nature à vendre dans le département de la Haute-Saone.

L'instruction publique est presque nulle dans les campagnes; mais déja les jurys d'instruction, établis dans chaque arrondissement, ont inspiré quelque émulation et fait naître des esperances.

L'école centrale est animée du meilleur esprit : seulement on desire un cours d'etudes plus suivi et mieux ordonné ; aucun objet ne mérite plus l'attention du gouvernement : les plus belles institutions politiques sont des bienfaits perdus, si l'éducation ne forme pas de bonne heure les hommes à en profiter.

Digitized by Google

(N.° XXIX.) 1.er Fructidor An 9.

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

Fin du troisième chant de la nouvelle édition du Poème DES JARDINS.

Ah! si dans vos travaux est toujours respecté
Le lieu par un grand homme autrefois habité,
Combien doit l'être un sol embelli par lui-même?
Dans ces sites fameux, c'est leur maître qu'on aime.
Eh! qui du Tusculum de l'orateur romain,
Du Tivoli si cher au Pindare latin,
Aurait osé changer la forme antique et pure?
Tout ornement l'altère, et l'art lui fait injure.
Loin donc l'audacieux qui, pour le corriger,
Profane un lieu célèbre en voulant le changer!
Le grand homme au tombeau se plaint de cet outrage,
Et les ans seuls ont droit d'embellir son ouvrage:
Gardez donc d'attenter à ces lieux révérés;
Leurs débris sont divins, leurs défauts sont sacrés.
Conservez leurs enclos, leurs jardins, leurs murailles;
Tel on laisse la rouille au bronze des médailles;

Digitized by Google

Tel j'ai vu le *Twicknham*, dont Pope est créateur;
Le goût le défendit d'un art profanateur,
Et ses maîtres nouveaux, révérant sa mémoire,
Dans l'œuvre de ses mains ont respecté sa gloire.
Ciel! avec quel transport j'ai visité ce lieu
Dont Mindipe est le maître et dont Pope est le dieu.
Le plus humble réduit avait pour moi des charmes.
Le voilà, ce musée où, l'œil trempé de larmes,
De la tendre Héloïse, il soupirait le nom;
Là, sa muse évoquait Achille, Agamemnon,
Célébrait Dieu, le monde, et ses lois éternelles,
Ou les règles du goût, ou les cheveux des belles;
Je reconnais l'alcove où, jusqu'à son réveil,
Les doux rêves du sage amusaient son sommeil.
Voici le bois secret, voici l'obscure allée
Où s'échauffait sa verve en beaux vers exhalée:
Approchez, contemplez ce monument pieux
Où pleurait en silence un fils religieux:
Là repose sa mère, et des touffes plus sombres,
Sur ce saint mausolée ont redoublé leurs ombres;
Là du Parnasse anglais le chantre favori
Se fit porter mourant sous son bosquet chéri;
Et son œuil, que déja couvrait l'ombre éternelle,
Vint saluer encor la tombe maternelle.
Salut, saule fameux que ses mains ont planté!
Hélas! tes vieux rameaux, dans leur caducité,
En vain sur leurs appuis reposent leur vieillesse,
Un jour tu périras; ses vers vivront sans cesse.
Console-toi, pourtant; celui qui, dans ses vers
D'Homère, le premier fit ouïr les concerts,
Bienfaicteur des jardins, ainsi que du langage,
Le premier sur les eaux suspendit ton ombrage:
A peine le passant voit ce tronc respecté,
La rame est suspendue et l'esquif arrêté;

Digitized by Google

Et même en s'éloignant, vers ce lieu qu'il adore,
Ses regards prolongés se retournent encore.
Mon sort est plus heureux; par un secret amour,
Près de ces bois sacrés j'ai fixé mon séjour.
Eh! comment résister au charme qui m'entraîne?
Par plus d'un doux rapport mon penchant m'y ramène.
Le chantre d'Ilion fut embelli par toi;
Virgile, moins heureux, fut imité par moi.
Comme toi je chéris ma noble indépendance;
Comme toi des forêts je cherche le silence.
Aussi, dans ces bosquets, par ta muse habités,
Viennent errer souvent mes regards enchantés;
J'y crois entendre encor ta voix mélodieuse;
J'interroge tes bois, ta grotte harmonieuse;
Je plonge sous la voûte avec un saint effroi,
Et viens lui demander des vers dignes de toi.
Protége donc ma muse; et si ma main fidelle,
Jadis à nos Français te montra pour modèle,
Inspire encor mes chants; c'est toi dont le flambeau
Guida l'art des jardins dans un chemin nouveau:
Ma voix t'en fait l'hommage; et, dans ce lieu champêtre,
Je viens t'offrir les fleurs que toi-même a fait naître.

LA ROSE ET LE CHARDON.

Sur un buisson que Zéphir caressait,
La Rose s'épanouissait.
Elle était Reine, et c'était par ses charmes,
Bons titres en tous lieux, bons titres en tous temps.
L'Aurore, avec ses douces larmes,
La couronnait de diamants.
L'épine se joignait aux charmes de la Rose,
Quelques défauts qu'aux charmes on oppose,

Digitized by Google

Sont des charmes encor : l'objet le plus marquant
A besoin d'un peu de piquant.
Le Chardon, jusqu'alors paisible, et bonne plante,
Croissait auprès de la Rose éclatante.
Il entendit vanter le prix
Que donnait l'épine à la Rose.
Ah! se dit-il, un peu surpris,
J'ai des piquants aussi ; c'est donc la même chose.
Si je les augmentais, je serais son rival.
Que dis-je? Son vainqueur, l'honneur, l'orgueil de Flore!
Poussons, force piquant, ils ne m'iront pas mal,
Et voilà mon Chardon porc-épic végétal.
Tout en se balançant, il attend qu'on l'adore.
Les ânes, qui jadis étaient ses papillons,
Pour le goûter se piquant la moustache,
Tournèrent d'abord les talons,
Et n'y revinrent pas de longtemps, que je sache.
Mais comme ils sont, dans tous les cas,
Plus routiniers que délicats,
L'ancienne habitude l'emporte.
Quelques piquants de plus ou de moins, il n'importe,
Ils n'y prennent pas garde, et seulement ce mets
Leur chatouille un peu le palais.

Qu'est-ce que cela prouve? Eh quoi! faut-il le dire?
Je veux montrer que bien des sots
Prétendent s'égaler aux gens que l'on admire,
En ne prenant que leurs défauts.

B. S.

Digitized by Google

ENIGME.

Je suis née au milieu des feux,
Pour y passer toute ma vie;
Je deviens le tombeau de bien des malheureux,
Qu'à ses plaisirs le monde sacrifie.
Quoique de moi l'on fasse cas,
Je n'occupe jamais qu'une main subalterne;
C'est pourtant un grand embarras
Que celui de qui me gouverne.

LOGOGRIPHE.

Quatre pieds composent mon nom;
Ma tête à bas, je suis animal domestique;
Mon ventre ôté, je suis pronom.
Retranche tête et queue; en cet état unique,
Retourne moi, lecteur, et femme je parais.
Si tu ne peux encor me connaître à ces traits,
Apprends qu'à tous les maux je suis un grand remède,
Et qu'on ne vit heureux qu'alors qu'on me possède.

Mots de l'Enigme et du Logogriphe insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'énigme est *souris*.

Le mot du premier logogriphe est *roc*, où l'on trouve *cor*.

Le mot du second est *romance*, où l'on trouve *marc*, *coran*, *ane*, *ame*, *Rome*, *cor*, *mer*, *an*.

Digitized by Google

Les Jardins, poème; par Jacques Delille, *nouvelle édition considérablement augmentée.* A Paris, chez *Levrault* frères, libraires. De l'imprimerie de *P. Didot* l'aîné. An 9. 1801.

Ce poème est connu et jugé depuis longtemps. La critique impartiale, qui se fait toujours entendre après les satires de l'envie et les éloges des prôneurs, a placé l'auteur au premier rang, dans un genre où l'invention est moins nécessaire, mais où l'art des vers doit employer toutes ses ressources, et le style poétique s'orner de toute sa parure. Laharpe * a comparé le poème des *Saisons* et celui des *Jardins*. Des juges très-éclairés semblent adopter son opinion, quoique le résultat en soit un peu sévère. C'est ainsi qu'il termine ce parallèle réimprimé dans quelques journaux.

« J'avoue, dit-il, qu'en mettant en balance la manière de l'abbé Delille et celle de Saint-Lambert, je « me sens porté à préférer dans celle-ci un ton naturellement élevé, et une expression simple avec intérêt, « ou magnifique sans effort. Il a moins d'art et de variété dans la facture du vers, mais un naturel plus « heureux et plus beau, où le travail ne se fait point « sentir; ce que je préfère à tout dans les beaux-arts, « dont on sait que le plus grand effort est de faire oublier l'art. »

On ne peut sans doute rien ôter à ces éloges si bien mérités par Saint-Lambert; mais on pour-

* Voyez la Correspondance avec le grand duc de Russie, tome 3, page 393.

Digitized by Google

rait ajouter quelque chose à ceux que mérite aussi le traducteur des *Géorgiques*. Il a rendu, ce me semble, un service essentiel à notre école poétique; et, pour mieux le reconnaître, il est bon de rappeler quel fut le caractère de cette école pendant le 18.e siécle.

Voltaire après avoir recueilli en grande partie l'héritage du grand siécle qu'il avait vu finir; Voltaire soutenait presque seul, depuis cinquante ans, la gloire de notre poésie héroïque. Seul il possédait l'art du grand vers toujours employé par Corneille, Racine et Boileau dans les compositions importantes. Seul, à cette époque, il savait écrire, dans les sujets nobles, avec un style toujours élégant et soutenu. Aussi, dans une de ces conversations familières où tous les secrets de l'amour-propre s'échappent aux yeux de l'amitié, il disait à quelques confidents : *d'autres que moi peuvent rencontrer, par intervalle, deux ou trois beaux vers. Mais il leur est bien difficile d'en faire dix bons, impossible d'en écrire cent d'une manière convenable. Il n'y a que moi qui le puisse, et encore Jean et Nicolas sont mes maîtres!* On sait qu'il appelait ainsi Racine et Boileau. Ce jugement de Voltaire était alors très-fondé. Mais ses vers empreints du plus beau talent, et nés sans effort, avaient quelques défauts inséparables d'une composition trop précipitée. Il prodiguait les beautés, et ne les perfectionnait pas. Il ne pouvait corriger longtemps ce qu'il produisait si vîte. Trop de soin eût arrêté cette imagination mobile et féconde toujours impatiente de créer. De-là vient qu'en général les masses de son style sont si bien jetées, et que tous les détails n'en sont pas travaillés sévè-

Digitized by Google

rement; il trouve, avec facilité, l'élégance et le nombre poétiques; mais il en néglige quelques secrets. Son élégance a plus de naturel que de correction, plus d'éclat que de sagesse, plus de charme que de régularité.

Son harmonie est presque toujours heureuse, sans être aussi savante que celle de Racine et de Boileau. Le mécanisme de son vers est moins varié que ses idées et ses images. On y trouve moins souvent ces ellipses hardies, ces tours nouveaux, ces expresssions habilement rapprochées, qu'on doit à l'art comme au talent, et qui nous frappent sans cesse dans l'auteur de Phèdre ou dans celui du Lutrin. D'ailleurs, on n'ignore pas que Voltaire était éminemment né pour la tragédie, qu'il avait pour elle un goût exclusif, et n'estimait pas assez les autres genres. La tragédie doit être sans doute conçue par l'imagination et l'ame d'un poète; mais les richesses et l'art de la poésie n'y doivent pas trop paraître, et c'est-là que le versificateur habile est moins nécesssaire que l'écrivain passionné. Racine fut à la vérité l'un et l'autre, et sa gloire s'en est accrue. Mais qu'on songe que Voltaire occupait seul la renommée sans rivaux et sans juges. Harcelé par les critiques de la haine ou de l'ignorance, il n'eut pas le bonheur de rencontrer un ami qui lui apprît, comme Despreaux, à *faire des vers difficilement*. Grand poète par l'élévation des pensées, par la noblesse et la vivacité des images, par l'abondance, la verve et le mouvement, il ne fut donc pas un versificateur aussi parfait que les deux modèles du siécle passé. Celui qui fit la Henriade, Mérope et Zaïre, possédait bien, si j'ose m'exprimer ainsi, la lyre de Racine; mais il n'en faisait pas retentir toutes les cordes

Digitized by Google

avec la même précision. Sa main brillante était moins pure, et ses accords étaient moins finis.

Bientôt l'école de Voltaire exagéra tous ses défauts. Il s'était permis des vers négligés; on fit des vers prosaïques; on ne porta presque plus le joug de la rime, parce qu'il l'avait trop peu respecté dans quelques-unes de ses nombreuses productions. Comme son oreille était juste sans qu'il eût beaucoup approfondi les diverses combinaisons du vers français, on se crut dispensé de les mieux étudier que lui. On oublia peu à peu tous les effets du rhythme, les coupes variées, les prolongements harmonieux, les suspensions inattendues de la phrase poétique, et tous ces heureux artifices de la mesure et de la période qui doublent le charme du sentiment ou la force de la pensée, en les faisant retentir de l'oreille jusqu'au cœur. Ajoutons que Voltaire, jeté dès l'enfance au milieu des spectacles et des passions de la société, les reproduisit toujours dans ses vers. On y retrouve à chaque instant les goûts et les habitudes de sa vie entière qui s'écoula dans le tumulte du monde et dans les illusions de la gloire. Demandez-lui de retracer avec grandeur les infortunes des rois et les catastrophes des empires, de peindre en vers charmants les embarras de Paris; mais ne cherchez pas dans ses ouvrages l'amour de la campagne, et tous ces détails de la vie champêtre qu'Homère et Virgile ramenaient sans cesse au milieu des grandes scènes de l'*Epopée*. Ce n'est pas chez Voltaire qu'on trouve ce style :

> Qui sait même, au discours de la rusticité,
> Donner de l'élégance et de la dignité.

Il avait jugé lui-même que la traduction des

Digitized by Google

Georgiques était presque impossible avant que Delille eût osé la tenter.

Cette traduction a paru, et la poésie française s'est étonnée de nommer avec élégance tous les travaux et tous les instruments rustiques. Les difficultés même, en excitant le traducteur, l'ont contraint de travailler avec plus de soin sa versification, et d'en varier les formes et les effets. Son exemple n'a point été inutile aux jeunes élèves ; et, dans cette partie, Delille a rétabli l'école de Despréaux. Les poètes qui lui succéderont ne doivent point oublier ce service qu'il leur a rendu, et qui sera toujours sa principale gloire.

Il a montré le même talent de style dans ses ouvrages originaux; et, pour s'en tenir aux Jardins, on avoue que le vers français ne peut avoir plus d'éclat et de variété que dans quelques morceaux de son poème. La description des beautés naturelles d'Eden, comparées aux jardins pompeux de Versailles, la destruction de ce vieux parc de nos rois, les effets des eaux et des ruines sont des modèles du style pittoresque. L'auteur n'a point fait disparaître, dans cette nouvelle édition, les défauts qu'on lui reproche * ; mais, à une foule de beaux vers, il ajoute de beaux vers encore. On a pu déja en juger par le fragment sur les *Jardins* de Pope, imprimé à la tête de ce journal. La peinture de ceux de Bleinheim peut confirmer ce jugement.

Ah ! si la paix des champs, si leurs heureux loisirs
N'étaient pas le plus pur, le plus doux des plaisirs,
D'où viendrait sur nos cœurs leur secrète puissance ?

* Voyez le tome 3 de la Correspondance.

Digitized by Google

Tout regrette ou chérit leur paisible innocence.
Le sage à son jardin destine ses vieux ans ;
Un grand fuit son palais pour sa maison des champs ;
Le poète recherche un bosquet solitaire ;
A son triste bureau le marchand sédentaire,
Lassé de ses calculs, lassé de son comptoir,
D'avance se promet un champêtre manoir,
Rêve ses boulingrins, ses arbres, son bocage,
Et d'un verger futur se peint déja l'image.
Que dis-je? Au doux repos invitant de grands cœurs,
Un jardin quelquefois fut le prix des vainqueurs.
Là, le terrible Mars, sans glaive, sans tonnerre,
Las de l'ensanglanter, fertilise la terre ;
Au lieu de ses soldats, il compte ses troupeaux ;
Au chêne du bocage il suspend ses drapeaux.
Sur ses foudres éteints je vois s'asseoir Pomone ;
Pales ceint en riant les lauriers de Bellone ;
Et l'airain, désormais fatal aux daims légers,
A rendu les échos aux chansons des bergers.
Tel est Bleinheim, Bleinheim, la gloire de ses maîtres,
Plein des pompes de Mars et des pompes champêtres ;
En vain ce nom fameux atteste nos revers,
Monument d'un grand homme, il a droit à mes vers.
Si des arts créateurs j'y cherche les prodiges,
Partout l'œil est charmé de leurs brillants prestiges,
Et l'on doute, à l'aspect de ces nobles travaux,
Qui doit frapper le plus du peuple ou du héros.
Si j'y viens des vieux temps retrouver la mémoire,
Je songe, ô Rosamonde, à ta touchante histoire ;
De Rose, mieux que toi, qui mérita le nom ?
En vain de la beauté le ciel t'avait fait don ;
Tendre et fragile fleur, fletrie en ton jeune âge,
Tu ne vécus qu'un jour, ce fut un jour d'orage.
Dans ce nouveau Dédale où te cache Merlin,
Ta rivale en fureur pénètre, un fil en main,

Digitized by Google

Et, livrant Rosamonde à sa rage inhumaine,
Ce qui servit l'amour fit triompher la haine.

Ah! malheureux objet et de haine et d'amour,
Tu n'es plus! mais ton ombre habite ce séjour.
Chacun vient t'y chercher de tous les coins du monde;
Chacun grossit de pleurs le puits de Rosamonde;
Ton nom remplit encor le bosquet enchanté,
Et, pour comble de gloire, Addisson t'a chanté.
Mais ces tendres amours et ce récit antique,
Qu'ont-ils de comparable au vœu patriotique
Qui, gravé sur l'airain, par un don glorieux,
Acquitta de Malbrough les faits victorieux?

Je ne décrirai point ce palais qui présente
La solide beauté de sa masse imposante,
Et promet de porter aux siécles à venir
D'un bienfait immortel l'immortel souvenir;
Ni ces riches tapis où combattent entre elles
La palme de Bleinheim et la palme d'Arbelles;
Ni du triomphateur le bronze colossal,
Du prodige de Rhode audacieux rival;
Ni ce pont, monument de tendresse et de gloire,
Que l'hyménée en deuil offrit à la victoire;
Ce pont digne de Rome; et tel que dans son sein
Aurait pu s'épancher l'urne immense du Rhin.

Ah! dans cette héroïque et riante retraite,
O champs! d'autres beautés frappent votre poète.
Assez longtemps de l'art les fastueux apprêts,
Et le bronze immobile, et les marbres muets,
De tant d'autres vainqueurs furent le prix vulgaire;
Il faut d'autres honneurs à ce foudre de guerre.
Par un don plus nouveau, mais non moins solennel,
Grand comme ses desseins, et comme eux éternel,

Digitized by Google

La Nature elle-même avec magnificence
Consacre le bienfait et la reconnaissance :
Dans un jardin superbe, à fêter un héros
Elle-même elle invite et la terre et les flots :
Pour chanter ses exploits les bois ont leurs Orphées ;
Leur ombrage est son dais ; leurs festons, ses trophées.
Le ciel à son triomphe enchaîne les saisons ;
De leurs fruits tous les ans son char reçoit les dons :
Tous les ans de leurs fleurs les brillantes prémices
Reviennent de son front parer les cicatrices :
L'été conte à l'été, le printemps au printemps,
Sa journée immortelle et ses faits éclatants :
La veillée en redit l'histoire triomphante :
Le hameau les apprend, la bergère les chante.
Point de terme aux bienfaits ; un peuple généreux
Paiera le sang du père à ses derniers neveux ;
Et sur eux étendant sa longue bienfaisance,
Comme le ciel punit, Albion récompense.

Ah ! pour comble d'honneur, puisse un Spencer nouveau,
Par un chant de famille honorer son tombeau !
Malbrough ! Spencer ! l'honneur du moderne Elysée !
Malbrough en est l'Achille, et Spencer, le Musée.
Mais dans la douce paix des bois élysiens,
Malbrough, heureux Bleinhem, regrette encor les tiens :
Tant ce prix glorieux fut cher à sa grande ame !
Vous donc, fiers de leurs noms, vous que leur gloire enflamme,
Vous serez dignes d'eux ; vous serez les Spencers
Qui chérissent les arts, et commandent aux mers :
Bienfaictrice sévère, Albion vous contemple ;
Salaire des vertus, Bleinheim en doit l'exemple.
Oui, s'il ne reproduit un exemple si beau,
Le temple de la Gloire en devient le tombeau.
Mais, que dis-je ? Aux talents, au vieil honneur fidèle,

Digitized by Google

Bleinheim au monde encor en offre le modèle ;
L'immortelle Uranie en habite les tours :
Là, de plus d'un étoile Herschel traça le cours,
Herschel qui de Newton agrandit l'héritage.
Un jour peut-être, un jour, par un nouvel hommage,
Malbrough, astre nouveau, prendra sa place aux cieux ;
Herschel lui marquera son chemin radieux.
Jadis craint sur la terre, aujourd'hui sur les ondes,
Ses feux à vos vaisseaux montreront les deux mondes.
Mais quels lieux verront-ils, quel climat reculé,
Où du fameux Malbrough le nom n'ait pas volé,
Et ne se mêle pas, sur ces plages lointaines,
Aux grands noms des Condés, aux grands noms des Turennes ?

On s'étonnera peut-être que les Muses françaises prodiguent tant d'adulations à un peuple ennemi, et qu'on décrive si longuement des lieux qui leur sont à peine connus. L'oreille pourra s'effrayer de l'âpreté de tous les noms anglais accumulés dans cette nouvelle édition. Celui même de *Malbrough* est fort dur, comme tant d'autres dont l'auteur a surchargé ses vers pour témoigner, sans doute, sa reconnaissance à ses hôtes, ainsi que les anciens poètes quand ils voyageaient loin de leur patrie. Voltaire avait évité ce nom barbare en disant :

Le vainqueur de Tallard, l'enfant de la Victoire.

Au reste, Delille a très-bien senti que ses longues admirations pour l'Angleterre pouvaient blesser quelques convenances. A la fin de ce même morceau sur *Malbrough* et sur *Blenheim*, il a ramené le souvenir de la France avec un art très-heureux, et par un mouvement imité de ce beau cantique que répétaient les tribus exilées de

Digitized by Google

Jérusalem, à l'ombre des saules de l'Euphrate. Après avoir rappelé

Le grand nom des Condés, le grand nom des Turennes,

Il s'écrie :

A ce nom mon cœur bat, des pleurs mouillent mes yeux,
O France ! ô doux pays ! berceau de nos ayeux !
Si je puis t'oublier, si tu n'es pas sans cesse
Le sujet de mes chants, l'objet de ma tendresse,
Que de te voir jamais je perde le bonheur,
Que mon nom soit sans gloire, et mes chants sans honneur!

On croit entendre ces strophes touchantes du psalmiste : *Si oblitus fuero tui, Jerusalem, oblivioni detur dextera mea; adhæreat lingua mea faucibus meis*, etc.

De nos ayeux sacré berceau *,
Sainte Jérusalem, si jamais je t'oublie,
Si tu n'es pas jusqu'au tombeau
L'objet de mes desirs et l'espoir de ma vie :

Rebelle aux efforts de mes doigts
Que ma lyre se taise entre mes mains glacées;
Et que l'organe de ma voix
Ne prête plus de sons à mes tristes pensées !

C'est ainsi que le talent doit imiter. La mémoire ne pouvait servir plus heureusement la sensibilité du poète.

Les tableaux graves et majestueux, les sentiments énergiques et profonds paraissent, moins propres aux talents de l'abbé Delille, que les

* Traduction de Lefranc de Pompignan.

Digitized by Google

détails brillants et pittoresques. Cependant ce tableau d'une abbaye de la Trape mérite d'être cité.

Il est des temps affreux où des champs de leurs pères
Des proscrits sont jetés aux terres étrangères :
Ah ! plaignez leur destin, mais félicitez-vous :
De vos riches tableaux le tableau le plus doux,
A ces infortunés vous le devrez peut-être.
Que dans l'immensité de votre enclos champêtre
Un coin leur soit gardé, donnez à leurs débris,
Au fond de vos forêts de tranquilles abris,
A vos palais pompeux opposez leurs cabanes ;
Peuplés par eux, vos bois ne seront plus profanes,
Et leur touchant aspect consacrera ces lieux.

Mais, surtout, si l'exil de leur cloître pieux
A banni ces reclus qui, sous des lois austères,
Dérobent aux humains leurs tourments volontaires,
Ces enfants de Bruno, ces enfants de Rancé,
Qui tous, morts au présent, expiant le passé,
Entre le repentir et la douce espérance,
Vers un monde à venir prennent leur vol immense,
Accueillez leur malheur, et que sous d'humbles toits,
Paisible colonie, ils habitent vos bois.
A peine on aura su le sort qui les exile,
Vos soins hospitaliers et leur modeste asile,
Des hameaux d'alentour, femmes, enfants, vieillards,
Vers ces hotes sacrés courront de toutes parts :
La richesse y viendra visiter l'indigence,
L'orgueil, l'humilité ; le plaisir, la souffrance :
Vous-même, abandonnant pour leurs âpres forêts,
Et vos salons dorés, et vos ombrages frais,
Viendrez au milieu d'eux, dans une paix profonde,
Désenchanter vos cœurs des voluptés du monde ;

Digitized by Google

DÉPT DE LA SEINE 5 cent.

Loin de ce monde où règne un air contagieux,
Vous aimerez ce bois sombre et religieux,
Ses pâles habitants, leur rigide abstinence,
Leur saint recueillement, leur éternel silence,
Et, la bêche à la main, la pénitence en deuil
Anticipant la mort, et creusant son cercueil.
La terre sentira leur présence féconde :
Pour vous, pour vos moissons, vers le maître du monde,
Ils lèveront leurs mains ; vous devrez à leurs vœux,
Et les biens d'ici bas, et les trésors des cieux ;
Et lorsqu'à la lueur des lampes sépulcrales,
De silences profonds, coupés par intervalles,
Du sein de la forêt, leurs nocturnes concerts
En sons lents et plaintifs monteront dans les airs ;
Peut-être à ces accents vous trouverez des charmes ;
Vous envierez leurs pleurs, vous y joindrez vos larmes,
Et le corps sur la terre, et l'esprit dans le ciel,
Vos vœux iront ensemble aux pieds de l'Eternel.
Ainsi votre forêt prend un aspect moins rude ;
Vous charmez son effroi, peuplez sa solitude,
Animez son silence et goûtez à la fois
Les charmes d'un bienfait et le charme des bois.

Quelques poètes, avant l'abbé Delille, avaient employé les mêmes images. On avait dit dans un sujet semblable :

Ce temple où chaque aurore entend de saints concerts
Sortir d'un long silence et monter dans les airs.

Mais les vers qui précèdent sont neufs et vraiments beaux :

La terre sentira leur présence féconde :
Pour vous, pour vos moissons, vers le maître du monde
Ils lèveront leurs mains ; vous devrez à leurs vœux
Et les biens de la terre et les trésors des cieux.

Digitized by Google

L'addition la plus importante est l'épisode d'Abdolonyme. Cet épisode est rempli de richesses poétiques et d'allusions ingénieuses. Peut-être le lieu de la scène y est-il encore mieux peint que les personnages. Mais ce morceau, quoi qu'il en soit, offre de grandes beautés. On n'y peut relever qu'un petit nombre de négligences. Il paraîtra dans le numéro prochain avec quelques remarques.

En général, les détails nouveaux de ce poème l'ont enrichi; mais sa marche n'en est que plus vague et plus embarrassée. On est surpris de retrouver à la fin d'un chant les mêmes sujets traités dans le début, et cette confusion nuit au plaisir du lecteur. L'oreille est toujours flattée, les yeux toujours éblouis; mais l'esprit ne reconnaît pas sa route, et quelquefois il revient, après un long détour, au point d'où il était parti.

On pourrait étendre ces observations, si l'auteur, dans sa préface, ne paraissait très-mécontent de celles qu'on se permit l'année dernière, dans ce même journal, sur l'*Homme des champs* *. Il se plaint avec quelque amertume de l'injustice du censeur. Franchement, on ne croyait pas avoir été sévère, et encore moins injuste. La bienveillance universelle a toujours environné l'abbé Delille, même quand il était heureux. Ce n'est pas quand il est absent qu'elle l'abandonnera. Il doit, sans doute, sa renommée à son grand talent; mais il doit remercier aussi la faveur populaire. Pourquoi tant de reproches aux gens de lettres qui l'ont le plus loué et le mieux défendu? C'est ici qu'on peut dire comme dans Racine:

On t'aime et tu murmures!
Souffrirais-je à la fois ta gloire et tes injures?

* Voyez le N.° VI de ce journal.

Digitized by Google

Il faut rapporter quelques-unes des plaintes de sa préface.

« On a souvent observé, dit-il, qu'un des grands « malheurs de la littérature et de ceux qui la cul- « tivent, c'est l'animosité qui marche toujours à leur « suite : ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'on « la rencontre le plus souvent dans ceux qui courent « la même carrière. Malheur à ceux qui peuvent « descendre des objets les plus élevés au tracas des « petites passions indignes d'un homme de lettres ! Je « crois voir des mouches brillantes de toutes les « couleurs de la lumière, qui, après s'être jouées aux « rayons du soleil, descendent dans la fange et sa- « lissent tout ce qu'elles touchent. L'abeille ne fait « que de la cire et du miel, et ne se repose que sur « des fleurs. »

On ne prend point le parti *des mouches qui jouent au soleil et qui salissent ce qu'elles touchent.* Mais on avait seulement observé que toutes les saisons et tous les climats n'étaient pas propres à faire de la cire et du miel. On avait surtout invité l'abeille à se reposer sur les fleurs de France qui donnent des sucs plus choisis, et perfectionnés par un soleil plus heureux. Ce n'est pas là certainement le conseil de l'envie qui craint la présence de la gloire.

On examinera peut-être un jour ces théories si vantées des nouveaux jardins. L'orgueil de ce siécle s'est révolté, dans tous les genres, contre la supériorité de celui de Louis XIV. Ceux qui n'ont pu faire tomber Racine devant Shakespear, ont voulu du moins se venger sur Lenôtre, qui se nommait très-modestement un *jardinier*, et non un *artiste*. Mais en dépit des succès de la mode,

Digitized by Google

j'ose croire que ces *jardiniers* qui ont fait les Tuileries et le parc de Versailles étaient plus habiles dans leur art que tous les *artistes penseurs* qui ont couvert l'Europe entière de leurs colifichets ou de leurs monstruosités champêtres.

D'ailleurs, s'il y a quelque mérite à l'invention de ces jardins, dits *anglais*, souvenons-nous que Dufresny, notre compatriote, en fut l'inventeur. Il précéda tous les auteurs de la nouvelle méthode. Il voulut porter, dans les jardins, l'originalité bizarre de son esprit et de sa conduite. Mais ces jeux d'une imagination déréglée ne purent s'accorder avec le caractère simple et majestueux que Louis XIV imprimait à tous les monuments de son règne.

D.

VOYAGE à Montbard, contenant des détails très-intéressants sur le caractère, la personne et les écrits de Buffon; par feu HÉRAULT-DE-SÉCHELLES. *Suivi de réflexions sur la déclamation, et d'autres morceaux de littérature du même auteur.* Paris, chez *Terrelonge*, rue du Petit-Bourbon, n.° 557. An 9.

LA plupart des détails contenus dans ce voyage ont été déja publiés. Mais le nom de l'écrivain qui représentait encore le 18.e siécle, à la veille des grandes révolutions qui survinrent dans l'ordre politique et dans les sciences, leur donne un intérêt indépendant de la nouveauté. D'ailleurs, le grand homme est peint au

Digitized by Google

milieu de ses habitudes, avec ses faiblesses; le côté scandaleux est même légèrement exagéré, et cet intérêt-là est de tous les temps.

On pourrait comparer Hérault-de-Séchelles, visitant la retraite de Buffon, à un ambassadeur près d'une cour étrangère, chargé d'y porter des hommages et d'en rapporter le secret. Le secret d'alors était la croyance religieuse : le *Dictionnaire des Athées* n'avait point paru. Sans doute, le jeune voyageur dut triompher lorsqu'il entendit l'illustre vieillard, sur le bord de sa tombe, faire sa profession de matérialisme dans les termes les plus formels.

Il serait facile d'opposer à cette calomnie les écrits mêmes de Buffon. Il est vrai qu'on ne sait jamais combien un écrivain peut être loin des opinions de son livre. Cependant un livre est une preuve, lorsque la conduite ne l'a jamais démenti. — N'est-il pas vraisemblable que l'auteur du voyage a voulu appuyer sa propre doctrine d'une grande autorité? Enfin, comment persuadera-t-on qu'un vieillard aussi prudent ait jamais fait une telle confidence à un jeune homme qu'il voyait en passant, tandis qu'il aurait dissimulé ses véritables sentiments à ceux qui l'environnaient sans cesse?

Celui qui écrit jouait, pendant son enfance, dans les jardins de Montbard; il s'est trouvé aux premières sources de la tradition, et il a souvent entendu les réclamations des amis et des parents de Buffon, à l'époque où parurent les *Fragments du voyage*.

Mais une discussion de cette nature est trop ancienne aujourd'hui. La secte qui avait alors intérêt de compter parmi ses partisans l'auteur de l'*Histoire naturelle*, n'en a plus besoin, soit que depuis elle ait trouvé un assez grand

Digitized by Google

nombre de défenseurs pour s'en passer, ou que plutôt elle soit tombée dans le mépris qui a tué ces ordres de chevalerie où l'on recevait tout le monde.

Il serait également minutieux de relever toutes les inexactitudes de cet écrit. Elles n'empêchent pas le portrait de Buffon d'être assez ressemblant. Sa vanité est rappelée, à chaque page, d'une manière aussi vraie que piquante. On sait qu'il porta ce faible jusqu'au ridicule, peut-être parce qu'il n'avait pas l'art de le déguiser.

Son extrême avidité de louanges le rendait peu difficile sur le choix. M. de Montbeillard, qui avait le don particulier de les assaisonner délicatement, lui disait un jour de dépit : *Mon ami, vous êtes au dessus de la gloire, mais pas au dessus de la gloriole.*

Puisque nous avons nommé ce coopérateur de Buffon, nous nous permettrons une réflexion sur le jugement qu'en porte l'éditeur de ce voyage.

« Peu d'hommes, dit-il, possédaient au même degré « que M. de Montbeillard ce qui semblait manquer « à M. de Buffon. Rien de plus spirituel et de plus « attachant que sa conversation. Mais pour le talent « qui constitue le grand écrivain, quelle différence ! « Sa plume est *une plume d'acier ;* que ses traits sont « loin de ceux du doux pinceau de M. de Buffon ! »

Sans prétendre ici rapprocher la distance qui sépare l'auteur de l'*Histoire naturelle* de tous ceux qui l'ont suivi, il nous semble que cette critique ne caractérise point les défauts de M. de Montbeillard. Ce n'était point avec une *plume d'acier* qu'écrivait l'auteur de l'histoire du *paon*, du discours préliminaire placé à la tête de la *Collection académique*, et de quelques autres essais qui eurent la gloire d'être confondus avec ceux de Buffon ; mais la meilleure réponse à cette étrange

Digitized by Google

critique, est l'histoire aimable du *rossignol*, morceau plein de charmes et d'harmonie, et semé de détails d'amour, à la fois si chastes et si passionnés.

Au reste, ce jugement est moins celui de l'éditeur que l'opinion d'une autre femme *qui avait*, dit-il, *beaucoup d'esprit*, il aurait pu ajouter, beaucoup de vertus; mais qui, par une fatalité trop commune, n'eut jamais le naturel de l'esprit et de la vertu : le mot est de M.me Necker; elle l'a consigné dans les mélanges publiés après sa mort, en relevant plusieurs expressions de M. de Montbeillard, qui lui paraissent dures et trop communes.

Il est permis, lorsqu'il s'agit de goût et de convenances de style, de récuser un juge qui les connaissait si peu lui-même. On en pourrait apporter entre autres preuves, cette inconcevable lettre à M.me Nadot sur la mort de M. Buffon. Elle trouve aussi sa place dans les *mélanges*.

« *Votre sublime frère*, y est-il dit, *est entré tout* « *entier dans le tombeau* : la vieillesse, la maladie et la « mort même, combattant à la fois contre sa belle ame, « n'ont pu l'ébranler un moment, ni la faire revenir « en arrière ! » Jamais la douleur ne s'était aussi magnifiquement exprimé.

M.me Necker entretint longtemps, avec M. de Buffon, une correspondance dont l'enflure allait toujours croissant, comme son admiration. Tant d'exagération le frappait lui-même, et c'était pourtant des éloges. Il en riait tout doucement avec ses amis. *Pardieu, pardieu*, disait-il en secouant la tête, M.me *Necker m'envoie-là de drôles de pièces d'éloquence.*

Cependant il s'efforçait de répondre sur le même ton. Souvent même il s'inquiétait avec bonhommie

Digitized by Google

de ne pouvoir l'atteindre. *Jamais*, disait-il, *je ne monterai assez haut.* — Cette contradiction s'explique. De tout temps, le mérite n'était qu'estimé, lorsqu'il n'avait pas pour lui certaines voix qui décident les succès. Un homme supérieur n'était pas toujours assez philosophe pour dédaigner tous les petits moyens. Et Buffon, méditant sa lettre comme une page de l'*Histoire naturelle*, était un ami de la Gloire qui écrivait à la Renommée.

Nul écrivain ne corrigeait son style aussi laborieusement. Il avait reçu de la nature un grand talent sous la condition d'un grand travail; il reçut encore une volonté ferme de remplir cette condition toute entière. Telle période de ses discours préliminaires lui a coûté plusieurs jours d'efforts. Il cherchait une expression propre, comme un poète cherche le mot qui doit remplir une mesure. Quelquefois, lorsqu'il était fatigué de cet exercice, il proposait son embarras à table, et il était rare qu'on en sortît sans avoir trouvé le mot. Faut-il s'étonner qu'il définit le génie, *une grande aptitude à la patience?*

Cette extrême roideur dans le travail, lui rendait peut-être impossible la construction du vers. On connaît ses critiques injustes et ridicules des chef-d'œuvres de notre poésie, et de tous les vers en général qui n'étaient pas à sa louange. Le voyageur lui fait dire *qu'il aurait pu faire des vers tout comme un autre; mais qu'il avait bientôt abandonné ce genre, où la raison ne porte que des fers.* Buffon avait avoué à un de ses amis intimes qu'il n'avait jamais pu terminer un seul quatrain. Cette particularité n'est pas sans vraisemblance.

Son style (et cette remarque est aussi de Buffon qui se rendait volontiers toute justice) se perfectionna

Digitized by Google

même dans sa vieillesse; comme s'il eût fallu dompter, par un travail de soixante années, cette nature si vigoureuse, ou que, véritablement, le travail ajoute tant à la nature, qu'il en compense même les pertes! Il était fort âgé lorsqu'il écrivit l'*Histoire du cygne*, morceau admirable, où il déploie toutes les richesses pures et la douce majesté *du roi des oiseaux d'eau*. Il affectionnait particulièrement l'*histoire du cygne*, peut-être parce qu'il y retrouvait ces couleurs adoucies et ces affections plus calmes, qui conviennent au déclin de la vie. Un jour, il le récitait chez M. de Montbeillard, après de longues et de cruelles souffrances de la pierre. Jamais Buffon ne fut plus semblable à lui-même que ce jour-là. Il éprouvait ce rajeunissement de la convalescence que l'on remarque dans un vieillard, avec une joie mêlée de trouble et de pressentiment. Sa manière de réciter avait même une perfection qui ne lui était pas ordinaire. Mais lorsqu'il vint à ces paroles qui terminent : « Les cygnes, sans doute, « ne chantent pas leur mort. Mais toujours, en parlant « du dernier essor et des derniers élans d'un beau « génie prêt à s'éteindre, on rappellera avec sentiment « cette expression touchante : *c'est le chant du cygne!* » Alors sa voix était pleine d'émotion, et de grosses larmes tombaient de ses yeux.

On nous pardonnera d'avoir ajouté quelques traits à ceux que l'on trouvera, en grand nombre, dans cet ouvrage. Jamais ce qui intéresse un grand homme n'est tout-à-fait indifférent. Les simples propos de table de Plutarque plaisent encore, parce que ces propos quelquefois expliquent la conduite d'un homme d'état. On aime aussi à retrouver la manière d'un écrivain célèbre dans ses habitudes et ses mœurs. *Le style est tout l'homme*,

Digitized by Google

« Si quelqu'un, dit un écrivain peu connu, avait « rencontré un homme d'une attitude carrée, portant « la tête haute, comme s'il était né pour un grand tra- « vail d'esprit, invariablement réglé dans la distribu- « tion de sa journée, pendant soixante ans, peu re- « marquable dans la conversation, égoïste par caractère « ou par convenance, comptant les plaisirs du cœur « pour peu de chose dans les plaisirs de la vie, peut- « être aurait-il conçu l'idée de ce style plein et fort, « simple dans ses formes, magnifique par la beauté « des idées, le choix des expressions et la justesse de « leurs rapports; du reste, montrant trop peu les af- « fections de l'ame humaine, et dépourvu de cette « vie qu'on ne trouve pas dans les régions froides « et élevées. » Cependant il n'aurait conçu toutes les couleurs et toutes les pompes de ce style inimitable, qu'après avoir vu Buffon au lever du soleil, entouré des parfums et des concerts du matin, s'avancer lentement et avec majesté vers sa tour, à l'aspect des paysages de Montbard, et des montagnes lointaines. C'étaient, de son aveu, les plus beaux instants de sa vie; alors il entrait, pour ainsi dire, en communication avec toute la nature. Mais il retenait ses inspirations dans une tête puissante. Son génie plein d'essor, mais calme et patient, n'était point fatigué par le besoin d'écrire. L'esprit calculait longtemps ce que l'imagination avait acquis, et il ne confiait au papier ses hautes pensées, que lorsqu'il les jugeait dignes du monument qu'il méditait toujours.

S.

Digitized by Google

Contes, fables, chansons et vers de L. P. Ségur l'aîné, *ex-ambassadeur, membre du Corps législatif*, avec cette épigraphe :

Cantantes licet usque (minus via lædet) eamus.
Virg. Eglog. IX.

1 vol. in-8.° de 260 pages, imprimé sur carré fin d'Angoulême, et caractère de petit-romain neuf, 3 fr.; et 3 fr. 70 cent., franc de port par la poste. En papier vélin, 6 fr. sans le port. A Paris, chez *F. Buisson*, imprimeur-libraire, rue Hautefeuille, n.° 20.

Nous plaçons cette annonce des *Chansons* du C. Ségur, comme il les a faites, entre le compte que nous avons rendu et celui que nous rendrons incessamment d'ouvrages sérieux et importants du même auteur : *l'Histoire du règne de F. Guillaume* *, et *la Politique de tous les cabinets de l'Europe.*

* La seconde édition de cet ouvrage a paru, sous le titre de *Tableau historique et politique de l'Europe, de 1786 à 1796.* Chez *Buisson*, 3 vol. in-8.° Le changement de titre n'est pas la seule amélioration qu'il ait reçue dans cette nouvelle édition, quoique, lui-même, en soit une assez importante. On avait déja fait la remarque dans ce journal, que le dernier roi de Prusse n'avait ni assez marqué en Europe, ni ne se montrait assez dans l'ouvrage pour lui donner son nom. En choisissant ce nouveau titre, l'auteur a mieux ordonné toutes les parties de son travail, qui a beaucoup gagné à cette disposition. L'ouvrage, en outre, est augmenté de nouveaux faits et de morceaux intéressants par eux-mêmes, et travaillés avec soin pour le style ; tel que celui sur Lavoisier, et un grand nombre d'autres.

Digitized by Google

C'est un heureux don de la nature, que cette disposition toujours égale pour les choses agréables et les choses sérieuses, les travaux de la raison et les jeux de l'esprit, les affaires et les plaisirs. Celui qui l'a reçu est vraiment l'homme d'Horace :

Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci.

Les exemples de cette réunion ne sauraient être bien communs ; car chacune de ces qualités, prise séparément, est elle-même assez rare. Un homme vraiment habile, et un homme vraiment aimable, ont chacun beaucoup de prix. On les trouverait plus souvent réunis, sans ce vieux préjugé qui établit une prétendue incompatibilité entre les études graves et les talents agréables ; les goûts littéraires et les soins importants ; ce qu'on appelle proprement l'esprit, et ce qu'on nomme assez improprement l'esprit des affaires. On sait avec quel stupide orgueil les sots triomphent de cette opinion ; et des gens sensés, à cet égard, pensent quelquefois comme les sots. Parmi tous les préjugés que la révolution a détruits, il n'est pas bien sûr qu'elle ait triomphé de celui-là.

Reconnaissons aussi que l'époque la plus favorable pour offrir l'assemblage de ces qualités, plus diverses qu'opposées, est celle où la civilisation a reçu tout son développement ; où toutes les classes de la société se sont en quelque sorte pénétrées, et tous les esprits se sont confondus ; alors le savoir et les agréments se rencontrent et s'allient. Quelques individus privilégiés échappent à la frivolité, partage trop commun des rangs et des fortunes héréditaires, et n'en retiennent que les graces ; d'autres secouent la poussière de l'école, et n'en gardent que les connaissances solides. Alors on trouve Alcibiade à l'école de Socrate, et Aristippe à la cour des rois ; Scipion conduit la plume de Térence, et Cicéron s'élève au consulat ; des marchands de Florence, au siécle de Léon X, sont tour-à-tour guerriers, politiques et beaux-esprits ; à une autre époque et dans d'autres lieux, un souverain héré-

Digitized by Google

ditaire, le grand Frédéric, parcourt avec succès ces différentes carrières; et dans une île voisine, le fils d'un menuisier, Prior, est un poète aimable et un habile plénipotentiaire, et Buckingham, las d'être ambassadeur, n'est plus que poète : enfin, pour arriver à des exemples plus récents, c'est alors que Voltaire est, pour les courtisans eux-mêmes, un modèle de toutes les convenances, et que Bernis, Nivernois, Ségur, tracent de la même plume des traités d'alliance, de paix, de commerce, et des poésies brillantes, des fables ingénieuses et de légères chansons.

On connaît déja quelques-unes des pièces de ce recueil; ainsi nous ne rapporterons ni les jolis couplets sur les infidelles, *Ne soyez qu'infidelle, sans crime on peut changer*, etc., ni l'Hymne à la lune, *Tout cœur sensible préfère la lune à l'astre du jour*, etc., ni la chanson *A celle que je ne veux pas nommer*, qui s'est placée comme d'elle-même dans la mémoire de tous ceux qui chantent, et même de ceux qui ne chantent pas. Je dirai seulement, à propos de cette chanson, que je donne la préférence à un vers de la fin, tel qu'il s'est arrangé, je ne sais comment, dans mon souvenir, à celui qui lui correspond dans le recueil. J'ai toujours dit, et j'ai toujours cru qu'on devait dire :

Vous la dépeindre si belle,
Si propre à tout enflammer,
N'est-ce pas *vous nommer* celle
Que je ne veux pas nommer ?

Au lieu des mots soulignés, on lit dans le recueil, *N'est-ce pas désigner celle*, etc. Je puis me tromper, mais le mot *désigner* ne me paraît pas assez du genre; il me semble qu'il se chante moins bien, et même que la répétition du mot a ici plus de grace. Laharpe a cité comme je me souviens. Je soumets à l'auteur cette observation.

Digitized by Google

Mais qui n'aimera la grace de ce couplet adressé à une jolie femme qui se regardait dans un miroir :

Air : *De Raymonde.*

Dans un miroir de sa mère,
Un jour l'Amour se mirait :
Plus joli qu'à l'ordinaire,
Le petit Dieu s'admirait.
Ce miroir n'était qu'un verre.
De son erreur on riait ;
Car Sophie était derrière ;
C'était elle qu'il voyait.

L'emploi du refrain est un des agréments de ce genre. Quelquefois il supplée à l'esprit, d'autre fois il en augmente l'effet, comme dans la chanson suivante :

Chanson à SYLVIE.

Air : *N'allez pas mordre à la grappe*, ou *le Vaudeville du Mameluc à Paris.*

Dans les cieux quelle tristesse !
Que de trouble et de douleur !
A Jupin, chaque Déesse
Vient raconter son malheur.
La jeune Aurore s'écrie
Qu'on lui vole sa fraîcheur.
Je ne dis rien ; mais, Sylvie,
Je connais bien le voleur.

Les Graces, toutes en larmes,
Vont cherchant, de tout côté,
De leurs regards les doux charmes,
Leur sourire et leur gaîté ;
De leurs lèvres l'ambroisie,
Et de leur front la pudeur.
Je ne dis rien ; mais, Sylvie,
Je connais bien le voleur.

Digitized by Google

De trop courir Hébé lasse,
Demande envain son printemps;
Les neuf Muses au Parnasse,
Ne trouvent plus leurs talents;
Flore, inquiète et pâlie,
Voit ses roses sans couleur.
Je ne dis rien; mais, Sylvie,
Je connais bien le voleur.

De colère transportée,
Vénus redemande en pleurs,
Et sa ceinture enchantée,
Et son pouvoir sur les cœurs.
Mais à Minerve, en furie,
Si l'on ne rend sa rigueur,
Songez-y, belle Sylvie,
Je dénonce le voleur.

Le caractère qui me parait distinguer particulièrement l'auteur, c'est *l'élégance*. Ce sujet est aussi un de ceux auxquels il a le mieux réussi. *On voit qu'il parait sa maîtresse*. Je citerai quelques couplets de la chanson qu'il lui a consacrée.

Air : *C'est un propos, c'est un regard*, etc.

Il est une Divinité
Que je préfère à la beauté,
Fille des grâces et du goût;
C'est *l'élégance*,
Dont la présence
Embellit tout.

On a vu d'absurdes tyrans,
Avides, grossiers, ignorans,
De ces lieux bannir trop longtemps,
Et l'innocence,
Et *l'élégance*,
Et les talents.

Digitized by Google

J'espère qu'on y reverra
Tout ce que le crime exila.
Ainsi, mes amis, annonçons
La renaissance,
De *l'élégance*,
Dans nos chansons.

La chanson qui a pour titre, *Eloge et portrait d'un ami*, est un jeu d'esprit très-piquant; le badinage s'y mêle à la sensibilité, et il en est résulté un composé fort original.

Air: *Chantez, dansez*, etc.

Jetez les yeux sur le portrait
Du tendre ami que je regrette,
Et vous verrez dans chaque trait
L'affreuse perte que j'ai faite.
De tels amis qu'on a perdus,
Hélas! ne se retrouvent plus.

Beau sans orgueil, doux et vaillant,
Sensible, complaisant, aimable;
Il était gai, bon, mais bouillant,
Et pour les fripons implacable;
Son esprit, sans être méchant,
Pour les méchants était mordant.

Toujours vêtu du même habit,
Méprisant et fortune et gloire,
Le pain calmait son appétit;
De l'eau lui suffisait pour boire.
Des philosophes d'à-présent,
Je doute qu'on en dise autant.

Tendre et constant en amitié,
Quoiqu'aimant la brune et la blonde,
Sans intérêt il m'eût à pied
Suivi jusques au bout du monde;
Quand la fortune me quitta,
A mon dîner, seul il resta.

Digitized by Google

Mais, des amis tel est le sort,
Quelquefois ils sont en querelle.
Je le grondais souvent à tort;
Il redoublait alors de zèle.
Sur mes désirs réglant son goût,
C'est à moi qu'il rapportait tout.

Le voilà peint tel qu'il était;
Des amis ce parfait modèle,
Toujours égal, toujours discret;
Au même ami toujours fidèle;
Etait-ce un homme....? Mon dieu! non;
C'était mon pauvre chien Pluton.

Faisons aussi connaître le talent de l'auteur pour la chanson bachique, que la joyeuse société des *Dîneurs du Vaudeville* n'a garde de dédaigner. Il faut encore, dans ce genre, recourir à l'antiquité : les enfants n'ont pas égalé les pères dans l'art de chanter et de boire. Cependant toute la verve et toute la gaieté bachiques se retrouvent dans la chanson qu'on va citer.

L'IVRESSE. — Air : *J'ons un curé patriote.*

Amis, je suis dans l'ivresse,
Bacchus dicte mes accens;
Jamais la froide sagesse
Ne vient engourdir mes sens.
Chez moi l'ennui, le chagrin
Sont chassés dès le matin.
Dans le fonds
Des flacons,
Tous mes maux vont s'engloutir;
Tout s'y noie, hormis le plaisir.

De tous les biens de la terre,
En m'enivrant, je me ris;
Je verse à flots, dans mon verre,
La topase et le rubis:
J'ai de l'or tout à mon gré,

Quand mon raisin est doré;
Diamant
Bien brillant,
Perles, cristal, ambre fin,
Tout est dans un verre de vin.

A l'ivresse de la gloire
Je préfère le repos;
Mais j'excelle à rire, à boire;
Ce sont là tous mes travaux.
Si je fais une chanson,
Bacchus est mon Apollon;
Quand j'écris,
Etant gris,
Je suis un rimeur divin;
Tout mon talent est dans mon vin.

Vous qui savez dans la ville
Ressusciter la gaîté,
Troubadours du Vaudeville,
Je bois à votre santé.
Voulez-vous que vos rivaux
Ne soient jamais vos égaux?
Pour trouver,
Sans rêver,
Bon couplet et gai refrain,
Trempez vos plumes dans le vin.

Enfin, car il est aussi difficile de se borner que de choisir, je citerai *Les amours de Laure*, ronde pour une noce; et, si, comme tout l'indique, c'est pour la noce de sa fille qu'elle a été composée, nous ne féliciterons pas moins le poète de son bonheur que de son talent.

LES AMOURS DE LAURE, ronde.

Air : *L'amitié vive et pure.*

Ma Laure est douce et sage;
Mais je vous dis sans détour,

Qu'avant le mariage,
Elle connaissait l'Amour :
Il la prit dès son aurore.
(On sait qu'il est matinal.)
Ce premier amour de Laure,
Ce fut l'amour filial. (*Bis.*)

Un amour aussi tendre,
Aussi vif, mais plus joyeux,
Vint bientôt la surprendre,
Suivi des Ris et des Jeux ;
De fleurs, ici même encore,
Elle pare son autel :
Ce second amour de Laure,
Ce fut l'amour fraternel. (*Bis.*)

A l'âge où la nature,
Trop prompte à nous enflammer,
A l'ame la plus pure,
Donne le besoin d'aimer,
Un autre amour que j'honore,
Vint briller à ses regards ;
Ce troisième amour de Laure,
Ce fut l'amour des beaux-arts. (*Bis.*)

Un amour plus sévère,
Si vivement l'exalta,
Que fort loin de la terre,
Sur son aile il l'emporta.
Cet amour nous peut encore
Permettre un joyeux refrain.
David dansait bien, ma Laure,
En chantant l'amour divin. (*Bis.*)

Laure comptait tout juste
Déja ces quatre amours-là,
Lorsqu'en voyant Auguste
D'un cinquième elle brûla :
Cet amour qui la colore
D'un incarnat virginal,
Fera le bonheur de Laure,
Car c'est l'amour conjugal. (*Bis.*)

Digitized by Google

Ici, sans jalousie,
De ces amours si nombreux
La troupe réunie
D'hymen célèbre les nœuds :
L'amitié qui les seconde,
Chez nous, avec eux toujours
Chantera gaîment la ronde
De Laure et de ses amours. (*Bis.*)

Favart, dont les couplets sont chantés de tout le monde, et qui méritait si bien de l'être lui-même, trouve un chantre dans son successeur. Il y trouve aussi un juge qui apprécie son talent avec un goût sûr, et rappelle ses titres avec une précision élégante. La chanson qui lui est adressée se termine par un couplet que l'on pourrait appliquer au C. Ségur.

Vous qui voulez, par vos chansons,
Vous faire une gloire immortelle,
De Favart suivez les leçons ;
Qu'il soit votre guide fidelle.
On ne saurait trop copier
Du bon goût ce parfait modèle ;
Nul ne peut le faire oublier :
Heureux celui qui le rappelle !

On distinguera, pour l'invention, et comme offrant un modèle de facilité, sans négligence, la chanson de *l'Origine de la Jalousie*. Pour tenir lieu de toutes les précautions des jaloux, on y donne cette recette :

Aimons, aimons bien,
C'est le seul moyen
De garder nos maîtresses.

Veut-on connaître l'histoire de la *Société des Dîners du Vaudeville* ? La voici en quatre vers, courte et bonne.

Mes chers amis, vivre toujours en paix ;
Rire de tout, manger chaud, boire frais ;

Digitized by Google

Faire en dînant d'assez jolis couplets,
Cet heureux songe est votre histoire.

La chanson, sur *la Naissance du Vaudeville* est un petit drame, et il est charmant.

Enfin, voici un couplet, qui prouve que par fois aussi le Vaudeville pourrait élever la voix. Il se trouve dans la chanson sur *l'Oreiller*.

Sur l'oreiller
La vertu dort comme l'enfance;
Sur l'oreiller
Nul remords ne peut l'éveiller.
Le crime y perd son insolence;
Il est jaloux de l'innocence
Sur l'oreiller.

On trouvera aussi un grand nombre de chansons faites sur un *mot* donné. C'est un des statuts de la *Société des Dîners*. Cette obligation, comme tout ce qui offre une difficulté à vaincre, est à la fois un obstacle et un aiguillon. Ici, jamais la contrainte ne se fait sentir. *Le mot* s'offre naturellement; on le croirait toujours choisi, jamais donné. C'est un petit genre; mais c'en est la perfection.

Je n'omettrai pas de dire que dans ce genre hasardeux, où l'on marche toujours, en quelque sorte, sur la limite des convenances, l'auteur ne l'a jamais franchie. Il a pris pour lui le conseil qu'il donne à ses confrères, dans sa chanson sur *la Gaze*.

Pour faire aimer notre gaîté,
Amis! n'oublions pas la gaze.

Ce précepte est autant dicté par le goût que par la morale, et il n'est violé que par ceux qui ne connaissent ni l'un ni l'autre.

Digitized by Google

Beaucoup de traits piquants, mais généraux : Rien de fâcheux et de direct, voilà encore un des caractères estimables de cette collection. Trop souvent la chanson a été une arme offensive.

Dans le nombre de ces chansons, il en est une moins heureuse par le choix du sujet et par l'exécution ; c'est celle *de l'Ame et du Corps*. Je crois qu'on blâmera aussi ce trait dans celle pour madame L.....

Se voyant moins blanc qu'elle,
Le lys rougit.

Le premier vers est dur, et la pensée est à la fois commune et recherchée. On ne trouverait pas dans tout le recueil un autre exemple de ce défaut.

Je me suis beaucoup étendu sur ces chansons, et on me le pardonnera en faveur de tout ce que j'en ai cité. Je passerai rapidement sur les autres poésies ; mais il en est plusieurs sur lesquelles le lecteur s'arrêtera avec plaisir : *L'Amour ou les Vents alizés*, ou *l'Origine de l'Inconstance*, est une fable, ou plutôt une allégorie, où l'abus de l'esprit se fait trop sentir ; mais la fable *du Lac et des Torrents* est excellente, et n'est pas la seule. Le conte du *Pistolet*, sujet déja traité, et trop souvent peut-être, et un drame de société, grossissent ce recueil, sans ajouter à son prix. Mais qui n'est pas indulgent pour des vers de circonstance, accueillis dans sa société ? Malheureusement le public n'était pas de la fête. Toutefois ces observations ne tombent que sur un très-petit nombre de pièces, et nous en exceptons formellement les chansons.

On distinguera la pièce adressée à l'impératrice de Russie, sur l'influence prédominante du climat ou des lois sur les mœurs, comme celle où l'auteur s'est le plus approché de la haute poésie, et a fait voir qu'il en pouvait soutenir le ton. Il a donné, quant à cette

Digitized by Google

influence, une grande supériorité aux lois sur le climat, en opposition avec l'impératrice, qui avait soutenu l'opinion contraire. Il y a saisi l'occasion de faire noblement sa cour à cette souveraine; et on pourrait dire, en vérité, qu'elle-même, la première, la lui avait faite, en prenant, au 60.me degré de latitude, un tel parti dans cette question. C'était vouloir assurément qu'on eût raison contre elle. L'auteur a bien profité de tous ses avantages; mais avec quelle politesse et quelle grace! Si, comme Voltaire l'a dit quelque part, le premier talent d'un négociateur est de plaire, on conviendra que le choix de Ségur était bon. L'anecdote d'un traité avantageux de commerce entre la France et la Russie, dressé au milieu des fêtes, et écrit avec la plume de l'ambassadeur d'Angleterre, est connue de tout le monde. C'est une gaieté d'un bien bon genre. Le sentiment de Voltaire et le choix de la cour ne pouvaient être mieux justifiés. Nous avons été surpris de ne pas trouver dans ce recueil un quatrain, que nous avions toujours cru de l'ambassadeur de France, et qui méritait bien d'y trouver place. L'impératrice, disait-on, avait donné, en bouts rimés à remplir, ces quatre rimes baroques; *amour*, *frotte*, *tambour*, *note*; et l'ambassadeur les avait remplis sur le champ, de la manière suivante :

De l'Univers entier, Catherine est *l'Amour.*
Dans les plaines de Mars, malheur à qui s'y *frotte.*
La renommée est son *tambour*,
Et la postérité sera son garde *note.*

Si ces quatre vers ne sont pas de l'auteur des chansons, ils pouvaient en être; et leur auteur, quel qu'il soit, a eu là un à-propos et un moment bien heureux.

Si des personnes d'un goût dur ou dédaigneux trouvaient les noms d'ambassadeur et de souverain bien

Digitized by Google

grands pour des jeux si petits, nous leur répondrions par ce passage de l'avant-propos du *Temple du Goût*, de cet homme qui a si souvent donné des formes piquantes à la raison. Les barbares de son temps étaient d'une autre espèce que les nôtres ; mais la même réponse s'applique fort bien aux uns et aux autres ; et, de plus, justifie pleinement, s'il en est besoin, un homme d'état chansonnier. « S'il y a encore, a dit Voltaire, dans « notre nation si polie, quelques barbares et quelques « mauvais plaisants qui osent désapprouver des occu- « pations littéraires, on peut assurer qu'ils en feraient « autant, s'ils le pouvaient. Je suis très-persuadé que « quand un homme ne cultive pas un talent, c'est qu'il « ne l'a pas ; qu'il n'y a personne qui ne fît des vers, s'il « était né poète, et de la musique, s'il était né musi- « cien. »

M.

SPECTACLES.

THÉATRE FRANÇAIS DE LA RÉPUBLIQUE.

DÉBUT de M.lle GROS, *dans* ALZIRE *et dans* ANDROMAQUE.

LES progrès de cette jeune actrice, que tant de dispositions brillantes recommandent à l'indulgence publique, sont assez marqués sans être rapides. Avec une taille d'une élégance rare et d'une majesté prématurée, elle manque souvent de grace et de dignité ; sa voix est douce, étendue et flexible ; mais les intonations en sont monotones et quelquefois forcées : elle surprend, elle entraîne par son énergie et par l'accent passionné qu'elle donne à quelques traits de sentiment ; cependant, il reste toujours dans ses gestes je ne sais quoi de vague et de mal conçu, qui laisse des doutes pénibles sur son intelligence. Ces contrastes qui, malheureusement sont aussi des contradictions, ne

Digitized by Google

peuvent s'expliquer que par sa jeunesse, son inexpérience et le peu de temps qu'on lui a laissé pour étudier un emploi dont tous les rôles doivent être approfondis.

C'est surtout dans *Alzire* que cette inégalité de caractère et d'expression a vivement frappé le spectateur attentif. Le troisième acte de cette tragédie est un des plus beaux qu'il y ait au théâtre. Il faut plaindre les ennemis de Voltaire, qui se condamnent au tourment de le voir et de l'analyser. Trop instruits pour en méconnaître les beautés, trop assidus au spectacle pour n'avoir pas senti l'effet qu'elles y produisent, il ne leur reste d'autre parti que de nier ce qu'ils éprouvent, et de blâmer par système ce qu'ils admirent par conviction. M.lle *Gros* qui, dans ce troisieme acte et surtout dans la scène d'*Alzire* avec *Zamore*, se livrait plus franchement que les critiques, à son émotion et à son instinct, a fait passer, dans tous les cœurs, le charme de cette situation si éminemment tragique. Elle a paru s'élever au dessus d'elle-même ; et fortement soutenue par *Laffond*, elle a rendu avec une expression toujours vraie, toujours frappante, les détails de cette scène sublime qui, traduite dans toutes les langues, a fait verser des larmes chez toutes les nations. — Dans le reste de la pièce, elle a été généralement faible et quelquefois outrée. Cette inégalité choquante l'expose à des reproches sévères, et peut l'éloigner encore, pendant longtemps, du rang qui lui paraît destiné parmi les actrices d'un talent supérieur. Mais elle promet du moins aux connaisseurs, que M.lle *Gros*, bien différente de certains modèles qui ne donnent jamais l'envie de les applaudir, ni le droit de les siffler, n'emploiera pas trente années de sa vie à perfectionner la monotonie de la médiocrité.

Au reste, malgré l'éclat fugitif dont elle a brillé quelquefois dans le rôle d'*Alzire*, il faut reconnaître qu'elle a été plus constamment heureuse dans celui d'*Andromaque ;* soit qu'elle ait été préparée à ce rôle par des études plus suivies, soit qu'une douleur simple et modeste, qui pénètre l'ame par son accent timide et mélodieux, soit plus facile à rendre que les passions tumultueuses d'*Alzire*, placée, pour ainsi dire,

Digitized by Google

entre la nature et la société, tour-à-tour accablée par ses tyrans et par son père, par son amant et par son époux. On a bien remarqué les fautes nombreuses qui lui échappent dans sa diction et dans son jeu. Mais elle a eu fréquemment l'attitude, l'esprit et le caractère de son rôle. Sa sensibilité s'est exaltée dans la scène admirable qui termine le troisième acte d'*Andromaque*, et dans celle qui commence le quatrième. Elle a dit du ton le plus juste, ce vers si naturel et si touchant :

Et quelquefois aussi parle lui de sa mère !

Aussi les applaudissements qu'elle a reçus dans ces deux scènes étaient une véritable récompense, sans cesser d'être un encouragement.

On peut, dès aujourd'hui, prédire à M.lle *Gros* des succès durables, si elle sait apprécier ceux qu'elle obtient dans ce moment ; de tous les piéges qui environnent son inexpérience, les plus perfides sont les éloges intéressés ou peu réfléchis. Si la voix empoisonnée de quelques flatteurs lui persuadait qu'elle est déja M.lle *Clairon*, elle resterait toujours M.lle *Gros*.

Laffond s'est élevé à une hauteur où la louange est moins dangereuse et la critique encore plus utile. Mais il ne faut pas que celle-ci porte sur le caractère de son physique, à moins que l'acteur ne néglige de lui donner ce degré d'expression que l'art peut saisir. On a dit qu'il faudrait la taille et la voix d'Hercule pour représenter *Zamore* : je ne crois pas que ce jeune sauvage, ivré d'amour et de jalousie, dont la valeur audacieuse attaque ses tyrans avec des armes trop inégales, qui succombe au premier choc, et qui borne tous ses exploits à frapper *Guzman* d'un fer imprévu, ait aucun trait de ressemblance avec l'athléte invincible qui terrasse le lion de Némée, et qui étouffe dans ses bras le fils de la Terre. Il me semble que *Laffond*, jouant le rôle de *Zamore*, pour la première fois, en a très-bien saisi le caractère, que son physique n'est pas fort au dessous des dimensions qu'il exige, et qu'il peut se flatter de le rendre avec autant de vérité que de talent, quand il aura mieux calculé l'usage de ses moyens. On a remarqué qu'un excès de

Digitized by Google

chaleur et d'emportement précipite quelquefois son débit, le fatigue, l'épuise, et que l'explosion de sa force éclate avant le moment qui doit produire le plus d'effet. C'est ainsi que, dans ces vers terribles, qui ne doivent être qu'un cri de fureur,

Êtes-vous donc des Dieux qu'on ne puisse attaquer!
Et teints de notre sang faut-il vous invoquer!

Laffond exhale toute la rage de *Zamore* dans le premier, et fait à peine entendre le second.

Je m'arrêterai moins sur le rôle d'*Oreste*, dans *Andromaque*. *Laffond* l'a joué souvent, même dans ses débuts, et il y obtient un succès constant et mérité. Il me semble toutefois que ses progrès sont beaucoup moins sensibles dans ce rôle que dans ceux de *Tancrède* et d'*Orosmane*.

Saint-Phal, acteur aimé du public, et digne d'en être estimé par son caractère, comme par ses talents, a joué *Guzman* dans *Alzire*, et *Pyrrhus* dans *Andromaque*, avec tous les défauts et tous les avantages de la manière qu'il s'est faite, et qu'il ne changera pas. Il y a reçu des témoignages marqués d'une bienveillance méritée; son zèle, son intelligence, un maintien plein de décence et de dignité, l'usage et la connaissance de la scène, l'étude des bons modèles et des traditions, assurent à cet acteur une place distinguée, et rachètent les défauts très-graves que ses efforts n'ont pu corriger. Il n'est déplacé dans aucun des genres qu'il cultive, et sa présence, dans les meilleurs ouvrages, parmi les premiers artistes, ajoute toujours à l'ensemble des représentations. E.

THÉATRE DE LOUVOIS.

DUHAUTCOURS ou *LE CONTRAT D'UNION*, *comédie en cinq actes, en prose.*

ENCORE une pièce de *Picard*; c'est-à-dire, encore un succès.

Durville, homme faible et sans caractère, séduit par

Digitized by Google

l'appas d'une fortune facile, adopte le projet d'une faillite calculée, qui lui est inspiré par un fripon nommé *Duhautcours*, entrepreneur général de toutes les banqueroutes frauduleuses de Paris.— Les mesures préliminaires que commandent la prudence et l'usage, ont été prises par *Durville*. Séparation de bien entre sa femme et lui; 800,000 fr. réalisés dans un portefeuille; un *actif* ostensible, composé de bons effets sur des négociants ruinés, et d'actions sur des corsaires, pris par l'ennemi, rien n'est oublié. Le bilan va paraître; et *Durville*, pour profiter d'un dernier moment de son crédit, donne, ce jour-là même, une fête brillante; moyen très-innocent qui, malheureusement pour les spéculateurs, commence à s'user dans la pratique; mais qui, dans la pièce, produit un effet piquant, et met tous les personnages en situation.— En effet, M. *Crépon*, marchand de modes très à la mode, M. *Fiameschi*, artiste pyrotechnique, vulgairement artificier, et M. *Maraschini*, italien très-délié, docteur dans l'art des glaces et des rafraîchissements, viennent prodiguer leurs talents pour embellir la fête, sans se douter que, dans quelques heures, ils seront appelés à l'assemblée des créanciers. Toutefois, l'italien a des pressentiments sinistres depuis qu'il a rencontré le *Duhautcours* chez *Durville*; il se plaint amèrement des banqueroutes qu'il essuie chaque jour, et trouve tout simple, lorsque tant d'honnêtes gens se dispensent de payer, qu'on fasse du moins payer... *ceux qui payent* : maxime très-accréditée chez les artistes fournisseurs de la république.—Tous ces originaux, et de son côté M.me *Durville*, enchantée de sa parure et des préparatifs de la fête, animent les premiers actes; d'autant plus que sa gaieté, sa folie, son insouciance, les bruits des violons, la joie bruyante des convives, contrastent profondément avec le silence, l'incertitude et l'agitation concentrée de son coupable et malheureux époux.

Cependant tout va bien : la pièce et les préparatifs de la banqueroute marchent ensemble, et le soupçon n'est pas encore éveillé. Le crédit de *Durville* s'augmente de l'éclat de sa maison; *Valmont*, jeune étourdi de sa connaissance, le force de recevoir chez lui

Digitized by Google

20,000 fr. qu'il vient de gagner à la bouillotte, et qu'il veut mettre, dit-il, à l'abri des événements A la vérité *Durville*, à qui les remords ne sont pas étrangers, refuse d'abord, hésite, et se propose de rendre la somme; mais *Duhautcours* observe très-plaisamment que *Valmont la perdrait au jeu;* et les 20,000 fr. vont grossir le porte-feuille du banqueroutier.

Au milieu de tous ces mouvements, *Durville*, prêt à faillir, poursuit avec opiniâtreté M. *Delorme*, l'un de ses locataires, honnête marchand, qui lui doit 2,000 écus; cet infortuné que des pertes trop réelles précipitent vers sa ruine, n'a d'espérance que dans la loyale franchise et l'active bienveillance d'un négociant de Marseille, nommé *Franval*, son protecteur, le parrain de sa fille, et créancier de *Durville* pour une somme de 50,000 fr. A la première nouvelle des malheurs de M. *Delorme*, *Franval* est parti pour Paris. — Un journaliste, qui se pique d'esprit plus que de justice, a dit que c'était fort légèrement, et qu'il pouvait très-bien, sans quitter Marseille, acquitter la dette de son ami. Mais il ne s'agit pas seulement de payer les 2,000 écus que *Delorme* doit à *Durville*. Il s'agit de le préserver d'une ruine inévitable, de réparer ses malheurs, d'arranger ses affaires; et c'est bien assez pour motiver le voyage d'un homme généreux, actif, un peu brusque, et qui n'hésite jamais à prendre un parti.

Franval arrive au moment où le bilan de *Durville* vient d'être déposé. Il se rend à l'assemblée des créanciers, qui remplit tout le quatrième acte, et c'est le tableau le plus vrai, le plus moral et le plus plaisant de tous ceux que présente la pièce. *Duhautcours* y déploie tous ses talents. Placé lui-même parmi les créanciers, avec un titre de 60,000 fr. que *Durville* a eu la faiblesse de lui donner, pour lui tenir lieu de ses honoraires; environné de gens qui jurent et signent pour lui quand il en a besoin, il épuise tous les ressorts de l'intrigue pour faire accepter le *Contrat d'union*, dans lequel *Durville* offre 20 pour 100, sur la masse de ses dettes : il est prêt d'entraîner l'assemblée par ses discours et par l'exemple de ses agents; quand l'honnête *Franval*, qui perce d'un coup-d'œil ce mys-

Digitized by Google

tère d'iniquité, révèle avec énergie la turpitude de ces négociations, refuse de signer, achète les titres des véritables créanciers, et menace les faussaires de les poursuivre criminellement. Les uns se trahissent; les autres se sauvent, et l'assemblée est dissoute.

Avec le cinquième acte, commencent les inquiétudes de *Duhautcours*, et les remords de *Durville*, qui prennent bientôt un caractère plus décidé. Le premier s'efforce vainement de séduire *Franval*, en lui offrant le remboursement de sa créance. Le second, désespéré, s'indigne contre son perfide conseiller, renonce au projet honteux de sa banqueroute, et remet entre les mains de sa femme le porte-feuille de 800,000 livres, pour qu'elle paraisse à sa place, et satisfasse tous les créanciers. Alors, l'infatigable *Duhautcours*, qui veut absolument recevoir le prix de son travail, se retourne, et présente le billet de 60,000 francs dont il est porteur. Mais *Franval* a fait acheter, à vil prix, les effets de ce fripon décrédité. Il a même acquis un titre qui lui donne prise de corps contre lui. *Duhautcours* ne résiste pas à ce genre de raisonnement; il s'éloigne, et la pièce finit par le mariage de la fille de M. *Delorme*, avec un neveu de *Durville*, qui lui abandonne désormais la direction de son commerce et les affaires de sa maison.

Je n'ai rien dit encore de ces deux personnages épisodiques; l'un me semble inutile et froid; l'autre, qui prend plus de part à l'action, et qui intéresse par le contraste de ses principes avec ceux de son oncle, n'est pas assez développé. Il serait facile à *Picard* de lui donner plus d'influence sur le changement de *Durville*. Je crois aussi que, pour mieux motiver le dénouement, il faudrait annoncer plutôt et peindre plus fortement la faiblesse et les remords de celui-ci. *Durville* est un peu trop librement le complice de *Duhautcours* dans les trois premiers actes, pour qu'il puisse me ramener, dans le dernier, à des sentiments favorables pour lui. Quand un personnage doit échapper au mépris, à la fin de la pièce, il faut éviter de l'avilir au commencement.

Je crois devoir ces observations à l'auteur ingénieux et fécond qui vient d'enrichir son théâtre de cette nouvelle comédie. Il est aisé de voir, par une simple analyse, combien elle mérite d'estime et de succès. Le but

Digitized by Google

en est moral; le plan fortement conçu, l'exécution pleine de vérité, de naturel et de traits de comique excellents; il y a des négligences dans le style. L'auteur qui sentait mieux que personne la profondeur et les ressources du sujet, devait peut être à sa gloire de le traiter en vers, et d'en faire un des titres principaux de sa réputation littéraire. Tel qu'il est, on ne peut qu'applaudir à la rapidité du dialogue, à sa simplicité, quelquefois encore à sa force et à sa finesse, toujours exemptes de recherche, d'affectation et de mauvais goût. Presque tous les caracteres en sont dramatiques, et l'ouvrage offre une foule d'aperçus très-fins sur les mœurs du temps et la société de Paris.

Parmi les acteurs, ceux qui m'ont paru mériter le plus d'éloges, sont les CC. *Barbier* et *Vigny*, chargés des roles de *Duville* et de *Duhautcours*. E.

ANNONCES.

ABRÉGÉ de l'Histoire d'Angleterre, depuis l'invasion de Jules-César, jusqu'à l'expédition d'Egypte, par les Français, et le combat naval d'Aboukir; par Gold-Smith, auteur du Vicaire de Wakefidel, de l'Histoire Romaine et de la Grèce, etc. etc.; deux volumes *in*-12, de 750 pages, et ornés de 36 portraits, gravés en taille-douce, traduit de l'anglais. Sur la *dernière* édition; prix 5 liv. pour Paris, et 7 liv. franc de port; papier vélin, 10 fr. et 12 fr., franc de port. A Paris, chez Dentu, imprimeur-libraire, palais du tribunat, galerie de bois, n.° 240.

VOYAGE dans la partie méridionale de l'Afrique, fait dans les années 1797 et 1798; par John. Barrow, ex-secrétaire du lord Maikarney, et auditeur-général de la chambre des comptes du Cap-de-Bonne-Espérance; contenant des observations sur la géologie, la géographie, l'histoire naturelle de ce continent, et une esquisse du caractère physique et moral des diverses races d'habitants qui environnent l'établissement du Cap, suivi de la description de l'état présent, de la population et du produit de cette importante colonie; traduit de l'anglais, par L. de Grandpré, auteur du Voyage à la côte occidentale d'Afrique, dans l'Inde et au Bengale; 2 vol. *in*-8.° sur carré fin, orné d'une très-belle carte d'Afrique; prix,

Digitized by Google

9 . fr. et 12 fr. , franc de port , par la poste ; *idem*, papier vélin , 18 fr. et 21 fr. , franc de port. A Paris, chez Dentu , imprimeur-libraire , palais du tribunat, galerie de bois , n.° 240.

Le SONGE de Lucien , la Fable des Alcyons , et le Misanthrope , du même auteur , traduits en français par P. F. Lavau , professeur de langues anciennes à l'école centrale de Seine et Oise , avec des Remarques Elémentaires ; à Paris , de l'imprimerie de Didot jeune. An IX. — 1801.

On sait assez que les auteurs latins rappellent continuellement , par leurs éloges ou par leurs imitateurs mêmes , les modèles qu'ils aimaient à suivre. C'est ainsi que les latins , à leur tour , ont pu laisser à la postérité de si beaux monuments de leur propre génie.

Le C. Lavau voudraient ranimer l'étude de la plus belle et de la plus riche des langues. Il met ici , à la portée des commençants , quelques-uns des ouvrages de Lucien. Toutes les difficultés sont aplanies par des remarques élémentaires sur les diverses parties de sa traduction ; par le soin qu'il a pris de faire connaître les diverses significations des verbes grecs , l'acceptation de leurs modes , la combinaison de leurs temps , et leurs variations ; d'appliquer enfin constamment , sur le texte , les règles de la grammaire. Il indique , avec exactitude , les racines de tous les mots du texte , et les termes français qui en sont dérivés , attention d'autant plus louable , que la langue de l'Histoire Naturelle , celle de la physique , de la chimie , de la médecine et des mathématiques sont presque entièrement grecques. Sans doute le succès de cet ouvrage engagera l'auteur à faire , sur quelques poètes , le travail qu'il vient d'exécuter sur Lucien.

LETTRES sur les Etudes et leur rapport avec l'entendement humain et avec la morale , *ou* Conseil à un jeune homme qui veut perfectionner son éducation pour s'occuper avec avantage des affaires civiles ; par Delpierre (du Tremblay) ; à Paris , chez Desenne et Goullet , palais du tribunat ; chez Nyon , pavillon des Quatre-Nations , et Beauchamp , boulevart Montmartre ; prix , 1 fr. 50 c. pour Paris ; 2 francs pour les départements.

Digitized by Google

POLITIQUE.

EXTÉRIEUR.

Suite de l'essai sur les forces militaires de l'empire Ottoman *.

De l'armée Turque en général.

Il résulte du recensement des diverses armes dont nous avons parlé, que la force numérique de l'armée ottomane n'excède point 172,500 combattants; dont 100,000 d'infanterie, 70,000 de cavalerie, et 2,500 d'artillerie.

Supposons-là de 200,000 hommes, il est évident, pour tous ceux qui connaissent sa composition, qu'elle ne pourrait même résister à 30,000 hommes bien aguerris.

Qu'on se représente ces 200,000 hommes, multitude sans ordre et sans discipline, sans aucune connaissance des évolutions, ni du maniement des armes; les uns à peine armés d'une courte carabine, les autres embarrassés de fusils trois fois aussi longs; des fantassins presque nus, des cavaliers enveloppés dans leurs 3 ou 4 pelisses; ceux-ci chargés d'une lance, d'une hache d'armes, d'une massue, de deux pistolets, de trois javelots, d'un sabre, d'un coutelas, d'un mousqueton, d'une rondache, d'un poignard; ceux-là portant un coutelas ou un pistolet, quelquefois un bâton; des cavaliers, les uns montés sur des chevaux vigoureux, les autres se traînant sur des chevaux étiques; que l'on imagine ces hordes demi-sauvages, n'allant à la guerre que dans l'espoir de piller leur

* Voyez le dernier Numéro.

Digitized by Google

propre pays, marquant leur passage par les atrocités et les brigandages de tout genre, et l'on connaîtra une armée ottomane; on saura ce qu'elle est, et ce qu'elle peut. Arrive-t-on en un lieu de campement? la tente du chef est placée au centre sur un tertre : puis, sans ordre, la soldatesque se répand à l'entour : quelques sentinelles, posées çà et là, s'asseyent, fument et s'endorment.

L'esprit qui anime de pareilles troupes est le même qui gouverne tout l'empire. C'est un mélange, à la fois odieux et ridicule, d'ignorance et de fanatisme, de poltronnerie et de jactance. Ils tremblent si un officier leur raconte comment les Russes ont remporté une grande victoire avec un canon que mille bœufs traînaient à peine; mais bientôt ils se rassurent : un dévot leur apprend qu'il existe, dans l'armée musulmane, un *cheik*, armé d'un sabre merveilleux, qui, s'alongeant au moment qu'il frappe, peut trancher, d'un coup, 10,000 têtes d'infidelles. Je supprime une foule de traits semblables *.

Mais à quoi attribuer un tel oubli ou une telle dégradation des facultés de l'homme? Une des causes les plus apparentes est, ce semble, le fatalisme.

Cette doctrine malheureuse laisse à peine quelque énergie aux Turcs : elle leur ôte même ce sentiment d'honneur, le dernier qui expire dans l'ame d'un militaire. Indifférents à tout, ils ne profitent ni de leurs victoires, ni de leurs défaites. Ils semblent se résigner à la bonne comme à la mauvaise fortune. S'ils sont battus, ce n'est pas que l'ennemi ait mieux pris ses

* Les Drogmans, en faisant part à la Porte des succès de nos armées, avaient traduit littéralement des gazettes où il était question d'artillerie volante. Les ministres ne doutèrent pas que nous n'eussions le secret de faire voler des canons.

Digitized by Google

mesures, ou leur ait opposé des troupes mieux aguerries ou mieux disciplinées; ils se disent : *Comment résister à Dieu et à son Prophète?* Ainsi leurs défaites sont sans honte, et leurs triomphes, sans gloire.

C'est encore le fatalisme qui, comme une digue insurmontable, s'oppose à ce que les sciences puissent jamais étendre leur cours chez les Turcs. Quel besoin ont-ils d'étudier, puisque les lumières ne peuvent rien contre la destinée? Aussi les officiers demeurent-ils ineptes comme les soldats. Ils ne distinguent, sur les cartes géographiques, que des lignes, des points et des couleurs *.

On ne doit pas s'étonner que des officiers qui ignorent souvent jusqu'au nombre des soldats qu'ils ont sous leurs ordres, manquent entièrement de prévoyance pour assurer leur nourriture. Ils ne songent jamais à former des magasins de vivres, et se reposent sur l'arrivée incertaine de convois qui viennent quelquefois de 400 lieues. Si la marche de ces provisions est retardée par les pluies ou par toute autre cause, la famine est aussitôt dans l'armée, et les Turcs qui ne sont que trop portés à la désertion, profitent de ce prétexte. L'automne souvent en donne le signal : cette saison augmente les fatigues de la campagne; les froids se font sentir, et la plupart des soldats, nés dans les pays chauds, y retournent en foule. En vain place-t-on des compagnies pour les arrêter. Elles sont ou forcées de céder à la multitude des fuyards, ou trop contentes de se joindre à eux. Il faut renouveler l'armée pour la campagne suivante, et comme les levées se font avec peine, il est rare que les recrues soient réunies avant le mois de juin.

* Un pacha à deux queues, et qui avait longtemps fait la guerre, se fâchait de ce qu'il ne voyait représenté que par un point un village de Natolie, où il était né. *Au moins*, s'écriait-il, *s'il était grand comme le pouce!*

Digitized by Google

Mais c'est surtout dans les revers, que la désertion et le désordre sont portés à leur comble. Les piétons tuent les cavaliers pour avoir leurs chevaux, et le pauvre profite de la confusion pour piller le riche. Une armée turque, battue, est anéantie.

Nous nous sommes étendus sur les défauts de l'armée ottomane; parlons maintenant de ses bonnes qualités, elle en a de remarquables.

La frugalité est la première vertu du soldat, et aucun, au monde, ne la porte plus loin que le turc. Une ration de riz et un peu de *manteigner* pour l'assaisonner, lui suffisent avec un morceau de pain, moins pour le manger que pour essuyer ses doigts. Il est satisfait de cette nourriture, et se croit dans l'abondance, s'il peut y ajouter un peu de café.

Son habit, ample et drapé, gênant dans les mouvements rapides, est très-commode pour le bivouac. Le plus grand nombre des Turcs, même un peu aisés, se servent rarement de lit.

Il faut convenir que l'ignorance et le fanatisme des Turcs rendent d'abord leur attaque impétueuse : une confiance aveugle les précipite. Mais si leur premier choc n'est pas un triomphe, le second est une défaite, et leur défaite, une déroute. La résistance les décourage d'autant plus qu'il s'y attendent moins. Au reste, ces Osmanlys si peu redoutables en campagne, défendent opiniâtrement les places. Le manque de tactique et le mauvais usage des armes, se fait moins sentir chez des soldats qui se battent derrière un mur : d'ailleurs les garnisons étant permanentes, ceux qui les composent ont à défendre leur famille et leurs propriétés, et l'excès de la résistance est dû à l'excès de la crainte. Ils n'osent pas compter sur une capitulation ; comment se fieraient-ils à la bonne-foi d'un ennemi qui, dans leur position, ne compterait pas impunément sur la leur ?

Digitized by Google

ARMÉE NAVALE.

La marine des Turcs n'est pas proprement déchue. Elle est restée à peu près au même point qu'était celle de tous les peuples d'Europe au 15.e siécle. Ils n'ont point eu, comme les autres nations, de colonies lointaines à conserver, de commerce étranger à soutenir, de conquêtes à entreprendre. Malgré l'immense étendue de leurs côtes, leur navigation ne s'est point perfectionnée. La promenade fastueuse que leur flotte faisait, chaque année, de Constantinople à Alexandrie, n'était que d'ostentation, et ne servait qu'à entretenir à la fois leur orgueil et leur ignorance.

Les efforts du fameux capitan pacha Hassan, ceux d'Hussien, capitan pacha actuel, et beau-frère du sultan, les talents et le zèle des CC. Leroy et Brun, ingénieurs-constructeurs, l'activité du C. Petit, n'ont eu d'autre résultat que de garnir l'arsenal de Constantinople d'une douzaine de vaisseaux plus ou moins bons, de 8 à 10 frégates et de plusieurs jolis bâtiments légers. On a d'ailleurs cherché vainement à créer une marine à l'empire ottoman : on a inutilement tenté d'instruire les Turcs dans l'architecture navale, l'hydrographie et le pilotage; on ne voit pas même chez eux un bon manœuvrier. Si leurs escadres peuvent tenir la mer, elles le doivent aux talents des renégats et des pilotes européens qui les conduisent.

Quel peuple cependant est plus heureusement situé pour la navigation? Environ mille lieues de côtes en Europe, en Asie et en Afrique devraient fournir à la Porte un nombre innombrable de matelots. Mais tout ce qui est turc, est trop paresseux pour agir, trop insouciant pour apprendre, et le gouvernement craint

Digitized by Google

de confier des armes aux descendants des Grecs, si loin pourtant de leurs ancêtres. Quand il se décide à les employer, il choisit les plus lâches, et les avilit encore par l'oppression. S'il reste à quelques-uns un sentiment généreux, ils sont plutôt les ennemis secrets que les défenseurs de leurs vils tyrans. Mais ces Grecs ne sont, en général, que des machines que les coups font mouvoir, tandis que les matelots turcs surchargent le navire, fument ou dorment durant la manœuvre, et ne donnent un coup de main qu'à la dernière extrémité.

Il faut compter parmi les causes qui concourent à la nullité de la marine ottomane, cette ignorance où végète toute la nation, d'où résulte le manque absolu ou l'extrême rareté des cartes et des livres nécessaires aux marins; la crainte des corsaires sous pavillon maltais, crainte qui réduisit longtemps le pavillon ottoman au plus timide cabotage; et le grand nombre d'armateurs français qui, dans les mers de la Turquie, obtenaient la préférence tant à cause de la bonne construction et de la bonne manœuvre des bâtiments, qu'à raison de la sauve-garde de notre pavillon, plus respecté que le pavillon turc lui-même, par les escadres et dans les ports du Grand-Seigneur.

On peut conclure de cet état de choses, que l'armée maritime des Turcs est encore inférieure à leur armée de terre. Il ne faut pas oublier les guerres de 1769 et de 1787, contre la Russie, toutes deux si fatales à la Porte : cependant son escadre tint seule la mer en 1788, et força les Russes à rester dans leurs ports. Ce moment passager de grandeur n'est plus qu'un souvenir; et à peine ils sont jaloux de le conserver. Des officiers français qui avaient fait, en l'an 3, une campagne sur une corvette turque de 28 pièces de canon, racontaient qu'un corsaire maltais, de 12

Digitized by Google

canons, l'aurait facilement enlevée, à la vue de l'escadre du capitan pacha, s'ils n'eussent aidé le Reys de leurs conseils et même de leurs bras; car l'équipage était frappé d'une telle terreur, que ce ne fut qu'à coups de bâton qu'on put le remettre à la manœuvre.

On pourrait multiplier de pareils exemples; mais qu'il suffise d'ajouter que six vaisseaux turcs ont fui plus d'une fois pendant le blocus de Corfou, devant le seul vaisseau français, le *Généreux*, et n'osaient tirer sur lui qu'à la distance de cinq à six portées de canon.

Il n'est peut-être pas indifférent d'observer que les soldats de marine portent le nom de *levendy*, qui signifie insubordonnés, mutins, et cette dénomination conviendrait assez à toutes les troupes ottomanes.

D'après cet aperçu, toutes les facilités que présente la Turquie pour les constructions navales, deviennent inutiles ou dangereuses. Un constructeur européen, à Constantinople *, peut trouver sur les vaisseaux francs des ouvriers capables de le seconder : les forêts des bords de la mer Noire, les mines de cuivre de Tocal, les fers de la Russie, lui fournissent abondamment tout ce qui lui est nécessaire. Mais de quoi servent tous ces avantages à la puissance qui les néglige ou les méconnaît? Il ne se lance pas un vaisseau des ports ottomans, que la Russie ne puisse inscrire d'avance sur la liste des siens? Si de bons marins, sans vaisseaux, sont inutiles à un état, des vaisseaux sans bons marins lui sont nuisibles, puisqu'ils ne servent qu'à grossir les forces de ses ennemis.

* Les Turcs n'ont un arsenal de marine que dans leur capitale; mais ils construisent aussi aux Dardarnelles, à Mételin, à Erckli sur la mer Noire, et à Boudraun.

Digitized by Google

Sur Dresde et ses environs *.

Les grandes et superbes avenues qui conduisent à la résidence des électeurs de Saxe, vous annoncent, au premier aspect, le centre de l'urbanité germanique, l'asile des graces et des arts dans le nord. Presque de tous côtés, on arrive à travers de beaux ombrages, et après avoir parcouru des campagnes riantes, où l'art le dispute sans cesse à la nature.

Si vous entrez par la ville neuve, une allée large et parfaitement entretenue vous mène à une vaste place, sur laquelle s'élève une belle statue équestre. En un instant vous êtes en face du pont magnifique jeté sur l'Elbe.

De là qu'on porte ses regards à droite ou à gauche, on est frappé de la richesse du pays que ce fleuve arrose, et de la beauté de l'horizon terminé par des montagnes d'une médiocre élévation, qui présentent un mélange heureux de terres cultivées et de forêts de la plus belle verdure.

Dès le milieu du pont s'offre en perspective, à droite, une église moderne d'une architecture élégante; à gauche et dans l'enfoncement, le dôme sombre **, et par là même plus majestueux d'un temple antique; en face le château électoral qui précède une place très-vaste, mais irrégulière. Enfin on arrive entre deux bâ-

* Ces détails sont tirés en grande partie d'un ouvrage qui a paru l'année dernière à Berlin, en forme de lettres, et sous le titre trop modeste d'*Esquisse*.

** Cette teinte en effet semble nécessaire pour imprimer aux beaux monuments quelque chose de religieux et de sublime. On relit sur ces pierres grisâtres des vieux murs, les révolutions des empires, la longue liste des générations qui ne sont plus, et toutes les injures des ans.

Digitized by Google

timents d'une masse imposante, au débouché d'une belle rue qui, à travers une place plus vaste encore, conduit à *l'hôtel de Saxe*, l'une des plus grandes auberges de l'empire, et dont la position est des plus agréables.

Veut-on jouir de la plus magnifique vue qu'offre la Florence de la Germanie, il faut monter, par une belle soirée, sur le bastion qui domine ce qu'on appelle le *village Italien*. L'ame s'exalte et s'agrandit à l'aspect de ce bassin bien plus vaste que celui de Florence; l'œil embrasse à la fois, et détaille, sans confusion, toutes les beautés que présente le côté du midi de la montagne, la longue terrasse du palais et du jardin de Bruhl (l'un des principaux ornements de Dresde), la foule empressée qui va et revient sans cesse de la Ville-Neuve à l'ancienne ville, le mouvement, le bruit des chevaux et des voitures qui volent et roulent de l'une à l'autre rive sur les arches hardies du plus beau pont de l'Allemagne *. D'un autre côté, le curieux admire le palais du Japon, qui élève ses dômes orgueilleux du milieu des bosquets environnants, et reçoit les derniers rayons du soleil. Après avoir joui du reflet de ces rayons sur la surface du fleuve, l'œil ébloui se repose sur l'extrémité verdoyante de cette pompeuse allée, qui dans son cours, presque interminable, se prolonge jusqu'à Ubigaw, en parallèle avec le lit de l'Elbe; les troncs vigoureux de ses arbres bravent depuis un siécle la fureur des glaces et des inondations.

Qu'on se promène par un beau jour sur les trottoirs du pont; des balcons élégants, à balustre de fer, invitent à s'asseoir pour contempler les riches vignobles qui s'étendent sur une côte d'environ trois lieues de longueur, s'élèvent en amphithéâtres parsemés de

* Ce pont a 400 pas de longueur.

Digitized by Google

maisons de plaisance, et qui, tantôt, tapissent jusqu'au sommet des coteaux, tantôt se couronnent d'arbres touffus. Quelques-unes de ces vignes sont, pour ainsi dire, des promenades publiques; le goût et l'opulence y prodiguent les embellissements pour mieux satisfaire la curiosité des étrangers, et c'est là que se déploie toute l'amabilité saxonne. Toutefois la gaieté n'admet point ici d'enjouement excessif; mais dans le temps des vendanges, les plaisirs et la joie qui animent les Saxons, rappellent assez bien l'image des fêtes que chérit la Toscane.

Le fleuve roule majestueusement son onde au pied de ces riches coteaux; rien n'égale l'activité des nautonniers, qui le traversent et se croisent en tout sens. La navigation de l'Arno offre un mouvement continuel: la navigation de l'Elbe, encore plus brillante et plus animée, complète, en achevant le tableau, l'enchantement du voyageur.

Les maisons de Dresde sont d'une belle simplicité; mais les palais y sont rares: le château électoral est lui-même insignifiant à l'extérieur, quoique supérieur à plusieurs autres résidences par la richesse et le goût de l'ameublement.

Les deux palais des princes Antoine et Maximilien, situés l'un dans le faubourg Frederichstadt, l'autre hors du Seethor, méritent d'être vus. Ils sont d'un goût moderne, d'une architecture agréable, accompagnés de jardins moitié anglais, moitié français, qui offrent de jolis détails. L'entrée en est permise au public.

Parmi les jardins qui se trouvent hors de la ville, le plus vaste est le jardin électoral de 2500 pas de long sur une largeur considérable; il n'en est pas plus fréquenté. Il offre quelques grandes allées, mais peu de variété; un bosquet en fait partie, mais il est réservé à des faisans. On y trouve de belles statues. De

Digitized by Google

temps en temps de beaux concerts y attirent une grande affluence due à la parfaite exécution des plus précieux morceaux des Naumann et des Schuster.

La foule se porte plus volontiers au jardin de Richter, où se donne régulièrement, toutes les semaines, un concert, sans compter les fêtes particulières, les illuminations, etc.

Hors de la barrière de Blascwitz, sur le bord de l'Elbe, s'étend une prairie destinée à une fête annuelle, populaire; c'est la fête de la *Cible*, spectacle intéressant et curieux auquel on ne saurait assister sans une douce émotion. On se plaît à voir cette multitude de tous âges, de toutes conditions, livrée aux impressions de la joie, sans tumulte et sans désordre. C'est en même temps une sorte de foire. Pendant plusieurs jours les ateliers sont déserts : hommes, femmes, enfants, tous veulent jouir de ce divertissement qui rassemble 5 à 6000 ames. Danse, musique, feux d'artifice, illuminations, rafraîchissements, tout y est prodigué.

Une belle allée conduit hors de la ville à des bains où rien ne manque de ce qui peut attirer les amateurs. Des concerts multipliés, des comédies et des ballets que donnent de petits enfants, sont les moindres plaisirs de ces réunions. On y trouve une société nombreuse et brillante, où les femmes saxonnes se distinguent éminemment par la beauté de leurs traits, leur vivacité, leurs manières et leur bon goût.

Nous arrivons à un paysage vraiment agreste et romantique, au site le plus pittoresque et le plus délicieux : ô Terni! ô Tivoli! ô charmants vallons de la Suisse! Vous êtes perdus de réputation si quelque enchantement vient à faire jaillir d'un des rochers de Tarand une seule de vos cascades. C'est le nom du plus aimable canton auquel il ne manque que ce seul agrément. Qu'on se figure une bourgade dont la grande rue cir-

Digitized by Google

cule inégalement pendant un quart de lieue entre des rochers, des ruines, des monticules et de jolis bosquets ; un ruisseau limpide serpente sur un lit rocailleux, tantôt à travers cette rue, tantôt dans sa longueur. Des maisonnettes, la plupart jolies, sont éparses sur les hauteurs inégales qui encadrent le village. Les débris d'un antique château, au centre de ces habitations villageoises, dominent toute l'enceinte ; des sentiers en tout sens montent, descendent, percent à travers les bois qui tapissent les différents coteaux. Des reposoirs, placés avec goût, aux points de vue les plus piquants, servent à délasser le promeneur, et le rendent attentif aux belles scènes qui se déployent sous ses yeux. Là c'est un étang dont l'onde pure et transparente réfléchit les arbres environnants ; ici un boulingrin avec une jolie fabrique, plus loin, c'est le torrent dont les flots mugissent, écument et bondissent, irrités des obstacles que leur opposent les rochers ; ailleurs, cette masse d'eau coule tranquillement sur un pré d'une verdure éblouissante, « car « le vert est plus vert ici qu'en tout autre lieu. » J'aperçois un temple ; j'y monte, ou plutôt j'y suis insensiblement porté par les mille détours qui me déguisent la montée en m'offrant une variété infinie de points de vue. Arrivé au sommet, c'est là que mon œil plonge avec délices sur les détails de ce charmant vallon. Parcourez les environs de Dresde : presque tous vous offriront, réunies avec la même perfection, les beautés de l'art et celles de la nature. Mais il est temps de rentrer dans la ville, et d'admirer les collections qu'elle possède en tout genre.

Les chef-d'œuvres des Titien, le Guide, le Corrège, Rubens, Battoni, le Poussin, et de beaucoup d'autres que renferme *la galerie*, sont si nombreux et en même temps si connus, que nous ne nous arrêterons pas à les

Digitized by Google

détailler. Des artistes de tous les pays y viennent sans cesse payer leur tribut d'admiration, étudier des modèles, prendre et donner des leçons. Le polonais s'exerce à côté du flamand, l'italien près du russe ou du suédois, l'anglais s'y distingue par le nombre de ses élèves et sa conversation animée.

Le *Zwinger* offre un dépôt unique, peut-être, par l'universalité de ses gravures et de ses dessins.

La *bibliothéque* se fait remarquer par la beauté, la propreté, les décorations de ses salles, et l'ordre parfait qui y règne.

Dans le *palais du Japon*, quelle immense collection de statues, de bustes, etc. chef-d'œuvres antiques, qui n'ont, dans toute l'Allemagne, aucun objet de comparaison, et qui la plupart le disputent à ceux de Paris et d'Italie! On y distingue les trois célèbres statues déterrées dans les fouilles d'Herculanum, merveilleuses surtout par la draperie, et que le roi Auguste acquit pour la modique somme de 6000 écus saxons.

Parmi les divers cabinets de curiosité, on admire particulièrement la *chambre verte*; énorme magasin de bijouterie de toute espèce, formé de huit salles qui se suivent, plus curieuses ou plus magnifiques les unes que les autres, presque toutes parquetées en marbre, et ornées de glaces qui répètent et multiplient les prodiges des arts.

Quoique cette ville ne fasse pas un commerce aussi considérable que semblerait le permettre sa position, elle offre cependant plusieurs manufactures intéressantes. On peut citer, avec confiance, ses fabriques de galons d'or et d'argent, dont il se fait une grande exportation chez l'étranger; la belle fabrique de tapisseries en papier, l'une des branches d'industrie où le génie allemand l'emporte sur celui des Anglais. Les

Digitized by Google

ouvrages d'orfévrerie et de joaillerie qui se font à Dresde, sont connus de toute l'Europe, ainsi que ses instruments de musique, orgues, hautbois, clairons, cors-de-chasse, et surtout les flûtes traversières. La fabrique de Macaronis jouit d'une réputation qui l'égale presque à celle d'Italie; mais une manufacture justement célèbre est sans contredit celle de porcelaine à Messein, petite ville sur l'Elbe, à une demi-journée de la capitale; ses ouvrages sont trop connus pour en parler. Il existe dans le palais du Japon une collection des plus anciennes pièces de cette porcelaine, outre une quantité de porcelaines du Japon et de la Chine, qu'on estime plus d'un million.

INTÉRIEUR.

Le C. Pichon, commissaire général des relations commerciales à Philadelphie, mande, en date du 14 prairial, que le C. Victor Hugues est généralement estimé dans toute l'Amérique. Depuis deux ans que le C. Victor Hugues est commissaire du gouvernement à Cayenne, la colonie est considérablement améliorée.

Le premier consul a ratifié la convention qui rétablit les anciennes relations d'amitié entre la République française, et les Etats-Unis d'Amérique. Déja les négociants de l'un et de l'autre pays avaient repris leurs opérations avec confiance, et l'union des deux peuples faisait pressentir que leurs gouvernements s'accorderaient bientôt. C'était une querelle de famille, que de simples explications devaient terminer.—A l'audience ordinaire des ambassadeurs, le 17 thermidor, M. Murray, ministre plénipotentiaire des Etats-Unis, a présenté au premier consul M. Story, citoyen des Etats-Unis.

A la même audience, M. le baron d'Ehrensward,

Digitized by Google

envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de sa majesté le roi de Suède, a remis ses lettres de créance. —M. de Kalitcheff s'y est aussi trouvé comme ministre plénipotentiaire de sa majesté l'empereur de Russie pour le rétablissement de la paix; et M. le baron de Dreyer, comme envoyé extraordinaire de sa majesté danoise.

Le général Macdonald, ambassadeur de la république fançaise près le Danemarck, est arrivé à Copenhague, le 5 thermidor. Il succède au C. Bourgoing, nommé ambassadeur auprès de la cour de Stockholm.

Le 16 thermidor, l'amiral Nelson, avec trente bâtiments de guerre de toutes grandeurs, a paru devant Boulogne. Une division de notre flottille légère était mouillée à 500 toises, en avant de l'entrée du port. L'amiral anglais a vainement tenté de la faire rentrer. Plus de 900 bombes, lancées par l'ennemi, n'ont tué ni blessé personne. Deux chaloupes canonnières, endommagées, ont été sur le champ remises en service. Le 17, la flotte anglaise a disparu. Le combat a eu lieu à la vue des côtes des deux pays. C'est le premier de cette nature.

Le comte de Ventura, en qualité de plénipotentiaire de S. M. Louis I.er, a pris, en son nom, possession de la Toscane. Il a reçu, à Florence, le 2 août (14 thermidor), le serment des Toscans, avec une grande pompe et au milieu des acclamations d'un peuple nombreux.

Dans la séance du 18 thermidor, le premier consul a fait part au conseil d'état de la convention faite avec le cardinal Gonsalvi, et de tous les arrangements pris, de concert avec la cour de Rome, pour finir toutes les discussions et terminer radicalement les querelles religieuses. Le gouvernement est fondé à espérer que,

Digitized by Google

sous peu de mois, les prêtres, dits constitutionnels, ceux qui ont fait la promesse de fidélité, et tous les autres, réunis de sentiments et d'opinions, s'occuperont paisiblement du soin de leur ministère, et qu'aucun d'eux n'oubliera que ce ministère est un ministère de paix, de concorde et d'union. (*Journal officiel.*)

Le 16 thermidor, le ministre de l'intérieur a posé la première pierre de la *Bibliothèque nationale de musique*, dont l'établissement est ordonné par la loi du 16 thermidor an 3, dans l'enceinte du *Conservatoire*. — Le 18, il a distribué les prix aux élèves du Collége de Paris. On aime tout ce qui rappelle ces jours de gloire de l'ancienne université.

Le C. Cadet-Devaux, que plusieurs découvertes intéressantes, en matière d'économie domestique, ont placé depuis longtemps au nombre des savants les plus utiles, a fait de nouvelles expériences sur la *peinture au lait*, substituée pour les bâtiments à la peinture à l'huile. Il la recommande surtout aux administrations hospitalières comme le moyen le plus efficace, en même temps le plus économique, de détruire, ou même de prévenir la méphitisation des murs, cause trop fréquente et trop négligée d'insalubrité. La toise de cette peinture, en substituant la chaux au blanc d'Espagne, ne reviendrait qu'à 5 centimes.

L'ancienne académie de Nîmes est rétablie sous le nom de *Lycée du Gard*.

Les travaux sont commencés pour la construction des trois ponts qui doivent être établis à Paris, et du monument qui sera élevé sur la place Thionville, en l'honneur du général *Desaix*.

L'ignorance toujours présomptueuse, et la crédulité toujours aveugle, sont de vieux maux que le temps ne

Digitized by Google

corrige guère. On s'est plaint partout de l'impéritie meurtrière de cette foule de sages-femmes, qui, sans la moindre instruction, par l'appât du gain, ou par d'autres motifs plus criminels encore, exercent la profession la plus importante, la plus pénible et la plus délicate. Aussi combien d'enfants pourraient leur redemander leurs mères, et combien de mères leurs enfants! La plupart de ces sages-femmes, principalement dans les campagnes, ne sauvent l'un qu'aux dépens de l'autre; souvent même tous deux sont victimes. Déja plusieurs préfets ont fait ouvrir dans leurs départements des cours publics et gratuits d'accouchement. Le C. Jean-Marc Duclos, accoucheur à Toulouse, ex-chirurgien en chef des armées de la république, a ouvert un pareil cours dans cette ville. Un grand nombre d'élèves le suivent assidument, et plusieurs lui font espérer la plus douce récompense de ses leçons et de son zèle

---

Un avis du ministre de l'intérieur, annonce que conformément à ce qui est prescrit par la loi du 25 frimaire an 8, les examens pour l'admission à l'Ecole Polytechnique seront ouverts dans les communes ci-après; savoir:

Paris, le 1.er jour complémentaire de l'an 9;
Nantes, le 1.er jour complémentaire de l'an 9;
Rennes, le 4.e jour complémentaire;
Caen, le 6 vendémiaire, an 10;
Rouen, le 11 vendémiaire;
Dunkerque, le 17 vendémiaire;
Gand, le 22 vendémiaire;
Lille, le 27 vendémiaire;
Tours, le premier jour complémentaire de l'an 9;
Angoulême, le 5.e jour complémentaire;
Bordeaux, le 4 vendémiaire an 10;
Toulouse, le 11 vendémiaire;
Montpellier, le 16 vendémiaire;

Digitized by Google

Lyon, le 24 vendémiaire;
Dijon, le 1.er jour complémentaire de l'an 9;
Strasbourg, le 5 vendémiaire an 10;
Metz, le 14 vendémiaire;
Châlons-sur-Marne, le 23 vendémiaire;
Auxerre, le 27 vendémiaire.

Nous avons indiqué dans le N.° XXVI, les connaissances exigées pour l'admission à l'Ecole.

Les conditions pour être admis à l'examen sont détaillées dans la loi du 25 frimaire an 8, portant :

Art. I.er « Ne pourront se présenter à l'examen d'ad-
« mission que des Français âgés de 16 à 20 ans; ils se-
« ront porteurs d'un certificat de l'administration mu-
« nicipale de leur domicile, attestant leur bonne con-
« duite et leur attachement à la république.

V. « Tout Français qui aura fait deux campagnes
« de guerre dans l'une des armées de la république, ou
« un service militaire pendant trois ans, sera admis
« à l'examen jusqu'à l'âge de 26 ans accomplis.

VIII « Chaque candidat déclarera à l'examinateur
« le service public pour lequel il se destine, etc. » (Ces services sont, l'artillerie de terre, l'artillerie de la marine, le génie militaire, les ponts et chaussées, la construction civile et nautique des vaisseaux et bâtiments civils de la marine, les mines, les ingénieurs géographes.)

Les actes de naissance, certificats et autres pièces pour justifier que les candidats ont rempli les conditions ci-dessus, seront remis par eux à l'examinateur avant l'examen.

Ceux qui desireront concourir, devront se rendre dans l'une des communes indiquées ci-dessus; se présenter au préfet ou sous-préfet, qui les fera inscrire, et leur indiquera le jour et le lieu où ils pourront subir l'examen. La liste des candidats sera fermée la veille de l'ouverture de l'examen.

Digitized by Google

Quant à ceux qui desireront être examinés à Paris, ils seront tenus de se présenter, avant le 1er. jour complémentaire, à l'Ecole Polytechnique.

Les candidats qui auront été admis par le jury, recevront à leur domicile leur lettre d'admission; ils seront tenus de se rendre à Paris assez à temps pour assister à l'ouverture des cours, que la loi a fixée le 1.er frimaire. Ceux des candidats admis qui auraient besoin de secours, recevront pour leur voyage le traitement du grade de sergent d'artillerie marchant sans étape, d'après une feuille de route qui leur sera délivrée par le commissaire des guerres de l'arondissement de leur domicile, à la vue de leur lettre d'admission, conformément à l'article XI, de la loi précitée.

Nous avons annoncé, dans un précédent numéro, le travail que le C. *Locré*, secrétaire général du conseil d'état, a entrepris sur la législation française. La seconde livraison vient de paraître. Elle contient la fin du code des finances qui termine la seconde partie, et le commencement du code de l'organisation de la République. Des notes instructives, des réflexions judicieuses, beaucoup d'ordre et de clarté continuent de recommander ce recueil.

TRIBUNAUX.

Pendant cette quinzaine, les tribunaux ont offert une cause qui doit être remarquée. Il s'agissait du *délit de la contrefaçon*, de ce fléau qui complète la longue suite des fléaux qui assiégent les gens de lettres. On se rappelle les traits véhéments de l'indignation de Voltaire contre ces presses de Hollande, qui enlevaient à l'écrivain l'honorable fruit de ses veilles, et ce qui est plus criminel encore, dénaturaient, par ignorance ou par mauvaise foi, les œuvres du génie. De tout temps, il y a eu bien des presses de Hollande en France. Il fallait

Digitized by Google

un exemple. Cette cause, plus importante par les idées générales qu'elle réveille, que par le fait particulier dont il s'agit, était donc littéraire; elle l'était encore par la manière éloquente dont le C. Joubert, commissaire du gouvernement près le tribunal de première instance, a parlé, en cette occasion. D'abord il a présenté des réflexions générales sur le délit de la contrefaçon qu'il a raproché des autres vols, et il a fait cette comparaison, comme un homme qui devait en sentir toute la différence.

« Quoi! s'est-il écrié, nos tribunaux retentissent tous « les jours de vols de mouchoirs, de vols de montres; « nous leur appliquons toute la sévérité des lois; et nous « laisserions impunis les attentats contre une propriété « d'une nature plus noble et presque divine, contre « cette propriété qui est le fruit des privations de toute « la vie et des plus beaux moments de l'existence; contre « cette propriété dont l'amour ne peut être comparé qu'à « une autre paternité, puisqu'elle est, en quelque sorte, « une émanation de l'homme; qu'elle porte l'empreinte « de l'homme, qu'elle est tout l'homme, suivant l'ex- « pression d'un écrivain illustre. »

Après avoir résumé avec clarté les moyens des défenseurs, le C. Joubert a conclu, et d'après ses conclusions, le tribunal a condamné les CC. Bossange et associés, comme débitants d'éditions contrefaites, à la restitution de 500 exemplaires de chacune des éditions originales.

Ainsi, par la sagesse des magistrats qui justifient si dignement le choix du gouvernement, la liberté de la la presse reçoit ses limites naturelles, les véritables acceptions sont rendues aux mots; l'ordre renaît avec la justice distributive.

« Avant l'arrivée de Theseus, dit Amyot, le chemin « de Trézènes à Athènes était bien dangereux, à raison « des brigands et voleurs, tel que Sinnis, surnommé le « ployeur de pins, et autres qui détroussaient les pas- « sants et se cachaient dans les brossailles. »

Cela ne ressemble pas mal à la France, avant le 18 brumaire.

Digitized by Google

STATISTIQUE du département du Mont-Blanc.

LA Savoie, le comté de Nice, et le territoire de Genève ont formé les trois départements du Mont-Blanc, des Alpes maritimes et du Léman.

Le département du Mont-Blanc est divisé en quatre arrondissements communaux. Les chef-lieux sont Chambéry, Annecy, Moutiers, Saint-Jean-de-Maurienne. Chambéry est en outre le chef-lieu de la préfecture et possède le tribunal criminel du département.

Un tribunal de première instance est établi dans chacune des sous-préfectures, et c'est à Grenoble que réside le tribunal d'appel pour les quatre départements de la Drôme, des Hautes-Alpes, de l'Isère et du Mont-Blanc.

Ce dernier, situé entre les 45.e et 47.e degrés de latitude, et les 23.e et 25.e de longitude, est borné, au levant, par le Piémont et le *Val d'Aoste*; au midi, par le département de l'Isère; au couchant, par celui de l'Ain, et au nord, par celui du Léman, et par le Valais.

Ainsi placé dans la chaîne occidentale des Alpes, il ne se découvre de loin que par la masse énorme et sauvage de ses montagnes. A l'exception de ses glaciers, il a peu excité la curiosité du voyageur; et l'histoire ne fait guère mention de ses habitants, que pour attester à la fois leur fidélité, leur bravoure et leur misère.

L'étendue actuelle du département est de 1,828,701 journaux de Piémont. * Savoir,

Arrondissements.	Chambéry.....	428,932	1,828,701.
	Annecy.....	328,864	
	Moutiers.....	548,543	
	St.Jean-de-Maurienne	522,362	

La somme exacte des terres cultivées, en toute espèce de productions, est de 979,661 journaux. Il faut encore en distraire les lits des rivières, des torrents, des lacs, etc. On peut assurer que la moitié du territoire est perdue pour l'agriculture.

MINES ET USINES.

En revanche, ces terrains incultes, ces bois, ces rochers, ces bruyères, recèlent une sorte de fécondité.

* Le journal de Piémont équivaut à 400 trabucs superficels, ou à 38 ares 4 centiares.

Digitized by Google

MINES DE FER.

Le sol du Mont-Blanc possède plusieurs mines; elles donnent du fer en abondance, du cuivre, de l'argent, du plomb et de la houille: ses fers sont de première qualité; ils ont autant de ductilité et de malléabilité que ceux de Suède et du ci-devant Berry.

Le minerai de fer est abondant dans la minière de Saint-Georges d'Hurtières, qui est la seule actuellement en exploitation. Cette minière alimente neuf grandes usines, ou fourneaux à fonte de fer; leur produit annuel est de 20,000 quintaux (poids de Genève, ou de dix-huit onces de marc à la livre) de fonte ou gueuse, dont la réduction en fer, à raison de quatorze onces par livre, poids de marc, équivaut à 20,000 quintaux.

Cette fonte est nécessaire aux nombreuses forges d'acier du ci-devant Dauphiné, au dessous de Grenoble. Il est prouvé que, sans le mélange de la gueuse du Mont-Blanc, on ne peut parvenir à faire le bon acier qui alimente les fabriques d'armes, de taillanderie, de quincaillerie de Saint-Etienne, Lyon, Valence, Vienne et autres villes qui bordent le Rhône.

Beaucoup d'autres filons de minerai de fer sont découverts; il existe même peu de cantons où l'on ne trouve des indices de mines de ce genre; mais faute de ressources, et surtout de bois, toutes ces richesses restent enfouies dans le sein de la terre.

MINES FINES.

Sur le territoire de la commune de Pesey, se trouve une mine très-riche de plomb et argent, découverte en 1714. En 1742, elle fut exploitée par une compagnie anglaise, qui en fut exclue en 1760, par la chambre des comptes de Turin; celle-ci fut remplacée par une société savoisienne, qui, en 1790, vendit ses actions au marquis Latour-Cordou, depuis émigré. Le produit annuel de cette minière était de 150,000 marcs d'argent, et de 300,000 quintaux de plomb, ce qui rendait en numéraire 230,000 livres de Piémont, et laissait un bénéfice net de 80,000 fr. L'exploitation de cette mine fut suspendue à l'époque de la révolution; elle ne put être reprise en 1793, cette

Digitized by Google

partie du territoire du Mont-Blanc se trouvant alors occupée par l'ennemi : lorsqu'il eut été repoussé au-delà des monts, on trouva les ateliers déserts et en partie détruits; le directeur et les ouvriers étaient passés en Piémont. En l'an 6, le gouvernement autorisa la régie à disposer d'une somme de 25,000 fr., pour remonter cet établissement; mais, soit défaut d'intelligence de la part des employés, soit modicité de la somme, cette avance a été infructueuse; l'état de dégradation des ateliers et des fosses, le découragement des ouvriers, la nécessité d'arrêter de plus amples dilapidations, ont forcé de suspendre tout travail, et de n'y conserver qu'un gardien.

Cependant il est de la plus grande urgence de prévenir la destruction d'une mine aussi précieuse. Un premier moyen serait de faire continuer l'exploitation par le gouvernement; le second, d'en passer concession à une compagnie. Le premier ne serait pas le plus avantageux; 1.° il faudrait que la république fît une avance de 150,000 fr. 2.° les moyens d'économie ne pouvant jamais être les mêmes que sous la direction d'une compagnie intéressée, on risquerait de voir les dépenses couvrir les recettes, d'autant plus que la pénurie des bois, dans les environs, forcera le transport du minerai à Conflans, au local des anciennes salines, le seul qui puisse convenir pour l'établissement des fourneaux, que les forêts abondantes de Beaufort alimenteraient facilement, au moyen des coupes réglées.

Le but serait plutôt atteint, par la concession de l'établissement de Pesey, à une compagnie qui offrirait, dans son propre intérêt, toute la garantie nécessaire. L'état où il se trouve actuellement, les réparations, reconstructions, déblaiements, approvisionnements, exigent que la durée de son exploitation soit au moins de trente ans; les conditions de l'acte de concession porteraient pour clause essentielle, l'établissement des fourneaux à Conflans : les concessionnaires pourraient encore être obligés à céder la quantité de schlich nécessaire au traitement du minerai de la mine d'Allemont, qui s'exploite pour le compte du gouvernement.

La suspension de l'exploitation de cette mine, ré-

Digitized by Google

duit à l'absolue mendicité un nombre infini d'hommes de la Haute-Tarantaise, qui, transplantés sur un sol ingrat et aride, ne trouvaient leur subsistance que dans le prix de leurs travaux journaliers, pour l'excavation des fosses, etc. Ainsi, sous tous les rapports, la cessation de cet établissement serait une calamité.

Il existe encore dans le département divers filons de mines fines, connues et non exploitées.

A Bonneval, hameau situé au dessus du bourg de Saint-Maurice-en-Tarantaise, il se fit, en 1781, un éboulement de rochers, qui découvrit un minerai de mine grise très-compacte, et reconnu pour mine d'argent livide, dont les essais donnèrent douze onces d'argent par quintal. Les recherches et expériences renouvelées depuis, sont de nature à encourager l'exploitation.

A Bouvillard, arrondissement de Saint-Jean-de-Maurienne, il existe une mine de plomb et argent, attaquée et abandonnée plusieurs fois; elle est actuellement concédée à une compagnie existante, sous le nom de *Compagnie de Bouvillard*. Les frais d'exploitation, trop considérables, ont rebuté cette compagnie, qui ne s'occupe maintenant que de la fonte des gueuses et fabrication des fers, au moyen du minerai de la montagne de Saint-Georges-d'Hurtières.

Au dessus de ces mines d'argent, et presque à la sommité de cette montagne, on a découvert un filon de mine de cuivre jaune, dont on suit l'encaissement sur une distance de quarante toises; les échantillons de ce minerai ont rendu 14 pour 100 au lavage, et le quintal de ce schlich a rendu 40 livres de beau cuivre rosette.

A Argentine, se trouvent plusieurs filons de mines de plomb et argent, qui furent exploitées, il y a environ quarante-cinq ans, par une compagnie anglaise, elle fut forcée de les abandonner, par ordre du gouvernement. Un particulier y a occupé, pendant quelques années, deux mineurs, qui en ont extrait de la très-bonne mine; elle donne quarante à cinquante livres de plomb par quintal, et près de quatre onces d'argent par quintal de plomb.

Derrière la montagne de Saint-Georges-d'Hurtières se trouve la vallée des Huilles, dont les montagnes pré-

Digitized by Google

sentent plusieurs filons de mines de plomb et d'argent, dont l'exploitation fut mal-adroitement commencée par le crâne; ensorte qu'on a été obligé de la suivre, en approfondissant toujours. L'abondance des eaux auxquelles l'on n'a pu donner issue, a forcé la cessation des travaux; il existe, entr'autres, un filon dit *la Richesse*, ainsi nommé, par allusion à son grand produit; il serait facile de le retrouver, au moyen d'une galerie de rabais sous les anciens travaux.

Dans la commune du Fourneau-en-Maurienne, entre Saint-André et Modâne, était une fonderie et toutes ses dépendances. On a fondu jusqu'à 1792 du plomb et de l'argent; mais la perte d'un filon, dit *de Sarazin*, en força l'abandon et la vente en parties brisées. On a tenté infructueusement des travaux très-considérables pour le retrouver; il y existe cependant un autre filon de plomb et argent, dit *l'Argentière*, qui a alimenté cette fonderie pendant un certain temps. Son exploitation a cessé, non par le défaut du minerai, mais par l'effet de l'abondance des eaux; leur écoulement deviendrait facile, au moyen d'une galerie de 70 à 80 toises.

Au dessus de la fameuse mine de fer de Saint-Georges-d'Hurtières, à la sommité de la montagne, on trouve un filon de cuivre, exploité, avec soin, par une compagnie; mais comme c'est une mine à rognons, il y a des temps où elle donne beaucoup, et d'autres où elle ne donne presque rien.

Le Mont-Blanc renferme de très-riches carrières de marbre, granit et ardoises. Les marbres de la Tarantaise sont d'une rare beauté; il s'en transporte beaucoup dans le département de l'Isère. Les échantillons de ses diverses carrières occupent une place distinguée au Muséum d'Histoire naturelle. Les ardoises de Sevins sont d'une qualité recherchée; la carrière en est extrêmement abondante; elle fournit pour la toiture de tous les édifices de première classe.

Si le diguement de l'Isère rendait un jour cette rivière navigable, le produit des carrières du département serait pour lui une branche de prospérité, et pour la France entière un avantage inappréciable.

Les détails ci-dessus suffisent pour donner une idée de la richesse du Mont-Blanc en minéralogie. Une école

Digitized by Google

des mines y serait nécessaire : elle pourrait elle-même devenir concessionnaire de plusieurs établissements ; elle répandrait l'instruction, encouragerait l'industrie ; elle faciliterait la recherche et l'exploitation des mines de houille et charbon de pierre, dont l'usage devient tous les jours plus précieux et plus nécessaire.

L'arrondissement d'Annecy possède à Entrevernoz, dans une montagne, à deux lieues d'Annecy, et à demi-lieu du lac, une excellente mine de charbon de pierre. (Elle a été visitée par le naturaliste Dolomieu, qui l'a jugée d'une qualité supérieure, même à celle de Givors. Elle a été exploitée par une compagnie qui en est devenue concessionnaire en l'an 6 : elle n'est malheureusement d'aucun secours pour les mines du Mont-Blanc, par la difficulté et la cherté des transports ; et les habitants d'Annecy, à la portée desquels elle se trouve, semblent la dédaigner ; mais tôt ou tard l'expérience et le besoin triompheront du préjugé qui s'éleve contre son usage.

La commune d'Annecy, par sa position, est susceptible d'établissements en tout genre. La paix doit y fixer plus particulièrement l'industrie : les concessionnaires de la mine d'Entrevernoz ont formé le projet d'y établir une fabrique de bouteilles de verre vert.

ROCHE D'ARBONNE.

L'exploitation de la roche d'Arbonne est nulle, par défaut de continuation des travaux entrepris en galerie, pour découvrir les filons de sel gemme. Le roc salé existe, mais les seuls habitants voisins en tirent quelque avantage, en en détachant quelques parties qu'ils pilent, jettent dans un vase plein d'eau, font ensuite évaporer par l'ébullition ; ils s'en servent pour les usages domestiques, après les avoir passées à travers un linge.

SALINES DE MOUTIERS.

Les salines de Moutiers forment un superbe établissement, qui s'est infiniment amélioré depuis qu'il est en régie : leur produit, avant la révolution, n'a jamais

Digitized by Google

excédé 32,000 quintaux. Il a été porté, en l'an 8, à 42,000. L'on doit cette augmentation de produit, particulièrement à la construction d'une nouvelle mécanique, par le C. Roche, l'un des régisseurs.

Une partie de cet établissement offre *un mécanique* admirable. C'est un vaste bâtiment, occupé par des rangs de cordes tendues en lignes perpendiculaires, qui servent à la filtration et à la graduation de l'eau salée, pendant la saison froide, et à la cristallisation, sans le secours des chaudières, pendant l'été. Chaque corde donne un produit annuel de vingt-cinq quintaux; la totalité 16,000. Ce mécanique est d'une grande économie pour la consommation du bois. Il est bien à desirer qu'on puisse en étendre l'usage; les montagnes de la Tarantaise se dépouillent rapidement.

Les salines de Conflans n'étaient entretenues qu'au moyen de l'eau salée de la source de Moutiers, qui y était conduite par des aqueducs construits à grands frais, sur une étendue de quatre lieues de terrain coupé par des rochers, des précipices et des rivières. Ces aqueducs sont entièrement détruits; l'on ne conseille pas leur reconstruction. Le produit des salines de Conflans n'en couvrirait de longtemps la dépense; d'ailleurs, les bâtiments sont en très-mauvais état; on ne pourrait les rendre utiles, qu'au moyen de l'établissement des fourneaux proposés pour le traitement du minerai de la mine de Pesey.

La consommation du sel, provenant des salines de Moutiers, ne se fait qu'en très-petite quantité dans le département: on y préfère, pour les usages domestiques, celui que procure le commerce, par la rivière d'Isère, le Rhône et le lac du Bourget.

La Haute-Tarantaise ne fait guère usage du sel de Moutiers que pour le bétail; mais il a son débouché, en Piémont, par le Saint-Bernard, et surtout en Suisse, par Genève. Pour la facilité des transports, les régisseurs ont dû proposer au gouvernement de se charger de la confection d'une grande route le long de la rivière d'*Arly*, depuis l'*Hôpital* jusqu'à *Ugine*, à des conditions très-avantageuses pour le gouvernement même: le commerce réclame impérieusement l'adop-

Digitized by Google

tion de leur projet ; le chemin de communication de l'Hôpital à Ugine, par *Pallud*, devient chaque jour plus dangereux et plus impraticable.

AGRICULTURE.

Nous avons vu que la moitié du département restait à peine à l'agriculture. Avant la révolution, sur un territoire plus étendu, on récoltait ordinairement assez de subsistances pour la consommation des habitants et pour celle de 3000 hommes de garnison. Des échanges mutuels établissaient l'équilibre entre les différents cantons. Depuis qu'un tiers, environ, de ce territoire a été détaché pour former le département du Léman, Genève, devenu le centre des rapports civils et commerciaux des cantons démembrés, a profité de l'excédent de leur produit. Les marchés de Chambéry, qui sont les plus considérables en grains, sont approvisionnés en partie par les départements de l'Ain et du Rhône.

Cependant il est possible encore que le Mont-Blanc, dans sa circonscription actuelle, récolte assez pour ses besoins. Déja les produits en grains ont reçu quelque augmentation depuis la plus grande division des terres due à la vente des domaines nationaux, et au partage des terres communales, conformément à la loi du 10 juin 1793. Mais les avantages que présente cette dernière mesure, sont quelquefois atténués par des inconvénients très-graves pour l'agriculture elle-même, et surtout, comme nous le dirons, pour la reproduction des forêts.

Des données exactes permettent de conjecturer que, dans les bonnes années, les récoltes en grains se trouvent à peu près en balance avec la consommation. Quand le déficit n'est pas excessif, il est comblé par des productions d'un autre genre, des châtaignes, des pommes de terre, etc., plutôt que par des achats à l'étranger. Mais une année aussi médiocre que l'an 8 peut nécessiter des moyens extraordinaires. On n'a recueilli, en froment, que les $\frac{3}{5}$ d'une année commune. La récolte du blé noir, dit sarrasin, du maïs et des légumes, qui forment la principale nourriture de l'habitant des campagnes, a été entièrement nulle par l'effet de l'ex-

Digitized by Google

cessive chaleur. La même cause a réduit au quart la récolte des pommes de terre. A peine les propriétaires aisés ont-ils retiré assez de vin pour leur usage : le département se trouve ainsi privé d'une branche essentielle de son commerce, comme vente ou comme échange. La rareté du grain, en Piémont, a rendu l'importation du riz extrêmement difficile : ce comestible est à un prix immodéré.

Sans doute l'amélioration de l'agriculture pourra suppléer quelque jour aux ressources que le Mont-Blanc a perdues, en perdant une portion de son territoire. Mais cet art, le premier et le plus important de tous, aura de grands obstacles à vaincre dans ce département. Outre les difficultés naturelles d'un terrain, souvent entrecoupé de torrents, de rochers, de pentes rapides, où les bêtes de charge abordent avec peine, il devra combattre surtout les préjugés de la routine : de grands exemples, des expériences sûres et multipliées, des profits certains peuvent seuls légitimer une innovation aux yeux des cultivateurs.

C'est peu que la société d'agriculture, animée du meilleur esprit, et distinguée par ses lumières, leur expose les vrais principes d'économie rurale, et leur fournisse des idées salutaires ; l'expérience seule triomphera de l'habitude. Il serait à souhaiter que cette société pût devenir concessionnaire d'un terrain national propre à tous les essais d'amélioration.

D'ailleurs, la médiocrité des fortunes, et il faut le dire aussi, la trop grande division des terres, ne favorisent pas ces entreprises, dont l'objet est plus encore un avantage futur qu'une jouissance actuelle. Ainsi les marais ne se dessèchent point ; on craint d'essayer des prairies artificielles ; chacun use avec épargne d'un modique revenu, qu'il ne dépense pas sans quelque inquiétude pour l'avenir.

L'administration forestière est enfin organisée ; les délits sont plus rares : plusieurs jugements, rendus et exécutés, ont appris à ne plus compter sur l'impunité qui encourageait toutes les dévastations. Les forêts formaient autrefois une des principales richesses de ces contrées. Mais les agents de la marine les ont décimées ; l'armée des Alpes a passé ; les habitants eux-mêmes ont porté

Digitized by Google

la cognée partout ; des incendies annuels ont achevé les ravages ; le prix du bois est doublé.

L'application inconsidérée de la loi du 10 juin sur le partage des biens communaux a beaucoup contribué à cette dépopulation des forêts. L'affouage des bois de Jernes qui suffisaient à une population de 20,000 ames, préjudicie aux forêts des montagnes voisines. C'est une cause de la fréquence des avalanches, des débordements des torrents, des éboulements de terrains.

L'éducation du bétail, cette branche si essentielle aux peuples agricoles, cette cause féconde de toutes leurs richesses, à peine est-elle connue dans le Mont-Blanc. Ici surtout une routine aveugle repousse tout changement utile, du moins dans les parties basses du département. Ajoutez le défaut de prairies artificielles, la médiocre qualité des fourrages, et la grande division des terres. Il n'en est pas de même du peuple des montagnes. L'abondance et la bonté des fourrages favorise ses efforts : ses bestiaux font toute sa fortune : uniquement livré à ce soin, il suit de meilleurs procédés, soit pour augmenter et améliorer la reproduction, soit pour réduire le laitage en beurre et en fromage de différentes espèces. On distingue, en ce genre, les productions des montagnes de la Haute-Tarantaise, des Beauges et de la Maurienne.

L'habitant de ces vallées fait quelques élèves en mules et mulets, qui sont les seules bêtes de charge dont il se sert pour ses transports : il en fait aussi un commerce avec le Piémont.

L'éducation des chevaux ne forme pas, dans le Mont-Blanc, une branche d'industrie, quoique plusieurs localités y soient favorables à la formation de haras.

Quelques particuliers seulement entretiennent des juments poulinières, mais d'une race abâtardie.

En général, les chevaux, mulets, et les diverses espèces de bétail, y sont d'une petite espèce. La société d'agriculture s'occupe de procurer, à chaque canton, des taureaux et des étalons de races meilleures.

Le recensement des chevaux et mulets, donne un résultat de 8,500, sur lequel nombre les experts ont eu peine à trouver le contingent du cinquantième qu'a

Digitized by Google

fourni le département, en exécution de la loi du 4 vendémiaire an 8.

Le recensement des bêtes à cornes n'a jamais été ordonné, mais on peut affirmer que le nombre est environ de 184,000, sans y comprendre près de 8 à 10,000 chèvres qu'entretiennent les habitants des hautes collines, et ceux voisins de la sommité des montagnes, au mépris des règlements sur la police rurale : les défenses faites, à cet égard, n'ont jamais rien obtenu; la force seule pourrait opérer quelques résultats, mais ils nuiraient à l'existence d'une population nombreuse.

Les troupeaux de bêtes à laine y sont très-multipliés; il n'est pas de cultivateur, jusqu'à celui de la plus petite métairie, qui n'ait les siens; les services qu'il en retire, soit pour ses vêtements, soit pour sa nourriture, sont considérables, proportionnellement aux peines et aux dépenses.

Les porcs y sont très-abondants : les chênes et les arbres fruitiers qui couvrent son sol, y favorisent l'entretien et l'accroissement de ces animaux : les foires du Mont-Blanc en fournissent beaucoup aux départements de l'Ain et de l'Isère.

Les épizooties, sans y être très-fréquentes, y causent, cependant, chaque année, quelques ravages. Les premiers principes de l'art vétérinaire sont peu répandus : une routine meurtrière fait toute la science de l'agriculteur, qui passe pour être le plus habile en ce genre. Les artistes vétérinaires y sont en très-petit nombre : deux élèves de l'école de Lyon, patentés depuis peu, pourront rendre des services essentiels dans cette partie, lorsqu'ils auront joint quelques années de pratique à la théorie qu'ils ont acquise aux leçons des plus habiles maîtres.

MANUFACTURES, FABRIQUES.

Le sol du département, l'abondance et la qualité de ses eaux, appellent de toutes parts les fabriques et les manufactures; et cependant, nulle part, peut-être, elles ne sont aussi rares. Les moyens d'exploitation manquent, et plus encore les dispositions naturelles des habitants pour les établissements de cette espèce.

Digitized by Google

Il paraît que l'ancien gouvernement n'a jamais encouragé l'industrie. L'église, les armes, le barreau étaient les seules carrières ouvertes à la classe aisée. Le reste s'occupait presque exclusivement à la culture des terres et à l'exercice des métiers qu'exigent les besoins les plus usuels.

On ne compte guère, dans le Mont-Blanc, que quatre papeteries, une vingtaine de tanneries et corroieries, quelques fabriques de poterie, de clouterie, d'outils aratoires, et quelques ateliers naissants de bonneterie.

Une fabrique de faïence fine, créée dès la révolution, sur le bord du lac du Bourget, lieu dit Haute-Combe, par une société qui a fait l'acquisition des biens et bâtiments de l'abbaye de ce nom, prospère de jour en jour. Elle a tenté, assez heureusement, quelques essais d'une faïence qui imite celle d'Angleterre.

On a lieu de regretter : 1.° une fabrique d'indienne, modelée sur celle de Phâsi, de Genève ; mais les frais de l'établissement et quelques misérables rivalités, ont été jusqu'ici des obstacles invincibles.

2.° Une fabrique de limes, élevée par le C. Golchmit, a eu quelques moments de succès ; elle a été abandonnée en l'an 7.

3.° Une fabrique d'armes, créée par les CC. Marguet et compagnie, longtemps adjudicataires privilégiés de la ferme des biens que possédait l'abbaye de Tanné, n'a eu que quelques moments d'activité.

4.° Une autre fabrique d'armes, qui, élevée à grands frais par le gouvernement, à Chambéry, n'a pas eu un meilleur succès ; elle a dévoré 3 à 400,000 fr. pour des établissements d'ateliers, transportés ensuite à Grenoble.

5.° Deux fabriques de gazes formaient, à Chambéry, une branche de commerce assez considérable avec Turin et Lyon ; elles ont été entièrement anéanties par l'effet de la révolution.

Un établissement de filature et toilerie a été projeté par un citoyen de cette même ville. Ce projet mérite des encouragements, puisque le Mont-Blanc possède, à cet égard, toutes les matières premières.

(La suite au numéro prochain).

Digitized by Google

(N.° XXX.) 16 Fructidor An.t 9.

REPER.

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

FRAGMENT de la nouvelle Edition du quatrième chant du poème DES JARDINS.

MAIS c'est peu d'enseigner l'art d'embellir les champs,*
Il faut les faire aimer ; et peut-être en mes chants,
Bien mieux qu'un froid précepte, une histoire touchante
Rendra plus chers encor les travaux que je chante :
Ces doux soins qui du sage occupent les loisirs,
Quelquefois les rois même ont goûté leurs plaisirs.
C'est toi que j'en atteste, ô vieillard magnanime !
Toi, né du sang royal, modeste Abdolonyme **.

* La description du parc de Kensington, imprimée dans le N.° XXVII de ce journal ; celle des Jardins de Pope et de Bleinheim, qui ont paru dans le XXIX, avec les vers sur une abbaye de la Trappe, et cet épisode d'Abdolonyme qui termine aujourd'hui le quatrième chant du poème des Jardins, forment la partie la plus importante des additions faites par l'auteur. En réunissant ces divers morceaux, on connaît à peu près tout ce qu'offre de nouveau la dernière édition.

** On peut lire dans le quatrième livre de Quinte-Curce,

Digitized by Google

Obscur et retiré dans son paisible enclos,
Entre son doux travail et son heureux repos,
Le vieillard oubliait le sang qui le fit naître;
Nul séjour n'égalait sa demeure champêtre;
D'un côté, c'est Sidon, et son port, et ses mers;
De l'autre, du Liban les cèdres toujours verts,
Dont les sommets pompeux, disposés en étage,
Levaient cime sur cime, ombrage sur ombrage.
Au flanc de la montagne, un fertile coteau,
Vêtu d'un vert tapis, s'étendait en plateau,
Et de là deux filets d'une onde cristalline,
Tombaient en murmurant le long de la colline.
Au centre du jardin, vers le soleil naissant,

chap. 3 et 4, l'histoire d'Abdolonyme. Elle est écrite fort simplement. On n'y retrouve presque aucune des circonstances inventées par le poète moderne. Il est vrai qu'Abdolonyme est un parent éloigné de la dernière maison royale, mais il n'a jamais vécu dans la grandeur; il n'a point de fils, et la pauvreté le force de cultiver pour un modique salaire un verger voisin de la ville. *Abdolonimum quemdam longâ quidem cognatione stirpi regiæ adnexum, sed ob inopiam suburbanum hortum exigua colentem stipe.* Ce n'est point Alexandre, mais Ephestion qui le choisit, d'après le conseil de quelques Tyriens. Abdolonyme est seulement présenté au vainqueur de l'Asie; et lorsque ce dernier lui demande comment il a supporté l'indigence, *plût aux Dieux*, répond-il, *que je puisse porter le sceptre avec le même courage! Utinam, inquit, eodem animo regnum pati possim!* C'est le seul trait remarquable de la narration latine. Delille a donc fort amplifié ce récit, et quelques détails trop minutieusement prolongés ne sont pas dignes peut-être d'un tableau dont Alexandre est le premier personnage. Mais quelques descriptions du site, le sacrifice et la prière du vieillard, ses regrets en quittant sa retraite et les arbres cultivés par ses mains, semblent racheter, par l'éclat du style, ce qui manque de noblesse et de vérité dans la partie dramatique.

Digitized by Google

Un vallon fortuné se courbait en croissant,
Zône délicieuse, en tout temps ignorée,
Et du Midi brûlant, et du fougueux Borée.
Dans le fond, les sapins, les cyprès fastueux,
En cercle dessinaient leurs troncs majestueux;
Mille arbustes divers y versaient sans blessure,
Le nard le plus parfait, la myrrhe la plus pure.
Au devant on voyait, déployant son trésor,
Le citron orgueilleux de son écorce d'or,
Et la rouge grenade, et la figue mielleuse,
Et du riche palmier la date savoureuse.
Autour, quelques rochers du marbre le plus pur,
Veinés d'or et d'argent, et de pourpre et d'azur,
Charmaient plus ses regards dans leurs masses rustiques,
Que ceux dont l'art jadis décorait ses portiques:
Sur leurs flancs ondoyaient des arbrisseaux en fleurs,
Différents de parfums, de formes, de couleurs;
La rose les paraît, et, sur une onde pure,
De vieux saules penchaient leur longue chevelure.
Plus loin, c'est un troupeau qui, content sous ses lois,
Lui peignait l'origine et les devoirs des rois.
Les premiers souverains furent pasteurs des hommes,
Se disait-il souvent; mais, dans l'âge où nous sommes,
Quels sages envieraient ces illustres dangers?
Il disait, et content du sceptre des bergers,
Il soignait tour-à-tour ses troupeaux et ses plantes:
Son fils le secondait de ses mains innocentes.
L'un est majestueux encor en son déclin;
Sa barbe, en flots d'argent, se répand sur son sein;
Sur son teint vigoureux, une mâle vieillesse
N'a point décoloré les fleurs de la jeunesse;
Sa marche est assurée, et son auguste front
Du temps et du malheur semble braver l'affront.
Son fils est dans sa fleur; mais de l'adolescence
Les traits déja plus murs s'éloignent de l'enfance;

Digitized by Google

La rose est sur sa joue, et, d'un léger coton,
Le duvet de la pêche ombrage son menton;
Son air est doux, mais fier, et de sa noble race,
Je ne sais quoi de grand conserve encor la trace.
Tous deux, lorsque le soir tempérait les chaleurs,
Au repos de la nuit abandonnant les fleurs,
Quelquefois de l'empire ils lisaient les annales,
Et du peuple et des grands les discordes fatales;
Comment, au bruit confus de mille affreuses voix,
Le crime ensanglanta la demeure des rois,
Et du trône brisé fit tomber leurs ancêtres :
Le vieillard les pleurait; mais sous ses toits champêtres,
Tranquille, il était loin d'envier leur splendeur.
Tel n'était point son fils : un instinct de grandeur,
Quelquefois dans son ame éveillait son courage,
Au dessus de son sort, au dessus de son âge;
Mais l'exemple d'un père arrêtant son essor,
A son labeur champêtre il se plaisait encor :
Tel un jeune arbrisseau qui, sur les vastes plaines,
Doit déployer un jour ses ombres souveraines,
Dans un antique bois qu'a foudroyé le ciel,
Faible, se cache encor sous l'abri paternel.
Au centre du jardin est un autel champêtre;
Là, tous deux des saisons ils adoraient le maître.
Un *soir après avoir fini* leurs doux travaux,
Désaltéré leurs fleurs, taillé leurs arbrisseaux,
Au pied de cet autel couronné de guirlandes,
Tous deux agenouillés présentaient leurs offrandes.
L'air était en repos; les rayons du soleil
Glissant obliquement de l'occident vermeil,
Peignaient au loin les mers de leur pourpre flottante;
Les vaisseaux de Sidon, dans leur voile ondoyante,
A peine recueillaient quelque souffle de vents;
La vague, avec lenteur, roulait ses plis mouvants;
Enfin tout était calme, et la nature entière

Digitized by Google

Semblait avec respect écouter leur prière.
Chaque vœu vers le ciel s'élève en liberté,
Par les voûtes d'un temple il n'est point arrêté;
Et les fruits parfumés, les fleurs et la verdure,
Formaient de mille odeurs l'encens de la nature.
Le vieillard, le premier, au maître des humains,
Levait en suppliant ses vénérables mains:
Il priait pour ses fruits, pour son fils, pour l'empire;
Sur ses lèvres errait un *auguste sourire*;
Son fils l'accompagnait de ses timides vœux;
Leurs voix montaient ensemble à l'oreille des dieux:
Soixante ans de vertus recommandent le père;
L'innocence du fils protége sa prière.
Un si touchant spectacle attendrissait le ciel,
Et, dans le même instant, au pied du même autel,
Tout l'Olympe attentif contemplait en silence
Le malheur, la vertu, la vieillesse et l'enfance.
Voilà que tout-à-coup résonne aux environs
L'éclatante trompette et le bruit des clairons;
Une troupe guerrière entoure cette enceinte;
Le jeune Abdolonyme a tressailli de crainte.
Mon fils, dit le vieillard, ne t'épouvante pas;
Lorsque l'orgueil armé rassemble ses soldats,
Le riche peut trembler, mais le pauvre est tranquille:
Il dit, reste à l'autel, et demeure immobile.
Mais la trompette sonne une seconde fois,
Et l'écho roule au loin, prolongé dans les bois:
C'est le vainqueur de Tyr; c'est lui, c'est Alexandre,
Fatigué de marcher sur des palais en cendre;
Effroi du trône, il veut en devenir l'appui,
Et ce caprice auguste est digne encor de lui.
Des portes du jardin les pilastres rustiques
N'offraient point des palais les marbres magnifiques,
D'un simple bois de chêne ils étaient façonnés;
Ces lieux d'un vert rempart étaient environnés;

Digitized by Google

Les mûriers, les buissons, les blanches aubépines,
Ensemble composaient ces murs tissus d'épines.
Alexandre s'arrête; et le triomphateur
Qui, des plus fiers remparts, abaissa la hauteur,
Contemple avec respect cette faible barrière,
Et laisse hors des murs sa cohorte guerrière:
Il porte dans l'enceinte un pas religieux,
Et craint de profaner le calme de ces lieux.
A peine il les a vus, ses passions s'appaisent,
Son orgueil s'attendrit, ses victoires se taisent,
Et sur ce cœur fougueux, sur ce tyran des rois,
La nature un instant a repris tous ses droits.
Il cherche le vieillard, il le voit, il s'approche:
Ce lieu me fait, dit-il, un trop juste reproche;
Il me dit que j'ai trop méconnu le bonheur;
A terrasser les rois je mettais mon honneur;
Je vais jouir enfin d'un charme que j'ignore:
Ton sang régna jadis, il doit régner encore;
Sors de l'obscurité: les peuples et les rois
Sont toujours criminels d'abandonner leurs droits.
Ne me refuse pas cette nouvelle gloire,
C'est le prix le plus doux qu'attendait ma victoire;
Viens donc, tout te rappelle au rang de tes aïeux,
Tes vertus, et ton peuple, Alexandre, et les Dieux.
Ainsi ta main toujours dispose des couronnes;
Aux uns tu les ravis, aux autres tu les donnes,
Répondit le vieillard; et de tes fières lois,
Le plus obscur réduit ne peut sauver les rois!
Hé bien! à mes destins je suis prêt à souscrire;
Pour le rendre à mon fils, je reprends mon empire.
Toi, si tu peux des champs goûter encor la paix,
Contemple cet asile et conçois mes regrets.
Permets donc qu'en ces lieux, le sommeil des chaumières
Pour cette nuit du moins ferme encor mes paupières,
Et qu'en ce doux abri, prolongeant mon séjour,

Digitized by Google

Je dérobe aux grandeurs le reste d'un beau jour;
Demain, à mes devoirs, je consens à me rendre.
Cette noble fierté plaît au cœur d'Alexandre;
Mais, durant leurs adieux, le fils, dans le jardin,
Ayant cueilli des fleurs qu'entrelace sa main,
A ces lauriers cruels qu'ensanglanta Bellone,
Demande à marier sa modeste couronne:
Le héros lui sourit, et ce front triomphant
Se courbe avec plaisir sous la main d'un enfant.
Il le prend, il l'embrasse, et fixant son visage,
Dans ses destins futurs aime à voir son ouvrage.
Il part enfin, s'éloigne, et s'arrache à regret
A ce couple innocent qu'il envie en secret;
Il s'éloigne indigné de sa grandeur cruelle,
Qui traîne le ravage et le deuil après elle,
Prend pitié de sa gloire, et sent avec douleur
Qu'il a conquis le monde et perdu le bonheur.
Mais ce jour le console; il éprouve en lui-même
Ce plaisir pur qui fuit l'orgueil du diadême,
Qu'ignore la victoire, et quitte ces beaux lieux,
Fier d'un plus beau triomphe, et plus grand à ses yeux.
Le vieillard tout le soir suit sa tâche innocente;
Il va de fleur en fleur, erre de plante en plante;
Se hâte de jouir, et dans le fond du cœur
Recueille avidement un reste de bonheur.
A peine l'horizon avait rougi l'aurore,
Que, pressant dans ses bras cet enfant qu'il adore,
Je vais régner, dit-il; et cet auguste emploi,
Mon fils, après ma mort, retombera sur toi.
Que je te plains! ces bois, ces fleurs, sujets fidelles,
Ne m'étaient point ingrats, ne m'étaient point rebelles;
Qu'un sort bien différent nous attend aujourd'hui!
Viens donc, ô cher enfant! viens, ô mon doux appui!
Du malheur de régner, viens consoler ton père;
Et vous, objets charmants! Toi, cabane si chère!

Digitized by Google

Vous, que je cultivais, vergers délicieux,
Arbres que j'ai plantés, recevez mes adieux!
Hélas! coulant ici mes heures fortunées,
Heureux, par vos printemps je comptais mes années;
Ces fastes valaient bien les annales des rois.
Puisse du moins l'empire être heureux sous mes lois,
Et me dédommageant de vos pures délices,
Par le bonheur commun payer mes sacrifices!
Il dit, promène encor ses regards attendris
Sur ses bois, sur ses fleurs, ses élèves chéris,
Et part environné d'une brillante escorte.
Mais du palais à peine il a touché la porte;
Mille ressouvenirs se pressent sur son cœur.
Dans un confus transport de joie et de douleur,
En silence il parcourt le séjour de ses pères,
Témoin de leur grandeur, témoin de leurs misères;
Leur ombre l'y poursuit; il pense quelquefois
Entendre autour de lui leur gémissante voix;
Mais les flots d'un vin pur, et le sang des victimes
Achève d'effacer la trace de ces crimes;
Il règne, et l'équité préside à ses projets:
Son sceptre est moins pesant, chéri par ses sujets.
Cependant quelquefois, loin d'un monde profane,
Il revient en secret visiter sa cabane,
Revient s'asseoir encor au pied de ses ormeaux,
De ses augustes mains émonde les rameaux,
Et, s'occupant en roi, se délassant en sage,
D'un bonheur qu'il n'a plus, adore encor l'image.

Par Jacques DELILLE.

Digitized by Google

Vers à Madame de Ségur.

S'il faut de l'or dans un ménage,
Aucun de nous n'en a pour deux;
L'amitié nous en dédommage,
Chacun de nous en a pour deux.
On sait que j'eus de la folie,
Et toi de la raison pour deux.
A présent, il te faut, Marie,
Hélas! de la santé pour deux.

Par le C. Ségur.

CHARADE.

Non, loin de mon premier, sur le sein de Glycère,
Vois l'éclat de la rose et la blancheur du lys;
Heureux, de mon second si l'haleine légère,
D'un importun fichu dérange tous les plis,
Alors a disparu le voile du mystère;
Alors ton œil jouit; mais quel malheur, hélas!
Si mon tout pour jamais recélait tant d'appas!

Par un abonné.

ENIGME.

Chez un flatteur je suis dorée;
Je suis morte chez maint savant.
Partout où l'on me voit fourrée
On me reçoit à coups de dents.
Je suis sans faste et toujours nue,
Mais pourtant j'habite un palais,
Et lorsque je suis bien pendue,
Je fais plus de bruit que jamais.

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Les bornes de mon vaste empire
Sont les bornes de l'Univers ;
Je plais chez la jeune Delphire,
Chez la vieille Flora je deviens un travers.
En moi, du corps humain voyez une partie ;
Puis, laissant là l'anatomie,
Reconnaissez un don des cieux,
Don gratuit, dit la théologie ;
De-là faisant un tour dans l'ornithologie,
Reconnaissez l'oiseau qui sauva la patrie
D'un peuple austère et belliqueux.
Le tenez-vous? Par la mythologie,
Vous saurez promptement quel guide ingénieux,
De peur de s'égarer, un guerrier généreux
Reçut d'une amante chérie ;
Enfin vous trouverez par la géographie,
Ce qu'entoure Thétis de ses flots écumeux.

Par un abonné.

Mots de l'Enigme et du Logogriphe insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'énigme est *poèle.*

Le mot du logogriphe est *joie*, où l'on trouve *oie, je, Io.*

Digitized by Google

Nouvelle édition des Lettres de M.me de Sévigné, *précédée d'un précis de sa vie et de réflexions sur ses Lettres. Chez* Bossange et Compagnie, *rue de Tournon ;* 10 *vol. in*-12.

L'imagination et le goût aiment à revenir sans cesse vers les beaux jours du siécle de Louis XIV. Les livres qui nous entretiennent de sa gloire ont un intérêt éternel. Voyez ce que Voltaire fait dire à un Russe qu'il introduit dans une de ses plus ingénieuses satires.

Tout mon cœur tressaillait à ces récits pompeux,
De vos arts triomphants, de vos aimables jeux.
Quel plaisir, quand vos jours marqués par vos conquêtes
S'embellissaient encor à l'éclat de vos fêtes !
L'étranger admirait, dans cette auguste cour,
Cent filles de Héros, conduites par l'Amour ;
Ces belles Montbazons, ces Châtillons brillantes,
Ces piquantes Bouillons, ces Nemours si touchantes,
Dansant avec Louis sous des berceaux de fleurs,
Et du Rhin subjugué couronnant les vainqueurs ;
Perrault du Louvre auguste élevant la merveille,
Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille.

Le nouvel éditeur des lettres de M.me de Sévigné rappelle tous ces souvenirs dans sa préface. En le lisant, on croit revoir *les sociétés de ce grand siécle, si riche en hommes supérieurs, et si abondant en femmes aimables.* On participe aux mouvements de toute leur vie ; on assiste à leurs conversations, et l'on se dit à chaque page, celui qui peint avec tant de charme et de vérité des per-

* Cet ouvrage paraîtra incessamment.

Digitized by Google

sonnages si aimables et si illustres, méritait de vivre avec eux. Mais au milieu de ces cercles choisis, c'était M.me de Sévigné qui devait fixer son attention. Il la suit à la cour et dans la solitude, au théâtre de Racine et à la chaire de Bourdaloue, et, parmi tant de dissipations et de contrastes, il la montre toujours occupée de sa fille et pleine de cet amour maternel qui fit son bonheur et son génie. Il cherche le caractère de son style dans ses habitudes; il ne dissimule point ses faiblesses, ses faux jugements, et cette facilité de caractère qui se laissait entraîner au flot de toutes les cabales dont elle était environnée. Le mot de M.me de Sévigné sur Racine n'est que trop connu. Mais ne sait-on pas aussi que ce grand homme ne fut mis à sa place que trente ans après sa mort, et par Voltaire qui devait à son tour éprouver la même injustice?

Heureusement M.me de Sévigné avait un meilleur goût dans son style que dans ses opinions littéraires. Elle jugeait avec ses préjugés, mais elle écrivait avec un instinct qui ne la trompa jamais. Laissons parler l'éditeur lui-même.

Sa destinée, dans sa vie, n'eut rien de très-singulier,
. . . . . .
. . . . . Elle fut distinguée sans paraître la première en rien, sans influer sur aucune opinion, ni sur aucun événement. Elle procura un établissement considérable à sa fille; et son fils, très-aimable, dont tous les goûts, après quelques égarements assez vulgaires, tournèrent en sagesse et en repos, n'obtint qu'un avancement très-ordinaire. L'envie ne fut point trop avertie d'inquiéter cette femme heureuse. On ne savait pas et, encore une fois, elle ignorait elle-même que son nom allait

Digitized by Google

à la gloire, à une gloire principale et neuve chez les femmes, qu'elle serait non-seulement auteur, mais auteur célèbre, le modèle vanté et presque unique du genre le plus exquis, le plus nécessaire à l'amitié, qui renouvelle le mieux les affections de chaque jour; que son nom deviendrait un proverbe pour louer toute femme dont les lettres sont lues avec plaisir : *Elle écrit comme M.me de Sévigné.* (Ce proverbe, disons-le en passant, s'applique, comme tous les autres, souvent mal à propos, mais non pas toujours.) Quoi qu'il en soit, elle s'est trouvée à la fin dans la bibliothéque nécessaire et de choix de chaque homme de goût, de chaque famille où l'on connaît tant soit peu les plaisirs de l'esprit. Cette bibliothéque de choix est, dans toute bonne maison, ce qu'était dans celle des anciens, le *sacrarium domûs*, la *Chapelle domestique*, où parmi les images des grands dieux quelque divinité familière et favorite recevait un culte plus confiant, plus assidu. Ainsi parmi les œuvres immortelles des grands talents et des plus hauts génies, sont placées, avec prédilection, les *Lettres de Sévigné;* elles n'y font point ombrage aux grands poètes, aux puissants orateurs, aux imposants moralistes. Nicole même, dans les bibliothéques où il est encore, sourit, je crois, de se voir auprès d'elle; mais elle est plus visitée et plus relue que les poètes et les orateurs, et surtout que les moralistes. D'ailleurs, tous ces noms éminents impriment le respect; ceux d'entre eux qu'on chérit le plus ne sont pas ceux qui nous désespèrent le moins, et envers qui l'émulation semble plus infructueuse. Qui aime-t-on mieux que La Fontaine? personne n'osera tenter d'être aussi bon homme. Mais M.me de Sévigné a un mélange de négligence et de soin, quelque chose qui s'élevant toujours au dessus de la simplicité ne sort pas du naturel; toute bonne mère desirera que sa fille

Digitized by Google

atteigne ce point là : elle lui dira, Ecrivez ainsi, et vous serez chère à vos amis. J'ai vu quelquefois que ce vœu des mères n'était pas tout-à-fait trompé, que des essais de très-jeunes personnes étaient fort heureux. Les mères et leurs enfants s'en aimaient davantage. Ah! M.me de Sévigné leur sera toujours chère et brillera dans leur cabinet de livres.

C'est ce qu'on a remarqué mille fois, et presque toujours fort bien, et je ne connais que feue M.me Necker à qui M.me de Sévigné n'ait pas communiqué de la grace en parlant d'elle. Un homme, d'un esprit délicat et juste, en a surtout écrit un fort joli chapitre, après lequel je m'étonne d'avoir encore quelque chose à dire *, mais son but et le mien sont un peu différents. Il ne veut que lui confirmer l'éloge d'avoir excellé dans le style épistolaire. J'examine de plus pourquoi il lui fut donné d'y exceller. Il prouve un fait très-vrai, dont j'essaye de développer les causes; c'est pour cela que j'ai précédemment observé son siécle, sa position, ses amis, certaines opinions qui ont plus occupé son esprit. Tout cela influe sur les qualités du style; mais c'est surtout le caractère qui les crée, et c'est pour cela que le lecteur aimera peut-être que celui de M.me de Sévigné lui soit bien présenté.

J'examinerai d'abord si ce fut une femme passionnée. On fait aujourd'hui beaucoup de bruit de ce mot, et l'on répète, quelquefois bien au long, que les passions *poussent merveilleusement les voiles* de notre esprit. Il est rare, à mon avis, qu'elles le fassent bien aborder, et le plus souvent elles causent son naufrage. Il en est une surtout dont on recherche curieusement et quelquefois assez ridiculement l'influence, surtout dans les écrivains. Boileau, dit-on, ne fut point agité de

* M. Suard.

Digitized by Google

celle-là, et on remarque, en souriant, qu'il ne fut point sensible. Certes, il le fut beaucoup aux beautés poétiques, et c'est pour cela que le sensible Racine le reconnut pour juge. Ainsi le plus sensible des hommes soumit avec succès son talent à l'homme qui l'était le moins; et il serait assez bizarre que *la passion* lui ayant été si nécessaire pour produire ses chef-d'œuvres, son ami n'en ait eu nul besoin pour lui indiquer la perfection. Boileau prononçait sur cette passion, comme Racine sur l'ambition d'Agrippine sans la ressentir, et celui-ci dut beaucoup plus à Euripide, à Virgile, à Port-Royal même et à la Bible, qu'à quelques ardeurs passagères que lui inspirèrent des femmes. Quelle passion, je vous prie, dominait La Fontaine, qui dit si bien lui-même : *Je suis chose légère?* Chaque vent, pour faible qu'il fût, l'emmenait tour à-tour, et il chanta presque aussi bien Psyché que Jean-Lapin et le *saint homme de Chat* Je ne finirais point de dénombrer tous les vrais talents qui, sans être soutenus dans leur vol par aucune passion personnelle, ont excellé à peindre les passions ainsi que tous les autres effets de la nature. Pourquoi donc de notre temps les a-t-on louées, recommandées, exagérées avec un si violent enthousiasme? Je le dirai avec le calme et avec l'inflexibilité d'un moraliste; c'était pour s'y livrer, et souvent pour les feindre; tout amant a voulu être le jeune Werther; toute femme effrénée, Héloïse; et d'autres, qui n'étaient rien de cela, que prétendaient-ils? Que pensez-vous de ce petit vieillard faible et septuagénaire, de l'abbé Raynal, qui, dans son *Voyage philosophique*, insère des pages *brûlantes*, et se donne les airs du plus déraisonnable jeune homme? Mais ne nous écartons point de M.me de Sevigné.

Je me rappelle un endroit de ses lettres, le seul, je

Digitized by Google

crois, où elle parle des passions. Ce n'est point en forme de raisonnement profond ni subtil, c'est une image vive qu'elle suit. Elle avait vu couper des vipères pour faire des bouillons à M.me de Lafayette. « On « coupe la tête et la queue à cette vipère, on l'ouvre, on « l'écorche, et toujours elle remue; une heure, deux heu- « res, on la voit toujours remuer: nous comparâmes cette « quantité d'esprits si difficiles à appaiser à de vieilles « passions.... que ne leur fait-on pas? On dit des « injures, des rudesses, des cruautés, des mépris, « des querelles, des plaintes, des rages, et toujours « elles remuent, on ne saurait en voir la fin; on croit « que quand on leur arrache le cœur, c'en est fait, « et qu'on n'en entendra plus parler; point du tout, « elles sont encore en vie, elles remuent encore. » Voilà comme M.me de Sévigné sait traiter un sujet philosophique. Je connais de gros livres sur les passions, qui sont tous bouffis de mérite, bien roides de savoir, bien *atournés d'éloquence*, comme dit Montaigne, d'où on ne tirerait pas dix lignes aussi brillantes et aussi sensées. Et voyez comme elle est éloignée de la prétention d'avoir dit une chose rare : « Je ne sais pas si cette *sottise* vous plaira comme à « nous, mais nous étions en train de la trouver plai- « sante. »

Il y a dans ce même recueil une ligne de M.me de Coulanges, qui est remarquable, et peut-être trop gaie : *Je fais peu de cas des passions, surtout depuis qu'elles ne sont plus à mon usage.* Il fallait, pour qu'elle se permît cette plaisanterie, qu'aucun souvenir du passé ne la troublât, et pour suivre la comparaison de son amie, *que rien ne remuât* dans son cœur, ni dans sa conscience. Il n'y a qu'une très-honnête femme qui puisse risquer ce mot, parce qu'elle n'a pas à rougir, ou Ninon, par une raison contraire, qui

Digitized by Google

est qu'elle ne rougit pas. Ninon s'était déclarée homme, et l'on assure qu'elle était un très-honnête homme. Mais ce n'est peut-être pas là ce que, de nos jours, on a le plus vanté en elle; c'est le libertinage de ses principes qui lui a valu le titre de femme philosophe. A la bonne heure, mais cette philosophe elle-même serait surprise, et peut-être divertie de voir tout le chemin qu'a fait parmi nous la philosophie des passions, tout cet emportement de sublime, et ces ames agitées, tourmentées, bouleversées par la *sensibilité*, ces vrais volcans d'amour, et surtout les *progrès* que cette folie fait faire au génie et aux mœurs. Ce sont les miracles de notre temps, et le siécle de Louis XIV est pour *la perfectibilité* et *la mélancolie* à cent siécles du nôtre. O Ninon! ô Molière, que vous ririez! O précieuses! que vous n'étiez rien en comparaison de nos dames sublimes!

Que faisait-on donc alors du cœur humain, de l'analyse de ses passions et de leur influence, on essayait d'en faire à peu près ce qu'on en fait aujourd'hui, des livres, des romans dont on lisait ce qu'on pouvait, etc., etc.

M.me de Sévigné, quoique très-sensible, avait quelque penchant pour la doctrine austère de Port-Royal. Son historien la soupçonne même d'un peu de *jansénisme*. On remarque, en général, que les écrivains de cette école ont été les peintres les plus éloquents des passions, et peut-être les connaissaient-ils mieux, parce qu'ils les réprimaient davantage. C'est ainsi que l'auteur parle de ces fameux solitaires, dont M.me de Sévigné aime tant à rappeler les noms et les ouvrages.

Elle parle beaucoup des livres *de ces Messieurs*;

Digitized by Google

c'est ainsi qu'elle appelle Port-Royal, et c'est pour cela qu'un jésuite l'a placée dans un *Dictionnaire des livres jansénites*, et que les jansénistes, de leur côté, ont fait un *Sevigniana*, ou Recueil de tout ce qui leur plaît dans ses lettres, avec des notes qui sont le plus souvent un nécrologe de Port-Royal. Je suis fâché qu'elle ait eu la mauvaise fortune d'occuper si fort ces deux partis de théologiens. Mais pourquoi célèbre-t-elle si souvent ce Port-Royal? Je vais le dire.

Cette fameuse solitude était devenue le centre et la capitale d'une secte; mais il en sortait, avec des livres de parti, d'autres qui ont perfectionné l'esprit humain; et parmi ces livres de parti même, il y en avait un que Boileau préférait *aux anciens et aux modernes*: ce sont *les Provinciales*. Ce jugement n'était au fond qu'une hyperbole plaisante, par laquelle le satirique s'amusa dans une conversation à dérouter un jésuite. Mais enfin *les Provinciales* sont un chef-d'œuvre tel que n'en enfanta jamais le génie polémique; et ce chef-d'œuvre n'est pas le seul que la postérité doit à ces solitaires. Elle s'entretient tous les jours des obligations que leur a la langue française et l'art du raisonnement, et même la géométrie. Il faut se souvenir que presque tout ce qui a excellé dans ce beau siécle les appelait ses maîtres. Ils avaient mis la gloire en commun; chacun pour son compte avait renoncé au *je* et au *moi*; et, quand il parlait de lui, il se cachait sous la modeste particule *on*. C'est pour cela qu'en parlant de leurs ouvrages, on disait les livres de *ces Messieurs*.

Ces hommes habiles, et protégés par leurs talents et leur austérité, soulevaient fortement l'opinion, et plus d'un lecteur ne sait pas tout ce qu'ils auraient voulu remuer; mais il y a aujourd'hui tel homme aspirant à se faire chef d'un parti ecclésiastique qui ne

Digitized by Google

l'ignore pas, et qui, dans un ouvrage récent *, vante assez mal-adroitement leur conduite comme un modèle de révolte sourde et persévérante. Louis XIV en avait précisément la même idée, et il regardait la faveur publique, qui réclamait pour eux, comme un reste des tracasseries de la Fronde. Il ne se trompait peut-être pas entièrement, car l'esprit d'opposition qui s'était manifesté alors en France ne s'y était pas éteint, il n'était qu'endormi et enchanté par les merveilles du règne et la force du gouvernement. Mais cette force est impuissante à étouffer les pensées, et toutes les fois qu'elle s'exerçait, elle rencontrait l'improbation et le chagrin d'un grand nombre d'esprits. Ainsi l'infortune de Fouquet, condamné par des juges de cour, fut déplorée par des gens de lettres et par M.me de Sévigné. Ainsi les rigueurs contre les partisans de Port-Royal furent désapprouvées par cette même M.me de Sévigné et par une foule de gens de bien, qui ne voyaient dans ces solitaires que les adversaires des jésuites et les défenseurs de la saine morale. Ce monarque absolu échoua véritablement en déployant beaucoup de pouvoir; il encourut le blâme d'avoir persécuté, et ne parvint point à éteindre une hérésie. On lui soutenait que cette hérésie était un fantôme. Tout le siècle se portait vers ces opinions accréditées par l'éloquence et par la plaisanterie (qui a encore plus de pouvoir sur les Français). Le grand Louis était enveloppé, sans le savoir, par le jansénisme, comme ses successeurs, dans notre siècle, l'ont été par la philosophie, et l'opinion, après avoir éludé l'autorité, a fini par la vaincre.

Qu'on ne dise pas ici, qu'à propos d'une femme,

* Voyez la brochure intitulée : *Les Ruines de Port-Royal* en 1801, par Gr.....

Digitized by Google

auteur de quelques lettres, je parle de toute la nation, et me livre à une peinture vaste et tout-à-fait historique; outre que cette peinture a peut-être le mérite de l'instruction, le lecteur voudra bien se souvenir que nos lumières et nos erreurs, étant presque toujours celles de notre temps, une personne n'est bien connue qu'autant qu'on fait connaître ses contemporains. Il faut donc dire que M.me de Sévigné était entraînée par les siens, et que ceux-ci l'étaient par quelques hommes adroits, constants, parés de modestie, et désintéressés de toute importance apparente, mais non pas de la gloire et de l'ambition d'influer, qui agissaient du fond d'une solitude de vierges, et remuaient secrètement toute la France par le souvenir de la discipline antique des chrétiens et l'attrait d'une morale austère. Je demanderai, avec J. J. Rousseau, qui peut bien se répondre que, s'il eût vécu du temps d'Arnaud, de Pascal, de tous ces hommes d'un caractère si grave et de talents si divers, il n'eût pas été le panégyriste de Port-Royal, comme Despréaux, comme Racine, comme une foule de savants magistrats et d'hommes vertueux, comme M.me de Sévigné enfin, qui, libre de toute passion, excepté du plus extrême amour maternel, voulait être femme de bien, en même temps que femme aimable?

Il faut borner les citations, et renvoyer les lecteurs à l'ouvrage même. Ils sentiront combien l'on doit de reconnaissance à ces dignes amis de l'ancienne littérature, qui, en appréciant si bien les vrais modèles, semblent en rajeunir les graces et la renommée.

C. N.

Digitized by Google

PHILOSOPHIE de Kant, ou *Principes fondamentaux de la Philosophie transcendentale*, *par Charles* VILLERS, *de la Société royale de Gottingue*. Chez *Henrichs*, rue de la Loi, n.° 1231; *Levrault* frères, quai Malaquais, et *Pougens*, quai Voltaire.

LE nom de Kant est plus connu que ses ouvrages. Quelques Français appliqueront peut-être au philosophe allemand ce que Voltaire a dit d'un poète italien. *On l'appelle divin, mais c'est une divinité cachée; peu de gens entendent ses oracles.* Les professeurs des universités d'Allemagne font de très-longs commentaires sur la doctrine du *divin* Kant, et Voltaire ajouterait encore : *Il a des commentateurs, c'est une raison de plus pour n'être pas compris.*

Charles Villers veut enfin nous expliquer *les oracles de la divinité cachée*; et d'abord, à la manière des anciens prêtres, il écarte tous les profanes. Il lance les plus terribles anathèmes contre l'ignorance et la frivolité des gens de lettres français qui n'ont pas appris, comme lui, l'art de penser et d'écrire, en Allemagne. Il les juge incapables de toutes les études fortes, grandes et *libérales*, pour parler le langage moderne; en conséquence, il n'adresse point son livre, dit-il, *à cette secte niaise, prosternée devant l'autel d'un certain Phœbus, qu'il lui plaît d'appeler le bon goût, et qui prétend encore soutenir la primatie intellectuelle de sa déité*, etc., etc.

On voit, par cette phrase, et tant d'autres, qu'il serait trop long de citer, combien le disciple de

Digitized by Google

Kant est éloigné de ce *Phœbus* qu'il reproche aux écrivains de notre nation. Mais après avoir récusé les gens de lettres, quels seront les lecteurs qu'il trouvera dignes de lui ? Il n'en veut point d'autres que les savants de l'Institut, les *Lalande*, les *Laplace*, les *Fourcroy*, les *Chaptal*, les *Guiton*, etc. dont il reconnaît la *magistrature suprême*. On répète ici ses expressions.

Certes, un tel aréopage est fort imposant. Mais on doute que Charles Villers obtienne la faveur des juges nommés par lui-même. Une estime mutuelle et plusieurs opinions communes rapprochent les gens de lettres distingués et les savants illustres. Tous les bons esprits dans les deux genres savent que l'art de bien raisonner n'est pas moins utile à ceux qui se livrent aux arts d'imagination, qu'à ceux qui cultivent les sciences. Ainsi le disciple de Kant s'est trompé, s'il croit, en insultant les gens de lettres, faire sa cour aux véritables savants.

D'ailleurs, il n'a connu ni les temps ni les lieux. Ce livre sur lequel il fonde sa renommée doit précisément déplaire à ceux dont il invoque le suffrage; car leurs principes sont tout-à-fait contraires aux siens. Les savants de l'Institut jetteront à peine un coup-d'œil sur ce travail, dont il espère tant de gloire *. On prédit à Charles Villers qu'il ne sera lu que d'un petit nombre de gens de lettres outragés dans sa préface, mais dont l'esprit s'attache de préférence à ces systèmes salutaires qui

* L'auteur écrivait modestement de Hambourg : *Mon livre va éclater comme une bombe à Paris, et étonner toute la France.* La raison et la vraie philosophie ne s'annoncent point de ce ton-là.

Digitized by Google

joignent la terre au ciel, et qui prolongent les espérances de l'homme au-delà du tombeau.

En effet, ce qu'on entrevoit de la doctrine de Kant, à travers les nuages du commentaire, fait du moins honneur aux intentions du philosophe allemand. Il paraît avoir connu la dignité de la nature humaine; il veut donner à la morale des bases nobles et solides. Son système n'est donc point celui d'une secte moderne, qui cherche tous les phénomènes de notre intelligence dans notre *seule faculté de sentir*. Les apôtres de cette secte ont cru expliquer, par le mécanisme des organes matériels, les plus sublimes opérations de l'entendement. Pour eux, la pensée n'a plus de merveilles : ils la décomposent dans leurs analyses, aussi surement que le chimiste décompose les substances qu'il jette dans ses fourneaux. L'ame, disent-ils, ne peut échapper à la finesse de leur nouvel instrument qui ne trompe jamais ; en conséquence, ils vous apprendront au juste le moment précis où la *sensation* se transforme en *idée*, en *réflexion*, en *jugement*; et si, dans ces diverses métamorphoses de la *sensation*, vous ne voyez pas aussi bien qu'eux la cause du génie d'Homère ou de Pascal, on vous accusera d'être un fanatique incurable et l'ennemi de toutes les lumières.

Kant, s'il faut en croire son commentateur, a le plus grand mépris pour cette espèce de philosophes. Charles Villers, qui parle au nom de son maître, poursuit à chaque page ce *sensualisme étroit qui fait le fonds de la nouvelle métaphysique française*. On voit bien que je transcris ses paroles. Il ajoute ailleurs : « Cette métaphy-
« sique bornée, tournant dans un petit cercle de
« conceptions, très-apte, par la matérialité de son

Digitized by Google

« principe, à devenir populaire, à être présentée « d'une manière palpable aux esprits les moins « capables d'abstraction, fit une fortune prodi- « gieuse sous la plume des Encyclopédistes, sous « celle des Diderot, d'Alembert, d'Argens, Hel- « vétius, etc. etc.; dès-lors le nom de la philoso- « phie se rencontra partout, et la chose nulle part. « On donna à cette période de bavardage le titre « de *Siécle philosophique*, et, dans aucun temps, « la philosophie n'avait été plus méconnue. »

On voit que Charles Villers ne traite pas mieux les *philosophes* que les gens de lettres, il ne sait pas que la colère des premiers est sérieuse. On la désarme difficilement. Si les *Kantistes* gagnent leur cause, il faut convenir qu'ils ne devront rien à l'adresse de leur champion. Il est temps d'indiquer en peu de mots cette *philosophie transcendentale* si fastueusement annoncée et si mal-adroitement défendue.

Kant, pour combattre la métaphysique actuelle, n'a pas recours précisément aux *idées innées* qui n'oseraient reparaître sous leur propre nom, depuis que Locke les a chassées de l'école; il ne rappelle point l'harmonie *préétablie* de *Leibnitz*, que M.me du Châtelet voulut reproduire *; il admet encore moins le *dogme de la réminiscence*, inventé par Platon; mais il suppose que l'homme apporte en naissant une faculté de connaître, une espèce de sens intime qui renferme d'avance toutes les notions premières de l'*espace* et du *temps*, et toutes les vérités de la *géométrie pure*. C'est, en

* Voyez une très-ingénieuse dissertation de cette femme célèbre sur la philosophie de Leibnitz. Il est vraisemblable que Voltaire y travailla. Charles Villers aurait bien dû en imiter la précision, la méthode et la clarté.

Digitized by Google

quelque sorte, un *archétype* de toutes les idées que réveillera successivement la vue des objets dont nous serons frappés. Ici, les principes de Kant ont quelque ressemblance avec ceux de Platon. Selon lui, la *synthèse* précède l'*analyse* dans notre esprit, et l'instinct vaut souvent mieux que la raison. Le sens intérieur prouve Dieu plus surement que les merveilles de l'Univers. L'immortalité de l'ame et la liberté de l'homme, ainsi que l'existence de Dieu, sont des dogmes écrits au fond de nos cœurs avant de l'être à la porte des temples, ou dans les vers des poètes et des sages qui ont éclairé les nations. Dans tout ce qui tient à ces grands principes, l'homme *croit avant de savoir*, et c'est pour cela même qu'il est sûr de posséder la vérité; car le raisonnement est incertain, et le sentiment infaillible. La conscience dicte tous les préceptes de la morale avant les législateurs. Les philosophes matérialistes, comme Helvétius et ses disciples, fondent la morale sur l'*intérêt personnel*. Kant la fonde sur le *devoir*; et qui ne sait que l'intérêt et le devoir sont trop souvent ennemis!

Voilà le résultat assez clair de 440 pages, qui ne le sont pas toujours. Si cette doctrine n'est pas neuve, elle ennoblit au moins l'espèce humaine, et, sous ce rapport, l'auteur mérite des éloges. On regrette qu'il l'ait enveloppée de toutes les obscurités de l'ancienne scolastique. Il a cru, sans doute, qu'il paraîtrait plus profond en se cachant dans ces ténèbres épaisses que le commentateur aurait pu mieux dissiper. Charles Villers convient que le style de Kant n'est point digne de sa philosophie. Il aurait dû réparer ce défaut. Mais, au contraire, il prétend le justifier en nous assurant que l'*art d'écrire n'est pas plus néces-*

Digitized by Google

saire à un métaphysicien, que l'art de danser à un général. Charles Villers, en avançant une telle erreur, croit-il donner une preuve de ses progrès dans l'art de penser? Il devrait savoir que l'élégante clarté de l'expression n'est jamais plus nécessaire que dans les sujets métaphysiques. L'homme qui ose remonter jusqu'aux premiers principes, doit, pour ainsi dire, environner toutes ses idées de cette lumière tranquille et pure qui vient des lieux élevés. Il doit persuader, en quelque sorte, par la netteté de son style, qu'il est parvenu dans les régions où il n'y a plus d'ombres et de nuages.

Au reste, en supposant même que Kant fût un esprit aussi vigoureux que *Leibnitz* et *Wolf*, ses compatriotes (ce qu'on est très-loin de croire), sa philosophie ne pourrait faire le même bruit que celle de ses prédécesseurs. Soit que la frivolité du siécle soit moins propre à ces hautes spéculations, soit qu'on en ait reconnu le néant, il est certain qu'elles n'inspirent plus le même intérêt. Cependant aucune étude, il faut l'avouer, n'ouvre un aussi vaste champ à l'essor de la pensée. L'œil du métaphysicien est toujours fixé sur les plus grands objets. Nul ne goûte mieux, à la fois, le calme de la méditation et les transports de l'enthousiasme. Il s'égare, il se perd quelquefois dans ses propres songes; mais s'il a le génie de Platon, il est sûr que mille ans après sa mort, on se passionnera pour ses songes bien plus que pour la vérité même. Une imagination sensible doit très-bien concevoir les délices attachées à cette science contemplative et rêveuse.

J'ignore donc pourquoi l'auteur du Paradis perdu met au nombre des tourments de l'enfer les discus-

Digitized by Google

sions métaphysiques. Il peint les damnés raisonnant sur l'essence de l'ame avec aussi peu de fruit que les docteurs de nos écoles. C'est une mauvaise plaisanterie de Milton. J'aimerais mieux peindre les métaphysiciens marchant, comme dans Virgile, *à travers l'immensité du vide, et l'empire des fantômes*,

Perque domos ditis vacuas, et inania regna;

mais croyant toujours arriver à *ces campagnes fortunées, où s'épanchent les flots d'une lumière inaltérable.*

Largior hîc campos æther et lumine vestit
Purpureo.....

Ajoutons encore que si la métaphysique ne trouve pas souvent ce qu'elle cherche, elle exerce toujours les facultés de l'entendement, et qu'elle en accroît la force et la perspicacité. Combien les disputes nombreuses qu'elle a fait naître depuis les *Réaux* et les *Nominaux* jusqu'aux combats sur la *Grace*, ont donné de mouvement à l'esprit humain! Les poètes eux-mêmes, ont plus d'une fois enrichi leur pensée et leur imagination dans cette étude, qui ne leur est point étrangère, quoi qu'en disent des esprits lourds ou superficiels. Virgile avait beaucoup étudié Platon, et quand il exposa, dans le sixième livre de l'*Enéide*, quelques dogmes de ce philosophe, sa poésie eut un caractère plus imposant et plus merveilleux. C'est dans la solitude où Nicole, Arnaud et Pascal développaient toutes les subtilités et toutes les profondeurs métaphysiques, qu'un jeune poète instruit à leur école devint le plus grand peintre du cœur humain. Voltaire lui-même n'a fait ses plus beaux

Digitized by Google

ouvrages qu'après avoir promené son imagination sur les idées qui occupaient *Leibnitz* et *Mallebranche*, et ce Locke enfin, dont il fut parmi nous le premier apôtre. Les questions de ce genre l'occupèrent toute sa vie, et quand il parlait en auteur grave, et même quand il n'était que bouffon. Après avoir examiné tous les écrits de ceux qui ont voulu pénétrer la grande énigme de l'homme, il disait dans sa vieillesse :

La nature est muette, on l'interroge en vain,
On a besoin d'un Dieu qui parle au genre humain.

Mais les philosophes de notre temps sont encore plus avancés que Voltaire, et n'ont plus besoin de ce Dieu dont il a toujours reconnu la nécessité.

D.

RAISON, Folie, Chacun son mot ; petit Cours de morale, mis à la portée des vieux enfants ; par P. E. L.— Paris, chez *Deterville*, libraire, rue du Battoir, n.° 16, 1 vol. in-8.°

CETTE brochure est une des plus piquantes qui ayent paru depuis quelques temps. Les fragments qu'elle renferme ne forment pas un ouvrage ; mais elle-même est, à coup sûr, l'ouvrage d'un homme de beaucoup d'esprit.

On y trouve des contes en prose, des fables en vers, des essais historiques, économiques et politiques. L'auteur a mis moins de variété dans son style, que dans le choix des sujets qu'il a traités. Sa manière n'est pas exempte de recherche et d'affectation. Mais il y a partout de l'élégance, de la finesse, et l'empreinte d'un talent très-distingué.

Digitized by Google

Les pièces de rapport qui bigarrent un peu cette collection, échappent nécessairement à l'analyse. Je ne puis les faire connaître que par des citations, et je prends volontiers ce parti : l'auteur et les lecteurs ne peuvent qu'y gagner.

Voici l'introduction d'un très-joli conte, intitulé *Sparte à Paris*.

« L'esprit qui se fait en France ne pouvant suffire à la consommation du pays, j'ai fondé un assez joli commerce sur l'importation de l'esprit du Nord. Il est des années où j'enleve des foires de l'Allemagne de fort belles parties de littérature brute, que je fais dégrossir à Paris dans mes ateliers de traduction. Cet honnête trafic, qui ne tend pas moins au perfectionnement de l'intelligence humaine qu'à celui de ma fortune, m'oblige à de fréquents voyages, me procure des amis intéressants, et me donne la réputation de n'être pas un sot, quoique j'aie eu la faiblesse de mettre mon nom à quelques-uns des ouvrages que j'avais payés.

L'année dernière, en revenant de Hambourg, je m'arrêtai chez mon bon ami le conseiller Branddorf. Je suis bien aise de vous apprendre qu'il a été pendant quarante ans le plus grand homme d'état d'une cour imperceptible de l'Allemagne, et qu'il aurait soulevé l'Europe tout comme un autre, si l'on eût fait attention à lui. Il dépensait à acheter de l'encre et des plumes les 200 florins d'appointements qu'il tenait de la magnificence de son prince ; et je ne connais pas d'écrivain plus capable d'alimenter une imprimerie, et de faire mourir de faim un imprimeur.

Je fus reçus de M. le conseiller avec la plus franche cordialité. Nous ne nous dîmes pas quatre paroles, mais nous vidâmes quatre pots de bière, et nous brûlâmes douze pipes. Je remarquai cependant que le front de son excellence n'avait pas, au milieu des nuages du ta-

Digitized by Google

bac, cette sérénité olympique qu'il y faisait ordinairement éclater ; je m'aperçus que son œil ne suivait pas les ondulations de la fumée avec cette douce complaisance qui m'avait toujours charmé dans ce grand homme, et je m'écriai : « M. Branddorf, vous avez du chagrin ! » Je fis cette exclamation en allemand, parce qu'on ne connaissait pas d'autre langue dans tout le château de Branddorf ; je la parle moi-même aussi familièrement que si je l'avais sucée avec le lait maternel, ou dans les caresses de mes premières amours.

Pour toute réponse, mon ami poussa un soupir, qui fut visible par les ravages qu'il occasionna dans le foyer de sa pipe. Il fit ensuite un geste que sa vieille domestique interpréta fort juste, en apportant sur la table un long flacon carré, rempli d'eau-de-vie de grain. Je jugeai, par ces préparatifs, que le conseiller cherchait à se donner des forces pour en venir à quelque pénible confidence. En effet, lorsque nous eûmes abaissé d'environ six pouces l'élévation de la liqueur dans le cristal, son excellence jugea la température convenable, et entama le discours suivant :

« Vous voyez, mon ami, un père au désespoir. Il y a deux ans que mon petit Frédéric vous charma par les graces de sa figure et la vivacité de son intelligence. J'avais conçu de cet enfant les plus orgueilleuses espérances ; sa raison naissante promettait à la Westphalie un nouveau Branddorf qui débrouillerait un jour la constitution germanique. Hé bien, mon ami ! il n'y faut plus penser, l'esprit de mon fils est complétement aliéné. »

Quoi ! déja ? m'écriai-je ; vous m'étonnez. J'avais cru les têtes allemandes à l'abri d'un tel accident. Auriez-vous envoyé votre fils en Angleterre ou en France ?

« Hélas ! non, continua le conseiller ; je l'ai mis dans un collége renommé de l'évêché de Paderborn, et ses

Digitized by Google

premières lectures l'ont perdu. Sa jeune tête s'est enflammée pour la gloire de Sparte et les institutions de Lycurgue. Lacédémone est devenue le rêve continuel de ses jours et de ses nuits. Cette manie l'a rendu incapable de tout travail, et la sévérité de ses maîtres a porté au comble le désordre de son imagination. On me l'a renvoyé dans l'état le plus déplorable. Vingt fois par jour le pauvre enfant se jette à mes pieds, et me conjure de le conduire à Sparte, ne dût-il y rester qu'un jour. Il promet, à ce prix, de continuer ses études et de faire tout ce que je lui prescrirai. En vain je lui remontre que Sparte n'existe plus, et que son territoire est un repaire de voleurs de grands chemins et de *cacovougnis* (scélérats de la montagne), qui prennent le deuil quand ils ont passé une semaine sans piller ou égorger personne. Il imagine qu'on le trompe; il pleure, il sanglote, il appelle Sparte à grands cris, et sa santé se perd aussi bien que sa raison. »

Or, pour guérir le jeune Westphalien de cette étrange manie, l'auteur imagine de l'amener à Paris, et de lui persuader qu'il est à Lacédémone. Il faut voir dans le conte même, les détails du voyage, la manière ingénieuse dont le malade est promené dans Paris, et comment son guide, obligé de dédier chaque édifice à quelque Dieu du paganisme, ou à quelque personnage célèbre, loge Vénus aux *Carmes*, Bacchus Colonate aux *Cordeliers*, Diane Orthia à *Saint-Lazare*, Minerve Chalciœcos aux *Feuillants*, Lycurgue aux *Jacobins*, Hélène aux *Incurables*, Ménélas aux *Bons-Hommes*, Mercure aux *Petits-Pères*; retrouve l'*Hyppodrome* aux Champ-de-Mars, le *Portique des Perses* à la porte Saint-Denis, le *Pécile* de Sparte aux galeries du Louvre, et le fameux *Plataniste* au jardin des Thuileries. Mais ce qu'il y a de plus plaisant, c'est la rencontre de Frédéric avec un jeune allemand, fils d'un théologien de Gotha

Digitized by Google

nommé *Scapelman*, et que sa patrie, dit l'auteur, avait envoyé à Lacédémone (Paris), pour qu'il étudiât les belles manières en chirurgie, et qu'il pût, à son retour, découper les Saxons avec plus d'élégance. — Comme il habite Sparte depuis plusieurs années, l'imperturbable baron lui adresse une foule de questions, beaucoup plus savantes que celles du bailli de l'Ingénu, et qui produisent un dialogue des plus curieux. Le voici.

Frédéric.—Est-il vrai qu'à Sparte on ne connaisse ni deuil, ni pompes funèbres?

Scapelman.—Sans doute, on a trop de franchise pour se déguiser.

Frédéric.—Est-il vrai qu'on y exerce l'esprit des jeunes gens par des combats de langue très-piquants?

Scapelman.— Oh! l'esprit des jeunes gens est devenu si subtil, qu'il ne saisit plus que la pointe des mots.

Frédéric.— Lycurgue a t-il en effet ordonné que les Spartiates fussent mal vêtus dans la ville, et parés dans les camps?

Scapelman.—Il suffit, pour s'en convaincre, de voir cette foule de commis qui, sans autre arme que leur plume, partent pour l'armée, plus délabrés que des Ilotes, et reviennent six mois après brodés comme des Phrygiens.

Frédéric.—Les filles sont-elles vraiment élevées publiquement avec les garçons?

Scapelman.—Oui : souvent le public commence l'éducation des filles; mais, dans ce cas, les filles achèvent ordinairement l'éducation du public.

Frédéric.—Pendant la première guerre de Messenie toutes les vierges de Sparte devinrent mères; cet exemple a-t-il prospéré?

Scapelman.—Beaucoup; à la seule différence qu'on ne distingue plus le temps de guerre et le temps de paix.

Frédéric.—Hermippus nous a-t-il trompés, quand il

Digitized by Google

a dit qu'on enfermait les filles de Sparte dans une salle obscure, et que celui qui voulait se marier allait en prendre une au hasard.

Scapelman.—Hermippus a été exact. Ces salles obscures s'appelaient des couvents. Depuis quelques années, on y a suppléé par la faculté de changer de femme à l'infini, jusqu'à ce qu'on soit content et elle aussi. L'institution de Lycurgue a été renforcée par celle de Platon.

Frédéric.—Est-il bien vrai qu'un Spartiate ne peut voir sa femme qu'à la dérobée, et qu'il serait couvert de honte s'il se montrait avec elle ?

Scapelman.—Plus que jamais.

Frédéric. — La maxime qu'*importe qui soit le père, pourvu que l'enfant soit beau*, est-elle toujours en vigueur à Sparte ? et Xénophon parle-t-il sérieusement quand il assure qu'une loi ordonne aux vieux maris de prêter leurs femmes et d'en adopter les enfants ?

Scapelman. — La loi s'est perdue, mais la coutume en tient lieu.

Frédéric.—Quand une femme est enceinte, a-t-on encore le soin d'orner son appartement des portraits des plus aimables demi-dieux, tels qu'Adonis, Hyacinthe, Endymion ?

Scapelman. — On fait mieux; on ajoute aux portraits des mannequins charmants, dont sa chambre ne désemplit pas. Ce sont les plus beaux garçons de la ville, qui ont juste autant d'esprit qu'il en faut pour cet emploi.

Frédéric.—Pourquoi donc les enfants que j'ai vus ne sont-ils pas plus merveilleux que ceux de Germanie ?

Scapelman. — Un statuaire gâte souvent son chef-d'œuvre en voulant trop le finir.

Frédéric.—Un peintre de l'antiquité, pour se conserver les perceptions plus vives, vécut de lupin pendant plu-

Digitized by Google

sieurs années ; comment s'y prennent maintenant les artistes?

Scapelman. — Ils suivent le même régime, non par choix, mais par nécessité.

Frédéric.— Depuis que Lysander eut introduit les richesses à Sparte, qu'a-t-on fait pour en dégoûter les citoyens?

Scapelman.—On corrige les enfants de la passion du vin, en leur montrant des esclaves ivres ; de même, pour nous dégoûter des richesses, on en gorge d'autres esclaves.

Frédéric. — O Sparte adorable ! ô ville trois fois prudente, qui donne de l'or à la stupidité, du lupin au génie, et des haillons à la vertu !

C'est avec cette manière originale et piquante que l'auteur écrit en prose. On ne peut point juger, par ses fables, de son talent pour la poésie ; mais on peut apprécier la sureté de son jugement et le caractère de sa philosophie, par l'Apologue suivant.

LE PHILOSOPHE A GENES.

Certain athée, à qui Dieu fasse grace!
Dans Gênes avait débarqué.
Les églises, le port, la ville haute et basse,
Par lui tout fut critiqué ;
Dieu sait surtout comme il s'était moqué
Des madones qu'on voit orner toutes les rues,
Du dévot appareil de lampes suspendues.
« Ces gens-là sont foux, disait-il,
« De perdre ainsi leur huile et leurs prières
« En l'honneur de quelques pierres. »
Or il advint qu'un soir ce raisonneur subtil
Regagnait son auberge après certaine orgie.
Sur son passage, un stylet à la main,
Etaient plusieurs bandits, enfants de l'Italie,

Digitized by Google

Et pour un prix honnête égorgeant leur prochain.
Le philosophe est saisi par la bande,
Qui va percer à jour son corps transi de peur;
Car je doute que Dieu défende
Un incrédule aussi moqueur.
Pourtant il se débat, et d'un effort contraire
Entraîne le groupe assassin
Jusques au pied d'un dévot luminaire,
Dont les rayons tombent soudain
Sur sa figure aux bandits inconnue.
« Jésus! ce n'est pas lui, » dit le chef du complot.
« Ce n'est pas lui, » crie aussitôt
La troupe qui s'enfuit. Resté seul dans la rue,
Notre homme voit, se tâte, et dieu merci
N'est point blessé. Fut-il joyeux? je n'ose
Vous l'assurer. Je crois qu'il fut en tout ceci
Fort content de l'effet, et fort sot de la cause;
Car c'est à la madone, à son saint lampion,
Que l'orgueilleux a dû sa délivrance;
Et voici la réflexion
Qui fit les frais de sa reconnaissance.
Ah! dit-il, je conçois qu'une religion
A souvent ici-bas quelque chose de bon,
Et, dans l'ombre au coupable opposant ses lumières,
Nous épargne les réverbères. E.

Vie privée, politique et militaire des Romains sous Auguste et sous Tibère, dans une suite de lettres d'un patricien à son ami; traduites de l'anglais. Paris, chez *Buisson*, rue Hautefeuille, n.° 20. An 9.

Un jeune patricien, Marcus-Quintus Flaminius, échappé au massacre des légions de Varus, à Teutberg, est fait prisonnier par les Chérusques. Il reçoit

Digitized by Google

une hospitalité généreuse de Cariovalde, leur chef, et devient l'ami de son fils Sigismar. Bientôt, par une faveur particulière, Marcus se trouve réuni à un grec, nommé Philoclès, aussi prisonnier d'une petite nation voisine des Chérusques. C'était un philosophe; et la beauté de ses maximes et le charme de ses conversations adoucissaient l'horreur des forêts de la Germanie. Ce Philoclès, toujours en travail pour le bonheur des hommes, imagine de civiliser les Germains. Il institue en chœurs les jeunes filles des Chérusques, leur apprend des hymnes à Vénus, et tient des discours de législation et de philosophie aux compagnons d'Arminius.

Les troubles et les révolutions qui préparèrent la ruine de la Germanie, annoncèrent bientôt le progrès des lumières. Marcus l'avait prévu. Mais dans sa correspondance avec son jeune ami, il lui parle surtout de la belle Aurélie dont il est peut-être séparé pour jamais; il lui confie aussi ses inquiétudes sur le sort de Valerius, son oncle et son second père, sénateur digne de ses ancêtres, et qui, incapable de fléchir, devait succomber sous la tyrannie.

Cependant Germanicus vient prendre le commandement des légions. Marcus recouvre sa liberté, emportant une aigle romaine, et combat aux côtés du jeune héros, dans ces journées sanglantes qui vengèrent le nom de Varus. Germanicus termine tant de grandes actions par un beau trait de prudence : il élève sur les bords du Rhin, un monument *à la gloire des armées de César Tibère*; et retourne triompher à Rome, également coupable de sa gloire et de sa modération.

Il faut suivre Marcus à Rome. Valerius n'y était plus. Aurélie, sur le bruit de la mort du jeune prisonnier, avait épousé son rival. Après s'être conduit comme un autre Grandisson avec cette Aurélie qui,

Digitized by Google

moins héroïque que Clémentine, meurt du poison qu'elle s'est donné, Marcus se met à la recherche de Valerius. La haine de Séjan l'avait relégué dans une île misérable, où l'innocence et la piété de sa fille unique, Valerie, le consolaient des malheurs de Rome. — Nous abrégerons. Nous ne dirons pas comment Sigismar lui-même accourut du fond de la Germanie pour apprendre cette retraite à Marcus. Valerius, sur le point d'être la victime d'un ordre cruel du tyran, lui découvre une conjuration.

Ce Philoclès dont nous avons parlé, en était le principal agent. Il avait accompagné, à Rome, des ambassadeurs germains. Après avoir tenté vainement d'engager Valerius dans ses complots contre César, il accusa celui qu'il n'avait pu séduire; et il portait au généreux sénateur une coupe de poison de la part de Tibère, lorsqu'il est tué de la main de Sigismar qui, muni d'un contr'ordre de l'empereur, venge sa patrie sur le philosophe. Valerius rentre en grace auprès de Tibère, et l'on devine déja que Marcus devient l'époux de Valerie. Tel est à peu près le plan de l'ouvrage intitulé: *Vie privée des Romains*, etc. L'on ne s'y attendait guère.

Il n'est pas besoin d'insister beaucoup sur l'inconvenance de cette action de roman, cousue à des fragments de Tacite. Si l'intérêt du roman l'emporte sur celui de l'histoire, l'auteur a manqué son but ou son titre. Si, au milieu des cris du triomphe de Germanicus et des graves événements de l'empire romain, les héros amoureux doivent être oubliés, il était inutile de les mettre en scène.

Lorsque le jeune Anacharsis visite la Grèce, au grand siécle de Périclès, il ne paraît jamais que pour voir et raconter. Les événements de la vie d'un seul homme sont trop petits pour un pareil théâtre.

Digitized by Google

Mais encore en supposant que les mœurs des Romains sous Tibère, décrites par Tacite, eussent besoin d'un cadre nouveau, il fallait du moins le choisir tel qu'il embrassât le sujet tout entier. L'action de ce roman se termine au départ de Germanicus pour la Syrie, et qui ne sait que, jusqu'à cette époque, l'aspect de la république n'avait point changé, ou plutôt qu'il était encore indécis, comme le caractère du prince? Mais avec Germanicus et Drusus, le tyran perdit, pour ainsi dire, les accusateurs de sa conscience. Il dépouille toute pudeur, et il n'a plus qu'une froide et profonde dissimulation qui est la perfection du crime. Alors on voit les sénateurs prosternés aux pieds de Tibère, celui-ci devenu le premier esclave de Sejan qui distribue des poisons à la famille de son maître, cette loi de lèse-majesté qui fournit des victimes à la vengeance, et des confiscations au trésor toujours épuisé, les chutes effroyables des ambitions subalternes, des excès de débauche, que la langue n'avait point encore nommés, et une tristesse austère dans l'île de Caprée, etc. Enfin, la consternation d'une ville de quatre millions d'hommes, que l'historien latin rend avec une vérité si effrayante, lorsque, se délassant à tracer des guerres étrangères, il revient par intervalle sur le sort de sa patrie, en ces mots : *at Romæ, cædes continuâ, jacuit ingens strages;* expressions qui, au milieu du silence et de la terreur, semblent marquer les coups qui abattent les plus illustres têtes ! C'était-là l'époque qu'il fallait peindre, c'était celle où un Tibère avait imprimé son caractère à sa nation... Quelle histoire pour nous !

Nos peuples affaiblis s'en souviennent encor :
Son nom seul fait frémir nos veuves et nos filles.

Au reste, les vices du plan et les inconvenances de

Digitized by Google

l'ouvrage, sont rachetés à un certain point par des détails instructifs et agréables. La plupart, il est vrai, sont pris chez les Germains; mais on aimera la peinture de cette terre humide et coupée de marais, de ce ciel couvert, de cette verdure plus sombre, de ces forêts de chênes pleines des mystères des druides, et en général l'heureux emploi des couleurs de Tacite.

En traversant les Gaules, Marcus voit cette fontaine de Vaucluse qui sera chantée par Pétrarque, et réveille mille souvenirs classiques par la description de ces monuments qui doivent être nos ruines et nos antiquités.

Pendant les préparatifs du triomphe de Germanicus, il visite les lieux célèbres aux environs de Rome, et, à l'imitation d'Anacharsis, il essaye de peindre les écrivains célèbres dans leur conservation.

« Germanicus m'a fait passer une matinée bien intéressante. Ce jour étant uniquement consacré à la double célébration du traité humiliant consenti par les Parthes, et de la punition des meurtriers de Jules-César, Tibère est obligé d'aller offrir les sacrifices accoutumés dans le temple de Mars vengeur, et même de paraître publiquement. Toute la famille des Césars (le général excepté) * assiste à ces solennités. Libre de disposer de sa journée, Germanicus me propose de l'accompagner jusqu'à la maison de campagne de Tite-Live. « La présence de cet admirable historien, me dit-il, m'inspire une vénération égale à celle que j'éprouve en passant sous l'arche triomphale érigée, près de la porte Capanée, à la mémoire de mon père, dont il a retracé les grandes actions. »

« Nous trouvâmes Tite-Live dans un petit appartement donnant sur un jardin que bordent les eaux du Tibre. Il nous ramena dans le vestibule de sa maison au mi-

* Les généraux auxquels on accordait le triomphe, ne pouvaient entrer dans Rome avant la célébration.

Digitized by Google

lieu des grands hommes dont il nous a transmis vertus. Leurs bustes sont placés dans six niches, et représentent Camille, Fabius-Maximus, Paul Emile, Marcellus, Scipion l'Africain, et Titus-Quintus Flaminius.

« Il reçut Germanicus avec affection et simplicité. Vous travaillez depuis longtemps pour moi, mon fils, s'écria-t il, mais je crains que la mort ne me ravisse l'honneur de tracer vos victoires, et surtout vos vertus. »

Germanicus lui répondit avec modestie. Il me présenta ensuite au sage, en lui faisant un récit de ma conduite avec toute la partialité de l'amitié. Tite-Live alla dans sa bibliothéque, d'où il rapporta un petit volume. Ce livre, dit-il en le montrant à César, contient les notes que j'ai faites sur le temps présent : le nom des familles illustres qui se sont distinguées au service de la patrie, est à la tête de chaque page. J'ai écrit au bas les noms, les qualités et les actions de ceux de leurs descendants qui soutiennent l'honneur de leur race. Voyez combien j'ai écrit au titre de Claude et à celui de Quintius : j'ai déja noté ce que vous venez de me dire sur Marcus. Je voudrais, continua-t-il en fermant le livre, que tous ceux dont les noms seuls ornent ces pages, pussent, en jetant les yeux sur le vide qui les suit, sortir de leur apathie et travailler à le remplir. . . . »

« Je me hasardai à lui demander pourquoi il n'avait pas orné son portique du buste de Jules-César. Il répondit vivement : Parce que je n'aurais pu le placer vis-à-vis celui du grand Pompée *. J'espère cependant qu'on trouvera que j'ai rendu justice à tous deux. A ces mots Germanicus l'embrasse : « Mon vénérable « ami, lui dit-il avec transport, quel prix votre sin- « cérité donne aux éloges que mon père a reçus de

* Auguste le nommait en plaisantant *le Pompéien*.

Digitized by Google

« vous, et que je suis fier de ceux que vous daignez « accorder à son fils ! »

« Tite-Live demande à César si on avait quelque espoir qu'Ovide serait bientôt rappelé de son exil.

Je plains son sort, dit Germanicus, Suillius m'a montré dernièrement une épître touchante que son infortuné beau-père lui adressait pour m'engager à le servir. Mais Tibère accordera difficilement une grace refusée constamment par Auguste. »

Ce passage fera juger du style ; il est pur et facile, à quelques anglicismes près qui se sont glissés dans la traduction. En un mot, l'auteur de cet ouvrage a peut-être rendu service aux amateurs de romans, mais les amis de l'histoire s'en plaindront. G.

VARIÉTÉS.

A l'auteur de l'article sur le poème DES JARDINS, *inséré dans le précédent numéro.*

CITOYEN,

VOUS avez traité le nouveau poème *des Jardins*, avec tous les égards que l'on doit à son auteur ; cependant vos lecteurs trouveront peut-être qu'en faisant la part des éloges avec votre politesse accoutumée, vous avez trop négligé celle de la critique. Les fautes qui échappent à un talent supérieur doivent être soigneusement distinguées de ses beautés. C'est à la fois une leçon et une consolation que l'on doit à ceux qui voudront l'imiter. Pour moi, qui avais lu les nouveaux *Jardins* avant le compte que vous en avez rendu,

Digitized by Google

j'attendais avec impatience votre jugement sur plusieurs endroits qui m'avaient choqué. Par exemple, après ces deux beaux vers :

Ce peuple généreux
Paiera le sang du père à ses derniers neveux.

Celui-ci :

Comme le ciel punit, Albion récompense.

Me paraît offrir une comparaison, ou plutôt une opposition très-inexacte, pour ne rien dire de plus.

Le ciel ne fait-il que punir ? L'idée de rigueur et de châtiment est-elle la première qu'il réveille en nous ? Le premier attribut de la Divinité, au contraire, n'est-il pas la bonté ? En un mot, le ciel ne récompense-t-il pas éternellement et aussi magnifiquement qu'Albion, s'il faut absolument comparer Albion au ciel.

Dans les vers qui suivent :

Ah ! pour comble d'honneurs puisse un Spencer nouveau
Par un chant de famille honorer son tombeau.
Malbrough ! Spencer ! l'honneur du moderne Elysée !
Malbrough en est l'Achille, et Spencer le *Musée*.

J'observerai d'abord que ce dernier vers n'est intelligible que pour ceux qui auront lu dans le sixième livre de l'*Enéide*.

Musæum ante omnes, medium nam plurima turba, etc.

Mais après qu'ils l'auront compris, ils seront frappés d'un défaut de justesse et de correspondance dans les deux termes de cette comparaison. Car ce n'est point *Musée* que les commentateurs appellent *Theologus*, qui doit chanter Achille ; c'est à un autre Homère à chanter un autre Achille.

Digitized by Google

Dans le tableau d'une abbaye de la Trappe, que vous citez également, j'ai relu plusieurs fois le passage suivant, sans en avoir pu saisir l'ordre grammatical :

Et lorsqu'à la lueur *des* lampes sépulcrales,
De silences profonds, coupés par intervalles,
Du sein de la forêt, leurs nocturnes concerts
En sons lents et plaintifs monteront dans les airs.

Je ne vous parle pas de ces quatorze vers consacrés à célébrer l'*étoile de Malbrough*, ni de l'inconvenance et de l'emphase du morceau de Bleinheim presque en entier. Les détails froids et communs qui remplissent la description du parc de Kensington, me paraissent aussi mériter quelques remarques. Nous les attendions de vous; l'art et la critique y auraient gagné en même temps.

Vir bonus et prudens versus reprehendet inertes,
Culpabit duros, etc.

Au reste, quelque usage que vous fassiez de ces observations que je me contente d'indiquer à votre goût, j'espère que vous me les pardonnerez. J'ai trop aimé Virgilius-Delille pour me taire aujourd'hui sur Delille-Claudien.

D'A v.... *un de vos abonnés.*

Note des Rédacteurs.

Sans être aussi sévère que notre abonné, nous avions cru indiquer suffisamment les défauts qu'il relève. Il nous semble que la critique doit ménager un auteur illustre, quand il est parvenu à cet âge où la renommée est le juste prix des longs travaux. C'est le talent dans sa force qui a besoin de leçons sévères, et qui peut en profiter. Mais il faut jouir en paix de sa gloire,

Digitized by Google

quand on commence à perdre les moyens de l'augmenter. D'ailleurs, on n'a pas dissimulé que l'auteur de *l'Homme des champs* * et des *Jardins*, manque d'amis éclairés, loin de sa patrie, et qu'il ne retrouve pas toujours au milieu des brouillards de l'Angleterre, ce style élégant et pur qui fit dire si justement à Voltaire, quand il lut la traduction des *Géorgiques* :

Delille a quelquefois égalé son auteur.

Le petit nombre des remarques qu'on s'est permis, paraît même avoir déplu à Delille, si on en juge par sa préface. On n'a donc pas cru devoir, une seconde fois, affliger sans fruit un talent qu'on honore, et pour qui l'excès de l'éloge est désormais plus excusable que celui de la critique.

SPECTACLES.

THÉATRE DE LA RÉPUBLIQUE ET DES ARTS.

LES MYSTÈRES D'ISIS, opéra en quatre actes, musique de MOZART.

TROIS choses, indépendamment du poème, ou, si l'on veut, malgré le poème, ont décidé le succès de cet opéra, la musique, les ballets et les décorations. Il n'y a rien à dire du drame, si ce n'est que pour l'intrigue, la conduite et l'arrangement des scènes, il est beaucoup moins ridicule que le canevas allemand ; voilà tout : les vers sont d'un amateur. On sait que, dans les beaux-arts, les amateurs ne travaillent point pour les connaisseurs, et qu'il faut se méfier de leurs poésies un peu plus que de leurs concerts. Mais il serait injuste de

* Voyez les extraits de ces poèmes, N.os VI et XXIX de ce journal.

Digitized by Google

dissimuler qu'on doit de la reconnaissance et des éloges à celui dont la patience laborieuse a triomphé de tous les obstacles que présentait la traduction d'un ouvrage pareil. Pour nous faire entendre une mélodie céleste, il n'a pas été rebuté des invraisemblances, des niaiseries, des absurdités sans nombre qui remplissent en entier ce chef-d'œuvre de l'Opéra-Germanique ; et, dans le chaos des scènes incohérentes et barbares qui composent la *flûte enchantée*, il a découvert un principe d'action et le nœud d'une intrigue supportable sur le théâtre de Paris. C'est un mérite réel. Selon moi, les *Mystères d'Isis* lui font plus d'honneur que la *Caravane* et *Panurge*, opéra qu'on revoit pourtant tous les jours avec un nouveau plaisir : car, dans ces deux ouvrages, dont les plans sont de son choix ou de son invention, rien ne forçait l'auteur à être ridicule ; tandis que, dans celui-ci, le texte même était donné par la musique ; et cette musique méritait d'être religieusement conservée. Ces observations prouvent que s'il n'y a qu'une manière de juger le poème, il y en a deux d'apprécier le travail.

Celui du musicien, contre lequel l'envie avait accrédité beaucoup de préventions, a cependant réuni tous les suffrages, et son succès augmente chaque jour. L'air que chante *Zarastro* et les *chœurs* du troisième acte, répondent victorieusement aux détracteurs intéressés qui publient, avant la représentation, que cette musique n'avait pas un caractère assez noble pour soutenir la dignité du théâtre des Arts. Une variété charmante distingue éminemment cette belle production de Mozart. Tous les morceaux chantés par *Laïs*, notamment celui du second acte pendant le ballet des Esclaves, et le rondeau du quatrième acte, sont d'une mélodie dont nous avons trop peu de modèles. Partout, le chant est aimable, facile et pur ; partout il sait prendre le caractère de la situation et du personnage. Il faut ajouter que les

Digitized by Google

artistes ont mis, dans l'exécution, un ensemble de zèle et de talents, dignes des plus grands éloges, et que pour offrir au public une double nouveauté, ils ont, en général, chanté sans crier. Ce triomphe était réservé à *Mozart*, pour le dédommager des nombreux larcins qu'on lui a faits, et qui, soit dit en passant, ont retardé plus qu'on ne croit, la mise d'un ouvrage, dont la première représentation était un jour de justice et d'expiation.

Les ballets, composés par le C. *Gardel*, exécutés par les premiers danseurs connus, justifient l'opinion qui place aujourd'hui la danse de caractère parmi les arts les plus agréables et les plus séduisants. Le pas des Esclaves, au second acte, est dessiné avec autant de finesse que de goût; il suffirait pour prouver, au besoin, combien le compositeur a réfléchi sur la nature et les effets de son art. Quant aux ballets qui terminent l'ouvrage, il suffit de nommer ceux qui l'exécutent. M.lles *Clotilde* et *Chameroy*, dans un pas de deux; *Vestris*, mesdames *Gardel*, *Chameroy* et *Chevigny*, dans un pas de quatre, disputent à l'envi, de grace et de vigueur, de force et de souplesse, d'à-plomb et de légèreté. Ce dernier pas est accompagné par un *concerto* de cor et de harpe, où les talents de *Dalvimare* et de *Fréd. Duvernoy*, opposés à ce que la danse a de plus brillant et de plus aimable, soutiennent le parallele et partagent les applaudissements. En général, les connaisseurs les plus difficiles n'ont pas l'idée d'une plus grande perfection dans le jeu de l'orchestre et l'exécution des ballets.

L'administration a déployé, pour la mise de cet ouvrage, la magnificence éclairée qui distingue le théâtre des Arts de tous ceux de l'Europe. Les deux premières decorations, et surtout la dernière, surpassent tout ce qu'on avait vu jusqu'à présent; l'examen des détails n'affaiblit point la séduction du premier coup-d'œil;

Digitized by Google

et l'on peut justement s'étonner de la manière ingénieuse dont la richesse et l'élégance des costumes s'allient à l'exactitude et à la fidélité. En total, il serait peut-être impossible de former ailleurs un spectacle, qui, par la perfection de plusieurs parties et la majesté de l'ensemble, exerçât plus d'empire sur les sens et sur l'imagination, et qui fît servir plus utilement pour le commerce, pour les manufactures, pour l'éclat d'une capitale immense, la magie et la séduction de tous les beaux-arts.

E.

OPÉRA ITALIEN.

LES Italiens, non pas ces acteurs français qui conservaient si mal à propos un nom qui, depuis quarante ans, avait cessé de leur appartenir, mais les Italiens véritables, ceux qui parlent et chantent la langue de Métastase, viennent de donner *les Ennemis généreux*, musique de Cimarosa.

Nous ne dirons rien de la pièce en elle-même. On sait que les compositeurs Italiens ont depuis longtemps atteint le but auquel visent tous les musiciens, celui de se passer de paroles, ou, ce qui est la même chose, de faire supporter des pièces tellement insignifiantes, qu'on les compte avec raison pour rien. Ils nous ont appris que ce n'était pas une vaine fanfaronnade que le pari de ce compositeur (qui pourtant n'était pas Italien) et qui se vantait de mettre en musique et de faire écouter avec plaisir *la Gazette de Hollande*. Les pièces Italiennes ne sont guère que des gazettes, tant les scènes sont décousues, tant l'intérêt est nul, tant les événements sont peu préparés et mal amenés, mais quel talent que celui qui peut animer ces tristes canevas, et leur faire produire les sensations délicieuses qu'on va chercher à l'Opéra Italien, et qu'on est toujours sûr d'y trouver!

La pièce des *Ennemis généreux* offre cependant quel-

Digitized by Google

ques situations comiques, entre autres, un rôle de fat, fanfaron et poltron, parfaitement bien joué par le signor Raffanelli.

La musique est en tout digne de la réputation de son célebre compositeur. Les morceaux les plus brillants y sont prodigués. Il faudrait les citer tous, pour dire ceux qui ont été applaudis, et qui méritent de l'être. Les deux finales ont surtout excité le plus vif enthousiasme.

Le jeu des acteurs de ce théâtre fait chaque jour des progrès plus sensibles. Ils n'ont pas tous la même étendue et la même beauté de voix; mais quelle perfection dans l'ensemble! quelle sureté dans les moyens! quel goût et quelle expression dans le chant! Malheur à ceux que de pareils accords ne trouvent pas sensibles à leur mélodie. J.

ANNONCES.

ESSAIS de Philosophie morale, par Pierre CHINIAC, ex-lieutenant-général d'Uzerche, ancien membre de la ci-devant Académie de Montauban, associé résidant de la Société libre d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts, d'Agen.

Æquè pauperibus prodest, locupletibus æquè;
Et neglecta, æquè pueris senibusque nocebit.

HORACE, *cap. I, lib. 1, v. 25 et 26.*

Dieu, l'*Homme* et la *Nature*, voilà la triple science necessaire au sage.

Il n'a peut-être jamais été plus nécessaire de répéter aux hommes ce qu'ils doivent à Dieu, ce qu'ils se doivent à eux-mêmes et ce qu'ils doivent à leurs semblables; et par conséquent ce qu'ils doivent à leur famille, à leur patrie, au genre humain.

Cet ouvrage forme 5 vol. in-8.°, dont le prix est de 20 fr. broché, et de 25 f., envoyé franc de port par la poste, dans toute la république.

A Paris, chez *Bossange*, *Masson* et *Besson*, rue de Tournon.

Et à Agen, chez *Currius*, *Dourdin* et *Noubel*.

Digitized by Google

DEPT. REPUBLICA.

POLITIQUE.

EXTÉRIEUR.

Observations sur la Turquie.

On a vu, dans les deux derniers numéros, l'état des forces militaires de l'empire ottoman. Ces nouvelles observations, plus récentes et plus générales, achèveront, sinon le tableau, du moins l'esquisse de ce gouvernement monstrueux, qui, depuis si longtemps, survit à sa gloire, et fatigue de sa nullité le monde politique.

Les Turcs, établis sur les ruines de l'empire d'Orient, attaquèrent la Pologne, la Hongrie, la république de Venise, et l'Europe craignit de n'être plus que l'empire des Turcs. Mais ils s'arrêtèrent, et tout s'arrêta chez eux. Tous les arts avaient fui devant ces conquérants farouches. Le poignard et le coran à la main, ils se glorifiaient également de leurs victoires et de leur ignorance. Les autres nations accueillirent les arts, et leur puissance s'en accrut. Montesquieu eût conjecturé des-lors la gloire des vaincus et la décadence des vainqueurs.

L'attachement aux usages anciens semble commun à toutes les nations orientales : il se remarque aux Indes, à la Chine, comme en Turquie ; mais partout il n'a pas les mêmes résultats, non plus que les mêmes causes. La Chine était éclairée, et le respect pour les coutumes ne fut que le respect pour les lumières et les principes conservateurs des sociétés ; il en fut aussi la sauvegarde. Ce même respect, né en Turquie de l'indolence et de l'orgueil, y perpétue les préjugés et l'ignorance

Digitized by Google

des premiers conquérants. Plusieurs fois on essaya d'y naturaliser les institutions européennes ; aucune n'y put acquérir de stabilité. Ce sont des plantes exotiques, que repousse un sol ingrat et desséché. Une longue culture serait nécessaire pour le préparer à les recevoir, et peut-être, avant cette époque, ses voisins l'auront envahi.

Ibrahim-Effendi, savant Hongrois, et novateur courageux, parvint, en 1701, à établir une imprimerie à Constantinople. Quelques ouvrages de géographie et d'histoire furent publiés, et ce pouvait être un premier pas ; il fut seul. Une nuée de copistes et de moines s'éleva contre ce qu'ils appelaient les dangers de la presse : ceux-ci craignaient la profusion des livres ; les autres tenaient à celle des manuscrits ; le gouvernement lui-même se crut intéressé à donner au nouvel établissement des bornes étroites. Après la mort d'Ibrahim, ses presses passèrent entre les mains de quelques Grecs, qui ne les firent gémir que sous des ouvrages de controverse théologique. Ce n'est que sous le règne actuel que l'imprimerie a reçu une destination plus utile, par les soins de Raschid-Effendi, l'un des hommes les plus éclairés qu'ait eus cet empire.

Le comte de Bonneval, devenu successivement colonel en France, officier général en Autriche, pacha à Constantinople, avait introduit chez les Turcs différentes réformes, surtout dans le système militaire ; elles ne lui survécurent point : les régiments qu'il avait disciplinés à l'européenne furent incorporés dans les spahis et les Janissaires ; et lorsque Tott, leur second réformateur, arriva en Turquie, l'ouvrage de son prédécesseur n'avait laissé aucune trace. Tott chercha à remettre en crédit la tactique de nos armées ; il établit des fonderies de canons, des fabriques de poudre, un corps d'artillerie ; mais les Turcs faisaient alors à la

Digitized by Google

Russie cette guerre malheureuse, qui fut terminée en 1774 par le funeste traité de Kainardgi. Cette circonstance hâta la ruine des établissements que Tott avait formés : on le négligea. Il revint en France, abreuvé de dégoûts, et fatigué d'un séjour où l'on ne savait plus apprécier les services.

Neuf ans après, la Porte-Ottomane demanda à la France des constructeurs, des officiers de génie et d'artillerie : ils firent quelques ouvrages de défense sur le canal de la mer Noire et sur les frontières de la Russie ; ils rétablirent des fonderies, des magasins à poudre, un corps de canonniers ; ils construisirent quelques frégates ; mais, en 1788, la plupart de ces officiers furent rappelés. L'Autriche pressentait avec inquiétude les progrès que l'art militaire aurait peut-être faits chez ses voisins. Ce fut, dit-on, par déférence pour cette alliée que la cour de Versailles retira au divan des hommes si précieux pour lui.

D'autres Français les remplacèrent en 1792 ; ils devaient reprendre les travaux suspendus, et opérer des réformes dans toutes les parties du service militaire ; mais ceux-là mêmes qui les avaient appelés contrarièrent ensuite leurs opérations. Les instructeurs de l'infanterie se trouvèrent en rivalité avec des officiers allemands qu'on avait également attirés. La cavalerie turque pensa qu'elle n'avait aucune leçon à recevoir : les plans de défense, proposés par les ingénieurs, furent modifiés et gâtés ; il fallut, dans le service de l'artillerie, allier les usages turcs à la manœuvre européenne.

L'ambassadeur Aubert-du-Bayet conduisit à Constantinople, dans le cours de l'an 3, une compagnie d'artillerie légère ; le divan n'accepta leurs services que pour quelques mois ; un autre Français y transporta une colonie d'artistes : on méconnut un si grand bienfait, et ils furent contraints de revenir en France, sans avoir

Digitized by Google

pu laisser à Constantinople la moindre trace d'un établissement utile.

Ainsi la Porte-Ottomane s'écarta toujours des plans de réforme qu'elle conçut : elle appela tour-à-tour des Français, des Italiens, des Anglais, des Suédois, qui s'accordaient rarement sur l'exécution et sur les principes ; il y eut entre chaque tentative des intervalles d'inactivité qui détruisirent tous les ouvrages antérieurs, et les essais les plus dispendieux ne donnèrent pas des institutions meilleures, ni des troupes mieux disciplinées. Sa marine seule parut avoir fait quelques progrès ; mais les bâtiments, avec de plus belles proportions, continuèrent à manquer de matelots et d'officiers. C'est au commerce maritime à créer la puissance navale d'une nation, et trop de causes arrêtent chez les Turcs le développement de ce commerce pour qu'on puisse leur supposer de longtemps une marine redoutable.

Le sultan actuel passe pour aimer les usages et les arts des Européens : il a souvent eu recours à des artistes étrangers, pour l'embellissement de ses jardins ou pour celui de sa capitale ; mais l'on ne doit pas espérer que, sur ce point, il opère une révolution dans l'opinion publique, et l'exemple donné au monde par la Russie sera difficilement imité chez les Musulmans. Si Pierre-le-Grand civilisa son peuple, l'éclaira, transporta chez lui nos mœurs et nos arts, substitua des troupes régulières à la milice des Strélitz, indisciplinée et redoutable aux novateurs, comme celle des Janissaires, Pierre fut un de ces hommes dont la nature est avare, et auxquels elle départit à la fois un génie vaste, une ame grande, une volonté forte. On le vit, avant de tenter ses réformes, les préparer de longue main, parcourir l'Europe, s'initier lui-même dans tous les secrets des arts, attirer, conduire dans ses états des

Digitized by Google

colonies d'artistes et d'ouvriers, donner des leçons et des exemples, s'instruire de toutes les parties de la navigation, depuis le travail du calfat et les manœuvres du matelot jusqu'aux évolutions de l'amiral, parcourir tous les grades militaires et marcher à la tête de ses armées, connaître nos institutions, savoir choisir ce qu'elles avaient d'applicable à la position de son peuple, et adapter les unes aux autres toutes les branches d'administration qui constituent la force d'un empire. Mais à quelle époque les Turcs auront-ils un souverain semblable? L'éducation, les mœurs du sérail ne sont pas propres à former un prince pour de telles entreprises, et quand il pourrait se rencontrer, ses réformes trouveraient sans doute bien plus d'obstacles à surmonter dans les intérêts des hommes puissants, dans les préjugés populaires, et surtout dans cette léthargie qui accable toutes les parties du gouvernement.

L'autorité du grand-seigneur est, dit-on, la plus despotique de l'Europe; mais ce prince, qui peut faire tomber la tête d'un visir, tremble devant un pacha révolté; ceux d'Egypte et de Syrie se sont plusieurs fois affranchis de sa domination; ceux de Scutari, de Viddin, qu'il pouvait plus aisément réprimer, ont porté l'alarme aux portes de sa capitale. Il aurait à craindre que toute innovation importante ne devînt pour des pachas insubordonnés un nouveau prétexte de rebellion, et ne le privât en même temps des moyens de les contenir. La puissance ottomane, placée dans l'alternative, ou de périr de langueur, ou de subir une crise qu'elle croit mortelle, aime mieux se laisser aller au cours des événements, et se reposer de sa conservation sur les destins.

Le grand-seigneur n'eut longtemps aucun ambassadeur près des cours étrangères: il regardait les missions des autres princes à Constantinople comme un hommage

Digitized by Google

rendu à sa puissance, et se gardait bien d'adopter un système, auquel il attachait des idées de servitude. Mais, revenu enfin de ces principes d'isolement, qui, en mettant à découvert toute sa politique, lui dérobaient celle des autres états, il entretient depuis quelques années des ambassadeurs en Espagne, en Prusse, à Paris, à Vienne. Cette innovation diplomatique est sans doute l'un des plus grands pas qu'ait faits ce gouvernement. Ses communications habituelles avec les autres peuples lui rendront plus familières les idées de commerce, d'administration, d'industrie, qui partout sont devenus les véritables éléments de la prospérité publique; mais il faut avouer qu'elles donnent au divan une place plus périlleuse sur le théâtre de la Politique européenne; elles le destinent à prendre aux événements une part plus active, lui font sentir le contre-coup de tous les chocs, et entraînent dans la lutte une nation qui, avec ses institutions sans vigueur, ne peut y paraître qu'à son désavantage.

La Turquie n'avait de guerres à soutenir que contre l'Autriche et la Russie. Un système d'hostilité plus étendu l'expose à des dangers nouveaux, sans diminuer ceux que lui font courir deux voisins, toujours intéressés à devenir ses ennemis.

L'étendue de l'empire ottoman pourrait faire penser qu'il doit être d'un grand poids dans la balance européenne. Mais des provinces dépeuplées, sans commerce, les unes opprimées par leurs pachas et par tous les officiers subalternes, les autres prêtes à s'insurger contre l'autorité qui les écrase; toutes gouvernées par des principes différents; ou plutôt, dans l'absence des lois, et dans leur silence, plus funeste encore, victimes de l'arbitraire le plus odieux, ces provinces immenses ne présentent qu'un vaste corps, dont les membres, à peine cohérents, se disloquent à la moindre secousse.

Digitized by Google

Déja les régences d'Afrique, qui n'étaient que des pachalicks, assimilés à ceux d'Europe et d'Anatolie, ont fait reconnaître leur indépendance et ne tiennent plus à la sublime Porte que par des liens religieux et par quelques faibles déférences. Un gouvernement qui n'a point assez de nerf pour maintenir l'union de toutes les parties de son territoire, et qui voit prêtes à lui échapper, même au voisinage de Constantinople, la Moldavie, la Valachie, dont il n'a plus que la suzeraineté, quelles armées peut-il mettre aux prises avec celles qui ont sur les troupes ottomanes l'avantage du choix des armes, de la discipline et de toutes les institutions militaires * ?

Les états languissent par de mauvaises lois : ils précipitent leur chute par les vices de leur système militaire. Les Turcs vainquirent aisément l'empire grec, qui n'avait plus à leur opposer les anciennes légions de Bélisaire et de Narsès : les nations européennes ont acquis sur eux une supériorité plus grande encore. Que les Ottomans soient braves, vigoureux, endurcis à la fatigue, ce n'est plus la force individuelle, c'est le choix des armes et la direction des masses qui décident la victoire.

Chercher à perfectionner le système militaire des Turcs, ce serait entreprendre de toucher à presque toutes les parties de leur administration. Il faudrait, pour faciliter les opérations des armées, multiplier les grandes routes et les entretenir, créer des magasins, des hôpitaux, avoir un plan d'approvisionnement, et ne pas abandonner au pillage des soldats les provinces qu'ils parcourent ; il faudrait avoir des fonderies, des arsenaux, des manufactures d'armes, un système de fortifications,

* Nous supprimons ici les détails relatifs à la composition et à la nature des troupes ottomanes. Ils confirment ce que nous en avons dit précédemment.

Digitized by Google

la connaissance de toutes les parties de l'art de la guerre. Tant d'améliorations à la fois ne pourront être, du moins sous l'empire des Turcs, que l'ouvrage du temps.

Quelques hommes ont pensé que les possessions du grand-seigneur avaient trop d'étendue pour ne pas affaiblir le gouvernement. Cette opinion n'est rien moins qu'un paradoxe dans le système politique. Si cette puissance était plus concentrée, il serait, sans doute, moins difficile au divan de défendre les parties menacées par l'étranger ou par des rebelles, de maintenir le bon ordre et de s'occuper de réformes utiles. Dans une grande partie de ses possessions d'Europe et de l'Archipel, le nombre des Grecs est supérieur à celui des Musulmans : les Mamelouks et les Arabes étaient les véritables possesseurs de l'Egypte, quand les Français s'en sont emparés : les Arméniens et les autres habitants de l'Asie mineure sont plus nombreux que leurs maîtres : tout semble avertir le divan de rassembler ses forces autour du centre de sa puissance, et de ne pas dégarnir, pour des expéditions éloignées, les provinces qui l'environnent.

Depuis sa dernière guerre contre les Russes, la Porte ottomane, occupée à réparer ses désastres, paraissait ne vouloir prendre aucune part aux affaires de l'Europe. Elle laissa attaquer la France, sans se joindre à cette ancienne alliée, et aussi sans entrer dans la coalition; elle laissa consommer le partage de la Pologne, dont les intérêts ne pouvaient pas être étrangers à son intérêt ou à sa gloire. Les efforts de nos ennemis l'arrachèrent enfin à son inaction, rompirent les liens d'amitié qui l'unissaient à la France, et l'entraînèrent dans une guerre ruineuse dont ses auxiliaires se promirent bien de recueillir les fruits. L'expédition d'Egypte fut le prétexte des hostilités; la Russie saisit l'occasion d'obtenir, pour ses bâti-

Digitized by Google

ments, l'entrée de la Méditerranée que le grand-seigneur lui avait refusée constamment ; l'Angleterre promit à ce prince de recouvrer l'Egypte, mais dans la vue d'y supplanter les Français et d'en occuper au moins les places maritimes : l'Autriche songea surtout à se procurer de nouvelles facilités commerciales dans la mer Noire et sur le Danube ; jamais on ne vit plus d'empressement que dans les auxiliaires de la Porte ottomane, à soigner les derniers jours, et peut-être à accélérer la fin d'un état languissant dont ils aspirent à partager la dépouille.

Le divan pourrait-il encore éviter l'abîme où *tant de zèle* l'entraîne ? Un retour sincère vers ses anciens alliés, vers ceux qui sont le plus intéressés à sa conservation, peuvent encore le sauver. Les plaies de la guerre sont, pour la Turquie, d'autant plus dangereuses, que le commerce et l'industrie ne les guérissent point ; que ce territoire si beau, mais condamné par les lois mêmes à une éternelle stérilité, se dépeuple de jour en jour ; que la guerre étrangère, au lieu de réunir les forces de l'état, devient le signal des divisions intestines, et, enfin, que les ennemis naturels de la Porte épient sans cesse le moment où ils pourront lui porter le coup mortel.

Copie de la convention avec la cour de Londres, signée à Saint-Pétersbourg, le $\frac{5}{17}$ juin 1801 *.

AU NOM DE LA TRÈS-SAINTE ET INDIVISIBLE TRINITÉ.

Le desir mutuel de S. M. l'empereur de toutes les Russies et de S. M. le roi du royaume-uni de la

* Cette pièce importante doit être rapprochée de la convention de la *Neutralité armée*, que nous avons inséré dans le N.° XVIII.

Digitized by Google

Grande-Bretagne et de l'Irlande, étant, non-seulement de s'entendre entre elles sur les différends qui ont altéré en dernier lieu la bonne intelligence et les rapports d'amitié qui subsistaient entre les deux états; mais encore de prévenir à l'avance, par des explications franches et précises à l'égard de la navigation de leurs sujets respectifs, le renouvellement de semblables altercations et les troubles qui pourraient en être la suite; et l'objet de la sollicitude de leursdites majestés étant de parvenir, le plus tôt que faire se pourra, à un arrangement équitable de ces différends et une fixation invariable de leurs principes sur les droits de la neutralité, dans leur application à leurs monarchies respectives, afin de resserrer de plus en plus les liens d'amitié et de bonne correspondance dont elles reconnaissent l'utilité et les avantages, elles ont nommé et choisi pour leurs plénipotentiaires, savoir: S. M. l'empereur de toutes les Russies, le sieur Niquita, comte de Panin, son conseiller, etc.; et S. M. le roi du royaume-uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, Alleyne lord Bar. St. Helens, conseiller-privé, etc., lesquels, après s'être communiqué leurs pleins-pouvoirs et les avoir trouvés en bonne et due forme, sont convenus des points et articles suivants:

Art. I.er Il y aura désormais entre S. M. I. de toutes les Russies et S. M. Britannique, leurs sujets, états et pays de leurs dominations, bonne et inaltérable amitié et intelligence, et subsisteront comme par le passé tous les rapports politiques de commerce et autres d'une utilité commune entre les sujets respectifs, sans qu'ils puissent être troublés ni inquiétés en manière quelconque.

II. S. M. l'empereur et S. M. britannique déclarent vouloir tenir la main à la plus rigoureuse exécution des défenses portées contre le commerce de contrebande

Digitized by Google

de leurs sujets avec les ennemis de l'une ou de l'autre des hautes parties contractantes.

III. S. M. I. de toutes les Russies et S. M. britannique ayant résolu de mettre sous une sauve-garde suffisante la liberté du commerce et de la navigation de leurs sujets, dans le cas où l'une d'entre elles serait en guerre, tandis que l'autre serait neutre, elles sont convenues :

1.° Que les vaisseaux de la puissance neutre pourront naviguer librement aux ports et sur côtes des nations en guerre.

2.° Que les effets embarqués sur les vaisseaux neutres seront libres, à l'exception de la contrebande de guerre et des propriétés ennemies, et il est convenu de ne pas comprendre au nombre des dernières les marchandises du produit, du crû ou de la manufacture des pays en guerre qui auraient été acquises par des sujets de la puissance neutre, et seraient transportées pour leur comptes; lesquelles marchandises ne peuvent être exceptées en aucun cas de la franchise accordée au pavillon de ladite puissance.

3.° Que pour éviter aussi toute équivoque et tout mésentendu sur ce qui doit être qualifié de contrebande de guerre, S. M. I. de toutes les Russies et S. M. britannique déclarent conformément à l'article XI du traité de commerce conclu entre les deux couronnes le $\frac{10}{21}$ février 1797, qu'elles ne reconnaissent pour telles que les objets suivants, savoir : canons, mortiers, armes à feu, pistolets, bombes, grenades, boulets, balles, fusils, pierres à feu, mèches, poudre, salpêtre, soufre, cuirasses, piques, épées, ceinturons, gibernes, selles et brides, en exceptant toutefois la quantité des susdits articles qui peut être nécessaire pour la défense du vaisseau et de ceux qui en composent l'équipage; et tous les autres articles

Digitized by Google

quelconques non désignés ici ne seront pas réputés munitions de guerre et navales ni sujets à confiscation, et par conséquent passeront librement sans être assujettis à la moindre difficulté, à moins qu'ils ne puissent être réputés propriétés ennemies dans le sens arrêté ci-dessus.

Il est aussi convenu que ce qui est stipulé dans le présent article, ne portera aucun préjudice aux stipulations particulières de l'une ou de l'autre couronne avec d'autres puissances par lesquelles des objets de pareil genre seraient réservés, prohibés ou permis.

4.° Que pour déterminer ce qui caractérise un port bloqué, on n'accorde cette dénomination qu'à celui où il y a, par la disposition de la puissance qui l'attaque avec des vaisseaux arrêtés ou suffisamment proches, un danger évident d'entrer.

5.° Que les vaisseaux de la puissance neutre ne peuvent être arrêtés que sur de justes causes et faits évidents; qu'ils soient jugés sans retard, et que la procédure soit toujours uniforme, prompte et légale.

Pour assurer d'autant mieux le respect dû à ces stipulations dictées par le desir sincère de concilier tous les intérêts et donner une nouvelle preuve de leur loyauté et de leur amour pour la justice, les hautes parties contractantes prennent ici l'engagement le plus formel de renouveler les défenses les plus sévères à leurs capitaines, soit de haut bord, soit de la marine marchande, de charger, tenir ou récéler à leurs bords aucun des objets qui, aux termes de la présente convention, pourraient être réputés de contrebande, et de tenir respectivement la main à l'exécution des ordres qu'elles auront publiés dans leurs amirautés et partout où besoin sera.

IV. Les deux hautes parties contractantes voulant

Digitized by Google

encore prévenir tout sujet de dissension à l'avenir, en limitant le droit de visite des vaisseaux marchands allant sous convoi, aux seuls cas où la puissance belligérante pourrait essuyer un préjudice réel par l'abus du pavillon neutre, sont convenues :

1.° Que le droit de visiter les navires marchands appartenants aux sujets de l'une des puissances contractantes et naviguant sous le convoi d'un vaisseau de guerre de ladite puissance, ne sera exercé que par les vaisseaux de guerre de la partie belligérante, et ne s'étendra jamais aux armateurs, corsaires ou autres bâtiments qui n'appartiennent pas à la flotte impériale ou royale de leurs majestés, mais que leurs sujets auraient armés en guerre.

2.° Que les propriétaires de tous les navires marchands appartenants aux sujets de l'un des souverains contractants qui seront destinés à aller sous convoi d'un vaisseau de guerre, seront tenus, avant qu'ils ne reçoivent leurs instructions de navigation, de produire au commandant du vaisseau de convoi leurs passe-ports et certificats ou lettres de mer dans la forme annexée au présent traité.

3.° Que lorsqu'un tel vaisseau de guerre ayant sous convoi des navires marchands, sera rencontré par un vaisseau ou des vaisseaux de guerre de l'autre partie contractante qui se trouvera alors en état de guerre, pour éviter tout désordre, on se tiendra hors de la portée du canon, à moins que l'état de la mer ou le lieu de la rencontre ne nécessitent un plus grand rapprochement, et le commandant du vaisseau de la puissance belligérante enverra une chaloupe à bord du vaisseau de convoi, où il sera procédé réciproquement à la vérification des papiers et certificats qui doivent constater, d'une part, que le vaisseau de guerre neutre est autorisé à prendre sous son escorte tels ou tels vais-

Digitized by Google

seaux marchands de sa nation, chargés de telle cargaison et pour tel port; de l'autre part, que le vaisseau de guerre de la partie belligérante appartient à la flotte impériale ou royale de leurs majestés.

4.° Cette vérification faite, il n'y aura lieu à aucune visite si les papiers sont reconnus en règle, et, s'il n'existe aucun motif valable de suspicion. Dans ce cas contraire, le commandant du vaisseau de guerre neutre, [y étant dûment requis par le commandant du vaisseau ou des vaisseaux de la puissance belligérante] doit amener et détenir son convoi pendant le temps nécessaire pour la visite des bâtiments qui le composent, et il aura la faculté de nommer et déléguer un ou plusieurs officiers pour assister à la visite desdits bâtiments, laquelle se fera en sa présence sur chaque bâtiment marchand, conjointement avec un ou plusieurs officiers préposés par le commandant du vaisseau de la partie belligérante.

5.° S'il arrive que le commandant du vaisseau ou des vaisseaux de la puissance en guerre, ayant examiné les papiers trouvés à bord, et ayant interrogé le maître et l'équipage du vaisseau, apercevra des raisons justes et suffisantes pour détenir le navire marchand, afin de procéder à une recherche ultérieure, il notifiera cette intention au commandant du vaisseau de convoi qui aura le pouvoir d'ordonner à un officier de rester à bord du navire ainsi détenu, et assister à l'examen de la cause de sa détention. Le navire marchand sera amené tout de suite au port le plus proche et le plus convenable appartenant à la puissance belligérante, et la recherche ultérieure sera conduite avec toute la diligence possible.

V. Il est également convenu que si quelque navire marchand ainsi convoyé était détenu sans une cause juste et suffisante, le commandant du vaisseau ou des

Digitized by Google

vaisseaux de la puissance belligérante sera non-seulement tenu envers les propriétaires du navire et de la cargaison, à une compensation pleine et parfaite pour toutes pertes, frais, dommages et dépenses occasionnés par une telle détention, mais il subira encore une punition ultérieure pour tout acte de violence ou autre faute qu'il aurait commis, suivant ce que la nature du cas pourrait exiger. Par contre, il ne sera point permis, sous quelque prétexte que ce soit, au vaisseau de convoi de s'opposer par la force à la détention du navire ou des navires marchands, par le vaisseau ou les vaisseaux de guerre de la puissance belligérante; obligation à laquelle le commandant du vaisseau de convoi n'est point tenu envers les corsaires et armateurs.

VI. Les hautes parties contractantes donneront des ordres précis et efficaces pour que les sentences sur les prises faites en mer, soient conformes aux règles de la plus exacte justice et équité, qu'elles soient rendues par des juges non suspects, et qui ne soient point intéressés dans l'affaire dont il sera question. Le gouvernement des états respectifs veillera à ce que lesdites sentences soient promptement et dûment exécutées selon les formes prescrites.

En cas de détention mal fondée ou autre contravention aux règles stipulées par le présent article, il sera accordé aux propriétaires d'un tel navire et de la cargaison, des dédommagements proportionnés à la perte qu'on leur aura occasionnée. Les règles à observer pour ces dédommagements et pour le cas de détention mal fondée, de même que les principes à suivre pour accélérer les procédures, feront la matière d'articles additionnels que les parties contractantes conviennent d'arrêter entre elles, et qui auront même force et valeur que s'ils étaient insérés dans le présent acte. Pour cet effet, leurs majestés impériale et britannique s'engagent

Digitized by Google

mutuellement de mettre la main à l'œuvre salutaire qui doit servir de complément à ces stipulations, et de se communiquer sans délai les vues que leur suggérera leur égale sollicitude pour prévenir les moindres sujets de contestation à l'avenir.

VII. Pour obvier à tous les inconvénients qui peuvent provenir de la mauvaise foi de ceux qui se servent du pavillon d'une nation, sans lui appartenir, on convient d'établir pour règle inviolable, qu'un bâtiment quelconque, pour être regardé comme propriété du pays dont il porte le pavillon, doit avoir à son bord le capitaine du vaisseau et la moitié de l'équipage des gens du pays, et les papiers et passe-ports en bonne et due forme; mais tout bâtiment qui n'observera pas cette règle, et qui contreviendra aux ordonnances publiées à cet effet, perdra tous les droits à la protection des puissances contractantes.

VIII. Les principes et les mesures adoptés par le présent acte, seront également applicables à toutes les guerres maritimes où l'une des deux puissances serait engagée, tandis que l'autre resterait neutre. Ces stipulations seront en conséquence regardées comme permanentes, et serviront de règles constantes aux puissances contractantes, en matière de commerce et de navigation.

IX. S. M. le roi de Danemarck et S. M. le roi de Suède seront immédiatement invitées par S. M. impériale, au nom des deux puissances contractantes, à accéder à la présente convention, et en même temps à renouveler et confirmer leurs traités respectifs de commerce avec sa S. M. britannique; et sadite majesté s'engage, moyennant les actes qui auront constaté cet accord, de rendre et restituer à l'une et l'autre de ces puissances toutes les prises qui ont été faites sur elles, ainsi que les terres et pays de leur domination qui ont

Digitized by Google

été conquis par les armes de S. M. britannique depuis la rupture, dans l'état où se trouvaient ces possessions à l'époque où les troupes de S. M. y sont entrées. Les ordres de sadite majesté pour la restitution de ces prises et de ces conquêtes seront expédiés immédiatement après l'échange des ratifications des actes par lesquels la Suède et le Danemarck accéderont au présent traité.

X. La présente convention sera ratifiée par les deux hautes parties contractantes, et les ratifications échangées à Saint-Pétersbourg, dans l'espace de deux mois pour tout délai, à compter du jour de la signature.

En foi de quoi, les plénipotentiaires respectifs en ont fait faire deux exemplaires parfaitement semblables, signés de leurs mains, et y ont apposé le sceau de leurs armes. Fait à Saint-Pétersbourg, le $\frac{5}{17}$ juin 1801.

L. S. N. comte de Panin, L. S. SAINT-HELENS.

Formulaire des passe-ports et lettres de mer qui doivent être délivrés, dans les amirautés respectives des états des deux hautes parties contractantes, aux vaisseaux et bâtiments qui en sortiront, conformément à l'article IV du présent traité.

Faisons savoir que nous avons donné congé et permission à N.... de la ville ou lieu de N.... maître ou conducteur du vaisseau N.... appartenant à N.... du port de N... tonneaux ou environ, qui se trouve à présent au port et havre de N.... de s'en aller à N.... chargé de N.... pour le compte de N.... après que la visite de son vaisseau aura été faite avant son départ, selon la manière usitée, par les officiers préposés à cet effet, et ledit N.... ou tel autre fondé de pouvoirs pour le remplacer, sera tenu de produire dans chaque port ou havre où il entrera avec ledit vaisseau, aux officiers du lieu, le présent congé, et de porter le pavillon de N.... durant son voyage.

En foi de quoi, etc.

Copie de l'article premier séparé de la convention avec la cour de Londres, signé le $\frac{5}{17}$ juin 1801.

Les intentions pures et magnanimes de S. M. l'em-

Digitized by Google

pereur de toutes les Russies, l'ayant déja porté à restituer les navires et les biens des sujets britanniques qui avaient été séquestrés en Russie, sadite majesté confirme cette disposition dans toute son étendue, et S. M. britannique s'engage également à donner immédiatement des ordres pour faire lever tout séquestre sur les propriétés russes, danoises et suédoises détenues dans les ports de la Grande-Bretagne, et pour constater d'autant mieux son desir sincère de terminer à l'amiable les différends survenus entre la Grande-Bretagne et les cours du Nord; et pour qu'aucun nouvel incident ne puisse apporter des entraves à cet œuvre salutaire, S. M. britannique s'engage de donner des ordres aux commandants de ses forces de terre et de mer, pour que l'armistice actuellement subsistant avec les cours de Danemarck et de Suède soit prolongé jusqu'au terme de trois mois, à dater de ce jour; et S. M. l'empereur de toutes les Russies, guidé par les mêmes motifs, s'engage, au nom de ses alliés, de faire maintenir également cet armistice pendant le susdit terme.

Cet article séparé, etc.

En foi de quoi, etc.

Copie de l'article second et séparé de la convention avec la cour de Londres, signée à Saint-Pétersbourg, le $\frac{1}{17}$ juin 1801.

Les différends et mésentendus qui subsistaient entre S. M. l'empereur de toutes les Russies et S. M. le roi du royaume-uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande étant ainsi terminés, et les précautions prises par la présente convention ne donnant plus lieu de craindre qu'ils puissent troubler à l'avenir l'harmonie et la bonne intelligence que les deux hautes parties contractantes ont à cœur de consolider, leursdites majestés confirment de nouveau, par la présente convention, le traité de commerce du $\frac{10}{21}$ fevrier 1797, dont toutes les stipulations sont rappelées ici pour être maintenues dans toute leur étendue.

Cet article séparé, etc.

En foi de quoi, etc.

Digitized by Google

INTÉRIEUR.

D'APRÈS un arrêté du 29 germinal an 9, la colonie de la Guadeloupe doit être régie par trois magistrats, un *capitaine général*, exclusivement chargé de la défense extérieure et intérieure de la colonie, exerçant à peu près les mêmes pouvoirs que ceux qui étaient attribués aux gouverneurs généraux; un *préfet colonial*, chargé de l'administration et de la haute police; et un *commissaire de justice*, auquel appartient spécialement l'inspection des tribunaux et le soin de veiller à la prompte distribution de la justice.

Le contre-amiral Lacrosse, nommé capitaine général de la Guadeloupe et dépendances, dans une lettre, du 15 messidor, au C. Forfait, ministre de la marine, trace le tableau des malheurs qui ont désolé ces contrées, le désordre dans les finances, l'arbitraire dans l'administration de la justice, l'inaction ou la défiance dans le commerce, l'abandon de la culture des terres, etc., etc. Mais depuis qu'il est permis de se confier au gouvernement et à ses agents, les maux commencent à disparaître; les crimes, punis, sont devenus plus rares; une ordonnance sévère a réprimé l'audace brutale, ou éclairé le faux honneur des duellistes. Les relations commerciales reprennent leurs cours ordinaires Les arts mêmes vont germer sur ce sol trop longtemps ingrat ou malheureux. Un élève de David, le C. Collot, préside à une école de peinture. Un théâtre doit être établi au port de la Liberté Enfin, le C. Lacrosse assure que l'état de défense où est la colonie, ne permet pas de rien craindre des Anglais.

Le journal officiel du 9 fructidor, publie une convention signée au Caire, le 27 juin (8 messidor) entre les Français et les Turco-Anglais. Elle porte que les troupes françaises et leurs auxiliaires, sous le commandement du général de division Belliard, évacueront la ville du Caire, la citadelle, les forts de Boulac, Giza et toute cette partie de l'Egypte qu'elles occupent maintenant. Ces troupes seront embarquées et transportées dans les ports français sur la Méditerranée, avec leurs armes, artillerie, bagages et effets, aux frais

Digitized by Google

des puissances alliées. Toutes les administrations, les membres de la commission des arts et sciences, en un mot, toutes les personnes attachées à l'armée française jouiront des mêmes avantages que le militaire. Tous les membres de ladite administration, et ceux de la commission des arts et sciences emporteront aussi avec eux tous les papiers relatifs à leur mission et leurs papiers particuliers. Tous les habitants de l'Egypte, de quelque nation qu'ils puissent être, qui voudront suivre les troupes françaises auront la liberté de le faire; leurs familles ne seront point inquiétées, ni leurs biens confisqués. Tous les prisonniers seront rendus de part et d'autre. — Cette convention a dû être communiquée au général Menou, qui pourra l'accepter pour les troupes qui sont avec lui dans Alexandrie.

Cette convention, ajoute le journal officiel, est tout-à-fait la même que celle d'El-Arisch. Si l'amiral Keith manquait encore de bonne-foi, et interdisait le passage par mer, on ne tarderait pas à voir une nouvelle bataille d'Héliopolis (cette bataille remit les Français en possession de toute l'Egypte, deux mois après le traité d'El-Arisch).

Cependant, les négociations continuent plus actives que jamais entre les deux gouvernements. Le Portugal est conquis. Nous avons vu les Anglais battus à Algésiras, et récemment encore lord Nelson honteusement repoussé devant Boulogne. La marine française n'est plus un vain mot, et ce qui le prouve autant que ses premiers succès, ce sont les immenses préparatifs qui ont eu lieu sur toutes les côtes d'Angleterre, dans la crainte d'une invasion. Tout tend à la paix également nécessaire aux deux peuples et au monde entier. Il est bien temps que l'équilibre se rétablisse entre les nations; elles auront toutes chèrement payé le bonheur du repos, après une si longue et si rude tempête.

Le roi et la reine de Toscane ont fait leur entrée à Florence, le 24 thermidor. — Les actes publics se font tous au nom de *Louis, heureusement régnant.*

Le 5 fructidor, le C. Caillard et M. Cetto, plénipotentiaires de la république française et de l'électeur de Bavière, ont signé, à Paris, un traité de paix entre les deux états.

Digitized by Google

L'empereur, Alexandre I.er, a été très-satisfait de la mission du général Sprengporten à Paris. M. Markow, nommé ambassadeur en France, est parti de Pétersbourg le 10 thermidor.—Le prince d'Algorowky vient à Paris, chargé d'une mission spéciale.

Un traité de navigation et de commerce, entre les cours de Russie et de Suède, a été ratifié, de part et d'autre, le 11 avril, par Gustave-Adolphe, et le 30 mai par Alexandre I.er. Pendant l'espace de douze années, à compter du 29 octobre 1799, les sujets suedois en Russie, et les sujets russes en Suède, jouiront d'une liberté entière pour leur commerce réciproque. Les deux cours se réservent de convenir entre elles, avant l'expiration de ce terme, de prolonger ce traité, ou d'en conclure un nouveau.—L'article XXIV prouve qu'Alexandre I.er voudrait, comme son prédécesseur, maintenir les droits sacrés des nations contre toute puissance usurpatrice. « Les deux couronnes, est-il dit, intimement convaincues de la sagesse des principes qui, pour le bien général des peuples commerçants, ont été fixés et arrêtés dans la convention maritime du 16 décembre dernier, déclarent en vouloir faire la règle immuable de leur propre conduite, y avoir recours en toute occasion, et observer scrupuleusement les principes fondamentaux des droits du commerce et de la navigation marchande des peuples neutres. »

Le 4 juillet dernier, a été célébré dans toute l'Amérique, comme le 26.e anniversaire du jour où a commencé l'indépendance des États-Unis.

M. le comte Philippe de Cobentzel, se rend à Paris, comme ambassadeur de la cour de Vienne, où le C. Champagny a dû arriver le 8 fructidor.

D'après une ordonnance de l'électeur de Bavière, la différence de religion ne sera plus un motif pour refuser à personne le droit de bourgeoisie dans ses états. Cette ordonnance a déja été executée en faveur d'un marchand de chevaux, protestant, et reçu bourgeois de Munich.—On écrit de Calcuta que l'empereur de la Chine, sur une demande des missionnaires

Digitized by Google

portugais, a permis, dans ses états, le libre exercice de la religion chrétienne, et accordé des emplacements pour y bâtir des églises.

Le C. Verninac, préfet du Rhône, est nommé ministre plénipotentiaire de la république en Helvétie.— Le C. Najac, conseiller d'état, lui succède dans sa préfecture. On se rappelle combien les infortunés Lyonnais se sont déja félicités d'une mission de ce digne magistrat.— Le vice-amiral Thevenard est nommé préfet maritime à l'Orient.

L'académie royale de Stockholm a fait remettre des lettres-patentes d'agrégation aux CC. Fourcroy, conseiller d'état, et Berthollet, membre du sénat conservateur.

On voyait depuis longtemps avec la plus juste inquiétude, la *Bibliothéque nationale* dans l'emplacement qu'elle a occupé jusqu'ici au milieu des théatres et des maisons particulières. *La France, dépositaire de ce monument*, a dit avec raison le ministre de l'intérieur, *en est comptable à toute l'Europe*. Sur sa proposition, les consuls ontarrêté qu'elle serait transférée au Louvre. Elle y sera entièrement établie dans le cours de l'an 11. Les bâtiments qu'elle occupe actuellement seront vendus, et les fonds provenants de la vente, employés à cette coûteuse, mais nécessaire opération.

Un arrêté du 3 fructidor renouvelle les dispositions de la loi du 10 brumaire an 5, relativement aux marchandises anglaises. A compter du 1.er vendemiaire prochain, les basins, piqués, mousselinettes, toiles, draps et velours de coton qui ne porteront pas la marque du fabricant, et l'estampille nationale avec le numéro, seront censés provenir de fabriques anglaises, et seront confisqués. La confiance qui ranime toutes les industries, le perfectionnement de nos machines, l'adoption de nouveaux procédés, ou l'amélioration des anciens, les travaux et les découvertes de nos savants et de nos artistes viennent heureusement à l'appui de cette mesure, usitée chez tous les peuples, à peu près inutile chez tous, mais qui convient mieux

Digitized by Google

à un état dont les propres ressources sont immenses, et seulement trop peu connues ou trop négligées.

Le C. Jollivet, conseiller d'état et commissaire dans les quatre nouveaux départements réunis de la rive gauche du Rhin, a ordonné la construction d'un monument à l'honneur du chevalier d'Assas. Une colonne d'une belle stucture s'élèvera sur le champ de bataille de Clostercamp : on y lira ces dernières paroles du héros français : *A moi, Auvergne, ce sont les ennemis !*

Qu'on fasse mieux, nous nous en réjouirons. Un pareil titre prévient naturellement le lecteur, et si ce titre est mis à la tête d'un ouvrage où les auteurs n'ayent exprimé que des sentiments honnêtes et généreux, on est édifié à la fois de leur modestie, et de leur zèle si désintéressé pour le bien. Ce petit écrit est en effet une nouvelle preuve des vertus bienfaisantes qui, dans tous les temps, ont distingué les médecins. Placés sans cesse entre les morts et les mourants, ils ne sont que trop à portée d'approfondir toutes les circonstances qui occasionnent ou qui entretiennent les maux de l'humanité. Ils savent que ceux-là mêmes qui, brillants de santé, vivaient entourés de plaisirs et d'amis, trop souvent restent seuls avec la maladie et la douleur. C'est surtout dans les *maisons garnies*, que les abus les plus criants, la cruelle insouciance ou la sordide avarice ont multiplié les victimes.

Plusieurs de ces hommes estimables se sont réunis, et ont ouvert une souscription pour fonder un établissement de 80 lits. Nous offrons, disent ils, une maison dans laquelle les malades * auront la liberté de se faire transporter. Nous n'avons rien négligé pour y réunir l'agréable et l'utile. Elle est spacieuse et bien aérée; les promenades sont belles; les appartements commodes et séparés; la pharmacie est complète. Outre les médecins ou chirurgiens logés dans la maison, d'autres seront appelés aux consultations extraordinaires. Les gardes, il suffit de les nommer, ce sont d'anciennes sœurs de la charité. Les malades seront donc visités, traités, nourris, éclairés, chauffés, blanchis avec les plus grands soins, jusqu'à leur entière guérison.

* Des hommes seulement, à l'exception de ceux attaqués de maladies vénériennes ou incurables.

Digitized by Google

« Nous avons formé trois classes ; les soins seront les mêmes. Il n'y aura de différence que relativement à ces commodités arbitraires dont l'éducation et l'habitude pourront nécessiter l'usage. Il n'en coûte que 6 francs par mois pour être admis, en cas de maladie, dans la première classe ; alors on occupe seul une chambre meublée convenablement. Les malades de la seconde classe occupent une chambre à deux lits, et payent 4 francs ; ceux de la troisième, 2 francs, et sont placés dans une chambre à trois lits ; mais suffisamment séparés. On voit que des frais d'abonnement si modiques, coûtent à peine le sacrifice de quelques superfluités ; mais il était juste et nécessaire d'exiger quelque avance de fonds. Il devra donc y avoir au moins un mois d'intervalle entre le premier billet d'abonnement et le jour où l'on se présentera comme malade, pour réclamer les soins de l'établissement. Cet utile projet est dû au C. Dupont, médecin en chef de l'hospice du Roule. L'abonnement se fait chez le C. Montaud, notaire, rue Saint-Honoré, près la rue de l'Echelle.

On lit dans un ouvrage qui paraît sous le titre de *Récréations Morales* *, cette anecdote que toutes les ames sensibles recueilleront avec confiance, et pourront joindre à tant de souvenirs. « Sur la terre d'exil et dans l'état de souffrance et de gêne où languit M.me d'Orléans, elle a voulu satisfaire le besoin le plus impérieux de son cœur, celui de secourir les malheureux ; et c'est encore sur ses concitoyens qu'elle répand ses bienfaits. Elle a concouru à l'établissement de Chaillot, approuvé et doté par le premier consul, et connu sous le nom de *Retraite assurée à l'infortune et à la vieillesse.* 2,160 francs, ont été remis, le 2 thermidor dernier, à la caisse du C. du *Chailla*, fondateur et directeur général de cette précieuse institution **. M.me d'Or-

* Récréations morales, dédiées à Madame *d'Orléans*, par *J. M. Hékel*, auteur de plusieurs écrits politiques et moraux, 2 vol. in-12. A Paris, chez *Maradan*, libraire, rue Pavée Saint-André-des-Arcs, n.° 16. an IX.—1801.

** D'autres maisons de *retraite* seront incessamment organisées dans les départements sur le même modèle. Chaque souscription est de 1080 fr., qu'on acquitte en différents payements, calculés à raison de 5 centimes par jour, depuis l'âge de dix ans jusqu'à 70, ou depuis le jour de la

Digitized by Google

léans a fait choix de deux dames septuagénaires, aussi intéressantes par leurs vertus que par leur malheur; mais du moins elles ont souffert au sein de leur patrie; c'est sur leur patrie régénérée que tomberont leurs derniers regards, et leurs dernières paroles pourront s'adresser au sauveur de la France.

Un ancien magistrat, qui paraît avoir conservé pure la tradition des principes et du goût, promet au public un *Recueil de causes célèbres*. Cette sorte d'ouvrage a toujours eu un grand nombre de lecteurs. Chacun y trouve ce qu'il cherche, ou de l'instruction, ou de la variété, ou des détails piquants, ou des anecdotes curieuses, ou des traits d'éloquence, ou des discussions profondes. Peu de contestations judiciaires, il est vrai, rappellent parmi nous les plaidoyers de la Grèce et de Rome; peu de causes excitent l'intérêt et piquent la curiosité au même point que ces heureux mémoires de Beaumarchais contre le conseiller Goezman. Il faut convenir encore que le temple de la justice, comme tant d'autres témoins de nos grandeurs passées, se soutient sur des ruines, et demande où sont ses d'Aguesseau, ses Cochin, ses Gerbier. Ces hommes ont bientôt disparu; ils se remplacent difficilement. Mais il serait injuste de dire que la révolution a détruit toute espérance. Elle a ébranlé, bouleversé le monde politique, moral et littéraire; mais de grands talents naissent quelquefois de grands événements, et c'est, sans doute, aux Néron, aux Domitien que nous devons Tacite.

Quoiqu'il en puisse être, on doit accueillir comme une entreprise utile et très à propos un recueil qui consacrera les vrais principes du droit, les décisions de notre jurisprudence actuelle, les accents que l'éloquence retrouve encore dans l'ame et dans la bouche d'un petit nombre d'orateurs, et enfin quelques traits de nos mœurs. Peut-être sous ce dernier point de vue, les tribunaux devraient-ils fixer, plus qu'on ne le voit ordinairement, l'attention du philosophe et de l'historien.

Un grand avantage, qui a manqué à Desessarts et aux autres rédacteurs de *Causes célèbres*, résulte de notre nouvel ordre judiciaire. Les jugements sont motivés.

naissance jusqu'à 60 ans. Nous avons parlé de cet établissement au numéro XII du *Mercure*.

Digitized by Google

Les oracles de la justice ne sont plus de mystérieuses sentences où sa volonté paraissait seule, et jamais la raison de sa volonté; ce sont des monuments précieux où le jurisconsulte explique les décisions du juge.

Quelques feuilles seront en outre destinées à mettre le lecteur au courant de la discussion du code civil.

Nous ne dirons rien du style. Autant qu'on en peut juger par un prospectus, il nous a paru clair, facile et pur. Le néologisme ou l'affectation seraient surtout déplacés dans un pareil ouvrage. A ce propos on ne peut s'empêcher de remarquer ici que l'on entend tous les jours.... *quos ego vidi*.... des avocats, même distingués par leurs talents, se permettre, dans leurs plaidoieries, de faire bien indiscrètement l'aumône à la langue française, ou pour parler en vrai néologue, de *sacrementer** les termes les plus bizarres et les plus inutiles. Le bon goût du C. Lebrun bannira de son *recueil* cette ridicule abondance de mots, ce qui n'est rien moins que de la richesse.

A compter du 1.er vendemiaire prochain, il paraîtra tous les mois, un volume de cette collection, composé d'environ 150 pages; le prix de l'abonnement est de 15 fr. pour l'année, et de 8 fr. pour six mois, franc de port. Il faut s'adresser *au directeur de la collection des Causes célèbres*, rue Boucher, n.° 10, près celle de la Monnaie, à Paris.

Le C. Lebrun donnera aussi, mais séparément, une notice complète des jugements du tribunal de cassation. Les deux ouvrages se rapprochent naturellement par leur objet et leur utilité. Cette notice sera très-concise, et paraîtra par cahier, dans les premiers jours de chaque mois, à compter de brumaire prochain. Le prix du volume de 400 pages d'impression, sera de 2 fr. 50 cent., et de 1 fr. de plus pour le port.

La clôture des écoles centrales du département de la Seine a été celébrée, le 29 du mois dernier, dans l'église de l'Oratoire. Il paraît que le souvenir des résultats heureux, dûs aux concours de l'université, a décidé le préfet à établir un concours général entre les trois écoles centrales en activité. Cette mesure avait éprouvé un grand obstacle de la part de ceux qui s'obs-

* Expression de Mercier, dans l'introduction à sa néologie.

Digitized by Google

tinent à voir dans le rétablissement de ce que les anciennes institutions avaient de meilleur, un retour aux abus de ces mêmes institutions. Il était encore très-difficile de faire concourir des élèves qui n'avaient pas étudié les mêmes choses. Cependant on est parvenu à profiter de ce puissant ressort d'émulation pour les classes de dessin, de langues anciennes, de belles-lettres, de mathématiques et de physique.

Le préfet a ouvert la séance par un discours plein de mesure. Une citation de Mirabeau sur les auteurs anciens a excité le plus vif enthousiasme.

Le citoyen Chénier a pris ensuite la parole. Il a retracé, selon l'usage, les progrès de l'esprit humain, toujours retardés par les amis des anciens colléges, et toujours favorisés par les partisans des méthodes nouvelles. Du reste, on a reconnu dans ce discours le talent accoutumé de l'orateur. On a justement applaudi la manière dont il a loué les Pascal, les Bossuet, les Fénélon et tous les écrivains illustres du siécle de Louis XIV. Mais comment accorder ces éloges avec la satire des institutions qui ont formé ces grands hommes?

Le 1.er fructidor, le C. Arnaud, membre de l'Institut et chef de l'instruction publique, a fait distribuer les prix aux élèves du collége ci-devant Sainte-Barbe, maintenant collége des sciences et des arts. Cette école s'est distinguée par le grand nombre de prix qu'elle a obtenus au concours général de toutes les écoles de Paris. Le premier prix de mathématiques a été décerné au C. Ducros, jeune berger du département de la Somme, qui, seul, sans autre maître que son incroyable ardeur pour le travail, étudiait et dévorait les livres.

SUITE de la Statistique du département du Mont-Blanc.

COMMERCE.

Le commerce du Mont-Blanc, quant à la vente ou échange de ses matières premières, consiste en fers bruts et ouvrés, outils aratoires, fromages, bétail, cuirs verts, peaux tannées, chanvres, papiers. Les laines de ses troupeaux sont travaillées, en partie, sur les lieux, et forment les vêtements grossiers.

Digitized by Google

Le commerce intérieur s'étend à tous les objets de consommation habituelle, dans une proportion relative au nombre des habitants et à celui des étrangers. En général, l'homme riche peut se procurer, dans le Mont-Blanc, tout ce qui ajoute aux aisances et aux commodités de la vie.

Mais le Mont-Blanc, dépourvu d'industrie, est tributaire du commerce de l'intérieur, pour les étoffes, toiles, chapeaux, sels, savons, épiceries, etc. Situé entre des pays beaucoup plus fertiles qu'il n'est lui-même, il ne peut y exporter l'excédent de ses denrées. Ce sont les transits du commerce qui ont toujours procuré leur consommation sur les lieux. Ces transits sont donc nécessaires à l'existence des habitants, et au payement des charges publiques.

ROUTES.

Aussi une des principales ressources du département consiste dans les routes qui le traversent. Celle de Paris en Italie, par Lyon et le Mont-Cénis, nous procure le passage du commerce de Lyon, et de tout le nord de la France pour l'Italie. Les expéditions des marchandises de l'Allemagne, de la Suisse et de Genève, pour la même contrée, viennent rejoindre la même route à Chambéry : ainsi la ci-devant Savoie était naturellement associée au bénefice de toutes les relations commerciales entre l'Italie, la France, l'Allemagne et la Suisse. En ouvrant la chaîne des Alpes sur la frontière, pour favoriser ces communications, la nature semblait avoir voulu compenser l'ingratitude de son sol.

Ces avantages vont beaucoup diminuer : l'ouverture du Simplon, dont on s'occupe, détournera, sur le Valais, une bonne partie des chargements de Suisse et d'Allemagne pour l'Italie, au préjudice des départements du Mont-Blanc et du Léman.

On annonce encore le projet d'une autre communication à travers les Alpes, de Suze à Grenoble, par les montagnes du Mont-Genèvre, du Lautaret et du Mont-de-Lems. Cette nouvelle jette ici la consternation. D'ailleurs un tel projet suppose des sommes et des travaux immenses, qui laisseraient encore subsister une foule d'inconvénients. On ne pourrait jamais rendre cette route praticable dans toutes les saisons, à cause des neiges, des avalanches et des torrents.

Digitized by Google

Il n'en est pas de même de la route du Mont-Cénis; elle n'offre qu'un seul col à traverser : elle a sa direction dans une vallée peuplée jusqu'au pied de ce col. On y trouve des abris très-rapprochés. Sur le mont même existent l'auberge de *la Poste* et d'autres habitations. A l'*Hôpital* et à la *Grand-Croix*, la hauteur est égale à celle du Lautaret * ; mais la pente en commence à Montmélian, à 100 kilomètres au dessous. En l'an 2, on y fit exécuter, par des sapeurs, quelques rampes qui suffirent pour y faire monter des pièces de 12, sans les démonter, et avec l'attelage ordinaire. On pratique ce passage dans tous les temps. La disposition physique des montagnes qui dominent la partie la plus élevée, appelée la *Plaine du Mont-Cénis*, abrite le col du côté du levant, du nord et du couchant. Il en résulte une réflexion de lumière et de chaleur, dans ce bassin, qui tempère les effets naturels de cette grande élévation.

Si la route qui arrive des deux côtés au pied de ce col, n'a pas été achevée sous le gouvernement sarde, c'est qu'on ne voulait point ouvrir, du côté de la France, une porte sur le Piémont et l'Italie. Mais ne doit-on pas aujourd'hui prendre le système opposé?

La route de Paris à Turin, par le Mont-Cénis, est de la dernière importance, sous les rapports militaires. Pendant toute la guerre, elle a été, en quelque sorte, une galerie de communication entre l'armée d'Italie, celles de l'intérieur et du Rhin. Sa communication directe entre Turin, Lyon et Paris, et ses nombreux embranchements, lui donnent naturellement cette destination. Elle aboutit à celle de *Besançon* et *Strasbourg*, par *Genève*; à celle de *Bellay* et *Mâcon*, par le *Bourget* et *Yenne*; enfin, à celle de *Valence* et *Marseille*, par *Barreaux* et *Grenoble*.

La traverse d'Aix au lac du Bourget, la met encore en communication, par eau, avec l'intérieur, par le moyen de ce lac, du canal de Savoie, du Rhône et de la Saône. Si cette route était donc perfectionnée, une armée pourrait être transportée, en très-peu de jours, sur les bords du Pô et du Tésin, suivie de tous ses bagages et munitions.

* 2,088 mètres au dessus du niveau de la mer.

Digitized by Google

Ainsi la route du Mont-Cénis, sous les rapports politiques et militaires, importe autant à la république qu'à l'existence et à la prospérité du Mont-Blanc; elle offre plus de sureté, plus d'abri, et les mêmes distances, au commerce de Lyon et du nord de la France. Les dépenses, pour son perfectionnement et son entretien, n'ont aucune proportion avec celles qu'exigerait la route de Suze à Grenoble: d'ailleurs le Piémont lui-même y trouverait un avantage égal, et pourrait concourir à ces dépenses, quant à la portion qui traverserait son territoire.

Ajoutons une observation à toutes celles qui précèdent: c'est que Chambéry est susceptible de devenir un lieu d'entrepôt très-important pour le commerce de France avec l'Italie et l'Allemagne, et réciproquement. L'ingénieur en chef du département, a prouvé la possibilité et la facilité même de la construction d'un canal de jonction de l'Isère au Rhône par le lac du Bourget; le grand bassin de ce canal, qui n'aurait, tout au plus, que six lieues de longueur, de deux mille toises chacune, ou vingt-trois kilomètres environ, serait à Chambéry. L'exécution de ce projet n'éprouverait quelque difficulté que dans la partie qui se trouve située au bas de la montagne d'*Apremont*. Les avantages sont incalculables; les soies du Piémont pourraient être transportées plus commodément dans les manufactures de Lyon; les riz de l'Italie, dans toute la république; et les subsistances pour la guerre et tous les équipages militaires, qui s'approvisionnent ordinairement dans la Côte-d'Or, arriveraient par le Rhône, la Saône et le canal du Bourget, et sur l'Isère jusqu'au pied des Alpes.

La construction de ce canal ouvrirait enfin des communications utiles à toute la France; il favoriserait le dessèchement des marais de *Mians*, de *Chales*; il rendrait, à l'agriculture, une quantité considérable de terrain dévasté par les torrents d'*Isère*, l'*Aisse* et l'*Albanne*, dans la plaine située entre Chambéry et le Bourget.

Cette entreprise importante se trouve intimement liée à celle si nécessaire du diguement de l'Isère. Si le gouvernement les seconde, elles auront lieu, toutes deux, sans trop charger le trésor public; il ne s'agira que d'encourager et protéger des compagnies qui ne de-

Digitized by Google

manderont (et encore pour un temps limité) que la concession du terrain qu'elles rendront à l'agriculture.

BARRIÈRES, ENTRETIEN DES ROUTES.

L'établissement des barrières est généralement odieux; les meilleurs esprits persistent à le croire contraire à l'intérêt du commerce, et incohérent avec le système politique de la nation. Son remplacement par un autre impôt, tel que sur le sel à l'extraction, est sollicité et attendu comme un bienfait : les amis du gouvernement le hâtent par leurs vœux, puisqu'il doit augmenter la confiance et la reconnaissance publiques.

Les barrières du département ne sont affermées que 19,395 fr., et les frais de l'administration des ponts-et-chaussées, le traitement de l'ingénieur en chef, celui des ingénieurs ordinaires, etc., excédent 22,000 fr.

La reprise des relations commerciales favorise singulièrement les adjudications des barrières qui se trouvent sur la route de Lyon en Italie, par les Echelles et le Mont-Cénis. Le produit du transit des convois militaires et des courriers de la malle équivaut, sur plusieurs points, au montant des baux à ferme. Il est bien pénible de voir tourner, au profit d'avides spéculateurs, des sommes arrachées avec autant de peine et d'activité. Sans doute, les impôts les plus vicieux, sont ceux qui ne dépouillent les citoyens que pour enrichir quelques individus, et laisser vide le trésor public. Eh! quel impôt, plus que celui des barrières, est entaché de ce vice, puisqu'il n'est bon qu'à entretenir une nuée d'employés, établis, à des distances de deux et quatre lieues, sur toutes les grandes routes de France?

Les routes du département n'ont jamais été dans un état aussi complet de détérioration : les 40 mille francs alloués, pour leur entretien, pendant l'an 8 et les trois premiers mois de l'an 9, n'ont pas suffi pour les travaux les plus urgents : l'état des réparations indispensables, dans le moment actuel, s'élève à près de 200 mille francs. Il est dû un arriéré très-considérable pour les travaux exécutés pendant les années 5, 6 et 7. On ne peut faire exécuter, à crédit, même les plus petites réparations.

L'appel aux habitants de la campagne, pour des tra-

Digitized by Google

vaux volontaires en gravelage, non-seulement ne produit rien, mais encore devient impolitique, puisqu'il démontre l'insuffisance de l'impôt des barrières, et légitime en quelque sorte les plaintes contre leur établissement. Il importe que le gouvernement réforme cet impôt, réprouvé par l'opinion générale, et onéreux sous tous les rapports.

CHEMINS VICINAUX.

Les chemins vicinaux ont été totalement négligés, pendant la suppression des conseils généraux des communes : ceux institués par la loi du 28 pluviose dernier, portent spécialement leur attention sur cet objet. Mais ils se trouvent arrêtés, d'un côté, par le défaut de fonds pour les travaux d'art; de l'autre, par le défaut de moyens de contrainte, et encore par quelques lacunes, dans les dispositions des lois sur cette partie. La loi du 6 octobre 1791, charge bien chaque commune de l'entretien de ses chemins vicinaux; mais cette obligation se trouve restreinte aux réparations ordinaires par l'article 4 de la loi du 11 frimaire an 7, qui exclut des dépenses communales l'entretien des fossés, aqueducs et ponts, dont l'usage n'est pas particulier à la commune.

Ces dépenses, exclues de la classe des dépenses communales, ne sont comprises dans aucun autre article de du 11 frimaire.

Il faut donc qu'une nouvelle loi intervienne sur cet objet, ou qu'un arrêté des consuls autorise les préfets et les sous-préfets à répartir les dépenses de cette nature sur toutes les communes qui, pour se rendre au chef-lieu du département ou de l'arrondissement, pour leurs besoins particuliers, pratiquent et usent les chemins vicinaux.

P. S. La convention signée à Paris, entre le cardinal Gonsalvi, monseigneur Spina et le père Caselli, et les CC. Joseph Bonaparte, Cretet et Bernier, a été ratifiée à Rome le 15 août, après plusieurs délibérations qui ont eu lieu devant le pape assisté de tous les cardinaux. — Le cardinal de Caprara est nommé légat du pape. Il arrivera à Paris dans le courant du mois.

(Journal officiel).

Digitized by Google

DEPT DE LA SEINE
5 cent

TABLE

Du premier trimestre de la seconde année du MERCURE DE FRANCE.

TOME CINQUIÈME.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

VERS adressés au comte de Livourne, par *Esménard*, pages 3
Vers pour mettre au bas du portrait du général *Brune*, par le C. *Liberal*, 5
Enigmes, logogryphes et charades, 5, 86, 166, 245, 325, 409
Epître à Jacques Delille, par *Pierre Daru*, *(Extrait.)* 7
Traduction de la fin des Géorgiques de Virgile, 81
La Rose, fable, par *Grenus*,
Odes d'Anacréon, traduites en français, par *J. B. Gail*, *(Extrait.)* 87
Description du parc de Kensington, tirée de la nouvelle édition du poème des Jardins. 161
L'été, romance. 163
Fragment d'un poème inédit sur les sciences. = Début du chant des montagnes, par le C. *Chênedollé*. 241
La patrie absente. Romance imitée d'*Alala*, 244
Six romances imitées d'*Alala*, par *Vincent Daruty*. *(Extrait.)* 266
Les Scandinaves, poème, par *J. Ch. Montbron*. *(Extrait.)* 270
Fin du troisième chant de la nouvelle édition du poeme des *Jardins*. 321
La Rose et le Chardon. Fable. 323

Digitized by Google

Les Jardins, poème, par J. *Delille*. (*Extrait.*) 326
Contes, fables, chansons et vers de *L. P. Ségur* l'aîné. (*Extrait.*) 347
Fragment du quatrième chant du poème des Jardins. 401
Vers à M.me de Ségur. 409

ROMANS.

La Fille du hameau, par M.me *Regina-Maria Roche* (*Extrait.*) 27
Palmira, par *Armande R...* (*Extrait.*) 31
Vie privée, politique et militaire des Romains. (*Extrait.*) 435

SPECTACLES.

Théâtre des Arts. Alceste. 37
Les Prétendus. 287
Les Mystères d'Isis. 444

Théâtre-Français. Retour de M.lle Contat. 38
Zaïre.—Retraite de Larive. 121
Ciuna, et les Fausses Confidences. 202
Tancrède.—Alzire-Andromaque.—Débuts de M.lle Gros. 285

Opéra-Buffa, italien. Matrimonio segretto. 39
Les Ennemis généreux. 447

Théâtre de Louvois. Duhautcours, *ou* le Contrat d'union. 363

VOYAGES.

Voyage en Grèce et en Turquie, par C.S. *Sonnini*. (*Extrait.*) 16
A visible display of divine providence, *ou* journal of a captured missionary. (*Extrait.*) 95
Ambassade au Thibet et au Boutan, par *Samuel Turner*. (*Extrait.*) 171
Fêtes et courtisanes de la Grèce. (*Extrait.*) 185

HISTOIRE.

Histoire critique de l'établissement des Français dans les Gaules, ouvrage inédit de M. le président *Hénault*. (*Extrait.*) 23
Abrégé de l'Histoire d'Angleterre, par *Goldsmith*. 367

Digitized by Google

BIOGRAPHIE.

Mort du C. *Mazéas.* 73
Vie littéraire de Forbonais, par *Desalles. (Ext.)* 181
Voyage à Montbard, ou Détails sur la personne et les écrits de Buffon. 340

PHILOSOPHIE.

Observations sur le Système actuel d'instruction publique, par le C. *Destutt-Tracy. (Extrait.)* 192
Essai sur l'histoire de la puissance paternelle, par *André Nougarede. (Extrait.)* 278
Philosophie de KANT, par *Ch. Villers.* 421
Raison, folie, chacun son mot. *(Extrait.)* 428

CRITIQUE.

Lycée *ou* Cours de littérature, par *Laharpe. (troisième extrait.)* 247

GRAMMAIRE.

Du Projet de continuer le *Dictionnaire de l'Académie française*, par *A. Morellet. (Extrait.)* 116

JURISPRUDENCE.

Cours élémentaire de droit civil, par le C. *Vasselin.* 42
Question sur le mariage des émigrés rayés provisoirement. 74
Tribunaux spéciaux. 150
Code civil. 206, 312
Ouvrage sur la législation française. 387
Jugement rendu sur un délit de contrefaçon. idem

MÉDECINE.

Inoculation de la vaccine. 73, 208, 213, 306
Œuvres chirurgicales de *Desault. (Extrait.)* 197
Eloge des médecins. 199
Nomination de deux *médecins du gouvernement.* 233

ÉTABLISSEMENTS D'HUMANITÉ.

Suite des mémoires sur les établissements d'humanité. 147
Hospices. 232, 234

Digitized by Google

Institution des asiles. 312
Cours gratuits d'accouchements. 384
Maison de secours pour les malades. 471
Retraite assurée à l'infortune et à la vieillesse. 472

BEAUX-ARTS.

Colonne nationale. 150, 304
Portrait du PREMIER CONSUL, par *Isabey*. 231
Concours ouvert pour la restauration du groupe du *Laocoon*. 232
Monuments en l'honneur des frères *Montgolfier*, et du cardinal *Colombier*. 233
Exposition des productions des artistes vivants, au salon du Musée. 306

DÉCOUVERTES MODERNES.

Photophore, espèce de lampe. 74
Galvanisme. Méthode de blanchîment. Volcans. 238
Peinture au lait. 384

VARIÉTÉS.

Sur l'abbé de *Voisenon*. (Extrait de la correspondance de *Laharpe*.) 33
Après-Dîner de Mousseaux. 74
De l'Angleterre et des Anglais. 103
Journal général de littérature, des sciences et des arts, par le C. *Fontenay*. 147
Choix des meilleurs morceaux de la littérature russe. (*Extrait*.) 166
Lettre aux Rédacteurs, sur l'ouvrage intitulé : *Fêtes et Courtisanes de la Grèce*. 285
Lettres de M.me de Sévigné. Nouvelle édition. (*Extrait*.) 411
A l'auteur de l'article sur le Poème des Jardins, inséré dans le précédent numéro. 441
Annonces. 40, 125, 200, 288, 367, 448

Digitized by Google

POLITIQUE.

EXTÉRIEUR.

Empire ottoman. 289, 369, 449
Egypte. 145, 304, 467
Etats-Unis d'Amérique. 382, 469
Guadeloupe. 467
Angleterre. 141, 145, 150, 383, 457
Russie. 457, 469
Suède. 469, 470
Danemarck. 137, 150, 383
Allemagne. 209, 376, 468
Pologne. 49, 217
Prusse. 129
République cisalpine. 74
Toscane. 305, 383, 468
Cour de Rome. 383, 480
Espagne. 145
Portugal. idem
Coup-d'œil sur la situation de l'Europe. 61, 141

INTÉRIEUR.

Suite du résumé sur la dernière session du Corps législatif. 66, 306
Lettre sur le sauvage de l'Aveyron. 71
Fêtes données au comte de Livourne. 72
Son départ de Paris. Son arrivée à Parme. 150, 305
Nominations. 74, 233, 305, 470
Institut national. 146, 236
Agents diplomatiques. 146, 232, 305, 469
Ecole polytechnique. 147, 385
Fête du 14 juillet. 227
Lettre aux Rédacteurs sur le commerce de France. 234
Nouvelles mesures. 233
Armées navales. Combat d'Algésiras. 239, 303
Prise du *Swifsture*, vaisseau anglais, par le général *Gantheaume.* 303
Voyage du capitaine *Baudin.* 306
Défense d'importer des marchandises anglaises en France. 313, 470

Digitized by Google

Translation de la Bibliothéque nationale. 470
Recueil de causes célebres. 473
Clôture des écoles centrales. 474
Variétés. 145, 146, 304, 384, 469

STATISTIQUE DE LA FRANCE.

Département des Hautes-Alpes. 75, 151
Département de la Haute-Saône. 314
Département du Mont-Blanc. 471, 475

ANNONCES.

Nota. Le défaut d'espace nous a empêché d'annoncer beaucoup d'ouvrages qui nous ont été envoyés. Plusieurs méritent cependant d'être distingués, soit par le talent des auteurs, soit par l'importance des matières. Nous en donnerons successivement des extraits dans les numéros prochains.

LETTRES de Cicéron, qu'on nomme vulgairement *Familières*, traduites en français par l'abbé *Prévost*. Nouvelle édition, revue et augmentée de *Remarques historiques*, de *Notes courantes* et de plusieurs *Tables*; par *Goujon* (de la Somme); cinq volumes *in*-8.° d'environ 3030 pages. — Prix du latin-français 21 fr. et 30 fr. franc de port; papier ordinaire, 25 fr.; et 34 fr. papier fin.

La traduction, sans le latin, (disposée pour faire suite, si l'on veut, aux *Œuvres Choisies de l'abbé Prévost*, en 39 volumes) même format, caractère neuf, et toute en papier fin, 15 fr. pour Paris; 20 fr. franc de port pour les départements. Paris, chez *Goujon* fils, imprimeur-libraire, rue Taranne, n.° 737.

Le C *Goujon* (de la Somme) s'occupe de la suite des *Lettres de Cicéron traduites*.... Le tout formera 11 à 12 volumes.

DE LA VÉRITÉ. *Ce que nous fûmes, ce que nous sommes, ce que nous devons être.* Par *André-Ernest-Modeste Grétry*, membre de l'Institut National des Sciences et des Arts, de l'Académie des Philharmoniques de Bologne, de l'Académie-Royale de musique de Stock-

Digitized by Google

holm, et de la société d'Emulation de Liége; 3 vol. *in*-8.° ; à Paris, chez l'auteur, boulevart des Italiens, n.° 340 ; chez *Pougens*, quai Voltaire, n.° 10. An 9 — 1801 ; et chez les principaux libraires.

PRÉCIS de l'Histoire Universelle ; par *Edme Mentelle* ; 1 vol. *in*-12, broché ; Paris 1801. Prix, 2 francs 50 centimes, chez *Levrault*, frères, libraires, quai Malaquais, au coin de la rue des Petits-Augustins, à Paris.

SATIRES d'Horace, traduites en vers, par *Pierre Daru ;* à Paris, chez *Parisot*, rue du Vieux-Colombier, n.° 389, en face des Orphelines ; et au dépôt de librairie, rue de la Feuillade, n.° 1. An 9—1801.

TABLE Analytique et Raisonnée des Matières contenues dans les soixante-dix volumes des *Œuvres de Voltaire*, édition *in*-8.° dite de *Beaumarchais*, au moyen de laquelle cette collection devient une espèce de Dictionnaire Encyclopédique, indiquant, dans le plus grand détail, 1.° tout ce que *Voltaire* a écrit sur l'Histoire, la Philosophie, les Opinions religieuses et politiques des peuples, la Morale, les Belles-Lettres et les Arts, etc. ; 2.° l'Analyse de ses Poëmes et Romans, avec celle de ses différents Commentaires ; 3.° Ses vers à Sentence, passés en proverbe, ou pouvant servir d'épigraphes, ainsi que les Notices historiques et les Anecdotes relatives aux ouvrages ou aux personnes qui ont fixé l'attention de cet homme célèbre, etc. ; par le C. *Chantreau*, traducteur des Tables chronologiques de *John Blair*, et professeur d'Histoire près l'École centrale du département du Gers. 2 volumes *in*-8.° ; à Paris, chez *Déterville*, rue du Battoir, n.° 16. An 9.

Cette Table est très-bien faite, et peut servir de modèle à tous ceux qui s'occuperont d'un semblable travail. Elle est digne du succès qu'elle a obtenu.

HISTOIRE de Gil-Blas de Santillane ; par M. *Lesage*. Nouvelle édition, avec douze gravures, d'après *Marillier*.

Ce Roman n'a plus besoin d'éloges. L'édition que nous annonçons nous a paru soignée et correcte.

DICTIONNAIRE de l'Industrie, *ou* Collection raisonnée des procédés utiles dans les sciences et dans les arts ; contenant nombre de secrets curieux et intéressants

Digitized by Google

pour l'économie et les besoins de la vie; l'indication de différentes expériences à faire; la description de plusieurs jeux très-singuliers et très amusants; les notices des découvertes et inventions nouvelles; les détails nécessaires pour se mettre à l'abri des fraudes et falsifications dans plusieurs objets de commerce et de fabrique: ouvrage également propre aux artistes, aux négocians et aux gens du monde. Par le citoyen Duchesne: troisième édition, entièrement refondue, et considérablement augmentée, avec cette épigraphe:

Multa quæ frustrà petimus, beatis
Ipsa se pandent animis nepotum:
Multa quæ nobis patuère, patrum
Nesciit ætas.

Six gros volumes in-8.°, de 560 pages, à deux colonnes, caractères petit romain, non interligné.

Prix. . . . . 24 fr.

Cette troisième édition n'a des précédentes que le titre; entièrement refondue, et augmentée de plus de moitié, c'est, à proprement parler, un ouvrage neuf. Son titre indique assez son utilité: nous nous contenterons de donner ici un extrait sommaire des matières dont il traite. La physique, la mécanique, la médecine, la médecine vétérinaire, l'anatomie, la chimie, l'art de la verrerie, l'alchimie, les mathématiques, l'arithmétique, l'optique, la dioptrique, la catoptrique, l'astrologie, la météorologie, l'histoire naturelle, la Botanique, la minéralogie, la pyrotechnie, l'agriculture, le jardinage, l'architecture, la sculpture, la peinture, la gravure, la pêche, la chasse, etc., etc, Il n'est pas jusqu'à l'art de la toilette, qui n'ait trouvé sa place dans cet ouvrage intéressant.

A Paris, chez *Poignée*, imprimeur, rue de Sorbonne, n.° 389.

Calixte Volland, libraire, quai des Augustins, n°. 25.

SUPPLÉMENT aux Vies des Hommes illustres de Plutarque. Nouvelle édition, corrigée et ornée de portraits, gravés sur des dessins faits d'après l'antique, tome quatrième. A Paris, chez *Desessarts*,

Digitized by Google

libraire et éditeur, rue du Théâtre-Français, n.° 9, au coin de la place. — An IX. — Les trois premiers volumes contiennent les *Vies des Hommes illustres*, que Plutarque lui-même nous a laissées. Dans ce supplément on trouve celles d'Annibal, d'Aristipe, d'Enée, de Tarquin l'ancien, de Junius-Brutus, de Tullus-Hostilius, d'Aristomane, de Gélon, de Cyrus, de Jason.

L'HOMME singulier *ou* Emile dans le monde, par *Aug. Lafontaine*, imité de l'allemand, sur la dernière édition, par *J. B. J. Breton* et *J. D. Frieswinkel*; 2 vol. in-12, ornés de figures, dessinées par *Monsiau*; prix 3 fr. et 4 fr. franc de port. Paris, *G. Dufour*, libraire, rue de Tournon, n.° 1126; et à Amsterdam, chez le même.

OKYGRAPHIE, *ou* l'Art de fixer, par écrit, tous les sons de la parole avec autant de facilité, de promptitude et de clarté que la bouche les exprime. Nouvelle méthode adaptée à la langue française, et applicable à tous les idiômes; présentant des moyens aussi vastes que sûrs, d'entretenir une correspondance secrète dont les signes seront absolument indéchiffrables; par *H. Blanc*.

Legitimum-que sonum digitis callemus et aure.

1 vol. in-8.° orné de 15 planches, avec un frontispice gravé. Prix, 6 fr. A Paris, chez *Bidault*, lib., rue et hôtel Serpente, n.° 14.

Cette découverte, accueillie l'année dernière avec intérêt, a été perfectionnée depuis par son auteur. Aussi il ne craint pas d'assurer qu'elle est préférable à toutes les méthodes qui ont précédé; dont la mémoire suffit à peine à retracer tous les noms, tirés du grec, comme il est juste, sténographie, tachygraphie, pasygraphie, polygraphie. Cependant l'auteur se plait à rendre un hommage particulier à l'ingénieuse invention de la typographie, due au C. Pront *, et qui mérite d'être

* Eléments d'une typographie qui réduit au tiers celle en usage, et d'une écriture qui gagne près de trois quarts sur l'écriture française, l'une et l'autre fort agréables à la vue, applicables à toutes les langues, conservant les principes grammaticaux de celles qui s'impriment en caractère romain. A Paris, chez l'auteur, rue d'Enfer, au coin de la rue Saint-Dominique.

Digitized by Google

connue, lors même que l'*Okygraphie* paraît. Le second avantage de cette dernière écriture paraît la distinguer éminemment de toutes les autres. *L'amitié, la politique, mais surtout l'amour sont donc tributaires de l'Okygraphie.* Au reste, une seule leçon suffit pour connaître parfaitement la théorie de cette écriture mystérieuse. Cette leçon coûte 12 fr. On souscrit, chez l'auteur, cour du Commerce, faubourg Saint-Germain, n.° 24.

De la Peinture, considérée dans ses effets sur les hommes en général, et son influence sur les mœurs et le gouvernement des peuples; par *George-Marie Raymond*, professeur d'histoire et de mathématiques à l'école centrale du département du Mont-Blanc; avec cette épigraphe, tirée d'Ovide:

Disce bonas artes, moneo, romana juventus.

Paris, chez *Charles Pougens*, quai Voltaire, n.° 10. Vol. in-8.° de 248 pages, carré fin d'Angoulême. Prix, 3 fr. 60 cent. et franc de port, 4 fr. 50 cent.

La Journée solitaire de l'homme sensible, *ou* Considération sur l'existence et les attributs du créateur, par A. *de Gomer*, avec cette épigraphe:

Le jour, dans sa course brillante,
M'entraîne vers le créateur.
La nuit, dans sa marche imposante,
M'élève jusqu'à mon auteur.

A Paris, de l'imprimerie de Forget, 1800.—Prix, 1 fr. 50 cent., et 2 fr. pour les départements. Se trouve à Paris, chez *Deray*, libraire, rue Hautefeuille.

Histoire naturelle d'une partie d'oiseaux nouveaux et rares de l'Amérique et des Indes, par *F. Levaillant*; ouvrage destiné par l'auteur à faire partie de son ornithologie d'Afrique; 2.e livraison, grand in-folio et grand in-4.° sur papier Nom-de-Jésus vélin, ornée de figures imprimées en couleur, par *Langlois*, et du texte descriptif de l'imprimerie de *Didot* jeune. On souscrit à Paris, chez *J. C. G. Dufour*, libraire, rue de Tournon, n.° 1126; et à Amsterdam, chez le même.

Mélanges physico-mathématiques, *ou* Recueil de Mémoires contenant la description de plusieurs ma-

Digitized by Google

chines et instruments nouveaux de physique, d'économie domestique, etc. Par J. B. Bérard, juge au tribunal de Briançon, du jury d'instruction publique des Hautes-Alpes, des Sociétés d'Agriculture de Paris, Grenoble, Carpentras et Gap, avec cette épigraphe : *Les sciences éclairent les arts, et les arts utilisent les sciences*; publiés par ordre du ministre de l'intérieur. A Paris, de l'imprimerie des Sourds-Muets, rue et faubourg Saint-Jacques, n.° 115, sous la direction d'Adrien Leclerc, quai des Augustins, n.° 39. messidor, an 9.

NOUVEAU Barême, *ou* Tables de réduction des monnaies et mesures anciennes, en monnaies et mesures républicaines analogues ; ouvrage utile aux notaires, propriétaires, hommes de loi, huissiers, arpenteurs et marchands de toutes classes ; par A. J. B. DEF... sixième édition, revue, corrigée et augmentée, dans laquelle on trouve les nouvelles dénominations, dont l'arrêté des consuls, du 13 brumaire an 9, permet l'usage, leur rapport avec les anciennes, et des instructions sur la manière de les employer. Prix, 75 centimes pour Paris; 1 fr. pour les départements. A Paris, chez Favre, libraire, palais du tribunat, galerie de bois, n.° 220, aux Neuf Muses. Thermidor an 9.

EDUCATION Pratique, traduction libre de l'anglais, de *Maria-Edgeworth*, par *Charles Pictet*, de Genève * ; nouvelle édition revue, corrigée et augmentée; 2 vol. *in*-8.°. Prix, broché, 6 fr. et 8 fr. 50 centimes, franc de port. A Paris, an 9 (1801), chez *Magimel*, libraire, quai des Augustins, n.° 73 ; et à Genève, chez J. J. *Paschoud*, libraire.

La première édition de cet ouvrage devait être promptement épuisée. Le succès qu'il eut en Angleterre, le nom de ses auteurs, qui ont consacré vingt années et des talents supérieurs à l'éducation de dix-sept enfants ; le mérite que lui donnait en France la réputation du traducteur, et surtout la disette des moyens

* Le C. Pictet est rédacteur de *la Bibliothéque britannique*, pour la partie littéraire et la partie politique.

Digitized by Google

d'éducation, l'ont fait accueillir avec avidité, et ont bientôt rendu nécessaire une seconde édition.

Le mérite réel de cet ouvrage a frappé les hommes qui réfléchissent; en même temps que la variété, la touche originale et des détails piquants ont fixé l'attention de ceux qui lisent avec légèreté. Diriger l'association des idées chez les enfants; rendre les fautes impossibles ou peu séduisantes, le bien facile et attrayant; donner l'habitude plutôt que la règle; prévenir le mal plutôt que le punir; préserver l'avenir plutôt que faire expier le passé; ces principes, et quelques autres aussi féconds, sont heureusement développés dans cet ouvrage. Ils s'y rattachent à ces grandes notions métaphysiques, que les idées ne nous viennent que par les sens, et que les êtres animés ne cherchent d'abord que le bonheur. L'auteur anglais prétend trouver là tous les moyens de former des êtres moraux et éclairés; mais tout lecteur qui est un peu moins que matérialiste, éprouve tristement, à la lecture de ce traité d'éducation, le besoin et la disette totale des sentiments religieux. Chez les Fénélon, chez les Rollin, le Dieu de l'Univers est aussi le Dieu de l'enfance; et Dieu en est plus grand, et l'enfance plus aimable. Le traducteur a senti ce défaut essentiel, et renversé les frivoles prétextes dont miss Edgeworth se sert pour justifier son silence. On trouvera ce point débattu dans deux lettres de M. *Edgeworth* et de *Charles Pictet*, ajoutées à cette édition.

ATALA, o gli Amori di due selvaggi nel deserto; transportata in lingua italiana da Blanvillain, traduttore die Paolo e Virginia, vol. *in*-8.° ; prix, 1 fr. 50 cent. et 1 fr. 80 cent. fr. de port. Paris, de l'imprimerie de *Huguin*, rue du Foin, n.° 31; chez *Delalain*, libraire, rue Hautefeuille, n.° 14.

SUPPLÉMENT au Dictionnaire Géographique des Postes, de Guyot, contenant le nom de toutes les villes, communes et principaux endroits des départements des Alpes Maritimes, Dyle, Escaut, Forets, Jemmapes, Leman, Lys, Meuse-Inférieure, Mont-Blanc, Mont-Tonnerre, Deux-Nèthes, Ourte, Bas-Rhin, Haut-Rhin, Rhin-et-Moselle, Roer, Sambre-et-Meuse, Sarre et Vaucluse, (départements-réunis

Digitized by Google

en totalité ou *en partie* à la république française), avec l'indication du département dans lequel ces endroits sont situés, et leur distance en kilomètres du bureau de poste par lequel les lettres doivent être adressées; auxquels on a joint les départements de la Seine, et Seine-et-Oise, attendu les changements survenus dans le service des postes aux lettres dans ces deux départements; présenté aux citoyens commissaire central du gouvernement près les postes, et administrateurs généraux des postes, qui en ont autorisé la publication. Un volume *in*-8.° de 260 pages, à deux colonnes, caractère petit-romain; prix, 3 fr. 50 cent.; à Paris, chez *Lecousturier l'aîné*, rue J. J. Rousseau, n.° 9, en face de la poste aux lettres, au *Pélerin Blanc*, et *Chaudouët*, rue et Butte-des-Moulins, n.° 509.

Le Voyage à Montbar, annoncé chez le C. *Terrelonge*, imprimeur. Se vend chez le C. *Salvet*, éditeur et libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

Les Arbitrages simplifiés, *ou* Recueil des Arbitrages de changes de la France avec les principales places de l'Europe; contenant un répertoire de vingt-huit tableaux d'arbitrages, avec leurs règles conjointes; les règles réduites à trois nombres par nombres fixes, présentent des arbitrages tout faits, tant par les règles ordinaires de l'arithmétique que par les logarithmes; et la nomenclature des monnaies de change de la place principale de chaque tableau; une table de logarithmes, appropriée aux nombres fractionnaires de tous les changes connus, pouvant servir sur les différentes places de l'Europe; des explications propres à calculer les arbitrages avec beaucoup de promptitude; différentes notes très-utiles dans ces opérations, et une instruction à la portée de tout le monde, sur la propriété et l'usage des logarithmes; par P. *Piet*, teneur de livres; in-8.° grand-raisin, beau papier; prix, 3 fr. pour Paris, et 3 fr. 50 cent. pour les départements, fr. de port. A Paris, chez l'auteur, demeurant maintenant rue Montmartre, n.° 140, au coin du boulevart, ou à son bureau, rue Bergère, n.° 1004. *Ant. Bailleul*, imprimeur-libraire, rue Grange-

Digitized by Google

Batelière, n.° 3, au bureau du *journal de Commerce*; P. N. F. *Didot* jeune, rue de Hurepoix, n.° 22.

Cet ouvrage paraît à une époque où la paix fait naître de grandes espérances pour le commerce, et sous la protection spéciale des maisons de banque des CC. Geyler, Jordan et compagnie, et des CC. Delessert et compagnie.

Une quantité de souscripteurs avaient déja donné, avant que ce travail eût vu le jour, l'idée la plus avantageuse des talents de l'auteur.

Il a justifié les espérances du public. Traité par principes, et avec beaucoup de méthode, son livre doit faire disparaître l'esprit d'apathie qui laisse une grande distance entre le commerce de France et celui des places étrangères, par rapport à la connaissance des changes. Il est aussi précieux pour les personnes instruites, auxquelles il évitera la peine de poser sans cesse la règle conjointe, qu'utile à celles qui ont besoin de se former dans la partie cambiste. Ainsi, le banquier, le négociant, l'agent de change, et l'employé, de quelque classe qu'ils soient, s'en serviront ou l'étudieront avec beaucoup d'intérêt. Le succès ne peut être douteux.

Mais il ne sera pas utile seulement aux personnes qui veulent calculer les changes. La partie des logarithmes, c'est-à-dire, la science qui réduit la multiplication, quelque compliquée qu'elle soit, à une simple addition, et la division à une soustraction, que beaucoup n'osent aborder, y est traitée avec clarté et précision, et peut mettre tous ceux qui ne les connaissent pas, à portée d'en faire usage sans avoir besoin de beaucoup d'étude, ni même d'une grande perspicacité.

L'auteur y donne aussi une méthode commode et facile à retenir pour réduire sur le champ les livres en francs, et les francs en livres.

DES SÉPULTURES, par A. *Gauthier-Lachapelle*. A Paris, à l'ancienne librairie de *Dupont*, rue de la Loi, n.° 1132. An. 9. — 1801.

CORRESPONDANCE de deux généraux sur divers sujets,

Digitized by Google

publiée par le citoyen ***. A Paris, chez *Magimel*, libraire pour l'art militaire, quai des Augustins, n.° 73. An 9. Prix 2 fr. et 2 fr. 50 cent., franc de port.

L'ART de Compter *ou* ELÉMENTS d'Arithmétique, rédigés selon les principes du Système décimal. Ouvrage destiné à l'usage des enfants, des habitants des campagnes, des commerçants, etc.; dans lequel on a tâché de mettre à la portée des commençants, les bases du calcul décimal, le rapport qui se trouve entre ce système et l'arithmétique ancienne, les règles de Trois, de Société, d'Alliage, d'Escompte, de Change, d'Intérêts, d'Annuités, etc.; 1 volume in-8.° prix, 1 fr. 50 cent.; et franc de port, 1 fr. 80 cent. A Paris, chez *Lenoir*, libraire, rue de Savoie, n.° 4.

TRAITÉ des Télégraphes, et Essai d'un nouvel établissement de ce genre, avec table télégraphique des chiffres et quatre planches pour les divers signaux; par M. *Edelcrantz*, secrétaire privé du roi de Suède, traduit du suédois. Prix, 2 francs 50 cent., et 3 francs, franc de port pour les départements. A Paris, 1801, chez *Patris*, imprimeur; *Gilbert*, libraire, n.° 2, quai Malaquais, près la rue de Seine.

ALMANACH historique, nommé le *Messager Boîteux de Berne*, calculé selon le style nouveau, pour l'an de grace 1802, contenant les propriétés et la température des quatre saisons et des douze mois; l'accroissement et le déclin de la lune avec les autres observations astrologiques, et une annotation des foires de France, d'Allemagne, de Suisse et d'autres provinces circonvoisines, avec une description des événements les plus mémorables arrivés en Europe, Asie, Afrique et Amérique. Par *Antoine Souci*, astrologue, 75 cent.; chez *Desenne*, palais du tribunat.

SUITE du meilleur mode de contribution, par *Jh. Etienne Michel*. A Paris, de l'imprimerie de *Hy*, rue des Boucheries-Saint-Honoré, n.° 926. An 9. (Nous avons annoncé le premier ouvrage du citoyen *Michel* dans le n.° XIV.)

LETTRES sur la Religion, par *Fénélon*, archevêque de Cambray; nouvelle édition; 1 vol. *in*-12; prix, 1 fr. 25 cent.; et franc de port, 1 franc 75 centimes. A Paris, chez *Lenoir*, libraire, rue de Savoie, n.° 4.

Digitized by Google

THERMOLAMPES, *ou* Poêles qui chauffent en éclairant avec économie, et offrent avec plusieurs produits précieux une force motrice applicable à toute espèce de machine, inventés par *Philippe Lebon*, ingénieur des ponts-et-chaussées.

Le C. *Lebon* a parfaitement senti qu'il valait encore mieux montrer qu'écrire les nombreux avantages de ces nouveaux poêles, *dont un seul, dans une maison, peut dispenser de toutes cheminées*; applicables d'ailleurs aux fêtes publiques, aux illuminations, etc. etc. Une souscription sera ouverte pour l'acquisition des Thermolampes. Mais il veut qu'auparavant le public lui-même ait prononcé sur sa découverte, pour laquelle il a déja obtenu un brevet d'invention. Plusieurs expériences auront lieu jusqu'au premier brumaire prochain, chez l'auteur même, rue Saint-Dominique, n.° 1517, faubourg Saint-Germain. Le prix du billet, pour y assister, est de 3 francs. Ces billets se distribuent chez l'auteur; chez *Pougens*, quai Voltaire, n.° 10; *Henrichs*, rue de la Loi, etc.

TABLEAU historique, topographique et moral des peuples des quatre parties du monde, comprenant les lois, les coutumes et les usages des peuples; par *A. M. Sané*, deux vol. in-8.° de 1000 pages, imprimés sur carré de Limoges, et caractère de cicéro. Prix, 9 francs, et 12 fr. par la poste, franc de port. A Paris, chez *Buisson*, imprimeur-libraire, rue Hautefeuille, n.° 20.

ERRATA.

N.° XVIII.—Page 266, ligne 30, après *aujourd'hui*, mettez une virgule; p. 277, lig. 26, *le simple habit qui le*, lisez, *le simple habit qui la*; p. 288, *voyage en Espagne, aux armees*, lisez, *voyage en Espagne, aux années*; p. 305, lig. 34, *reconnu personnellement*; lisez, *reconnu solennellement*; idem, lig. 35, après *complimenté*, ajoutez, *par les députés toscans, liguriens et cisalpins.*

N.° XXIX.—Page 368, ligne 13, *par leurs imitateurs mêmes*, lisez, *par leurs imitations mêmes*; idem, lig. 16, *voudraient*, lisez, *voudrait*; idem, lig. 22, *acceptation de leurs modes*, lisez, *acception de leurs modes.*

Bayerische Staatsbibliothek München
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Google

Digitized by Google

ogle

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google